La Grace fit en elle éclater ses miracles
Beauté, Grandeur, Richesse en vain flatoient ses sens,
Le Monde à son salut en faisoit des obstacles,
Le Ciel de son salut en fit les instrumens

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE
DE GUILLAUME DE MELEUN,
Prince d'Epinoy,
FONDATRICE
Des Religieuſes Hoſpitaliéres de Baugé en Anjou,

Pour ſervir de modéle aux Perſonnes de qualité, & aux Hoſpitaliéres.

A PARIS,
Chez GEORGE & LOÜIS JOSSE, rüe Saint Jacques, à la Couronne d'épines.

M. DC. LXXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Ce livre est du monastère de la visitation ste Marie de Chalon

PRIE'RE
ET
OFRANDE
A
SAINT JOSEPH.

GRAND SAINT,

Proſterné de corps & d'eſprit aux pieds de vos grandeurs, je viens vous ofrir un petit Ouvrage qui vous apartient par pluſieurs titres. Car ſoit qu'on en conſidere l'Auteur,

le ſujet, ou la fin, je puis dire que vous y avez des droits que nul autre ne peut pretendre. Aiant eu l'honneur de recevoir vôtre nom ſur les fonts de Batême, je ne dois pas chercher un autre Patron à mon Livre, que celui qui m'a été donné par l'Egliſe. D'ailleurs, je ſuis ſi perſuadé que j'ai reçû de Dieu beaucoup de graces par vôtre interceſſion, qu'il eſt juſte que je vous conſacre les premices de mon travail, & que ſuivant les mouvemens de mon inclination & de ma reconnoiſſance, je faſſe un aveu public & ſolennel du deſir que j'aurois, s'il m'étoit poſſible, de publier vos grandeurs & vôs vertus par toute la terre, & d'atirer tous les cœurs à vôtre ſervice, pour les porter à Dieu par vôtre entremiſe. Si l'on enviſage encore la matiére de ce Livre, rien n'eſt plus à vous, GRAND SAINT, puiſqu'il contient le recit des vertus d'une Fille qui vous doit, aprés JESUS & Marie, toutes les graces qu'elle a reçües ſur la terre, & la gloire, dont il y a bien de l'aparence qu'elle joüit preſentement dans le ciel. Les grans

raports & les liaiſons étroites que vous avez eües avec le Sauveur du monde, & ſa tres-ſainte Mere, ont formé celles qu'elle a eües avec vous. Mais ſi ſa devotion étoit tendre & reſpectueuſe à vôtre égard, elle n'a pas été bornée à de ſimples paroles, ni à quelques ceremonies exterieures ; elle conſiſtoit particuliérement dans l'imitation de vos vertus : vôtre vie interieure & cachée a ſervi de modéle à la ſienne ; & toutes les vertus qu'elle a pratiquées ici-bas, n'ont été qu'une vive expreſſion des vôtres. Comme vous, GRAND SAINT, *elle a enſeveli tout l'éclat de ſa naiſſance dans l'obſcurité du ſilence & de la retraite : comme vous, pour obeïr à la voix de Dieu, elle a quité ſon Pays & ſa Maiſon, & s'en eſt fuie dans le deſert, pour conſerver la grace de* JESUS-CHRÎT, *que le prince du monde vouloit faire mourir en elle : comme vous, elle a mené une vie pauvre, humble & cachée, & qui n'a été bien connüe que de Dieu ſeul : comme vous,* GRAND SAINT, *elle a eu le bonheur pendant trente ans d'ê-* Joſeph fili David.

tre la mere nourice de JESUS-CHRÎT, *en la perſonne de ſes Pauvres : comme vous, enfin elle eſt morte, pour ainſi dire, entre les bras du Sauveur, & par ſon ordre, puiſqu'elle a fait un ſacrifice de ſa vie, pendant qu'il ſacrifioit la ſienne ; de ſorte que le même autel ſervit en même tems à immoler deux victimes, l'une mourante, & l'autre immortelle.*

Jubente Domino.

Je ſçai que cette vertueuſe Princeſſe vous regardoit comme ſon Protecteur & ſon veritable Pere, ſouhaitant qu'on vous invoquât ſous cette qualité en ſon Hôpital. Son unique ambition, aprés ce qu'elle devoit à JESUS *& Marie, étoit de vous faire honorer ſur la terre. Elle avoit fait compoſer des motets pour chanter vos loüanges le jour de voſtre fête : ſouvent elle faiſoit des ofrandes & des preſens à Dieu en vôtre honneur ; & ſon cœur n'avoit point plus de joie que de voir le peuple aux pieds de vos autels invoquer voſtre ſecours, & reverer vos images. Elle excitoit tout le monde à vous rendre ſes devoirs, par ſes paroles, par ſes*

exemples, & par cent inventions amoureuſes ; tantoſt en parlant de vos rares vertus, & tantôt en priant les Predicateurs de faire voſtre éloge. Elle avoit fait graver voſtre image dans ſon cachet, aprés l'avoir gravée bien avant dans ſon cœur, avec ces paroles, Ave Joſeph. *Alez à Saint Joſeph, diſoit-elle, ſi vous ſouhaitez obtenir des graces, rien ne lui eſt refuſé au ciel & ſur la terre, il eſt tout-puiſſant auprés de Dieu.* «

Mais ſi l'on regarde la fin pour laquelle ce petit Ouvrage a été mis au jour, il vous apartient encore, GRAND SAINT. *Car aprés la gloire de Dieu que je me ſuis propoſée en le compoſant, je n'ai point eu d'autre but que d'inſtruire & d'édifier les Religieuſes Hoſpitaliéres de la Congregation de Saint Joſeph, en leur donnant pour modéle une des plus humbles & des plus charitables Hoſpitaliéres qui ait jamais été dans l'Egliſe.*

Ce n'eſt pas ſans un ordre particulier de la providence de Dieu, que cette Congregation vous a été conſacrée dans nos jours, &

qu'on lui a donné vôtre beau nom. Car n'étoit il pas juſte, que des Filles qui font à-peu-prés les mêmes fonctions à l'égard du corps myſtique de JESUS-CHRÎT, *que vous avez exercées ſi ſaintement à l'égard de ſon corps naturel, fuſſent miſes ſous vôtre ſainte & toute-puiſſante protection; afin qu'étant animées par vos exemples, & ſoûteniües de vôtre aſſiſtance, elles pûſſent s'en aquiter avec le même eſprit & le même zéle. C'eſt de vous,* GRAND SAINT, *qu'elles aprennent à loger, à nourir, à vétir, & à porter* JESUS-CHRÎT *entre leurs bras, à lui conſerver la vie & la ſanté, & à le preſerver de la mort, en la perſonne de ſes Pauvres. C'eſt par vous que leur Congregation, qui a pris naiſſance dans l'Anjou, a fait de ſi grans progrés dans l'Egliſe, & qu'elle s'eſt étendüe dans les principales Villes de France, & même dans le Nouveau Monde: & c'eſt de vous qu'elle atend encore de nouveaux acroiſſemens dans la piété, parce que vous êtes un Saint environné de grandeur, qui ne pouvez rien ſoufrir de pe-*

tit & de defectueux dans le ſervice de JESUS-CHRÎT. Filius accreſcens Joſeph.

Faites, GRAND SAINT, *que ce petit Ouvrage produiſe de grans fruits dans les ames de ceux qui le liront ; qu'il leur inſpire une haute idée de la vertu, le détachement du monde, beaucoup d'amour pour Dieu, & de charité pour les Pauvres. C'eſt pour cela que je vous ſuplie de le preſenter à* JESUS-CHRÎT *& à ſa divine Mere, afin que le recevant de vôtre main, ils lui donnent cette onction & cette force, qui gagne les cœurs à Dieu, & les enleve à eux-mêmes.*

A MONSEIGNEUR
MESSIRE HENRY
ARNAULD,
Â EVÊQUE D'ANGERS,
Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, &c.

MONSEIGNEUR,

Aprés avoir cherché un Protecteur dans le ciel à la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, *je ne puis lui en donner un autre que vous ſur la terre : puiſque c'eſt par voſtre ordre meſme que je l'écris. Vous avez honoré la vertu de cette illuſtre Fille d'une*

maniére ſi particuliére pendant ſa vie, que je ne croi pas que vous lui refuſiez vôtre aprobation aprés ſa mort. Elle a demeuré plus de trente ans en vôtre Dioceſe, où ſon humilité a paru avec éclat, & ſa charité avec excés. Elle y a fait une infinité d'actions heroïques ſous vôtre autorité & par vos ordres; de ſorte que vous avez eu beaucoup de part à ſon merite. La fondation de l'Hôpital de Baugé, qui fait le principal ſujet de ſon Hiſtoire, a été le premier de vos ouvrages en Anjou. Car vous ne faiſiez que d'y ariver, aprés avoir été conſacré Evêque le 28. de Juin 1650. lorſque vous envoiâtes cette nouvelle Colonie d'Hoſpitaliéres à Baugé le 20. de Novembre de la même année. Ainſi leur établiſſement a été comme les premices de cette charité paſtorale que vous avez fait paroître depuis envers tous les Pauvres, mais particuliérement envers ceux qui ſont malades dans les Hôpitaux.

Entre toutes les vertus que Saint Paul demande dans un Prelat, l'hoſpitalité tient

le premier rang ; ce qui a fait ſans doute qu'autrefois les maiſons des Evêques ſervoient d'Hôpitaux aux Pauvres, & que les Hôpitaux des Pauvres ſervoient de maiſons aux ſaints Evêques. Vous faites l'un & l'autre, MONSEIGNEUR : *puiſque vous recevez tous les jours les Pauvres en vôtre Palais, & que vous alez tous les Dimanches à l'Hôtel-Dieu les viſiter, les conſoler, & leur adminiſtrer ſouvent le Sacrement de Confirmation. Et en cela vous ſuivez le ſentiment des Saints Peres, qui donnent aux Evêques la qualité de Peres des Pauvres, que l'Egliſe atribüe par excellence au Saint Eſprit. En éfet, ſelon la belle penſée de Saint Ambroiſe, ils ſont les Vicaires de la charité parfaite de cette troiſiéme Perſonne de la Trinité, & ils doivent mettre toute leur gloire à pourvoir à leurs beſoins, aiant toûjours comme Dieu les yeux ouverts pour découvrir leur miſére, le cœur tendre pour y compatir, & les mains pleines pour la ſoulager.*

Gloria Epiſcopi eſt providere pauperibus. *S. Ambroſ.*

Vous rempliſſez admirablement bien,

MONSEIGNEUR, *tous ces devoirs de la charité Epiſcopale, & je ne crains pas que cette loüange ſoit ſuſpecte d'exageration, ou de flaterie dans ma bouche, puiſque perſonne ne peut gueres mieux que moi en rendre témoignage au public : car il y a trois*
1683. *ans que vous me fîtes l'honneur de m'envoier dans le canton du Craonnois avec Meſſieurs de la Miſſion, & un autre Eccleſiaſtique, pour y porter vos aumônes, & celles de tous les Habitans de la Ville d'Angers, à un nombre innombrable de Pauvres qui y ſeroient morts de faim ſans ce ſecours, en plus de cent Paroiſſes, où le bled avoit manqué par l'inondation des pluies de l'année precedente.*

La Compagnie des Dames de la Charité de Paris eut beaucoup de part à cette grande œuvre ; mais en verité, MONSEIGNEUR, *il faut avoüer que les Habitans d'Angers ſe ſignalerent à vôtre exemple, en cette occaſion, & meriterent par là une recompenſe éternelle.*

Trouvez bon, MONSEIGNEUR,

que j'en raporte ici le détail qui ne vous en peut être qu'agreable, & utile à ceux qui se donneront la peine de le lire.

Deux à trois mille pauvres Payſans des deux ſexes, & de tous les âges, ne trouvant plus à la campagne de quoi vivre, & ne pouvant atendre de ſecours de la charité de leurs Paſteurs, & de ce peu d'hommes riches qui y demeurent, qui s'étoient épuiſez, ſe traînerent plûtôt qu'ils ne vinrent de douze lieües dans la Ville d'Angers y chercher du pain. Ces hommes défigurez & à demi nuds, ces ſqueletes vivans & animez y furent reçûs d'une maniére, dont ils furent eux-mêmes ſurpris. L'on exerça l'hoſpitalité envers ces miſerables dans toutes les regles de la charité Chrétienne: on les logea dans les maiſons, on les nourit, & ils eurent la liberté de mendier pendant la quinzaine de Pâques. Ils reçûrent des aumônes ſi abondantes, qu'ils s'en retournerent tous chargez de pain & de farine, & quelques-uns emporterent en argent juſques à neuf écus. L'on remarqua que les Pauvres

ordinaires de la Ville furent assez longtems sans paroître, comme s'ils eussent été eux-mêmes touchez d'une plus grande misere que la leur.

Ces premiéres aumônes firent un peu respirer les Pauvres de la campagne : mais enfin qu'étoit-ce pour les Habitans de cent Paroisses ? Quid hæc inter tantos? *Il falut les aler assister dans leurs cabanes. Vous nous y envoiâtes,* MONSEIGNEUR, *& sur l'avis que nous donnâmes à vôtre Grandeur de l'état pitoiable où ces pauvres gens étoient reduits ; quels éforts ne fîtes-vous point pour les faire soulager? Les Chaires des Predicateurs & de vos Curez en retentirent, & Dieu donna tant de benediction à vôtre zéle, qu'on vous aporta des aumônes de tous côtez. L'on établit dans la Ville de vôtre residence chez un Magistrat de piété, un Bureau & un Magazin de charité. Messieurs du Presidial donnerent un grand exemple à toutes les Compagnies, & les autres Corps, par l'aumône de neuf cens livres qu'ils envoiérent à ce Magazin. L'on*

y reçût ensuite des secours considerables ; des uns de l'argent, des autres de vieux habits, & des toiles, que les principaux Habitans aportoient en pleurant sur la misére de leurs freres. Car comme nous avions reconnu que la disette de vétemens n'étoit pas la moindre misére des Pauvres du Craonnois, vous jugeâtes à propos, MONSEIGNEUR, qu'on établît aussi une Manufacture chez ce Magistrat pour les vétir Qu'il faisoit beau voir les filles de qualité aler à l'envi travailler à ces ouvrages sous la conduite d'un pauvre Tailleur & d'une Lingere, y faire des chemises & des habits! la charité leur faisant faire toutes sortes de personnages pour soulager les Pauvres, sans crainte de degenerer de leur noblesse : de maniére qu'il ne se paßoit point de semaine, que nous ne reçussions mon Collegue & moi de nouveaux moiens de les assister. Monsieur d'Autichamp Commandant pour le Roi dans la Ville d'Angers, redoubla son Zéle & sa charité ordinaire dans cette rencontre ; & Sa Majesté aiant été informée de l'état pi-

toiable où tout ce canton étoit reduit, donna ordre à Monſieur l'Intendant de Touraine de venir ſur les lieux pour en connoître la verité, & décharger enſuite, comme il fit, ces pauvres Paroiſſes du Sel & de la Taille. Il y vint ce ſage & pieux Intendant, & il vit bien qu'on n'avoit pas exageré à la Cour la grandeur du mal de ces pauvres gens : il en fut ſi ſenſiblement touché, qu'il donna lui-même une ſomme conſiderable pour les ſoulager. De ſorte, MONSEIGNEUR, *que toutes les Puiſſances du ciel & de la terre ſemblerent en cette ocaſion concourir avec vous à une ſi bonne œuvre. Aux uns on donna du pain, aux autres du bled & de la farine; & durant deux mois juſques à la recolte, on revétit ceux qui étoient nuds, on reput les faméliques, on conſola les afligez & les deſeſperez; & tous furent ſoulagez dans leurs beſoins.*

Il me ſouvient, MONSEIGNEUR, *que vous me fites alors l'honneur de m'écrire, que vôtre plus grande douleur dans l'acablement de la goute qui vous tourmentoit,*

étoit de ne pouvoir venir à la tête des Ecclesiastiques qui distribuoient ces aumônes de vôtre part, pour participer à leurs travaux & à leurs mérites; & vous nous disiez en nous exhortant à continuer l'exercice de la plus grande charité qu'on puisse pratiquer sur la terre, que tous les Prêtres dans ces ocasions devoient devenir les Peres & les Pasteurs des Peuples.

Ainsi, MONSEIGNEUR, *à qui pouvois-je mieux dedier la Vie d'une Fille qui a donné tout son bien aux Pauvres, & qui a été une des plus charitables de son siécle, qu'à mon Evêque, qui enseigne si bien la charité par ses paroles, & encore mieux par ses exemples?*

J'ai encore, MONSEIGNEUR, *une raison particuliére de vous dedier cét Ouvrage: c'est qu'aprés l'avoir entrepris par vôtre ordre, vous avez bien voulu dérober quelques momens à vos grandes ocupations, pour en lire les cahiers à mesure que je les composois. Vous avez fait plus: car vous m'avez fait la grace de m'envoier les*

notes que vous faisiez dessus, que j'ai suivies avec beaucoup d'exactitude. Ainsi j'ose dire, MONSEIGNEUR, *que cét Ouvrage vous apartient par toute sorte d'endroits. J'ajoûte à toutes ces raisons, que j'ai été ravi de trouver cette ocasion de vous témoigner publiquement, que vous n'avez point de Prêtre ni de Curé dans vôtre Diocese, qui soit avec un plus profond respect,*

MONSEIGNEUR

de Vôtre Grandeur,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
JOSEPH GRANDET, Prêtre,
Curé de Sainte Croix d'Angers.

AVIS
AU LECTEUR.

IL ſemble d'abord qu'on ne devroit plus donner au Public la Vie des perſonnes de piété, parce que rien n'eſt de plus commun dans le ſiécle où nous ſommes, & qu'on n'y peut rien ajoûter de nouveau qui n'ait déja été écrit. Mais ſi l'on conſidere qu'il n'eſt rien de plus rare que de vivre comme elles ont vécu, on trouvera ſans doute qu'il eſt neceſſaire de propoſer de tems en tems ces grans modéles de ſainteté, afin d'honorer la grace de JESUS-CHRÎT qui a été ſuivie par un petit nombre de Chrétiens, de confondre la malice de ceux qui la mépriſent, & de faire voir qu'il y a eu des Saints dans tous les tems, dans tous les

lieux, en toutes ſortes d'états ; & qu'il ne tient qu'à nous d'en augmenter le nombre, puiſque la Divine Providence prend plaiſir à ſuſciter des ames extraordinaires dans nos jours, où la charité eſt tout-à-fait languiſſante & refroidie, afin de ralumer ce beau feu qui s'éteint, & de ranimer la foi mourante des Chrétiens.

Les exemples ont toûjours plus de force pour perſuader la vertu, que les paroles. On en propoſe ici un d'une perfection achevée à deux ſortes de perſonnes ; aux Femmes de qualité, & aux Religieuſes Hoſpitaliéres. Les unes y aprendront à mépriſer les grandeurs de la terre, & à ne s'atacher qu'à celles du ciel par la pratique de l'humilité, & de toutes les vertus Chrétiennes ; & les autres y recevront des leçons admirables de charité envers les Pauvres qui ſont malades dans les Hôpitaux. C'eſt tout le but que s'eſt propoſé l'Auteur dans cét Ouvrage.

Il eſt tres-perſuadé, que le Lecteur y trouvera beaucoup de defauts, ſoit dans les expreſſions & dans le ſtyle, ſoit dans le choix & l'ordre de ſa matiére. Il eût été à ſouhaiter qu'elle eût été miſe en œuvre par une main plus habile que la ſienne; mais tous ceux qu'il a voulu engager à y travailler, s'en étant excuſez, il a été obligé de l'entreprendre au milieu d'une infinité d'ocupations que lui ont atiré les Miſſions & le ſoin d'une Cure, où la Divine Providence l'a engagée; afin de ne pas priver plus long-tems le Public d'un Ouvrage qui lui peut être utile, & que l'on atend avec impatience depuis pluſieurs années.

Il n'a jamais eu l'honneur de connoître MADEMOISELLE DE MELEUN; mais la veneration qu'il a toûjours eüe pour ſa vertu, lui fit ſouhaiter que quelqu'un travaillât à ſa Vie dés le moment qu'il aprit ſa mort.

Pour cét éfet il a ramaſſé pendant

trois ou quatre ans tous les Memoires qu'il a pû faire venir de diferens endroits, de Flandres, de Picardie, & de toutes les Villes où elle a demeuré. On peut ajoûter foi à ces Memoires, parce qu'ils ont été dreſſez par des perſonnes de piété, qui ont connu tres-particuliérement MADEMOISELLE DE MELEUN, ou qui ont demeuré auprés d'elle.

Ce qu'il avance de l'antiquité & de la grandeur de ſa Maiſon, eſt tiré de l'Hiſtoire de France, de celle de la Ville de Meleun, compoſée par Monſieur Roüillard Avocat au Parlement de Paris, du Dictionaire Hiſtorique de Monſieur Morery, & des Memoires que lui a fait communiquer Madame la Princeſſe d'Epinoy, par le ſçavant Monſieur l'Abbé David.

Tout le reſte eſt pris des propres lettres de MADEMOISELLE DE MELEUN, ou des entretiens qu'elle a eus avec pluſieurs de ſes intimes amies, qui

en ont fait part à l'Auteur, tant de vive voix, que par écrit.

Il a le bonheur de ne pouvoir être ſuſpect d'exageration ni de flaterie en parlant de ſa charité & de ſon humilité : car preſque tout l'Anjou a été témoin de la plûpart des faits qu'il raporte.

Il a diſtingué cette Vie par Chapitres contre la methode des Auteurs celebres d'aujourd'hui, qui ont écrit tout de ſuite & ſans diſtinction celles de Theodoſe, de Saint Ignace, & de Saint François Xavier.

Il avoit d'abord imité en cela ces grans Hommes ; mais des perſonnes de piété & d'érudition lui ont fait connoître, que ces ſortes de Vies devant ſervir de lecture ſpirituelle à des ames qui tendent à la perfection, il leur étoit plus commode de trouver des Chapitres pour s'arêter, & pour diſtinguer les matiéres. C'eſt ce qui l'a obligé de compoſer deux fois cette Vie, & d'atendre ſi long-tems à la mettre au jour.

Au reſte, l'Auteur proteſte qu'il profitera des avis qu'on lui voudra donner ſur cét Ouvrage. Comme il ne l'a entrepris que par obéïſſance, il le ſoûmet au jugement de l'Egliſe, & du Saint Siége ; il deſavoüe de bon cœur tout ce qui pouroit lui être échapé, qui ne ſeroit pas conforme à ſa doctrine, à ſes mœurs & à ſa diſcipline, priant Dieu, ſource de toutes les lumiéres, de répandre ſes graces ſur lui, ſur ſon Livre & ſur ſes Lecteurs, afin que profitant des grans exemples qu'il leur propoſe, ils remercient ſa bonté des miſericordes qu'il a faites à ſa Servante, & ſoient enſuite portez à les imiter par la pratique ſolide d'un grand amour envers Dieu, d'une charité parfaite envers le prochain, & d'un aneantiſſement profond de ſoi-même : car ce ſont là les vertus qui font le véritable caractére de celle dont il écrit la Vie.

TABLE
DES CHAPITRES.

DISCOURS *sur l'Antiquité & la Grandeur de la Maiſon de* MELEUN. page 1

LIVRE I.

CHAPITRE
I. MARIAGE *de Monſieur le Prince & de Madame la Princeſſe d'Epinoy. Education de leurs Enfans. Reglement de leur Famille. Vertus qu'ils pratiquent.* 17

II. *Naiſſance de* MADEMOISELLE DE MELEUN. *Son Batême. Son Education. Belles qualitez de ſon Enfance.* 34

III. *A ſix ans on la fait Chanoineſſe à Sainte Vautrude à Mons. Ce que c'eſt que ce Chapitre. Vertus qu'elle y pratique.* 38

IV. *Son reſpect pour la parole de Dieu. Sa devotion envers le tres-ſaint Sacrement de l'Autel. Son amour pour la croix & pour les ſoufrances.* 44

V. *Sa piété envers la Sainte Vierge. Elle obtient*

la converſion d'une fille herétique par ſon interceſſion. Elle fait vœu de virginité, & ſouhaite d'être Religieuſe. 49

VI. *Elle ſoufre de grans combats de la part du Monde. Elle y ſucombe en ſuivant un étrange abus qui s'étoit introduit parmi les Chanoineſſes de Mons.* 57

VII. *Elle va à Bruxelles, où elle continüe de s'abandonner aux vanitez du Monde. Elle retourne à Mons ſans être guerie de ſon aveuglement. Moiens dont Dieu ſe ſert pour la deſabuſer.* 64

VIII *Moiens dont elle ſe ſert pour ſe détacher du Monde, & s'unir à Dieu.* 76

IX. *Monſieur le Prince d'Epinoy eſt diſgracié. Decadence de ſa Famille. Saintes diſpoſitions de ſa Fille ſur cette diſgrace. Elle prend ſoin de l'éducation de ſes Sœurs. Mort de Monſieur ſon Pere.* 83

X. MADEMOISELLE DE MELEUN *tombe griévement malade: elle va aux eaux de Spa, & recouvre miraculeuſement la ſanté par l'interceſſion de la Sainte Vierge.* 91

XI. *Elle croît en vertus, & embraſſe diverſes œuvres de charité, qui regardent le prochain.* 97

XII. *Mort de ſon Frere aîné. Elle vient voir Madame ſa Mere à Abeville pour la conſoler. Elle fait beaucoup d'œuvres de charité envers les Pauvres de cette Ville & des environs.* 101

LIVRE II.

CHAP.

I. ELLE *quite la Flandre. Elle retourne à Abeville pour voir Madame sa Mere. Adresse dont elle se sert pour se separer d'elle. Elle va ensuite à Paris.* 107

II. *Elle vient à Saumur. Elle entre à la Visitation, où elle demeure trois mois. Vertus qu'elle y pratique. Elle y est découverte : elle y fait retraite, & en sort pour aler à la Fleche.* 115

III. *Elle sort de la Visitation de Saumur. Elle va demeurer à l'Hôpital de la Fleche. Son équipage. Brève description de la Fondation de cét Hôpital. Vertus qu'elle y pratique, & comment elle en sort.* 130

LIVRE III.

CHAP.

I. COMMENCEMENT *de la Fondation de l'Hôpital de Baugé. Circonstances merveilleuses de cette Fondation. Dieu se sert de Marthe de la Beausse pour l'entreprendre. La foi, le zéle & la charité de cette Fille.* 138

II. *Marthe vient à la Fleche.* MADEMOISELLE DE MELEUN *la voit. Les Habitans de Baugé y*

demandent des Hospitaliéres : ils n'en peuvent obtenir. Le Prince d'Epinoy va à Baugé s'informer de l'état de l'Hôpital : sa Sœur y va ensuite avec trois Hospitaliéres. Elle acheve l'Hôpital commencé. 164

III. *Obedience de Monseigneur l'Evêque d'Angers pour les Hospitaliéres de Baugé.* MADEMOISELLE DE LA HAYE *se met au Noviciat. Vertus qu'elle y pratique. Son Frere les imite.* 173

IV. *Elle achete des terres pour faire un fonds à l'Hôpital. Elle y fait bâtir un grand corps de logis. Elle tombe malade. Monsieur son Frere la quite.* 181

V. *Elle délivre Baugé des soldats & du pillage. Sa charité la fait découvrir malgré son humilité. Elle contribüe a la conversion d'une miserable femme travestie en homme, qui suivoit l'armée.* 185

VI. *On lui anonce la mort de Mademoiselle sa Sœur aînée, & celle de Madame sa Mere. Dispositions Chrêtiennes avec lesquelles elle reçoit ces nouvelles. Relation succinte des vertus de sa Sœur, & des circonstances de sa mort.* 191

VII. *Elle passe cinq ans à l'Hôpital de Baugé dans la pratique de toutes les vertus Chrétiennes. Le tonnerre tombe sur l'Hôpital. Circonstances de ce tonnerre, & de l'exorcisme d'une Possedée, qui prouve que le Demon étoit mêlé parmi la foudre.*

VIII. *Monsieur le Vicomte de Gand son Frere vient à Baugé : il est cause qu'on aprend avec certitude son nom & sa qualité. Dieu répand beaucoup de benedictions sur ses entrepriſes.* 209

LIVRE IV.

CHAP.

I. ELLE *va à Paris, enſuite en Picardie pour faire ſes partages. Elle prend une Flamande auprés d'elle. Elle revient à Baugé, d'où elle fait un ſecond voiage à Paris, pour vendre une de ſes Terres. Elle ſe renferme dans une Abaye. Vertus qu'elle y pratique.* 213

II. *Elle va en Picardie à la mort de Madame la Princeſſe d'Epinoy. Elle prend part aux déplaiſirs de ſon Frere, redoublez par l'éloignement de ſa Fille. On la mépriſe. Elle ſe trouve chargée de l'éducation de ſa Niéce.*

III. *Abregé de l'Epître de Saint Jerôme à Lata, où il donne d'excellens avis pour élever Chrétiennement une fille de qualité, ſuivant leſquels* MADEMOISELLE DE MELEUN *éleve ſa Niéce. Genre de vie qu'elle pratique dans la maiſon de Monſieur ſon Frere.* 224

IV. *Elle reçoit une afliction ſenſible de la bleſſure de Monſieur ſon Frere, & du bruit qui court qu'il a été fait priſonnier. Elle va trouver le Roi pour ſa délivrance. Changement de ſon exterieur.* 232

V. *Monſieur le Prince d'Epinoy ſe remarie. Elle en obtient la permiſſion de retourner en Anjou. Elle ſort de Paris avec une peine extréme de quiter ſa Niéce. Elle s'en retourne à Baugé, & ſurprend agreablement les Hoſpitaliéres. Sa ferveur augmente.* 238

VI. *Resolutions que prend* MADEMOISELLE DE MELEUN *dans une retraite, où sont contenus les principaux devoirs d'une ame Chrétienne à l'égard de Dieu, du prochain, & de soi-même.* 245

VII. *Le Prince d'Epinoy vient à Baugé pour prendre sa Sœur : il la trouve malade. Adresse dont elle se sert pour empêcher qu'il ne l'emmene à Paris. La fiévre quarte la prend. Sa regularité pendant sa maladie.* 251

VIII. *Elle recouvre la santé, & pense à la solidité de l'établissement de ses Hospitalières, à qui elle propose sans effet de se faire Religieuses. Elle distribüe tout l'argent de la vente de ses Terres.* 255

LIVRE V.

CHAP.

I. LES *Hospitaliéres de Baugé lui demandent à se faire Religieuses. Elle va à la Fleche demander leur Regle, & à Laval une Superieure.* 261

II. *Elle va à Beaufort pour y faire un nouvel établissement d'Hospitaliéres. Peines qu'elle y soufre.* 269

III. *Description de l'état où étoit l'Hôpital de Beaufort, quand* MADEMOISELLE DE MELEUN *y ala. Peines qu'elle soufre au dedans & au dehors de la Maison.* 274

IV. *Toutes les Hospitaliéres de Beaufort tombent malades, il en meurt trois en trois mois.* MADEMOISELLE

MOISELLE DE MELEUN *les assiste, & resiste comme par miracle à la mort. Elle fait venir la Sœur Roseau. Elle pense quiter cét Hôtel-Dieu, tant la desolation étoit grande. Epreuve de sa foi & constance.* 283

V. *Les parens des Hospitaliéres défuntes viennent redemander leurs dots : on croit la fondation détruite. Le reste des Hospitaliéres demandent à s'en retourner:* MADEMOISELLE DE MELEUN *y donne les mains, de crainte de tenter Dieu. Monsieur d'Angers vient, qui les rafermit.* 290

VI. *Elle gagne des ames à Dieu, entre autres deux femmes de qualité, à qui elle persuade de faire du bien à l'Hôpital, l'une desquelles suivant son exemple y vint servir les Pauvres. On reçoit deux Novices.* 296

VII. *Dieu lui donne la pensée de faire faire un bâtiment aux Pauvres & aux Hospitaliéres. Moiens dont elle se sert pour y réüssir. Dieu benit son entrepriſe d'une façon miraculeuse. Elle fait de tems en tems de petits voiages à Baugé.* 300

VIII. *La Sœur Roseau tombe malade. Dieu lui donne la pensée de demeurer à Beaufort : elle la communique à* MADEMOISELLE DE MELEUN, *qui croit que c'est une tentation. Peine qu'elle soufre à se separer de cette fille. Maximes importantes sur la pureté de l'amour que Dieu demande en ses Epouses.* 307

IX. *Elle fait un voiage à Angers, où elle loge à la Visitation. Elle fait faire Profession à ses Hospitaliéres de Baugé : elle ramene leur Superieure à*

Laval. A ſon retour on reçoit beaucoup de Filles à l'Hôpital de Baugé. 317

X. *Ses maximes touchant la regularité, & le bon ordre qu'on doit garder dans les Monaſteres. Moiens dont elle eſtimoit qu'on ſe doit ſervir, pour conſerver & augmenter la diſcipline reguliere dans les Hôpitaux & dans les Cloîtres.* 322

XI. *Elle tombe malade, Dieu lui redonne la ſanté. Elle fait augmenter les lits de l'Hôpital de Baugé, & y fait faire pluſieurs acommodemens. La mort de Marthe de la Beauſſe lui donne beaucoup de douleur.* 328

XII. *Elle reçoit ſur la fin de ſa vie trois ſenſibles afflictions à l'ocaſion de trois de Meſſieurs ſes Freres. Dieu la favoriſe de ſes graces.* 331

XIII. *Elle tombe malade à Beaufort: elle revient à Baugé, où elle meurt aprés une grande langueur. Circonſtances de ſa mort, & la maniére dont elle s'y prepare.* 337

LIVRE VI.

CHAP.

I. DE *la vertu en general.* 349

II. *Le bon emploi qu'elle fait du tems. Ses exercices du matin : Ses ocupations pendant la journée.* 352

III. *De ſa foi.* 359

DES CHAPÎTRES.

IV. *De ſon amour envers Dieu.* 39

V. *De ſon oraiſon.* 400

VI. *De ſa charité envers le prochain.* 406

VII. *De ſa charité envers les Pauvres.* 418

VIII. *De ſa charité envers les Malades.* 428

IX. *De ſon amour pour la vie Religieuſe, & de ſon exactitude à en garder les Reglemens.* 447

X. *De ſon obéïſſance.* 456

XI. *De ſa pauvreté.* 463

XII. *De ſa fidelité à la grace de ſa vocation.* 472

XIII. *De la vie cachée de* MADEMOISELLE DE MELEUN. 477

XIV. *De ſon humilité.* 493

XV. *De la mortification de ſon corps, de ſes ſens, & de ſes paſſions.* 506

XVI. *De ſes peines & de ſes croix interieures & exterieures.* 521

XVII. *De ſa douceur & de ſa patience.* 535

REFLEXIONS GENERALES *ſur la Vie de* MADEMOISELLE DE MELEUN. 542

APPROBATION
de Monſeigneur l'Evêque de Rodés.

NOus avons lû ce qui eſt rapporté en ce livre de la Vie & des belles actions de Mademoiſelle de Meleun, fille de Monſieur le Prince d'Epinoy, avec une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'il y a ſujet d'eſperer que l'exemple de cette illuſtre Princeſſe aura plus de force pour porter les ames bien diſpoſées au mépris des vanitez du monde, & à l'eſtime des vertus Chrêtiennes, & particuliérement de la charité envers les pauvres.

L'Auteur a fait paroître ſa piété & ſon zele, dans la peine qu'il a priſe de rechercher, & recueillir avec exactitude tout ce qui s'eſt trouvé de plus remarquable ſur un ſi digne ſujet, pour le donner au public : de quoy toutes les perſonnes qui aiment la vertu, luy demeureront obligez. C'eſt le jugement que nous avons fait de cét ouvrage. A Paris le 20. jour de Novembre 1686.

LOUIS ANC. E. DE RODE'S.

APPROBATIONS DES DOCTEURS.

LA Vie de Mademoiſelle de Meleun, Fondatrice des Religieuſes Hoſpitaliéres de Baugé, ſervira pour adoucir les regrets que la perte de cette Princeſſe nous avoit cauſez. Je l'ai lûë avec autant de reſpect que d'atention, & l'ai conſiderée comme une relique ſacrée de l'eſprit humble, charitable & genereux de cette Princeſſe; qui à l'exemple de Marguerite Comteſſe de Provence femme de Saint Louïs, de Jeanne de France Reine, de Marguerite de Loraine Ducheſſe d'Alençon, & de Jeanne Princeſſe de Flandres, a été par la grace de JESUS CHRIST victorieuſe de tous les appas du monde, qui trompent ordinairement les perſonnes de qualité, en leur faiſant ſouvent paroître le ſalut de leurs ames tres-difficile. Mademoiſelle de Meleun, à qui Monſieur noſtre Evêque fit part des premices de ſon eſprit Epiſcopal en ce qui regarde le ſoin des pauvres, a été un ſecret de la grace, qu'il étoit bon, au ſentiment du vieux Tobie, de cacher aux yeux des hommes; mais ce grand Prelat a jugé que pour l'honneur de Dieu, la plume de l'Auteur, autant juſte & exacte à écrire, que ſa

langue l'a été à prêcher l'Evangile dans Paris, & en ce Dioceſe, ſeroit bien employée à reveler ſes myſteres : *Opera autem Dei revelare & confiteri, honorificum.* C'eſt ce qu'il a fidélement executé ſur ce riche ſujet, en nous donnant en même temps l'idée de la plus ſolide & plus exquiſe devotion, & un moien de porter les Fidéles par cét exemple à mener une vie ſpirituelle, Chrétienne, & charitable à l'égard des pauvres, &c. C'eſt ce qui me fait juger que ſon ouvrage doit ſortir des tenebres, & paroiſtre au jour. Fait à Angers, ce neuviéme jour de Novembre 1686.

CLAUDE DENYAU, Docteur de la Societé de Sorbonne, Doyen & Chanoine de l'Egliſe d'Angers.

NOus ſouſſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû exactement la Vie de Mademoiſelle de Meleun, fille du Prince d'Epinoy, compoſée par M. Grandet, Preſtre Bachelier en Theologie de la meſme Faculté, Curé de Sainte Croix d'Angers, dans laquelle nous n'avons rien trouvé qui ne ſoit conforme à la Foy Catolique, Apoſtolique & Romaine, & aux bonnes mœurs. La lecture de ce livre ſera ſans doute tres-agreable & tres-utile à toutes ſortes de perſonnes, & principalement à celles qui par leur naiſſance ou leur profeſſion reſſemblent davantage à Mademoiſelle de Meleun, dont la Vie eſt aſſûrément un grand exemple de toutes les vertus Chrétiennes. Fait à Paris le 19. Novembre 1686.

B. PICQUES.
F. BOUCHER.

J'AI lû la Vie de Mademoiſelle de Meleun, &c. Fait à Paris le 13. jour d'Aouſt 1685.

COCQUELIN.

EXTRAIT

DU PRIVILEGE DU ROI.

PAR Grace & Privilege du Roi donné à Verſailles le 22. de Novembre 1685. ſigné, PARAYRE, il eſt permis à la Veuve de GEORGE JOSSE, ou à ſes Aians cauſe, d'imprimer & vendre un livre intitulé, *La Vie de* MADEMOISELLE DE MELEUN, durant le tems de ſix ans, à compter du jour que ledit Livre ſera imprimé pour la premiére fois: avec défenſes à qui que ce ſoit d'imprimer, faire imprimer ou vendre ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement de ladite Veuve ou de ſes Aians cauſe, à peine de l'amende, & de tous dépens, dommages & interêts, comme il eſt porté plus au long dans l'Original du Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux Arreſts qui l'ordonnent, le 23. de Novembre 1685. Signé, C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le 1. Février 1687.

DISCOURS

APROBATION
de Monſeigneur l'Evêque de Saintes.

LA grace qui a ſû cacher ſous une humilité profonde, l'éclat d'une illuſtre naiſſance, & d'une vertu conſommée en MADEMOISELLE DE MELEUN pendant ſa vie, a ſû auſſi relever aprés ſa mort la gloire de l'une & de l'autre dans cét Ouvrage. On y trouve de grans exemples & de ſaintes inſtructions; tout y eſt traité comme le ſujet le merite, dans un eſprit Chrétien, avec dignité & avec piété; on y parle de ce que le monde eſtime, mais dans l'eſprit de l'Evangile; on y parle de ce qui eſt eſtimé dans l'école de JESUS CHRÎT, mais de maniére à le faire aimer au monde même; & nous ne doutons point que la matiére & la maniére ne plaiſent & n'édifient. Donné à Saintes, ce vingt-ſept Novembre 1686.

G. EVESQUE DE SAINTES.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA GRANDEUR
DE LA MAISON
DE MELEUN.

JE ne saurois mieux faire voir jusqu'où MADEMOISELLE DE MELEUN a porté toutes les vertus Chrétiennes, qu'en faisant connoître combien elle a eu d'humilité ; & je ne puis parler de son humilité, si je ne dis quelque chose de la grandeur de sa naissance. C'est ainsi que Saint Paul ne fait descendre l'humilité de JESUS-CHRÎT jusques à l'aneantissement, qu'aprés l'avoir élevé jusques à Dieu ; & que JESUS-CHRÎT lui-même n'est monté sur le trône de la Divinité, qu'aprés s'être abaissé jusques à l'aneantissement.

MADEMOISELLE DE MELEUN eſt d'une Maiſon qu'on pouroit dire plus ancienne que le Chriſtianiſme en France, ſi on vouloit s'arêter à ce qu'en diſent quelques Auteurs, qui la font deſcendre de ce fameux Aurelian, qui fut le mediateur du mariage de Clovis avec Sainte Clotilde, qui reçut du Roi pour recompenſe de ce ſervice (a) le Château de Meleun & toute la Province (b) en titre de Duché, & dont les Deſcendans prirent pour Armes ſept bezans d'or, en memoire des ſept piéces d'or que Sainte Clotilde lui donna, lorſqu'il l'aborda pour la premiére fois traveſti en pauvre. Gregoire de Tours lui donne la qualité de Patrice, c'eſt à dire, qu'il lui atribüe la premiére dignité aprés celle de Souverain. Mais il y a aſſez de grandeurs ſolides & veritables dans la Maiſon de MELEUN, ſans aler chercher des faits incertains, que le tems a trop éloignez de nous. Il ſufit de dire qu'on en prouve la filiation depuis plus de ſept cens ans; que Joſſelin de MELEUN qui vivoit en 998. étoit un des plus grans Seigneurs de la Cour des Rois Hugues Capet & Robert; & que Robert Moine de Saint Remy de Reims dans ſon Hiſtoire des Croiſades, parlant de

a Accepit Aurelianus Caſtrum Milidunenſe, quod ei in Ducatum Clodovæus dedit, *Gregor. Tur. cap.* 14.

b Milidunum Caſtrum eidem Aureliano cum totius Ducatu regionis jure beneficii conceſſit. *Aymon. lib.* 1. *Hiſtor. cap.* 34.

Guillaume I. du nom, Vicomte de MELEUN, qui vivoit de son tems environ l'an 1098. dit qu'il étoit (c) de Sang Roial, & cousin de Hugues le Grand, Comte de Vermandois, Frere du Roi Philipe I. avec lequel il faisoit la guerre aux ennemis de JESUS-CHRÎT dans la Terre Sainte.

Cette Maison si illustre par elle-même, l'est encore par ses aliances avec les plus grandes Maisons de l'Europe ; & entre autres, avec celles de Chabot, de Saluſſe, de Chypre-Lusignan, de Montpensier, de Halluin, de Loraine, de Rohan, de Baviére-Palatin, de Nassau, de Navarre, de Bretagne, d'Ecosse, de Ligne, d'Aremberg, d'Arscot, de Croüy, de Horn, d'Egmont, de Bergobzoom, de l'Allain, de Bournonville, de Montmorency, d'Anthoing, de Werchin, ou ancien Bourgogne, de Vergy, de Barbançon, de Foix, de Luxembourg, du Bellay, d'Abeville, de Sancerre, de Sarrebruch, de Harcourt, de Rochechoüart, de la Rochefoucault, de Longueville, de Sully, de Beaussart, de Pequigny, de Bethune, & plusieurs autres.

Son aliance avec la Maison d'Anthoing s'est faite par Isabeau d'Anthoing, fille unique & heritiére d'Hugues d'Anthoing VI. du nom,

c Vvillelmus de Regali prosapia ortus fuit. *Et plus bas :* Hugonis Magni, cujus consanguineus erat. *Robert. Monach. Rem.*

& de Marie Dame de Sotheghem. Jean de MELEUN I. du nom, veuf de Jeanne de Tancarville, fille unique & heritiére de Robert, Chambellan hereditaire de Normandie, & d'Alix de Pont, Dame de Blaye, dont il avoit ſept enfans, fut ſon troiſiéme mari en 1329.

Le premier avoit été Henry de Louvain, frere du Duc de Brabant ; & le ſecond, Alfonſe d'Eſpagne, dit Lacerda, fils du Prince Ferdinand de Caſtille, & de Blanche de France, ſœur de Saint Loüis, duquel Alfonſe elle avoit un fils qui fut Conétable de France, & qui auroit été Roi de Caſtille aprés ſon grand-pere, ſi Dom Sanche ſon oncle paternel n'avoit uſurpé la Couronne. Ce fut celui que Charles le Mauvais, Roi de Navarre, fit mourir. Le corps de cette Dame repoſe à Anthoing dans un tombeau de marbre, où on lit encore cette inſcription : *Chi giſt Zabeaus Dame d'Anthoing, de Sotheghem, & Catelame de Gand, jadis femme & épeuſe d'Henry de Louvaing, apris à Monſieur Alfons d'Eſpaignes, & apris à Monſieur le Vicomte de Meleun, Cambrelench de France, Seigneur de Blandy, & de Monſtreul Blay, qui trepaſſa le jour de Saint Nicolay en ivier l'an 1354. prié pour s'ame.*

L'aliance de la Maiſon de MELEUN avec

celle de Sancerre s'eſt faite en par Comteſſe de Sancerre, femme d'Adam de MELEUN III. du nom, iſſüe du quatriéme fils de Thibauld Comte de Champagne, qui a fait la Branche des Comtes de Sancerre : Et celle de Foix s'eſt faite par Loüiſe de Foix, femme de François de MELEUN Comte d'Epinoy, fille de Jean de Foix, & d'Iſabeau d'Albret ſa ſeconde femme. Cette Iſabeau d'Albret étoit ſœur de Jean d'Albret Roi de Navarre, & grande-tante de Henry le Grand, Roi de France. Anne de Foix, fille du premier mariage de ce même Jean de Foix, épouſa Uladiſlas Roi de Hongrie & de Bohême en 1500. & fût mere d'Anne Reine de Hongrie, qui épouſa l'Empereur Ferdinand I. frere de Charles le Quint, duquel eſt iſſüe la Branche Imperiale d'Autriche, & par femmes les Rois d'Eſpagne, d'Angleterre, & pluſieurs Rois de Pologne. Ainſi Loüiſe de Foix Comteſſe d'Epinoy, ſe vit ſœur de la Reine de Hongrie, niéce du Roi de Navarre, & tante de l'Empereur Ferdinand. En ſorte que tant par cette aliance, que par pluſieurs autres, MADEMOISELLE DE MELEUN avoit l'honneur d'apartenir à toutes les Têtes couronnées de l'Europe.

Je ſerois trop long ſi je voulois ajoûter à ces aliances, celles que tant d'autres grandes Mai-

ſons ont contractées avec celle de MELEUN. Il ſufit de dire qu'Agnés de MELEUN épouſa Pierre de Courtenay Champignelle, petit-fils de Pierre de Courtenay, Empereur de Conſtantinople; & qu'Iſabeau de MELEUN, fille de Jean de MELEUN Grand Chambellan de France, & d'Iſabeau d'Anthoing, épouſa en premiéres nôces Pierre Comte de Dreux, Prince du Sang, iſſu du Roi Loüis VI. dit le Gros; & en ſecondes nôces, Jean d'Artois, Comte d'Eu, auſſi Prince du Sang, iſſu de Robert de France frere de Saint Loüis.

Parmi tant de grandeurs il ne faut pas s'étonner, ſi la Maiſon de MELEUN a reçu de tout tems de grandes marques de diſtinction, & a été honorée des plus grandes dignitez. Dans une Charte que le Roi Philippe I. ſigna l'an 1067. & fit ſigner à tous (d) les Princes ou grans Seigneurs de ſon Roiaume, pour la dedicace de Saint Martin des Champs, Regnauld & Urſion de MELEUN y ſignerent aprés le Roi, Hugues frere du Roi, le Comte de Flandres, Baudoüin ſon fils aîné, & le (e) Comte de Soiſſons, & devant (f) Guy de Montlhe-

d Et ut æternum firmamentum habeat, ſigillo meo ſubterfirmavi, & corroboravi, & omnibus Epiſcopis qui adfuerunt, & Principibus Regni mei firmandum præſentavi.

e *Le Comte de Soiſſons étoit auſſi Comte d'Eu & Prince du Sang. Cela ſe juſtifie par les anciennes Armes des Comtes de Soiſſons, par l'Hiſtoire de Soiſſons* pag. 99. *& par l'Hiſtoire de Normandie* page 65.

f *Guy de Montlhery étoit Premier Miniſtre du regne de Philippe I. &*

Grand

ry, Simon de Monfort, & tous les Grans Oficiers de la Couronne.

Guillaume de MELEUN I. du nom, ſuivit Hugues de France frere de Philippe I. à la guerre des Croiſades, & y reçut le ſurnom de Charpentier (g,) à cauſe de la force de ſon bras, & de la peſanteur de ſes coups.

Adam de MELEUN I. du nom, fût Lieutenant Gouverneur du Comté d'Artois pour le Prince Loüis de France, fils du Roi Philippe Auguſte. Il ſignala ſon grand courage & ſa ſage conduite en pluſieurs ocaſions éclatantes, & entre autres en Poitou contre les Anglois, en Flandres contre les Alemans, & en Languedoc contre les Albigeois. Le Roi Philippe Auguſte l'envoia en 1207. en Poitou avec une armée, contre Emmery de Thoüars, General des armées de Jean Roi d'Angleterre. Il le défit & le prit priſonnier. Et en 1214. à la fameuſe bataille de Bovines, il ſe ſervit ſi à propos & ſi vaillamment du corps de reſerve qu'il commandoit, qu'il ſoûtint les troupes qui plioient, rétablit le combat, & contribua beaucoup à la grande victoire qui fut remportée.

Grand Senechal de France, dont la petite niéce épouſa Philippe de France fils du Roi. Il fut auſſi le beau-pere du Roi Loüis le Gros, qui épouſa ſa fille apelée Lucianne. Hiſtoire des Miniſtres d'Etat page 99. & ſuiv.

g Qui ideo Carpentarius cœpit cognominari, quia in bello nullus volebat ei occurſari : nulla enim lorica erat, galea, vel clypeus, qui duros lanceæ illius ſive mucronis ſuſtineret ictus. *Rob. Mon. Rem. lib. 4. Hiſtor. Jeroſolym.*

Simon de MELEUN ſuivit le Roi Saint Loüis au voiage d'Afrique & au ſiége de Tunis l'an 1270. Il eſt nommé le cinquiéme ſur le Catalogue des Croiſez, où il eſt dit, que le Roi ne donnoit aux autres Seigneurs que deux mille livres d'apointement, mais qu'il en donnoit cinq mille cinq cens au Vicomte de MELEUN, parce qu'il étoit lui douziéme avec ſes Chevaliers. A ſon retour il continua à rendre tant de ſervices à Philippe le Hardi, qu'aprés avoir été Senechal du Perigord, du Quercy & du Limoſin, par ſon courage il devint ſous Philippe le Bel l'un des deux Maréchaux de France. Il en reçut le Bâton en 1293. & il fut tué à la bataille de Courtray l'onziéme de Juillet 1302.

Jean de MELEUN I. du nom rendit de grans ſervices au Roi Philippe le Long, qui le fit Grand Chambellan de France, aprés Enguerran de Marigny; & à Philippe de Valois, qui le fit executeur de ſon teſtament. Ce fut lui qui reçut en 1329. l'hommage qu'Edoüard Prince d'Angleterre rendit pour le Duché de Guienne.

Jean de MELEUN II. du nom, Comte de Tancarville, Vicomte de MELEUN, Seigneur de Monſtreul-Bellay, & de Varenguebec, Grand Maître & Grand Chambellan de France, Chambellan & Conétable heredi-

taire de Normandie, Gouverneur de Champagne, de Brie, de Bourgogne, & de Languedoc, succeda l'an 1350. à la Charge de Grand Chambellan que son Pere avoit possedée. En consideration de ses services le Roi Jean erigea en sa faveur le 4. de Fevrier 1351. avec de grans témoignages d'estime, la Terre de Tancarville en Comté. Il fut ensuite Grand Maître de France; & en même tems le Roi lui donna le Colier de l'Ordre de l'Etoile, qu'il avoit institué, pour honorer les Princes de son Sang, & les Grans Seigneurs de son Roiaume. L'an 1348. aiant été fait prisonnier avec le Comte d'Eu Conétable de France, le Roi d'Angleterre paia deux cens mille nobles à Thomas de Holande pour leur rançon. Il se trouva à la bataille de Poitiers, où il fut pris une seconde fois avec Guillaume Archevêque de Sens son frere, combatant vaillamment auprés de la personne du Roi. Voici comme en parle Froissart : *Là fit le Roy Iehan de sa main merveilles d'armes, & tenoit une hache de guerre, dont bien se deffendoit & combattoit. A la presse rompre & ouvrir, furent prins assez prez de luy le Comte de Tancarville, Messire Iacques de Bourbon Comte de Ponthieu, & Monseigneur Iehan d'Artois Comte d'Eu, &c.* Et plus bas : *Quand vint au soir, le Prince de Galles donna*

à souper en sa loge au Roy de France & à la plus grande partie des Princes & Barons qui estoient là prisonniers. Et assit le Prince, le Roy de France, son fils Messire Philippe, Messire Jacques de Bourbon, Monseigneur Jehan d'Artois, le Comte de Tancarville, le Comte d'Etampes, le Comte de Dammartin, le Comte de Graville, & le Seigneur de Parthenay, à une table haute & bien couverte, & tous les autres Barons & Chevaliers à autres tables, & servoit tousjours le Prince au devant de la table du Roy, & par toutes les autres tables; aussi humblement comme il pouvoit: n'oncques ne se voulut seoir à la table du Roy pour priere que le Roy en fit.

En 1358. le Roi l'envoia en France pour regler les articles de la paix de Bretigny, qui fut conclüe l'année d'aprés. Ce fut lui qui reçut en presence du Roi Charles V. l'hommage du Duché de Bretagne rendu le 3. d'Octobre par Jean Comte de Montfort. Il prit seance au Parlement avec les Grans du Roiaume pour la majorité des Rois, & y tint un rang fort considerable : voici ce qu'en raporte du Tillet au Recueil du rang des Grans de France.

Le Mardy 2. jour d'Octobre 1380. au Conseil furent assemblez en Parlement, Monsieur Louis, Regent le Royaume, Duc d'Anjou & de

Touraine, & Comte du Mayne, Meſſieurs les Ducs de Berry, & de Bourgogne, freres germains dudit Monſieur le Regent, le Duc de Bourbon, tous oncles du Roy noſtre Sire, qui eſt apreſent, Madame la Royne Blanche, Madame la Ducheſſe d'Orleans, le Comte d'Eu, Meſſire Charles d'Artois ſon frere, le Comte de Tancarville, le Comte de Harcourt, le Comte de Sancerre, le Comte de Vienne, Meſſire Charles de Navarre, aîné fils du Roy de Navarre, les Archeveſques de Roüen, de Reims, & de Sens, &c.

Jean de MELEUN Comte de Tancarville parut avec le même rang dans l'Ordonnance qui fut faite pour le Couronnement de Charles VI. Et pour n'être pas trop long ſur ſon ſujet, il faut dire en un mot, qu'il eut part à toutes les grandes afaires de ſon tems, & qu'il reçut toûjours de grandes marques de diſtinction.

Jean de MELEUN III. du nom, fut Grand Chambellan de France, mais vécut peu.

Guillaume de MELEUN IV. du nom, fut auſſi Grand Chambellan de France en 1393. On l'envoia en Angleterre pour obtenir que les articles de la paix qu'on avoit faite, ſubſiſtaſſent juſques à la ſanté du Roi Charles VI.

En 1396. il ala en Italie prendre poſſeſſion de l'Etat de Gennes, qui s'étoit donné au Roi;

& il passa à Florence & en Chypre pour y conclure des Traitez d'aliance. A son retour il fut fait Grand Bouteillier de France, & par Lettres du Roi du 29. d'Avril 1402. il eut la Charge de Premier Président lay de la Chambre des Comptes. Il n'y avoit que vingt ans que cette Charge avoit été possedée par Jacques de Bourbon Prince du Sang, & elle ne le fut long-tems aprés que par des Seigneurs des Maisons de Saint Pol, de Sarrebruch, de Croüy, & plusieurs autres de même rang. Il fut emploié en plusieurs autres afaires importantes, & il fut tué à la bataille d'Azaincourt l'an 1415.

Il ne s'est presque point tenu de Chapitre de l'Ordre de la Toison d'or, dans lequel des Seigneurs de la Maison de MELEUN n'aient été honorez du Colier ; & ils ont eu des plus beaux Gouvernemens du Pays-Bas, où ils ne se sont pas moins signalez qu'en France.

Je laisse à d'autres le soin de donner des preuves plus amples de la grandeur de la Maison de MELEUN, du côté des Dignitez de la terre. Je ne la veux plus considerer que du côté de la vertu, qui ne lui est pas moins hereditaire que la noblesse. L'habit de Religieux ( ) que

h Inter quos Vicecomes Milidunensis castri nomine Josselinus exoratus est per Deo devotum Conaitem, ut ei Ecclesiam quæ sita est in vico qui Nosiacus siccus dicitur, quam de ejus beneficio possidebat, Deo & Sanctis ejus concedere dignaretur. Comes verò gaudio repletus, & hoc ipsum libenti animo concessit. Ipse quoque Vicecomes

Joſſelin I. du nom prit au Monaſtere de Saint Maur les Foſſez, & le don du village de Noiſy le Sec qu'il fit à cette Abaye; la moitié de la foreſt de Fecu que Joſſelin II. donna à l'Abaye de Barbeaux; ſix Prebendes de Chanoines que Simon de MELEUN fonda dans l'Egliſe de Nôtre-Dame de Clery; l'Hôtel d'Iſabeau de Luxembourg, Princeſſe d'Epinoy, converti en Couvent, & en une Egliſe de Religieuſes de l'Annonciade à Bethune; douze places fondées depuis dans le même Monaſtere pour être toûjours remplies de douze Demoiſelles qui n'auroient pas aſſez de bien pour ſe faire Religieuſes; le Couvent des Jacobines d'Abeville fondé par Guillaume de MELEUN; tant d'autres fondations faites dans les Cathedrales de Paris, de Sens & de Poitiers, & dans les Abayes de Sainte Génevieve, du Jard, & de Saint Pere de Meleun; tant de voiages faits dans la Terre Sainte pendant les Croiſades; tant de ſang répandu pour la Foi contre les Infidéles & les Heretiques; tant d'Evêques & d'Archevêques, que cette Maiſon a donnez à l'Egliſe; tant d'Abeſſes & de Saintes Religieuſes, dont elle a rempli les Monaſteres; tant d'Egliſes qu'elle a réta-

comes cingulum militiæ pro Chriſto deponens in eodem Cœnobio, Monachus poſtmodùm eſt effectus, atque dignè finem ſuæ complens vitæ, ibidem obiit ſub die decimaquarta Calendarum Aprilium. *Hiſtoire du Comte Bourchart écrite par un Religieux de Saint Maur.*

blies ; tant de biens dont elle les a dotées ; tant d'ornemens dont elle les a embellies ; tant de Chapelles qu'elle a fondées ; tant de priéres qu'elle a instituées ; tant d'aumônes qu'elle a répandües sur les Pauvres ; & enfin tant de vertus qui vont éclater dans la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN : C'est ce que tous les hommes doivent considerer comme le plus solide fondement d'une veritable grandeur, puisque c'est par là que l'on peut même en aquerir devant Dieu.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE MONSIEUR
LE PRINCE D'E'PINOY.
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Mariage de Monsieur le Prince & de Madame la Princesse d'Epinoy. Education de leurs Enfans. Reglement de leur Famille. Vertus qu'ils pratiquent.

COMME le pere & la mere de MADEMOISELLE DE MELEUN ont été bien plus grans par leur pieté que par leur naissance ; je ne croi pas que ce soit m'écarter de mon

ſujet, que de dire quelque choſe de leurs vertus, avant que de commencer la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, leur ſeconde fille. L'Ecriture Sainte commence preſque toûjours le panégyrique des grans Hommes par la loüange de leurs parens; comme il paroît en Zacarie & en Sainte Eliſabeth, dont le Saint Eſprit fait l'éloge avant que d'entreprendre celui du grand S. Jean Baptiſte. D'ailleurs, la ſolide piété Chrétienne qui conſiſte à fuir l'eſprit du monde, & à ſuivre celui de JESUS-CHRÎT, eſt aujourd'hui ſi peu connuë & ſi peu pratiquée des Grans de la terre, qu'on ne ſauroit leur en mettre trop d'exemples devant les yeux pour les engager à les ſuivre; il n'y a que les grans Seigneurs leurs ſemblables, qui puiſſent facilement avoir accés chez eux: ainſi il eſt bon de ne leur propoſer pour modelles que des perſonnes de qualité, afin qu'ils les reçoivent avec plus de reſpect, & qu'ils les conſidérent avec plus d'atention.

Le genre de vie de Monſieur le Prince & de Madame la Prince d'Epinoy eſt de cette ſorte: car ils ont été également grans devant Dieu, & devant les hommes. Faſſe le ciel que le portrait que j'en ferai, quoiqu'en petit & en ébauche, ſerve d'original & d'exemplaire aux gens de la Cour qui liront cet Ouvrage; & qu'ils retracent les vertus de l'un & de l'autre dans toute leur conduite.

Messire Guillaume de Meleun fut fils de Pierre de Meleun Prince d'Epinoy, Senéchal de Hainaut, & d'Hippolyte de Montmorency. Il fut nouri & élevé à la Cour de France auprés du Roi Henri le Grand, où il aprit tout ce qui peut rendre un homme de qualité, parfait selon le monde, & lui atirer la faveur de son Prince. Il retourna ensuite en Flandres, lieu de sa naissance, où son merite personel le fit honorer du Roi d'Espagne, encore plus que sa noblesse. Il succeda à toutes les charges & aux emplois de Monsieur son pere, & il en posseda d'autres. Il étoit Prince d'Epinoy, Souverain de Vernes, Vicomte de Gand, Marquis de Richebourg, Comte de Beaussard, Baron d'Anthoin, & autres lieux. Le Roi Catholique le fit Chevalier de la Toison d'or, Grand d'Espagne, Conétable hereditaire de Flandres, Senéchal de Hainaut, Gouverneur de Mons, & Prevôt de Doüay.

Il épousa en premiéres noces Marie Nunoia de Withem, Marquise hereditaire de Berghes sur le Zoom, & en secondes Ernestinne Claire Eugenie d'Aremberg, fille du Comte d'Aremberg, de l'une des plus nobles & des plus anciennes familles d'Alemagne, & d'Anne de Croy, Ducheſſe hereditaire d'Arschot, de laquelle la Reine Marguerite parle ainsi dans ses Memoires.

„ Le bruit aiant couru que je paſſois par Liége
„ pour aler aux eaux de Spa, pluſieurs Seigneurs
„ & Dames d'Alemagne y étoient venus pour me
„ voir, entre autres Madame la Comteſſe d'A-
„ remberg, qui eſt celle qui avoit eu l'honneur de
„ conduire la Reine Eliſabeth à ſes noces à Me-
„ zieres, lorſqu'elle vint épouſer le Roi Charles
„ mon frere; & la ſœur aînée du Roi d'Eſpagne
„ ſon mari, femme qui étoit tenüe en grande
„ eſtime de l'Empereur, de l'Imperatrice, & de
„ tous les Princes Chrétiens. Sa ſœur Madame la
„ Lantgrave y vint auſſi avec Madame d'Arem-
„ berg ſa fille, Monſieur d'Aremberg ſon fils, tres-
„ honnête & galant homme, vive image de ſon
„ pere, qui amenant le ſecours d'Eſpagne au Roi
„ Charles mon frere, s'en retourna avec beaucoup
„ d'honneur & de reputation.

Onze enfans naquirent de ce ſecond mariage, ſavoir cinq garçons & ſix filles, qui ſe diſtinguerent tous par un caractere particulier de ſageſſe & de bonté.

Le premier fut Ambroiſe de Meleun, qui mourut aſſez jeune.

Le ſecond s'apeloit Alexandre Guillaume, lequel acompagna Mademoiſelle de Meleun ſa ſœur dans tous ſes voiages; c'eſt de lui qu'il ſera beaucoup parlé dans la ſuite de cette Hiſtoire. Il a ſervi la France. Le Roi de France le fit Chevalier de ſes Ordres en l'année 1661. Il épouſa en premieres noces Loüiſe Anne de

Bethune, fille de Louïs de Bethune Comte de Charoſt, & depuis Duc & Pair de France, laquelle mourut le 14. Septembre 1666. un an aprés ſon mariage, duquel eſt iſſu une fille.

Il ſe remaria en ſecondes noces avec Mademoiſelle de Leon, Jeanne Pelagie de Rohan, fille puînée de Meſſire Henri Chabot Duc de Rohan, Gouverneur d'Anjou, & de Marguerite Ducheſſe de Rohan.

Le troiſiéme, Henri de Meleun, Marquis de Richebourg, Colonel d'Infanterie Valonne, qui mourut en Portugal au ſervice d'Eſpagne, ſans avoir été marié.

Le quatriéme, Charles Alexandre Albert Vicomte de Gand, marié à Renée de Rupieres en 1664.

Le cinquiéme, François Philippes, Marquis de Richebourg, marié en l'année 1665. avec Thereſe Witain, dite de Gand, fille de Philippe Baltaſar de Gand Prince de Mamines, dont il a des enfans. Il eſtoit Gouverneur de Valenciennes, lorſque le Roi aſſiégea & prit cette ville ; il y fut bleſſé & fait priſonnier.

La premiere des filles fut Claire Marie, qui mourut en l'année 1652. à Abeville en odeur de ſainteté, au Couvent des Religieuſes Dominicaines où elle s'étoit retirée avec Madame ſa mere. On a trouvé ſon corps entier & ſans corruption 22. ans aprés ſa mort : nous dirons quel-

que choſe de ſes vertus dans la ſuite de cette Hiſtoire.

La ſeconde fut Anne, dont nous écrivons la Vie.

La troiſiéme, Iſabelle Claire, Chanoineſſe à Maubeuge.

La quatriéme, Marie Madelaine, Chanoineſſe à Mons.

Et deux autres mortes jeunes.

Jamais pere n'a élevé ſes enfans avec plus de ſoin & de tendreſſe, qu'a fait le Prince d'Epinoy. Toute ſon aplication étoit de leur donner une éducation conforme au rang qu'ils tenoient dans le monde, & digne du nom Chrétien qu'ils portoient dans l'Egliſe. Il choiſiſſoit d'abord pour ſes fils, des gouverneurs vertueux, habiles & capables de les inſtruire en même tems dans la piété & dans les ſciences, auſquels il recommandoit ſur-tout de ſe tenir aſſidüement auprés d'eux, & de ne les perdre jamais de vüe. Il les faiſoit loger dans un apartement ſeparé de celui de ſes filles, qui demeuroient auſſi avec leurs gouvernantes auprés de Madame leur mere, & prenoit ainſi des meſures ſages & toutes les précautions neceſſaires pour les conſerver dans la pureté & dans l'innocence.

Ces gouverneurs leur inſinuoient une pratique tres-ſainte & fort uſitée parmi les Patriarches de l'ancienne Loi, qui étoit d'aler tous les matins recevoir à genoux la benediction de Mon-

Monſieur leur pere & de Madame leur mere, qui la leur donnoient en faiſant le ſigne de la Croix ſur le front de chacun, & leur diſant : Dieu vous beniſſe, mon enfant.

Tous les ſoirs ils s'aquitoient de ce devoir aprés la priére ; & bien-qu'ils fuſſent fort avancez en âge, ils n'y manquoient pas. Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe d'Epinoy étoient ſi perſuadez de leur côté, que cette benediction étoit capable d'en atirer du ciel beaucoup d'autres ſur leurs enfans, que lorſqu'ils n'étoient encore que dans le berceau, ou qu'ils étoient au lit malades, ils aloient tous les jours les viſiter pour les benir.

Ce n'eſt pas aſſez à un bon pere de famille de prendre garde à ſes enfans, il faut encore qu'il veille ſur la conduite de ſes domeſtiques, & qu'il s'informe, ſi en le ſervant, ils ont ſoin de ſervir Dieu qui eſt le commun Maître de tous les hommes. Comme Monſieur le Prince d'Epinoy avoit apris de Saint Paul, qu'un Fidéle eſt pire qu'un payen, lorſqu'il ne s'aplique point à ſantifier ſa famille, il s'étoit étudié à regler ſi bien la ſienne, qu'elle pouvoit paſſer pour une Egliſe domeſtique, ainſi que celle des premiers Chrétiens : & on peut dire qu'elle ſurpaſſoit même en iété beaucoup de Maiſons Religieuſes. Les heures du lever & du coucher étoient reglées ; en tout tems la priére du ſoir ſe faiſoit chez lui à huit heures preciſes, aprés laquelle les portes

du Château étoient fermées ; & il n'étoit plus permis aux ſerviteurs de ſortir en ville. Si quelqu'un d'entre eux manquoit d'aſſiſter à cet exercice du Chrétien, il étoit infailliblement puni, ou par le retranchement du boire & du manger, ou même par quelque peine plus ſevere, lorſque la faute étoit frequente & ſans excuſe.

Il faiſoit tous les jours dire une Meſſe du matin par un de ſes Aumôniers dans ſa Chapelle, où tous les domeſtiques avoient ordre de ſe rendre : puis une autre, à laquelle il aſſiſtoit fort devotement avec Madame & ſes enfans. Il parloit tres-peu, mais il prioit beaucoup.

Lorſqu'il étoit à ſon Château de Jurquoy, ville de Flandres, dans la Chapelle duquel il y a douze places de Chanoines fondées par un de ſes ancêtres pour y chanter l'Office Canonial, il aſſiſtoit tous les jours à Matines, & autant que les affaires le lui pouvoient permettre, tous les Dimanches à la grand' Meſſe de ſa Paroiſſe. Il avoit une veneration extréme pour tous les Prêtres, & particuliérement pour ſon Curé : il aprochoit ſouvent des Sacremens, & il vouloit que tous ſes domeſtiques reçûſſent ceux de la Penitence & de l'Eucariſtie, au moins une fois chaque mois.

Bien-qu'il les traitât tous en pere plûtôt qu'en maître, & qu'il les aimât tendrement, il preferoit neanmoins les plus vertueux aux autres, pour aprocher de ſa perſonne ; & il afectoit de

leur faire connoître, que la diverſité de leurs ſervices, & de leur merite, faiſoit la diference de ſes inclinations & de leurs recompenſes.

Quand quelqu'un d'entre eux tomboit malade, il aloit le viſiter, s'informoit de la qualité de ſon mal & de ſes beſoins, envoioit querir les Medecins pour le voir, & ordonnoit qu'on ne le laiſſât manquer ni de nouriture, ni de remedes; & à l'exemple du Centenier de l'Evangile, il les faiſoit traiter en ſa maiſon comme lui-même, & ne les envoioit pas à l'Hôpital. S'ils étoient en danger de mort, il prenoit ſoin qu'on leur aportât de bonne heure les derniers Sacremens, afin de les preparer à la mort, & leur procurer la grace de faire un ſaint uſage de leurs maladies.

Puer meus jacet in domo paralyticus.

Comme ſa maiſon étoit compoſée d'un tres-grand nombre de domeſtiques, ſur leſquels il étoit neceſſaire de veiller, il avoit mis à leur tête un homme ſage, qui ſous le titre d'Intendant, prenoit garde qu'ils ne fuſſent point ſurchargez de travail, qu'ils ne juraſſent point le ſaint nom de Dieu, n'euſſent des querelles & des diſputes enſemble, ou ne fiſſent quelque autre mauvaiſe action.

Sa dépenſe étoit reglée à proportion de ſes revenus; il ſavoit ce qu'il devoit dépenſer tous les ans pour chaque choſe, & il ſe faiſoit rendre un comte exact par ſes Oficiers, de l'argent qu'il leur avoit donné. Selon lui c'étoit un

crime de devoir la moindre choſe aux marchans à la fin de l'année. Sa conduite en cela étoit bien diferente de celle de la plûpart des grans Seigneurs, qui prennent à credit de tous côtez, & ſe mettent peu en peine de vivre aux dépens des pauvres, pourvû qu'ils ſatisfaſſent leur ambition & leur ſenſualité, ne faiſant nul ſcrupule d'enſevelir ſous leurs ruines une infinité d'ouvriers & d'artiſans qui les ſervent.

Mais ſi la dépenſe du Prince étoit ainſi limitée pour ce qui le regardoit, ſes aumônes étoient ſans bornes, parce qu'il en atendoit une recompenſe infinie. Il avoit des ſerviteurs gagez pour le ſervice des pauvres, qui n'avoient nul autre emploi en ſa maiſon, que de s'informer de leurs beſoins, & de ſoulager leur miſere. Il n'eût pas crû faire un bon repas, s'il n'eût partagé avec eux tout ce qu'on ſervoit de meilleur ſur ſa table; tres-ſouvent il en faiſoit porter les mets les plus delicats à ceux qu'on lui diſoit être malades ou languiſſans dans la ville.

Il ne ſe contentoit pas des charitez qu'il faiſoit diſtribuer aux neceſſiteux par ſes domeſtiques, il prenoit un ſingulier plaiſir à leur en diſtribuer lui-même, s'eſtimant trop honoré de rendre à Dieu en leur perſonne une partie des grans biens qu'il avoit reçûs de ſa providence.

Quelque riches & puiſſans que dûſſent être un jour ſes enfans, il les auroit crû tres-pauvres,

s'ils n'avoient pas eu le plus grand de tous les tresors, qui est la charité : c'est-pourquoi il leur inspiroit par toute sorte de moiens cette divine vertu qui lui étoit comme naturelle. Tantôt il leur en faisoit des leçons, & tantôt il les y portoit par ses exemples. Dés qu'ils avoient ateint l'usage de raison, il prenoit plaisir à leur donner de l'argent pour le distribuer aux pauvres, afin de les acoûtumer de bonne heure à devenir liberaux & charitables. Quelque tems aprés il leur faisoit rendre comte de l'usage qu'ils en avoient fait ; & lorsque quelqu'un lui disoit qu'il l'avoit tout donné aux pauvres, il loüoit beaucoup sa liberalité, & lui en rendoit au double : mais quand il voioit qu'ils en avoient de reste, pour les punir il étoit plusieurs jours sans leur rien donner, disant que leur épargne les rendoit indignes de ses largesses.

Il avoit coûtume de faire donner aux pauvres tout le pain qu'on desservoit de dessus sa table ; ce qui faisoit qu'assez souvent sur la fin des repas, ses enfans demandoient plusieurs pains pour avoir le plaisir de les couper, & par ce moien d'en envoier davantage aux pauvres, s'y excitant même à l'envi les uns des autres : ce qui donnoit une joie sensible à ce pere, voiant que les inclinations de ses enfans se portoient au bien, en imitant les siennes.

La piété de ce Prince n'avoit rien de rebutant ni d'incommode, elle étoit civile & hon-

nête. Il reçût en sa maison à Mons, ville capitale de son Gouvernement, par l'ordre de l'Infante Archiducheſſe de Flandres, la Reine Marie de Medicis, femme de Henri le Grand, laquelle s'étoit retirée de Compiegne au Pays-Bas : il lui fit une entrée magnifique, & la regala d'une maniére tout-à-fait roiale. L'Hiſtoire porte que pour lui marquer davantage son reſpect & sa confiance, il avoit donné ordre que les portes de la ville ne se fermaſſent jamais que par le commandement de Sa Majeſté, de laquelle il recevoit toûjours le mot du guet. Il l'acompagna dans diferens voiages qu'elle fit en Flandres, sur-tout à Nôtre Dame de Lac, à demie lieuë de Bruxelle, lieu fameux par la devotion qu'on y porte à la Sainte Vierge.

Pour achever en peu de mots le portrait du Prince d'Epinoy, il suſit de dire qu'il poſſedoit toutes les bonnes qualitez des grans Seigneurs, sans en avoir aucun défaut ; qu'il étoit tout enſemble l'homme de Dieu, & l'homme du Roi, un vrai Chrétien, & un parfait Courtiſan.

Mais aprés tout, il faut avoüer qu'il auroit manqué quelque choſe à sa vertu, s'il n'avoit point eu de diſgrace. Ses ennemis lui auroient pû faire le même reproche que le demon fit autrefois à Job, que sa piété ne meritoit point les loüanges qu'on lui donnoit, qu'il étoit bien paié de ſes ſervices, & que s'il aimoit Dieu, c'étoit plus par interêt que par vertu. On le mit

mal dans l'esprit du Roi Catholique, il perdit ses charges, ses biens & son credit par un étrange revers de fortune, dont nous parlerons dans la Vie de Mademoiselle de Meleun sa fille : mais son malheur servit à faire éclater son merite & son courage, & il en fit tout le bon usage qu'un Chrétien doit faire, en adorant la main qui l'avoit frapé, & en se soûmétant humblement aux ordres de la divine Providence.

Il fut obligé d'abandonner la Flandre avec les interêts d'Espagne, & de se retirer à Saint Quentin en Picardie, où il mourut l'année d'aprés. Il souhaita d'être enterré en habit de Capucin dans la Chapelle des Religieux de cet Ordre, étant de la Confrerie du Tiers-Ordre de Saint François, que plusieurs Rois & Empereurs, entre autres Saint Loüis, ont fait gloire d'embrasser.

Comme Madame la Princesse d'Epinoy ne cedoit en rien à son mari, ni en noblesse ni en biens, car elle avoit prés de 300000. livres de rente ; elle ne lui cedoit pas non plus en piété ni en bonnes œuvres. Jamais deux cœurs ne furent si bien unis, & n'eurent tant de raport ensemble : les inclinations de l'un servoient toûjours de regle à l'autre ; il avoit pour elle une amitié fort tendre, & elle avoit pour lui une déference tres-respectueuse. Dieu ocupoit la premiere place dans son cœur, & les pauvres la seconde ; & en cela elle ne faisoit que suivre les

mouvemens & les impreſſions de ſon époux, qu'elle regardoit comme le modelle de ſa conduite.

Une de ſes demoiſelles qu'elle avoit fait la compagne & la confidente de ſes devotions, avoit ordre de ſa part de ſoulager dans leurs beſoins tous les neceſſiteux qui ſe préſenteroient à elle. Le pouvoir qu'elle lui avoit donné de prendre à la maiſon tout ce qui ſeroit neceſſaire pour cela, étoit general & abſolu. Elle leur envoioit tantôt de la nouriture, tantôt des remedes, & tres-ſouvent des confitures, & de petites douceurs ; elle prenoit la peine de les leur porter elle-même, & de voir ſi ce qu'on leur ſervoit, étoit bien aprêté, voulant qu'on les traitât avec autant de ſoin & de propreté, que s'ils euſſent été ſes propres enfans.

Elle étoit également modeſte dans ſes habits, en ſes paroles & en toutes ſes maniéres, ſe faiſant plûtôt diſtinguer par ſa vertu, que par ſon équipage. Bien éloignée de la pratique de ces femmes de qualité, qui font conſiſter toute leur grandeur à parer leur corps, ſans prendre ſoin d'embellir leur ame, & à ſurpaſſer toutes les autres en luxe & en vanité, & à avoir beaucoup de valets à leur ſuite ; elle croioit que pour être veritablement grand, il faut aprocher de Dieu le plus prés qu'on peut, & que pour s'en aprocher, il faut être veritablement humble.

Elle étoit perſuadée par la Foi, que le prin-

cipal devoir d'une mere Chrétienne consiste à élever ses enfans dans l'amour & dans la crainte de Dieu, & à leur aprendre de bonne heure la science du salut, plûtôt qu'à joüer & à danser. Elle laissoit le soin de ses garçons à Monsieur leur Pere, & à leurs Gouverneurs, & elle s'apliquoit à bien instruire ses filles. Sa tendresse pour tous étoit égale, mais c'étoit une tendresse selon l'esprit de Dieu, qui lui faisoit souhaiter que ses fils fussent des Saints plûtôt que des grans Seigneurs, & ses filles des vraies Chrétiennes plûtôt que des mondaines.

Quand elle étoit enceinte, le terme de ses couches étant proche, elle faisoit enchâsser une relique du bois de la vraie Croix dans une petite croix d'or, qu'elle faisoit atacher au coû de son enfant, dés qu'il étoit venu au monde, disant ces belles paroles pleines d'une foi vive en nos mysteres: *Puisque cet enfant a été assez malheureux pour naître ennemi de Dieu, il faut au moins qu'il porte le plûtôt qu'il pourra les marques de sa reconciliation;* & aussitôt elle le faisoit porter à l'Eglise pour recevoir la grace & les ceremonies du Batême, sans soufrir qu'il fût ondoié à la maison, comme on ne fait que trop souvent : ce qui a obligé de grans Prelats à menacer d'excommunication les parens qui diferent plus de trente jours à faire recevoir ces saintes ceremonies à leurs enfans, quoique batizez. Cette ver-

tueuſe mere ne vouloit point voir ni baiſer les ſiens avant qu'ils euſſent été regenerez des eaux ſacrées du Batême, diſant *qu'elle ne pouvoit regarder de bon œil des ennemis de Dieu.* Elle leur choiſiſſoit des nourices vertueuſes, qui leur fiſſent ſucer la piété avec le lait: tres-ſouvent elle les alaitoit elle-même; & elle ne craignoit point de ſe les faire aporter dans les meilleures compagnies, pour leur rendre cet office de mere. On dit qu'un jour elle en uſa de la ſorte en preſence de toute la Cour, de la meilleure grace du monde; ce qui parut fort édifiant aux Dames qui étoient preſentes, & leur fit un ſecret reproche de leur trop grande delicateſſe, ou de leur peu de naturel.

A meſure que ſes filles croiſſoient en âge, elles croiſſoient auſſi en grace & en vertus ſous la conduite d'une ſi bonne mere, qui ſavoit admirablement joindre la corection à l'inſtruction. Car quand ces petites innocentes avoient fait quelque faute, leur gouvernante avoit ordre de l'en avertir, & de les lui amener, afin qu'elle leur fiſt connoître avec autant de force que de douceur, combien elles avoient déplû à Dieu en la commettant: car c'étoit-là le motif le plus ordinaire dont elle ſe ſervoit pour leur inſpirer de l'amour pour la vertu, & de l'horreur pour le peché. Si la choſe meritoit quelque peine, elle prenoit elle-même celle de les châtier ſans colere

&

& ſans paſſion par les ſeuls mouvemens de la charité Chrétienne.

Aprés l'éducation de ſes enfans, elle n'avoit rien tant à cœur, que le ſalut de ſes domeſtiques, ſuivant l'exemple de Monſieur ſon mari, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur ſantification. Elle avoit auprés d'elle une Demoiſelle de piété, dont l'emploi étoit de leur faire de tems en tems des lectures ſpirituelles de la Vie des Saints, ou de l'Evangile, de les inſtruire des principaux myſteres de la Foi, des diſpoſitions neceſſaires à bien recevoir les Sacremens, & des obligations qu'ont les ſerviteurs de prier Dieu, & de ſervir Chrétiennement leurs maîtres.

Cette Demoiſelle aprés s'être aquitée de ces devoirs de charité à l'égard des domeſtiques, faiſoit la principale & la meilleure compagnie de Madame la Princeſſe, & de ſes filles, qui ne ſe trouvoient dans le grand monde & dans les compagnies, que par la loi de la bienſeance ou de la neceſſité.

Que ces pratiques ſont édifiantes, mais qu'elles ſont rares dans le ſiécle où nous ſommes! Plût à Dieu que les grans Seigneurs vouluſſent ainſi regler leur famille, & ſe ſouvenir que leur plus grande nobleſſe eſt d'être Chrétiens & enfans de Dieu! Les Rois n'ont pas un autre Evangile à croire, que les bergers; ni les Grans d'autre morale à ſuivre, que les petits. Les uns & les au-

tres doivent faire de bonnes œuvres pour être sauvez : toute la diference qu'il y a entre eux, c'est que ceux-là ont une plus étroite obligation d'être vertueux, que ceux-ci ; parce qu'aiant plus reçû de graces de la bonté de Dieu, ils lui sont aussi plus redevables, & ils lui rendront un comte plus terrible de l'abus qu'ils en auront fait. S'ils sont élevez dans les honneurs & dans les dignitez du monde, d'où toute la terre les regarde ; il faut qu'ils se souviennent que leurs vices ou leurs vertus servent d'exemple aux hommes, qui se font un point d'honneur de devenir leurs imitateurs : ainsi ils sont presque toûjours coupables des maux qui se font dans leurs maisons, dans leurs terres, & même dans le monde, ou bien parce qu'ils les ont commis, ou fait commettre par leur mauvais exemple, ou bien parce qu'ils ne les ont pas empêchez, ni punis par leur autorité.

CHAPITRE II.

Naissance de MADEMOISELLE DE MELEUN. *Son Batême. Son éducation. Belles qualitez de son enfance.*

BIEN que la vertu ne soit pas hereditaire, & que la grace ne passe point de l'ame des

peres en celle de leurs enfans, comme elle auroit fait en l'état d'innocence ; il eſt neanmoins certain que Dieu prend ſouvent plaiſir d'honorer & de recompenſer les Saints & les gens de bien en la perſonne de leurs deſcendans, & de leur donner des enfans qui ſemblent perpetuer la piété dans leur famille. Ceux qu'il plut à Dieu d'acorder à Monſieur le Prince & à Madame la Princeſſe d'Epinoy, furent tous de ce caractere, & firent la gloire & la benediction de leur mariage.

Ils eurent ſix filles, qui ſelon le langage de l'Ecriture Sainte avoient reçû de grans dons de la grace & de la nature : mais l'on peut dire ſans leur faire injure, qu'une ſeule les ſurpaſſa toutes.

Ce fut la ſeconde qui vint au monde au mois de Mars de l'année 1618. dans le Château d'Ubies proche la Ville de Mons. Elle ne vit pas plûtôt le jour, que ſuivant la loüable coûtume de Madame ſa mere, on lui atacha au cou une relique de la vraie Croix, & on la porta à l'Egliſe pour la batizer. Deux pauvres furent ſes parain & maraine, & la nommerent Anne. Ce fut ſans doute par un ordre particulier de la providence de Dieu, qu'ANNE DE MELEUN devint la fille des pauvres le premier jour de ſa naiſſance, elle qui en devoit être la mere pendant tout le tems de ſa vie.

Elle donna d'abord de grandes marques de

ce qu'elle devoit être un jour ; & ſi Saint Jerôme a dit qu'Origene a été un grand nomme dés le berceau, nous pouvons aſſûrer que MADEMOISELLE DE MELEUN a été une grande ame dés ſon enfance. La grace qui n'eſt point obligée de ſe proportionner aux foibleſſes de la nature, ni d'atendre l'âge des predeſtinez pour les rendre parfaits, avoit formé dans ſon cœur preſque tout d'un coup une piété ſolide, il n'y avoit rien de bas ni de puerile en elle, & on ne l'a jamais vûe s'apliquer aux petits divertiſſemens qui recréent & amuſent ordinairement les enfans ; toutes ſes recréations étoient de ſoulager les pauvres, & de leur faire du bien. La tendreſſe qu'elle avoit pour eux, commença en elle auſſi-tôt que la vie, de ſorte qu'il ſembloit qu'elle eut aporté comme Job cette vertu du ventre de ſa mere, tant elle lui étoit naturelle.

A peine eut-elle l'uſage de la parole, qu'elle s'en ſervit pour demander à Monſieur ſon Pere de quoi faire l'aumône ; c'étoit-là l'endroit par lequel il étoit facile de lui gagner le cœur. Comme il voioit en ſa fille des inclinations liberales & bienfaiſantes, auſſi-tôt qu'elle lui demandoit de l'argent, il lui en donnoit avec abondance, pour ſervir de matiére à les exercer, prenant un ſingulier plaiſir à faire faire la charité aux pauvres par les mains de cette petite innocente, qui s'en aquitoit ſi bien, qu'il la propoſoit ſouvent pour exemple à ſes freres & à ſes ſœurs.

Ce Prince découvrant en elle de jour en jour un fonds d'eſprit capable de toutes ſortes d'inſtructions, la cultiva avec tous les ſoins imaginables : il aprocha d'elle tout ce qu'il y avoit de plus habile & de plus vertueux en Flandres, & il la fit élever avec toute l'aplication & la tendreſſe poſſible ; de ſorte que cette jeune Princeſſe ſe vit, pour ainſi parler, dés ſon enfance environnée de vertus, & on admiroit en elle plus de belles qualitez, qu'elle n'avoit d'années.

La ſoûmiſſion aux ordres de ſa Gouvernante étoit parfaite, il ne lui faloit jamais dire deux fois la même choſe pour la lui faire pratiquer, ni l'avertir deux fois de ſes fautes pour l'en coriger. Madame ſa Mere avoit donné ordre à une de ſes Demoiſelles de ſe tenir toûjours auprés de cét enfant, & de l'avertir ſoigneuſement des moindres défauts qu'elle lui verroit commettre. Un jour il lui échapa de badiner à l'Egliſe, ſa Gouvernante l'en reprit aigrement, & lui montrant dans un tableau un Ange qui tenoit une épée nüe à la main, elle lui dit qu'il étoit ainſi armé pour la châtier, ſi elle continuoit ſes irrévérences. Cette menace fit tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que depuis on ne la vit plus tomber dans cette faute, & elle fut à l'Egliſe modeſte comme un Ange. Elle a ſouvent raporté aux Hoſpitaliéres de Baugé, qu'un jour Madame ſa Mere l'aiant repriſe de s'être ſervie de ce proverbe du pays : *Les Chanoineſſes de Mons ſont*

Dames, celles de Nivelle ſont Demoiſelles, & celles de Maubeuge ſervantes ; Dieu lui fit la grace de s'en corriger. Tant il eſt vrai qu'il eſt important de donner d'abord de bonnes impreſſions aux enfans, de jeter des ſemences de piété dans leur ame, & de ne pas ſouffrir qu'ils prononcent la moindre parole de mépris ou de raillerie contre perſonne.

Nemini dantes ullam offenſionem.

CHAPITRE III.

A ſix ans on la fait Chanoineſſe à Sainte Vautrude à Mons. Ce que c'eſt que ce Chapitre. Vertus qu'elle y pratique.

QUOIQU'ANNE DE MELEUN fût comme ſantifiée ou conſacrée à la ſainteté par ſa naiſſance, & par la bonne éducation qu'elle recevoit chez Monſieur ſon Pere ; qu'elle pût dire avec l'Apôtre Saint Paul : J'adore Dieu que ma famille a toûjours ſervi, & j'ai le bonheur de lui être dédiée par mes ancêtres, & par ceux qui m'ont mis au monde ; neanmoins Monſieur le Prince d'Epinoy, qui ne pouvoit aſſez benir Dieu des graces abondantes qu'il voioit en ſa fille, voulut encore la conſacrer à ſon ſervice d'une maniére plus particuliére, en ſe privant de ſa préſence. Et afin que ſon ſacri-

fice fût plus parfait & plus agreable aux yeux de la divine Majesté, il voulut que cette petite & innocente victime fût élevée aux pieds des autels, & nourie au milieu du Sanctuaire; & à l'exemple de Saint Joachim & de Sainte Anne qui presenterent au Temple la Sainte Vierge leur fille à l'âge de trois ans, il y presenta la sienne à l'âge de six.

Il y a à Mons, ville capitale de Hainaut, une ancienne & celebre Abaye de Chanoinesses, laquelle a été fondée il y a plus de mille ans par Sainte Vautrude, parente de Dagobert Roi de France, femme de Saint Vincent ou Madelgaire, Comte de Hainaut, sœur de Sainte Aldegonde, & mere de Saint Dentlin qui mourut à l'âge de sept ans, & des Saintes Aldetrude & Madelberte, qui furent Abesses de Maubeuge aprés leur tante Sainte Aldegonde. Saint Vincent aiant long-tems gouverné l'Hibernie par l'ordre de Dagobert, s'en revint en France, où il amena avec lui plusieurs Predicateurs Evangeliques; & aiant été touché des predications de Saint Aubert Evêque de Cambray, il resolut de quiter tout-à-fait le monde, & de se consacrer à Dieu dans un Monastere qu'il fit bâtir sur la riviére de Sambre, où il prit l'habit de Religieux. Sainte Vautrude imitant l'exemple de son époux, aprés avoir reçû de son consentement l'habit de Religion des mains du même Saint Aubert, fit aussi bâtir un autre Monastere pour s'y retirer

sur une haute montagne, d'où la ville de Mons a pris son nom. Le Martyrologe des Saints de Flandres dit, que ce Monastere se nomme aujourd'hui l'Eglise de Sainte Vautrude de Mons, capitale de Hainaut, & qu'il a été changé en un Chapitre de Chanoinesses, dont le Comte de Hainaut est le protecteur & l'Abé perpetuel. Ce sont des filles de la premiére qualité qui doivent remplir toutes les places de ce Chapitre ; & il faut faire preuve de leur noblesse de plusieurs races, tant du côté paternel, que du côté maternel, pour les y faire recevoir : ce qui est un motif en Flandres aux personnes de qualité de ne se pas mesalier, de peur de faire perdre à leurs filles le droit d'y être admises.

Elles chantent tous les jours au Chœur l'Office Canonial avec l'aumusse, & un habit Ecclesiastique qui leur est particulier ; elles en peuvent prendre un seculier le reste du jour pour aler en ville.

Elles ne logent pas toutes dans un même Dortoir, comme des Religieuses, mais en des maisons separées, qui sont pourtant dans un même enclos. Elles peuvent resigner leurs Prebendes, & se marier. Et comme le revenu est tres-considerable, & que d'ailleurs leur fondation porte qu'elles peuvent être reçües Chanoinesses en fort bas âge, elles peuvent faire beaucoup de bien aux Pauvres, & à l'Eglise.

Il y en a

Il y en a toûjours plusieurs jeunes en chaque maison avec une des plus anciennes, qui ne se marient point, non plus que l'Abesse, ou la Doienne. Les parens les mettent en pension chez elles pour les élever, leur aprendre à dire le Breviaire, & à faire les ceremonies du Chœur. Cet institut est assez particulier en son espece, nous n'avons rien de semblable en France.

Le Roi d'Espagne en qualité de Comte de Hainaut est Fondateur & Presentateur de ces Prebendes, aussi-bien que l'Abé & le premier Chanoine. Monsieur le Prince d'Epinoy qui étoit alors tres-bien dans l'esprit de Sa Majesté Catholique, n'eut pas de peine à obtenir la premiére vacante pour sa fille qui n'avoit encore que six ans, lorsqu'elle en fut pourvüe.

Suivant la coûtume de ce lieu on la mit en pension chez une ancienne Chanoinesse, fille tres-vertueuse, laquelle en avoit déja cinq ou six sous sa conduite à peu prés de même âge, à qui elle faisoit faire une espece de rigoureuse.

Leur grande jeunesse les dispensant du Breviaire, elle avoit tres-grand soin de leur faire reciter les priéres prescrites au lieu de l'Ofice: ANNE marchoit toûjours à la tête de ses compagnes, la premiére en ferveur & en exactitude, & elle les surpassa bien-tôt en science & en sagesse; de sorte que sa Maîtresse la proposoit souvent comme un modelle de vertu à toutes les autres.

Lorſqu'elle eut apris à lire, elle ne manqua jamais d'aler au Chœur pour y chanter le grand Ofice. La modeſtie, l'atention & le recueillement qu'elle y faiſoit paroître, donnoient de la devotion à tous ceux qui la voioient.

Tout enfant qu'elle étoit, il fut facile de lui perſuader ces deux grandes veritez, qui regardent les obligations des Chanoines. L'une, que comme ils ont ici-bas le même exercice que les Anges dans le ciel, qui eſt de chanter inceſſamment les loüanges de Dieu, ils doivent auſſi avoir les mêmes diſpoſitions que ces Eſprits bienheureux pour s'en aquiter, ſavoir l'atention, l'amour & le reſpect. L'autre, que les Chanoines étant gagez par la piété des Fidéles pour chanter l'Ofice, & y tenir leur place, ils ſont étroitement obligez de s'y trouver ſous peine de privation, & même de reſtitution de leurs revenus, ſuivant la doctrine des anciens Canons, au cas qu'ils n'aient point de raiſons legitimes pour s'en abſenter.

C'eſt-pourquoi pendant vingt-deux ans qu'elle a été Chanoineſſe, elle a toûjours aſſiſté à l'Ofice Divin avec beaucoup d'exactitude; & bien-loin d'y manquer par ſa faute, elle ne vouloit pas même ſe ſervir des raiſons qui l'en pouvoient juſtement diſpenſer. Car bien-qu'elle fût ataquée d'un rumatiſme qui lui rendoit ſouvent la moitié du corps paralytique; qu'elle eût une fluxion ſur la poitrine, qui lui cauſoit une

toux tres-violente, & un grand mal aux yeux, pour lequel les Medecins lui faiſoient apliquer des mouches cantarides : nonobſtant toutes ces infirmitez, & les remedes violens qu'on lui faiſoit prendre, elle ne laiſſoit pas de ſe trouver à toutes les Heures du Chœur, avec une ferveur incroiable; & les jours qu'elle aloit ſe confeſſer & communier en l'Egliſe des Jeſuites de Mons, où étoit ſon Directeur, ſa diligence étoit ſi grande pour revenir à Sainte Vautrude, que toûjours ſes dévotions étoient faites avant Matines, afin de ſe rendre preciſément à l'heure qu'elles devoient commencer. Pour s'aquiter dignement des devoirs atachez à la qualité de Chanoineſſe, & ne pas faire l'œuvre de Dieu negligemment, outre les inſtructions qu'elle recevoit de cette bonne Chanoineſſe, chez qui elle étoit en penſion, un vertueux Prêtre venoit tous les jours lui faire des leçons de plein-chant en préſence de ſa Gouvernante.

CHAPITRE IV.

Son respect pour la parole de Dieu. Sa devotion envers le tres-saint Sacrement de l'Autel. Son amour pour la Croix & pour les souffrances.

RIEN n'est plus necessaire que d'instruire la jeunesse dans les principes de la Foi, & de la Morale Chrétienne. C'est une semence divine qu'on jette dans une terre nouvelle qui produit toûjours de bons fruits pour peu qu'on la cultive ; les instructions familiéres font sur-tout de merveilleux effets dans l'ame des enfans, quand on les acompagne de quelques exemples de la Vie des Saints, & de comparaisons familiéres qui leur rendent sensibles les veritez les plus cachées. Les Jesuites faisoient alors des Catechismes & des Exhortations de cette sorte aux jeunes Chanoinesses de Sainte Vautrude, MADEMOISELLE DE MELEUN s'y rendoit des plus assidües, & elle prenoit déja un singulier plaisir à entendre parler des maximes & des veritez de l'Evangile. Toute petite qu'elle étoit, elle avoit de grandes idées des mysteres de nôtre Religion ; & à l'imitation de la Sainte Vierge, elle faisoit de serieuses reflexions sur tout ce qu'-

elle en entendoit dire. La parole de Dieu ſervoit de nouriture à ſon ame, & pour en tirer plus de profit, elle la meditoit nuit & jour : car ſouvent la nuit elle éveilloit ſa femme de chambre pour lui faire repeter ce qu'elle avoit apris pendant le jour, afin de l'imprimer dans ſon cœur encore plus que dans ſa memoire. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle lui faiſoit alors cent petites queſtions ſur tous nos myſteres, mais particuliérement ſur l'éternité, & ſur la réalité du Corps de JESUS-CHRÎT au tres-ſaint Sacrement, pour lequel dés ſon bas âge elle a eu une devotion auſſi tendre que ſolide. Sa trop grande jeuneſſe l'empêchant de s'aprocher de l'Eucariſtie par la ſainte Communion, elle s'en aprochoit le plus prés qu'elle pouvoit les grandes Feſtes, lorſque le Saint Sacrement étoit expoſé ſur les Autels, & demeuroit long-tems à genoux immobile en ſa preſence, en le regardant d'un œil fixe & plein de feu. Une de ſes Compagnes l'aiant un jour aperçüe dans cette poſture, en fut ſurpriſe, & lui demanda pourquoi elle avoit la hardieſſe de ſe mettre ſi prés du Saint Sacrement, cela n'étant pas permis à une fille; & elle lui répondit avec ſimplicité : Ma ſœur, c'eſt que je l'aime beaucoup.

Elle ſe prepara long-tems par la pratique de toutes les vertus à ſa premiére Communion ; & l'aiant faite, ſon Confeſſeur qui connoiſſoit la pureté de ſon ame, & le deſir extréme qu'elle

avoit de se nourir de ce Pain des Anges, lui permit de le recevoir plusieurs jours la semaine.

La veille de ses Communions elle ordonnoit à sa femme de chambre de l'éveiller le lendemain plus matin qu'à l'ordinaire, afin qu'elle eût plus de tems à se preparer à faire une action si sainte & si terrible ; & alors elle répandoit son cœur devant Dieu par des actes fervens de foi, d'humilité & d'amour, desirant ardemment de s'unir à son Epoux, à son Pasteur & à son Roi ; c'est ainsi qu'elle a toûjours apelé JESUS-CHRÎT en ce mystere.

Si le cœur de MADEMOISELLE DE MELEUN brûloit d'amour pour JESUS-CHRÎT sur nos autels, il n'en avoit pas moins pour JESUS-CHRÎT sur le Calvaire ; elle savoit trop que toutes les graces que Dieu a faites aux hommes, leur ont été meritées par le sang de son Fils, pour ne lui en pas témoigner ses reconnoissances par toutes les maniéres possibles. Les mouvemens interieurs de son ame envers le Sauveur crucifié étoient si forts & si pressans, qu'elle ne pouvoit s'empécher d'en donner des marques au dehors, alant deux fois chaque semaine faire ses stations en de petites Chapelles placées d'espace en espace sur les rempars de la Ville de Mons, où cet aimable Sauveur étoit representé par des figures en relief dans tous les états de sa Passion & de sa mort : Pratique tres-pénible qu'elle n'a jamais omise pendant

les tems les plus fâcheux de l'année.

Dieu seul & les Anges ont été témoins de sa tendresse & de sa douleur à la vûe de cet amoureux spectacle : car personne n'a su combien son cœur poussoit de soûpirs, & ses yeux versoient de larmes sur des objets si tristes, pendant qu'elle étoit en oraison dans ces lieux consacrez à la retraite & au silence. Mais tout le monde a bien su que sa piété envers JESUS crucifié n'étoit pas seulement speculative, ni en idée, comme celle de la plûpart des Chrétiens ; mais qu'elle se terminoit aux pratiques solides de la patience dans la croix, & de l'amour du mépris & de l'abjection. Car un jour étant alée selon sa coûtume faire ses stations avec une de ses cousines, elle fit rencontre de quelques insolens, qui passant auprés d'elle, la pousserent rudement, & la firent tomber dans la boüe : au lieu de s'en plaindre, elle se releva avec un visage gai & soûriant, marquant la joie, qu'elle avoit d'être maltraitée, & de soufrir quelque chose à l'exemple & pour l'amour de JESUS-CHRÎT. Sur ce principe elle a toûjours estimé dés son bas âge, qu'il étoit indigne d'une ame vraiment Chrétienne, d'aporter quelque excuse pour s'empécher de soufrir ; ce qui fit qu'étant une fois acusée d'une faute qu'elle n'avoit pas commise, elle s'ofrit genereusement à subir la peine que sa Maîtresse lui en voulut impoſer, sans se vouloir justifier : mais sa femme de chambre qui

connoissoit son innocence, aiant parlé en sa faveur, empécha ce châtiment ; ce qui mortifia tellement la jeune Princesse, qu'elle lui fit ensuite des plaintes amoureuses du mauvais ofice qu'elle lui avoit rendu, lui disant, qu'elle la regardoit comme l'ennemie de son bonheur, s'étant oposée à une grace qu'on lui vouloit faire. Ce trait de mortification est si rare & si extraordinaire dans un enfant, qu'on auroit peut-être de la peine à en trouver de semblable dans la vie des plus parfaits.

Comme les Jesuites qui faisoient le Catechisme, leur raportoient souvent des exemples de la Vie des Saints, qui ont fait d'austeres penitences, nôtre petite Chanoinesse qui n'avoit alors que huit à neuf ans, prenoit feu sur tous leurs discours, & son cœur se sentoit embrasé du desir d'imiter ces ames penitentes dans leurs mortifications.

Un jour dans sa ferveur elle fit assembler les petites Chanoinesses qui étoient ses meilleures amies, & leur aiant fait un discours sur l'obligation qu'ont tous les Chrétiens de se mortifier, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient, elle les persuada toutes de faire la discipline ensemble, pour la remission de leurs pechez ; & afin d'executer ce pieux dessein à l'insu de leur Maîtresse, elle les conduisit un soir dans le lieu de la maison le plus obscur & le plus écarté ; mais par malheur une des domestiques, qui les trouva

trouva sur un escalier, aiant aperçû leurs instrumens de penitence, les en détourna. Cette rencontre mortifia bien plus l'humilité de MADEMOISELLE DE MELEUN, que la peine n'auroit fait la delicatesse de son corps, & lui fit une autre fois mieux prendre ses mesures, pour tenir ses mortifications secretes. C'est ainsi qu'elle imitoit JESUS-CHRÎT, qui a aimé à souffrir dés son bas âge, & qui, suivant le Prophete, a porté la croix dés sa jeunesse.

CHAPITRE V.

Sa piété envers la Sainte Vierge. Elle obtient la conversion d'une fille Heretique par son intercession. Fait vœu de virginité, & souhaite d'être Religieuse.

UN cœur qui a beaucoup d'amour pour JESUS-CHRÎT, n'en sauroit manquer pour Marie : l'un est la suite necessaire, & la marque infaillible de l'autre ; aussi nôtre petite Chanoinesse, qui s'étoit consacrée de si bonne heure au Fils de Dieu, témoigna dés son enfance, qu'elle prenoit la Sainte Vierge pour sa mere, & pour sa puissante avocate auprés de lui. Elle aloit souvent faire ses devotions à Mons en la Chapelle de Nôtre Dame de Montaigu,

& presque tous les jours salüer son Image, dite de Messine, hors les portes de la Ville. C'étoit là qu'elle faisoit ordinairement les priéres à la Mere de Dieu, quand elle vouloit obtenir du ciel quelques graces pour elle, ou pour ses amis.

Mais afin de donner encore des marques plus solides de son profond respect & de sa tendre devotion envers cette Reine du ciel & de la terre, elle tâchoit de grossir sa cour, & d'atirer à son service toutes les personnes de sa connoissance. Elle étoit ingenieuse à en trouver les moiens, son esprit lui fourniſſant pour cela mille agreables inventions, tantôt en faisant des assemblées & de petites conferences avec ses Compagnes pour parler de ses grandeurs, de ses vertus & de ses pouvoirs, & tantôt en leur inspirant de ne porter que des habits de couleur blanche ou bleüe, comme pour se parer de ses couleurs & de ses livrées, & passer ainsi pour être de sa maison, & du nombre de ses servantes; faire de petits pelerinages dans les Chapelles dediées à son honneur; chanter des cantiques à sa loüange; salüer tous les jours quelques-unes de ses Images, ou les porter sur soi; & enfin lui rendre mille autres petits devoirs d'hommage & de servitude que l'innocence & la candeur de leur âge rendoient sans doute fort agreables à cette divine Mere de misericorde.

La derniere de ces pratiques qui est de porter

ſur ſoi une Image de la Sainte Vierge, a toûjours été en une ſinguliére veneration à MADEMOISELLE DE MELEUN : car Monſieur le Vicomte de Gand ſon oncle lui aiant donné une petite figure de Nôtre Dame, qu'il avoit fait faire des branches d'un arbre, qu'on aptloit miraculeux, parce que l'image de la Sainte Vierge s'étant trouvée ſur le tronc de cet arbre planté en l'une de ſes Terres, il s'étoit fait beaucoup de miracles en ce lieu en faveur du peuple qui y venoit de toutes parts pour y rendre ſes devoirs à la tres-digne Mere de Dieu, & implorer ſon ſecours; elle l'aporta de Flandres en Anjou, & la donna aux Hoſpitaliéres de Baugé, qui la firent placer de ſon vivant au deſſus de la grille de leur Chœur. C'étoit devant cette Image qu'elle aloit ordinairement faire ſes priéres à Dieu, à qui elle demandoit ſouvent la grace de mourir en la regardant; ce qui lui fut acordé, comme nous verrons dans la ſuite.

Les beaux eſprits du ſiécle mépriſent ces pratiques exterieures de devotion, les eſtimant indignes des grandes ames : mais comme elles ont toûjours paru aux Saints tres-propres à nourir la piété interieure, dont elles ſont comme le corps, nous avons crû les devoir raporter. Dieu même n'a pas manqué de faire connoître par des éfets ſenſibles de ſa protection & de ſa grace, qu'elles lui ſont agreables, comme il paroîtra par l'exemple ſuivant.

Il y avoit une jeune Holandoise chez cette ancienne Chanoinesse, avec qui MADEMOISELLE DE MELEUN demeuroit, que la charité lui avoit fait prendre, pour tâcher, en l'instruisant, de la convertir à la Foi. Nôtre petite Princesse qui avoit un grand zele pour le salut des ames, entreprit cet œuvre aidée de la grace de Dieu, & animée par la confiance extréme, qu'elle avoit en l'intercession de sa tres-digne Mere. Elle commença par l'engager à rendre beaucoup d'honneur à la Sainte Vierge, à se confier en elle, & à lui faire tous les jours quelques priéres. (car qui a obtenu cela d'une Heretique, en obtient facilement le reste) Cette jeune fille qui s'étoit laissé gagner le cœur par la douceur de MADEMOISELLE DE MELEUN, se rendit sans peine à tout ce qu'elle exigea d'elle. L'invocation de Marie, quoique fort oposée aux maximes de sa secte, lui devint familiére, en sorte que tous les jours elle ne manquoit point de se mettre à genoux devant une de ses Images, pour reciter les oraisons que sa bonne amie lui avoit aprises, à dessein de lui faire demander à Dieu la grace de connoître la verité, & de la suivre quand elle l'auroit connüe. Elle ne fit pas long-tems ces priéres sans en sentir l'effet. La Mere de misericorde voulut témoigner que l'honneur que lui rendoit cette fille, toute Heretique qu'elle étoit, ne lui étoit pas desagreable. Car un jour que cette Holandoise la prioit avec plus de ferveur qu'à

l'ordinaire, il lui sembla (ainsi qu'elle même l'a raporté) que l'Image devant qui elle étoit à genoux, & qu'elle regardoit fixement, lui fit un soûris; ce qui lui laissa depuis un saint respect & une grande crainte pour elle, & la porta tout aussi-tôt à faire profession de la Foi Catolique, & à abjurer l'erreur dans laquelle elle avoit eu le malheur de naître. Elle a mené depuis une vie tres-vertueuse & tres-exemplaire.

Ce seroit peu que d'honorer les Saints, si on ne suivoit pas leurs exemples : le principal culte qu'ils exigent de nous, c'est l'imitation; on doit desabuser les peuples de cette ancienne erreur, où quelques-uns tombent encore, qu'on peut avoir une vraie devotion sans quiter le peché, & sans pratiquer la vertu. Nôtre jeune Princesse étoit bien éloignée de ces sentimens, qui ne conviennent qu'au vulgaire mal instruit; sa principale aplication étoit d'imiter la vie de la Sainte Vierge, & de lui ressembler, se la proposant comme un grand modelle de la sienne. L'humilité, la douceur, la patience, & l'amour de Marie envers JESUS-CHRÎT avoient charmé son cœur; mais comme elle savoit qu'entre toutes les vertus de cette divine Mere, la pureté avoit le plus contribué à atirer la grace, & la personne du Verbe éternel dans son sein, elle aimoit sur tout cette grande vertu; & desirant de l'aquerir dans toute l'étenduë de la perfection que Dieu demande des ames qui se

consacrent à lui, elle fit resolution de faire vœu de virginité.

Comme ce pas étoit glissant pour une personne de sa qualité & de son âge, (car elle n'avoit encore que douze à treize ans) il y a bien de l'aparence qu'elle consulta son Directeur plus d'une fois sur une entrepriſe aussi hardie, & qu'il l'éprouva long-tems avant que de lui permettre de faire ce vœu : car tres-souvent une ferveur indiscrete porte la plûpart des personnes devotes à faire legerement de ces sortes de vœux, qui les embaraſſent dans la suite, & les obligent de recourir à l'Egliſe pour en avoir dispense.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'y avoit rien d'indiscret ni de leger dans la resolution de nôtre petite Chanoineſſe. Sa jeuneſſe étoit acompagnée d'une aussi grande prudence que la vieilleſſe des plus sages : Dieu sans doute demandoit de sa fidelité, qu'elle fît ce vœu. Car un jour tirant au sort avec ses Compagnes, suivant l'usage des Communautez, pour avoir un Saint Patron du mois ou de l'année, l'image de Saint Jean l'Evangeliſte lui échût en partage ; ce qui fit dire aux autres qu'elle ne seroit jamais mariée, parce qu'on avoit remarqué de tout tems dans leur Abaye, que les Chanoineſſes qui tiroient l'image de ce Diſciple bien-aimé, demeuroient toûjours vierges. Soit que cette eſpece de prediction la determinât, soit qu'elle s'y sen-

tît interieurement atirée, il eſt conſtant qu'elle fit vœu de virginité perpetuelle devant une Image de la Sainte Vierge, qui eſt dans l'Egliſe de Sainte Vautrude à Mons.

Mais quelque tems aprés reflechiſſant ſur les obligations qu'elle venoit de contracter, & ſur la grandeur de la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu, elle ſe troubla, & conçût de la fraieur de ſon engagement : neanmoins elle aperçût quelques momens aprés, que ſa crainte n'étoit qu'une ruſe du demon, qui vouloit la troubler, & l'empêcher d'atteindre à la perfection des Epouſes de JESUS-CHRÎT ; Dieu lui aiant fait connoître, que, quelque foible que ſoit la creature, elle peut tout en celui qui la fortifie. Elle eut recours à lui pour ſurmonter cette tentation ; & en même tems elle reçût des graces ſi fortes & ſi abondantes, qu'elle renouvella ſon vœu avec une foi plus vive, & une deliberation encore plus parfaite, qu'elle n'avoit fait la premiere fois.

C'eſt ici qu'il faut rendre ce témoignage à la vertu de MADEMOISELLE DE MELEUN, que tout le reſte de ſes jours elle a eu une vigilance extrême pour conſerver la pureté : car bien que la fragilité humaine l'ait fait entrer trop avant dans le monde, comme nous verrons tantôt, elle n'a jamais rien fait qui pût rendre ſa conduite ſuſpecte ; au contraire elle a toûjours aporté toutes les precautions poſſibles

pour la rendre irreprochable. Lorſqu'elle étoit obligée de parler avec des perſonnes de l'autre ſexe, ou qu'un Prêtre qui la venoit enſeigner, étoit dans ſa chambre, elle en faiſoit toûjours tenir la porte ouverte. Etant chez Meſſieurs ſes parens elle n'a jamais permis à qui que ce fût, non pas même à ſes freres, d'entrer le matin dans ſa chambre avant qu'elle fût entiérement habillée. On ne ſauroit prendre trop de meſures pour conſerver un treſor qui eſt ſi facile à perdre, & que nous portons ſelon l'Apôtre dans des vaiſſeaux fragiles qu'il eſt aiſé de briſer & de ſalir.

Mais aprés tout, quoiqu'on ſe tienne ſûr ſes gardes, il eſt tres-rare & tres-dificile de demeurer long-tems chaſte dans le commerce & dans les compagnies du grand monde : la pureté eſt une fleur des champs, & un lis des vallées, dont la beauté ne ſe conſerve bien que dans les deſerts & dans la ſolitude ; pour peu qu'on le touche, il ſe ſalit, & il perd bientôt ſa blancheur. C'eſt une glace de miroir bien polie, dont l'éclat ſe ternit par le moindre ſoufle de ceux qui en aprochent de trop prés. Enfin c'eſt une vertu delicate, qui a tout à aprehender dans le monde : car non ſeulement elle doit craindre les ennemis étrangers qui la perſecutent, mais encore plus ſes amis domeſtiques qui la careſſent, & qui la flatent, tels que ſont ſes afections, ſes penſées, ſes paroles, & comme dit Ter-

tulien, juſques à ſes propres regards. Pudicitia proprios veretur aſpectus.

MADEMOISELLE DE MELEUN étoit convaincüe de ces grandes veritez; & deſirant de ſuivre l'Agneau ſans tache par tout où il lui plairoit de la conduire, elle ſouhaitoit ardemment de quiter tout-à-fait le monde, & de ſe faire Religieuſe Carmelite. Mais Madame ſa Mere qui l'aimoit tendrement, voiant les grans biens qu'elle étoit capable de faire dans le monde, ne voulut jamais conſentir à cette retraite. Dieu, qui deſiroit qu'elle demeurât dans le ſiécle pour le ſoulagement des pauvres, ſe ſervit de l'opoſition de ſa famille pour lui faire connoître ſa volonté, au-lieu que ſouvent le demon s'en ſert pour empécher les enfans de la ſuivre.

CHAPITRE VI.

Elle ſoufre de grans combats de la part du monde : elle y ſuccombe en ſuivant un étrange abus, qui s'étoit introduit parmi les Chanoineſſes de Mons.

PENDANT que MADEMOISELLE DE MELEUN pratiquoit ainſi tant de vertus heroïques, & couroit à grans pas à la perfection, l'ennemi commun du ſalut des hommes

faisoit tous ses efforts pour lui en faire perdre le fruit, & l'arêter dans sa course. Comme il poursuit vivement les ames remplies de graces & de merites, & n'ataque que foiblement les vertus mediocres, celle de nôtre Chanoinesse, qui n'étoit pas commune, eut de rudes combats à soûtenir de sa part. Il mit tout en usage pour gagner cette ame, les ruses & la force ouverte. La grandeur des aliances, les divertissemens & les plaisirs du siécle, l'apui de sa famille, & le respect humain, furent les piéges qu'il tendit de tous côtez pour la surprendre, sous pretexte qu'il n'y avoit point de mal. Voici comme il s'y prit du côté du monde.

Monsieur le Vicomte de Gand son oncle, qui n'avoit point d'enfans, demanda à Madame la Princesse d'Epinoy sa belle-sœur, une de ses filles pour demeurer avec lui, dans le dessein de la faire son heritiere. On lui donna d'abord l'aînée, mais il la renvoia à sa famille, & en demanda une autre, on le laissa choisir. Les rares qualitez d'ANNE DE MELEUN, qui atiroient les yeux de tout le monde, le determinerent aisément à la prendre. Les conseils d'une Mere passionnée pour sa fille, & les solicitations de son oncle la firent consentir à s'absenter pour quelque tems de son Chapitre : elle n'avoit alors que quatorze à quinze ans. A peine eut-elle été un mois dans la maison du Vicomte, qu'il fut charmé de l'esprit & de la vertu de sa

niéce. Comme la tendreſſe qu'il avoit pour elle, augmentoit tous les jours, il voulut lui en donner des marques éfectives, en lui faiſant donation du Marquiſat de Richebourg & d'autres Terres conſiderables.

Tous ces grans biens joints à ceux qu'elle poſſedoit déja, & qu'elle eſperoit de la ſucceſſion de ſes parens, la rendirent un des plus riches partis de toute la Flandre. Cet oncle qui eût bien voulu ſe voir revivre en cette niéce, qu'il adoptoit pour ſa fille, tâchoit par toutes ſortes de voies à l'engager dans le mariage; pour cela il la faiſoit viſiter par des Seigneurs de la premiére qualité, & des mieux faits, afin de la gagner. Tous ces pretendans étudioient ſes inclinations & ſes démarches, pour tâcher de lui plaire, & ſelon la folie du monde n'ométoient rien dans les feſtins, & dans la dépenſe en habits, de tout ce qui agrée davantage aux femmes. Monſieur le Vicomte de Gand obſervoit de ſon côté ceux qu'elle ſembloit regarder de meilleur œil, afin de les apuier auprés d'elle : mais comme par ſon vœu elle avoit choiſi un Epoux bien plus noble & plus riche que ceux qu'on lui propoſoit, elle les traita tous également, & ſe comporta à leur égard avec beaucoup de civilité, mais ſans atache, rebutant tous ceux qui lui parloient de mariage, entre leſquels il y eut deux Princes d'Italie. Cela fut d'abord atribué à une humeur naturellement

ſevere qu'on eſperoit de vaincre dans la ſuite. On fit cent parties de jeux, de danſes & de promenades pour la divertir, & lui faire perdre cet eſprit de retraite, de recueillement & d'oraiſon, qu'on bannit tant qu'on peut dans les Cloîtres, comme l'ennemi de la ſociété civile. Son cœur ſe trouva d'abord fermé à tous ces vains amuſemens ſi condamnez par JESUS-CHRIST, & ſi contraires à l'eſprit de l'Evangile; elle ne recevoit les violons qu'avec peine, & quand elle ſavoit qu'on devoit lui donner des ſerenades, elle ſe couchoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin qu'étant endormie elle ne les pût entendre.

Mais enfin ces ataques & ces bateries furent ſi fortes & ſi frequentes de la part du monde, qu'elle n'y reſiſta pas long-tems: elle ne ſe tint pas toûjours également ſur ſes gardes; ſon cœur, quoique prevenu d'une tres-grande abondance de grace, ſe laiſſa vaincre aprés avoir été ſurpris. Elle eut trop de complaiſances pour des plaiſirs que la coûtume lui faiſoit paroître innocens, & pour des recreations dont la nature corompüe tâchoit de lui cacher le crime. L'exemple des perſonnes de ſa qualité, de ſon âge & de ſon ſexe, mais ſur tout de pluſieurs Chanoineſſes de ſon Chapitre, la trompa; elle crût qu'il étoit permis de faire ce qu'elle voioit pratiquer aux autres: car on ne craint pas de le dire, il eſt même à propos qu'on le ſache, que depuis

fort long-tems il s'étoit introduit un tres-grand abus dans le Chapitre de Sainte Vautrude à Mons : les Chanoineſſes, contre la parole de JESUS-CHRÎT, ſe perſuadoient, qu'on pouvoit ſervir deux maîtres à la fois, c'eſt-à-dire, que ſans ſcrupule elles aloient de l'Ofice au bal, & du bal à l'Ofice.

Ce qui a paru un déreglement ſi grand & ſi manifeſte même aux yeux de la Cour, & du grand monde, que la Reine Marguerite l'a remarqué dans ſes Memoires, comme une choſe tout-à-fait extraordinaire, & qui l'avoit extrémement ſurpriſe, lorſqu'elle paſſa par la ville de Mons, pour aler aux eaux de Spa.

Etant logée, dit-elle, chez Monſieur le « Comte de Lalain, alors Gouverneur de la ville « de Mons ; le bal étant fini, nous alâmes oüir « Veſpres aux Chanoineſſes, qui eſt un Ordre de « Religieuſes, de quoi nous n'avons point en Fran- « ce. Elles portent ſeulement l'habit de Religion « le matin au ſervice de l'Egliſe, & l'aprés-dînée « à Veſpres, & ſoudain que le ſervice eſt fait, « elles quitent ces habits, & s'habillent comme « les autres filles à marier, alant par les feſtins & « par les bals comme les autres. De ſorte qu'el- « les s'habillent quatre fois le jour. Pendant que « je fus à Mons, elles ſe trouverent tous les jours « aux feſtins & aux bals, & y danſerent d'or- « dinaire. «

L'Hiſtoire de France qui parle de ce qui ſe

passa en Flandres au commencement du siécle où nous sommes, dit que le Duc de Veraguas Grand d'Espagne, donna le bal à la Demoiselle de Montmorency Chanoinesse de Mons, où elle & toutes ses Compagnes se firent admirer vestuës à leur avantage.

Si cette coûtume n'avoit été inoüie dans le monde, & tout-à-fait blâmable dans des Chanoinesses, la Reine Marguerite & cet Historien n'auroient eu garde d'en parler de la sorte.

MADEMOISELLE DE MELEUN, qui la trouva établie dans son Chapitre, crût qu'elle la pouvoit suivre en étant absente. Aprés beaucoup de resistance elle se laissa emporter par le torrent du grand monde, elle suivit l'exemple de ses Compagnes, & commença d'aler au bal comme les autres; & quand elle fut de retour à Sainte Vautrude, elle n'en fit pas non plus de scrupule.

Ce n'est pas une grande merveille d'être bon avec les bons, & de pratiquer la vertu dans un lieu, où tout la prêche, & où rien n'en détourne; il est tres-facile de vivre separé du monde dans un Cloître, où on ne s'enferme que pour condamner les maximes du siécle: mais le plus grand de tous les miracles, c'est de vivre au milieu du siécle & parmi les pécheurs, sans en contracter aucun défaut. On peut dire que ç'a été comme le privilege de JESUS-CHRÎT. Il a vécu parmi les pecheurs

ſans paſſions, ſans pechez, ſans foibleſſes; & les Peres de l'Egliſe ont regardé cela comme une marque de ſa divinité.

MADEMOISELLE DE MELEUN ſe voioit aimée & recherchée de tout ce qu'il y avoit de plus grand en Eſpagne & en Flandres. A peine les Seigneurs qui luy faiſoient la cour, lui donnoient-ils le tems d'aſſiſter à l'Ofice divin; ils l'atendoient avec impatience aux portes de l'Egliſe & du Chœur acompagnez d'une troupe de violons, & de tout cet atirail de vanité qui flate & qui captive ordinairement les femmes: ils la conduiſoient ainſi en pompe dans les lieux de leurs aſſemblées mondaines, & de leurs divertiſſemens profanes, qui ne duroient pourtant pas ſi long-tems qu'ils l'auroient ſouhaité: car il faut rendre cette juſtice à MADEMOISELLE DE MELEUN, que dans le tems même qu'elle étoit le plus engagée dans le monde, la fidelité qu'elle a toûjours conſervée à s'aquiter de ſes devoirs, la portoit à s'en retourner auſſi-tôt que l'heure de l'Ofice divin s'aprochoit.

CHAPITRE VII.

Elle va à Bruxelles, où elle continüe de s'abandonner aux vanitez du monde: elle retourne à Mons ſans être guerie de ſon aveuglement. Moiens dont Dieu ſe ſert pour la deſabuſer.

VIVRE à la Cour, & y vivre dans l'innocence, ce ſont deux choſes ſi dificiles à réünir, qu'elles ſe rencontrent tres-rarement enſemble; & ſi l'Evangile n'avoit point dit que Madelaine vivoit dans le grand monde, peut-être qu'il n'auroit pas ajoûté qu'elle étoit péchereſſe.

MADEMOISELLE DE MELEUN ſe trouva par ſa naiſſance dans le fâcheux engagement d'aler paſſer quelque tems à la Cour de Bruxelles. L'Infante d'Eſpagne Iſabelle Claire Eugenie d'Autriche, Archiducheſſe, Gouvernante des Pays-Bas, & tante du Roy Catolique, y faiſoit ſa reſidence. Tous les divertiſſemens du ſiécle, comme le bal & la comedie, qui ſont ſi dangereux au jugement des Conciles & des Peres, firent alors les divertiſſemens les plus ordinaires de MADEMOISELLE DE MELEUN; & elle ne pouvoit comprendre, tant elle étoit aveugle, qu'une perſonne de ſa qualité

qualité pût se passer d'y aler tous les jours. Le luxe des habits, la delicatesse du corps ; & les plaisirs des sens devinrent toute son étude, & la plus serieuse de ses occupations. Elle aimoit alors si passionnément les bonnes odeurs, que non seulement elle avoit horreur de tout ce qui étoit infecte, ou mal-propre ; mais elle ne pouvoit soufrir la moindre chose à son usage, qui ne fût parfumée, jusques à ses chemises, & au matelas de son lit : toute son ambition étoit de voir, & d'être vûe ; d'être bien mise, & de paroître belle, preferant la beauté de son corps à celle de son ame. Une Dame s'étant un jour aperçüe, qu'elle avoit un peu le teint trop rouge, lui conseilla de se froter le visage de certaines liqueurs, & de se tenir quelque tems exposée au feu pour faire passer cette rougeur. Elle eut la foiblesse d'experimenter ce secret ; mais Dieu ne voulant plus soufrir les infidelitez de cette ame qu'il s'étoit choisie, lui fit paier bien cher cette faute : car dés le soir comme elle étoit au bal, le feu lui étant monté à la tête, elle devint pâle & défaite comme un mort, elle s'évanoüit, & tomba devant toute l'assemblée ; de sorte qu'il falut l'emporter dans sa chambre, & la mettre au lit.

Cet accident, qui lui causa bien de la confusion & de la douleur, fut une des causes de son salut : car l'aiant un peu fait rentrer en elle-même, Dieu lui fit ensuite la grace d'en tirer

des motifs d'humiliation, de vigilance & de precaution, mais ſur-tout de contrition. Le regret qu'elle conçût de cette faute, fut ſi vif, qu'il lui a duré toute ſa vie, & plus de trente ans aprés elle en parloit aux Hoſpitaliéres de Baugé comme d'un grand crime, ne pouvant trouver de termes aſſez forts pour déplorer l'aveuglement de ſa jeuneſſe, & le trop grand atachement qu'elle avoit eu au monde.

Neanmoins cet accident tout ſeul ne fut pas capable de la deſabuſer. Le reſpect qu'on avoit pour elle à la Cour, tant à cauſe de ſa naiſſance, que des rares qualitez de ſon eſprit, étoit un charme qui flatoit trop ſes inclinations, pour y renoncer ſi-tôt; elle reſiſta long-tems à la grace, & il falut plus d'une ataque pour la vaincre, & la ſoûmettre à Dieu.

Dans un état ſi opoſé à JESUS-CHRÎT & à ſon Evangile, elle ne laiſſoit pas toûjours de conſerver des ſentimens de Religion & de piété au fond de ſon ame; un remors preſſant l'obligeoit d'aler quelquefois à confeſſe. Dieu permit qu'elle s'adreſſât un jour à Bruxelles à un fort habile & vertueux Confeſſeur, lequel aiant connu ſes diſpoſitions preſentes & paſſées, ne deſeſpera pas de la retirer du precipice, où elle s'enfonçoit tous les jours. Il emploia tous ſes ſoins pour guerir ſon aveuglement, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à rompre l'atachement qu'elle avoit au monde.

Toute sa peine fut de la persuader, que les plaisirs qu'elle croioit innocens, étoient fort criminels, & que ne pas renoncer au monde & à ses vanitez, ce n'étoit pas être Chrétienne. Il lui parla de l'importance du salut, du jugement, de la mort, de l'enfer; tout cela n'ébranla point son ame, & ne fit qu'une tres-legere impression sur son esprit. Lui aiant proposé de frequenter les Sacremens, & de faire un divorce entier avec le monde; elle trouva cette Morale trop severe, & aima mieux quiter les Sacremens, que de renoncer au bal & à la comedie.

Neanmoins elle retournoit de tems en tems voir ce Confesseur; dont la fermeté, bien-loin de la rebuter, lui donnoit du respect pour sa personne, & de la confiance en sa conduite. Ils avoient de grandes contestations ensemble; qui auroient bien-tôt cessé, si elle eût voulu prendre l'Evangile pour arbitre: mais elle suivoit alors un autre guide, qui lui mettant un voile sur le cœur, lui faisoit prendre le mal pour le bien, & le precipice pour la bonne voie.

Ce Confesseur, voiant qu'on ne pouvoit rien gagner sur elle à force ouverte, usa de prudence & d'adresse pour seconder les desseins de la grace sur son ame. Il condescendit à sa foiblesse, & la pria de demander au moins à Dieu de lui faire connoître la grandeur du peché qu'elle commettoit, & de faire resolution de le

fuir quand elle l'auroit connu. Il obtint aiſément cela de MADEMOISELLE DE MELEUN; mais à condition pourtant, qu'elle ne laiſſeroit pas d'aler au bal, où elle aſſûroit qu'elle n'ofenſoit point Dieu. Il le lui permit juſques à un certain tems, mais à trois conditions remarquables.

La premiére, que ce ſeroit ſans deſſein d'y être conſiderée, ni de plaire à perſonne.

La ſeconde, qu'elle penſeroit aux peines que ſoufroient les ames dans le Purgatoire ou dans l'Enfer, pendant qu'elle ne penſoit qu'à ſe divertir.

La troiſiéme, qu'elle feroit reflexion ſur la vanité & le peu de durée de ces amuſemens, dont il lui faudroit rendre un comte terrible à la mort, & qui l'expoſoient à une éternité de ſupplices.

La premiére fois qu'elle revint trouver ce Directeur, elle lui avoüa franchement qu'il ne lui étoit pas poſſible de garder tant de meſures au bal & à la comedie; & que les ſujets de meditation qu'il lui avoit donnez, y avoient été un trouble-fête pour elle & un grand obſtacle à la joie.

Alors ce Confeſſeur animé de l'eſprit de Dieu, qui vouloit ſauver cette ame, lui dit d'un ton ferme, que la vie d'un Chrétien étoit extrémement opoſée à la ſienne; qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il faloit qu'elle renonçât au Chriſtianiſme, ou à ſes plaiſirs, qui ne pouvoient être

que tres-criminels, vû l'atachement qu'elle y avoit; qu'il lui étoit impoſſible de faire ce que JESUS-CHRÎT n'avoit pû faire, qui étoit d'acorder l'eſprit du monde avec celui de Dieu, parce que l'un étoit un eſprit d'humilité, de penitence & de renoncement à ſoi-même & aux creatures, & que l'autre n'étoit au contraire qu'un eſprit de vanité & de delicateſſe, qui n'inſpiroit que le plaiſir des ſens, & la ſatisfaction de l'amour propre; que JESUS-CHRÎT, priant pour les hommes, avoit traité le monde en reprouvé, en ne priant point pour lui, ni pour tous ceux qui ſuivent ſes maximes; & qu'elle penſât ſerieuſement au malheur où elle s'engageoit de n'avoir point de part aux merites, ni aux priéres de JESUS-CHRÎT.

Les paroles de ce Directeur jetterent un grand trouble dans ſon ame, & lui ôterent cette fauſſe paix dont elle joüiſſoit. Il fut, comme l'Ange dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui vint remuer les eaux de la Piſcine pour rendre la ſanté à cette pauvre paralytique, qui avoit perdu le goût des dons celeſtes, & qui n'avoit preſque plus de ſentimens ni de mouvemens vers Dieu, tant elle étoit atachée à la terre.

Son cœur ne ſe rendit pourtant pas cette fois aux atraits de la grace, & elle y reſiſta encore quelque tems : car étant retournée dans ſon Chapitre, elle continua ſes divertiſſemens; & elle diſoit comme un autre Auguſtin : Tantôt,

tout à cette heure, dans un moment. Ce moment duroit toûjours, & ce moment ne venoit jamais. Les dificultez de rompre avec le monde qu'elle aimoit paſſionnément, lui paroiſſoient inſurmontables. Le reſpect humain, la complaiſance pour ſa famille, l'exemple des Chanoineſſes, mettoient de grans obſtacles à ſa converſion. Mais enfin aprés une tres-longue reſiſtance, l'heure étant venüe, Dieu s'empara tellement de ſon ame, qu'elle ne penſa plus qu'aux moiens de ſe donner à lui : il porta les lumieres de ſa grace juſques au fond de ſon cœur, pour lui faire connoître, que ce qu'elle ne jugeoit être que des atomes, étoient de grandes infidelitez ; qu'une fille qui avoit autant reçû de faveurs de l'Epoux, qu'elle en avoit eu, devoit ſe tenir plus prés de lui, & n'être pas ſi ſenſible aux careſſes de ſon ennemi. L'Eſprit ſaint qu'elle afligeoit, pouſſoit des gemiſſemens inexplicables dans ſon ame, & lui faiſoit d'étranges reproches de ſa conduite. Il ne ceſſa jamais de lui parler au cœur, bien-qu'il n'en fût pas écouté, comme les premiéres années de ſa vie, parce que l'eſprit de la vanité qui s'en étoit emparé, l'avoit rendu ſourde à ſes inſpirations. Mais enfin il la preſſa plus fortement qu'à l'ordinaire de quiter tout-à-fait le monde, de briſer ſes chaînes, & de renoncer entiérement à ſes pompes & à ſes vanitez, ſuivant la promeſſe qu'elle lui en avoit faite à ſon Baptême, d'u-

ne maniére ſi ſolemnelle, que le Pape, toute l'Egliſe enſemble, & JESUS-CHRÎT même, ne l'en pouvoient diſpenſer. Cet Eſprit ſaint uſoit pour cela de mille inventions pleines d'amour. Car tantôt il lui faiſoit dire, au retour du bal, par Madame l'Abeſſe de Sainte Vautrude ſa Superieure, que ces recreations mondaines étoient indignes d'une Chanoineſſe qui s'eſt conſacrée à Dieu; que les plaiſirs du ſiécle paſſent en un moment, & ne laiſſent que du chagrin aprés eux; qu'ils nous trompent, & nous damnent; & qu'il n'y a que les joies du ciel qui ſoient veritablement ſolides, parce qu'il n'y a qu'elles qui ſoient éternelles & capables de remplir & de contenter le cœur. Ces diſcours, ainſi qu'elle a declaré depuis à Baugé, faiſoient impreſſion ſur ſon eſprit; mais une impreſſion legere, & qui étoit bien-tôt éfacée par une inclination plus forte. Tantôt le même Eſprit qui la vouloit gagner, lui diſoit interieurement: Tu mourras un jour; & cela, toutes les fois que revenant du bal elle regardoit par une fenêtre de ſa chambre, qui donnoit ſur un cimetiére. Quelquefois même MADEMOISELLE DE MELEUN ſervant d'éco à cette voix interieure, ſe ſentoit obligée de la repeter, & de dire aux autres Chanoineſſes, qui étoient les compagnes & les complices de ſes divertiſſemens profanes: Mes Sœurs, il nous faudra mourir, & nous n'y penſons pas. Cette penſée touchoit vivement

ſon ame ; & ſi toutes les femmes mondaines, qui vont au bal & à la comedie, y faiſoient une ſerieuſe reflexion, elles ſe détacheroient aiſément de ces plaiſirs, qui ſont les ocaſions prochaines & les amorces du peché, dont il leur faudra rendre un comte ſi terrible au jugement de Dieu.

C'eſt ici qu'il faut admirer les conduites de la grace de Dieu ſur MADEMOISELLE DE MELEUN : plus elle fuit, plus il la recherche ; plus elle s'éloigne de ſon Epoux, plus il la pourſuit pour la ramener à lui : il emploie toutes ſortes de moiens pour lui faire connoître ſes égaremens, & l'aider à en ſortir. Voiant que la penſée de la mort n'eſt pas capable de la faire renoncer tout-à-fait au monde, il y joint le ſpectacle de la mort même ; il permet qu'un de ſes Couſins, jeune homme fort ataché au monde, tombe dans une grande maladie, & qu'il en meure. MADEMOISELLE DE MELEUN le va voir ; & comme pendant trois jours avant ſa mort il eut des viſions étranges, & que la nature en lui ſouffrit de terribles combats, il jeta en ſa preſence des cris lamentables qui éfraioient tout le monde ; il paroiſſoit lui-même avoir une crainte épouventable des jugemens de Dieu devant qui il aloit paroître ; les agitations extraordinaires de ſon corps faiſoient juger de la peine où étoit ſon ame, & donnoient une extréme compaſſion à tous les aſſiſtans, à qui il

disoit sans cesse : Ha mes amis ! priez Dieu qu'il me fasse misericorde. Il mourut pourtant aprés avec beaucoup de paix & de tranquillité.

MADEMOISELLE DE MELEUN, qui avoit été témoin des derniéres paroles & de la fin de ce parent, en qui elle ne connoissoit point d'autre crime que son atachement au monde, conçût par l'état desolant où elle l'avoit vû, qu'il faut que Dieu donne des lumiéres bien vives à l'heure de la mort, & qui mettent la grandeur du peché & la grandeur de l'eternité dans un jour bien diferent de celui auquel on les envisage pendant la santé. C'est pourquoi depuis ce tems-là l'idée des jugemens de Dieu demeura toûjours imprimée bien avant dans son ame, & elle resolut de quiter tout-à-fait le monde, dont les joies sont courtes & perissables, pour s'atacher uniquement à Dieu, qui seul est immuable & immortel.

La mort de Monsieur le Vicomte de Gand son oncle étant aussi arivée bientôt aprés, tous ses liens & ses engagemens se trouverent heureusement rompus.

La delicatesse, le luxe & la vanité ont été de tous tems les trois plus violentes tentations des personnes du sexe : tres-peu s'en sont défendües ; celles même que Dieu apeloit à une perfection toute extraordinaire, ont pensé faire naufrage dans ces écueils ; & elles y auroient peri, si la main de Dieu qui les conduisoit, ne les en eût empéchées.

Sainte Thereſe, cette parfaite amante du Fils de Dieu, s'acuſe dans ſa Vie écrite par elle-même, comme d'un grand peché, de ce qu'étant jeune, elle afectoit d'avoir de beaux cheveux, & les mains belles, de ce qu'elle aimoit les parfums, les bonnes odeurs, & pluſieurs autres vanitez ordinaires aux femmes du monde. Je n'avois pas mauvaiſe intention, dit-elle, car je n'euſſe pas voulu que perſonne eût ofenſé Dieu à mon ocaſion : & ainſi je demeurai pluſieurs années en cette trop grande curioſité d'être propre, & d'avoir pluſieurs autres choſes qui ne me ſembloient point alors être peché : mais maintenant je voi combien cela eſt mauvais.

Ceux qui écrivent la Vie des Saints, doivent raporter fidélement leurs défauts, auſſi-bien que leurs vertus : car bien-loin qu'ils en terniſſent l'éclat, ou en diminüent la beauté, ils ne ſervent au contraire qu'à en rehauſſer davantage le prix, & à en augmenter le merite. Comme il y a des ombres dans les tableaux excellens, qui ſervent à en relever les plus vives couleurs, il y a auſſi des pechez & des imperfections dans la vie des Saints qui font davantage éclater la grace de Dieu, & leur vertu, par la fidélité qu'ils ont aportée à vaincre leur naturel, & à faire violence à leurs paſſions.

D'ailleurs, il eſt bon que les perſonnes atachées au ſiécle, qui viennent à lire ces ſortes de recits, comprennent que la pratique de la ver-

tu n'eſt pas ſi dificile qu'ils penſent ; ou du moins, que leur converſion n'eſt pas impoſſible : puiſque les Saints ont été ſujets aux mêmes déreglemens qu'eux, & qu'avec la grace qui leur eſt oferte, ils peuvent, comme ils ont fait, les combatre & les vaincre.

Ces traits aprennent encore aux perſonnes avancées dans la piété, que quelque vertu ſolide qu'elles ſemblent avoir aquiſe, il eſt tres-dangereux de s'expoſer aux ocaſions de la perdre. Les étoiles tombent du ciel, & ſuivant l'expreſſion de Saint Jean dans l'Apocalypſe, le Dragon a entraîné avec lui dans l'abyſme la troiſiéme partie de celles du firmament, qui paroiſſoient les plus brillantes & les plus fixes. MADEMOISELLE DE MELEUN ſe laiſſa donc entraîner par le torrent du monde, & elle ſe trouva juſtement dans le même état, où étoit Sainte Thereſe, dont nous venons de parler. Ce qu'elle voioit faire à ſes Compagnes, ne lui paroiſſoit point peché, ſes intentions n'étoient pas mauvaiſes, & elle n'eût pas voulu qu'on eût ofenſé Dieu à ſon ocaſion ; elle n'y penſoit point de mal, mais le demon y en penſoit, puiſqu'il vouloit la perdre. Dieu qui la vouloit ſauver, ne la laiſſa pas long-tems dans une telle ignorance, qui pour être ſi commune parmi les gens du monde, ne les rend pas excuſables devant Dieu, parce qu'elle eſt trop groſſiére, & tres-facile à diſſiper, s'ils vouloient conſulter l'Evangile.

CHAPITRE VIII.

Moiens dont elle ſe ſert pour ſe détacher du monde, & s'unir à Dieu.

QUAND Dieu voulut faire ſortir le grand Arſene de la Cour de Theodoſe & du grand monde, pour le faire ariver à une haute perfection, il ne lui fit dire que trois paroles par un Ange : *Fuge, late, tace.* Fui, cache-toi, & garde le ſilence. Ce ſont-là les mêmes ſentimens qu'il inſpira à MADEMOISELLE DE MELEUN au commencement de ſa converſion, qu'elle a ſuivis le reſte de ſes jours avec une fidelité admirable, auſſi-bien que ce ſaint Solitaire.

Monſieur le Vicomte de Gand étant mort, Madame la Ducheſſe de Bournonville ſa tante, qui l'aimoit tendrement, la mena prendre poſſeſſion du Marquiſat de Richebourg que ſon oncle lui avoit laiſſé en mourant ; & dés lors elle penſa ſerieuſement à mener une vie retirée & inconnüe au monde. Mais parce que l'oiſiveté eſt la ſource de tous les vices auſſi-bien parmi les perſonnes de qualité que parmi le peuple, elle ſ'apliqua au travail des mains, aprenant à faire beaucoup de petits ouvrages

avec le pinceau & l'éguille pour orner les Egliſes, & parer les autels.

Madame la Princeſſe de Cimay ſa tante, l'aiant trouvée dans cette diſpoſition, la pria de paſſer quelque tems dans une de ſes maiſons de campagne, où elles firent enſemble en peu de mois une garniture de chambre en broderie au petit point. Elle s'y tenoit ſi aſſidüe & avec un ſi grand plaiſir de ſe voir éloignée des compagnies du monde, qu'on avoit peine à lui faire quiter ſon ouvrage pour lui faire prendre ſes repas. *I. Moien. Le travail.*

Quand elle fut de retour à Mons, le deſir de la ſolitude s'empara tellement de ſon ame, qu'elle ne penſoit plus qu'à la retraite ; & ſi elle ſortoit quelquefois de ſon Abaye, c'étoit pour aler entendre le Sermon en quelque Egliſe, aiant toûjours eu une ſinguliére veneration pour la parole de Dieu, dont un ſeul mot entendu avec reſpect, & dans le deſſein d'en profiter, produiſoit toûjours de grans éfets dans ſon ame, en la portant à un entier dégagement de ſoi-même. *II. Moien. La parole de Dieu.*

Pour contenter la paſſion qu'elle avoit alors de mener une vie cachée, elle eût bien voulu entrer dans un Cloître ; mais l'inclination de ſes parens ne s'acordoit pas en cela avec la ſienne ; elle ne faiſoit plus de viſites qu'à des Religieuſes, avec qui elle prenoit un ſingulier plaiſir de s'entretenir du bonheur de la ſolitu- *III. Moien. La viſite des perſonnes de piété.*

de : ce qui fit qu'elle ala visiter en plusieurs villes de Flandres grand nombre de Monasteres de Filles fondez par les Seigneurs de Meleun & d'Epinoy ses ancêtres. Un de Messieurs ses Freres qui l'acompagnoit dans tous ses pelerinages de devotion, vouloit entrer dans les Couvens suivant le droit qu'en ont les Fondateurs des Monasteres ; mais Mademoiselle sa Sœur qui aimoit extrémement la regularité, l'obligeoit à n'en point user, & à se contenter des parloirs.

Toutes ces visites & tous ces entretiens ne rassasiant point pleinement le desir qui la portoit à un dégagement total des creatures ; voiant d'ailleurs qu'il lui étoit impossible de vivre retirée au milieu du monde ; qu'elle souffroit tous les jours de diferens combats à l'ocasion des partis avantageux qui se presentoient pour le mariage ; enfin sentant son cœur ataqué de toutes parts par les interêts mêmes de sa famille, elle resolut de quiter tout-à-fait sa Chanoinie, pour mener une vie cachée en JESUS-CHRIST, à laquelle elle se sentoit puissamment atirée. Elle fit pour cela diferens éforts pour être Religieuse ; mais lorsque toutes choses sembloient disposées à favoriser son dessein, la Providence y faisoit toûjours naître quelque obstacle.

C'est dans les Cloîtres, comme dit Origene, que l'ame qui cherche Dieu, respire un air

bien plus pur & plus ſerain que dans le monde ; c'eſt-là qu'elle découvre bien mieux les beautez du ciel, & où Dieu ſe communique & ſe familiariſe davantage. Mais aprés tout, ſi la ſolitude du cœur manque à une Religieuſe, la ſolitude du corps ne la rend pas parfaite.

IV. Moien. L'amour de la ſolitude.

MADEMOISELLE DE MELEUN trouva le ſecret de joindre l'une avec l'autre hors du Cloître ; & dans ſon état de Chanoineſſe elle tâcha autant qu'il lui fut poſſible, d'imiter la vie des ſaints Anacoretes, dont elle avoit lû l'Hiſtoire. Elle choiſit pour cela dans l'Abaye de Sainte Vautrude une petite chambre placée au haut d'un eſcalier fort écarté de l'apartement des autres Chanoineſſes, qu'elle tapiſſa des images de quantité de ſaints Ermites & des Peres des deſerts, afin qu'aiant toûjours devant les yeux l'exemple de ces grans hommes qui ont vécu ſur la terre comme des Anges en des corps mortels, elle fût excitée à les ſuivre.

C'étoit dans cette petite ſolitude que Dieu parloit à ſon cœur, & que ſon cœur parloit à Dieu : car quelque ocupation qu'elle pût avoir, jamais elle ne manquoit à faire au moins une heure de meditation chaque jour. Elle couchoit ſur la dure, & tous les matins elle ſe levoit à quatre heures, afin d'avoir le tems de faire ſon oraiſon avant que d'aler à l'Ofice. Les Saints

n'ont point trouvé de meilleur moien de quiter le peché, & de pratiquer la vertu, que l'oraison mentale : insensiblement elle détache l'ame des creatures pour l'unir à Dieu, en lui découvrant la perfection de l'un, & la vanité des autres.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui étoit parfaitement instruite des principes de la vie spirituelle, n'ignoroit pas ceux-ci : aussi eût-elle bien voulu passer les jours & les nuits dans sa cellule pour s'entretenir avec son Bien-aimé, parce qu'elle y trouvoit dans ce petit espace (ainsi que cette pieuse fille dont parle Saint Jérôme) la vaste étendüe du ciel, & l'immensité de Dieu même.

Blesilla cellulæ angustiis totâ cæli latitudine fruebatur.

Elle quita neanmoins cette solitude pour aler à Bruxelles, tant pour rendre ses devoirs à Madame l'Archiducheſſe, que pour reparer le mauvais exemple qu'elle avoit donné autrefois à sa Cour, & pour consulter ce zelé Directeur à qui elle devoit aprés Dieu sa conversion. Elle y entendit parler d'une fille qui vivoit en odeur de sainteté, en un petit Ermitage à Nôtre Dame du Lac, à demie lieüe de Bruxelles. Son cœur qui ne respiroit que la solitude, conçût un grand desir de la connoître, elle la fut trouver, & lui demanda en grace de faire une retraite avec elle. Mais soit que cette Solitaire ne connût pas la vertu de MADEMOISELLE DE MELEUN, soit qu'elle eût resolu de ne recevoir

℣. Moien. Les exercices de dix jours dans la retraite.

personne,

perſonne ; ou qu'elle voulût éprouver ſa perſeverance en la mortifiant, elle lui refuſa l'entrée de ſon Ermitage. Ce refus, au-lieu de rebuter nôtre Princeſſe, ne fit qu'augmenter l'ardeur qu'elle avoit de ſe renfermer avec cette ſainte fille : elle s'informa quel étoit ſon Directeur, & en obtint une lettre pour l'obliger à la recevoir, comme elle fit pendant dix jours. Dieu ſeul eſt témoin de la ferveur de ces deux grandes ames, des penitences qu'elles firent, des communications intimes qu'elles eurent enſemble ſur les choſes du ciel.

MADEMOISELLE DE MELEUN a toûjours pris grand ſoin de tenir caché ce qui ſe paſſa entre elles ; mais il y a bien de l'aparence que cette ſainte Anacorete avoit eu revelation de ce qu'elle devoit faire un jour pour Dieu. Car on a ſû qu'elle l'exhorta fortement à ſuivre les deſſeins de la Providence ſur elle, quelque obſtacle qu'elle y pût rencontrer, lui prédiſant qu'elle devoit beaucoup ſoufrir pour ſa gloire.

MADEMOISELLE DE MELEUN fut ſi charmée de cette premiére retraite, qu'elle y retourna diverſes fois enſuite ; elle en a fait pluſieurs autres dans un Couvent de Dominicaines proche Farchionnes, pour demander à Dieu la grace de connoître ſes volontez, & de les ſuivre. Elle ne les pouvoit mieux aprendre que de la bouche de ce fervent Directeur qui l'avoit ſi puiſſamment aidée à ſe détacher du

monde. Elle le consulta, & lui aiant exposé son foible, & la crainte où elle étoit de ne pouvoir soûtenir long-tems sans sucomber les diferentes ataques que le monde & ses inclinations nouvelles lui livroient tous les jours, il lui conseilla de sortir de Flandres, & d'aler chercher ailleurs un asyle à sa vertu naissante. Mais n'étant point encore en état d'executer un si grand dessein, elle se tint toûjours sur ses gardes, en se défiant de soi-même ; & commença à renoncer à tous les plaisirs des sens, & à traiter son corps avec beaucoup de rigueur, le regardant comme le plus grand ennemi qu'elle eût au monde, avec qui elle ne vouloit jamais faire de paix ni de treve : & comme si elle l'eût voulu vaincre par famine, bien-loin de lui acorder aucun plaisir, même innocent, elle lui refusoit souvent le necessaire. Une Demoiselle qui a demeuré cinq ou six ans auprés d'elle, a rendu témoignage qu'elle étoit extrémement mortifiée en son boire & en son manger, se contentant souvent pour toute nouriture, de racines, de pois, de navets, de carotes, & d'autres legumes. Tous les Avens elle ne mangeoit point de viande, voulant se preparer par cette abstinence à recevoir la grace de la naissance du Sauveur. Lorsqu'on servoit sur sa table quelques mets un peu plus delicats qu'à l'ordinaire, pour lesquels elle se sentoit de l'apetit, elle s'en privoit adroitement, sans qu'on s'en aperçût, & en faisoit un sacrifi-

VI. *Moien. La mortification.*

ce à Dieu. Elle a porté la haire, le cilice & une ceinture tres-rude dans un âge peu avancé, & tres-souvent elle faisoit de longues & de cruelles disciplines jusques au sang.

C'est ainsi que les ames penitentes & innocentes tâchent de faire mourir en elles le vieil homme avec tous ses apetits, par le glaive de la penitence.

CHAPITRE IX.

Monsieur le Prince d'Epinoy est disgracié. Decadence de sa famille. Saintes dispositions de sa Fille sur cette disgrace. Elle prend soin de l'education de ses Sœurs. Mort de Monsieur son Pere.

LEs grandes élevations sont sujétes aux grandes chûtes : mais Dieu qui sait faire servir toutes choses au bien de ses élûs, permet souvent que ces chûtes arivent aux grans de la terre pour les élever dans le ciel, parce que sans elles ils auroient peine à pratiquer l'humilité Chrétienne, qui est si oposée à la grandeur du monde, & si necessaire au salut.

Ce fut par un trait semblable de la sagesse & de la bonté de Dieu, que le Pere de MADE-

MOISELLE DE MELEUN reçût un coup terrible du revers de la fortune, & qu'il tomba dans la plus grande de toutes les disgraces qui puissent ariver selon le monde à une personne de sa qualité.

Il étoit (ainsi que nous avons dit) Gouverneur de la ville de Mons, Senéchal de tout le Hainaut, Conétable hereditaire de Flandres. Ses emplois, ses grans biens, ses aliances, & pardessus cela son merite personel, l'avoient mis dans un rang qui ne lui faisoit regarder que les Têtes couronnées au dessus de luy. Il étoit parfaitement bien à la Cour & dans l'esprit du Roi Catolique, & de l'Archiducheſſe de Flandres; il avoit grand nombre d'enfans bien élevez, vertueux & tres-bien faits. Madame sa Femme égaloit de son côté tous les avantages de son mari par sa naissance, par ses richesses & par sa vertu; elle avoit de plus quatre Sœurs aliées aux plus illustres Maisons d'Alemagne, de Flandres & d'Italie, qui étoient parfaitement unies d'interêts & d'amitié. Enfin toutes choses conspiroient ensemble à la gloire & au bonheur du Prince d'Epinoy, lorsque l'envie inseparable de la Cour des Rois, & de la grandeur du monde, renversa presque en un moment une si haute fortune.

L'élevation de ce Prince soûtenüe de ses vertus, lui fit des envieux. Quelques Grans d'Espagne conçurent de la jalousie & du dépit de se voir au dessous de lui, & formerent le dessein

de le perdre. Voici ce qu'en dit l'Hiſtoire. La mort de l'Archiducheſſe de Flandres arivée le 1. de Decembre 1633. avoit beaucoup aporté de changement dans les Pays-Bas ; le gouvernement en avoit d'abord été donné par le Roi Catolique à cinq principaux Seigneurs de Flandres, & enſuite à un ſeul, nommé le Marquis d'Ayetone.

La guerre étoit alors alumée entre les Flamans & les Holandois ; on tâchoit depuis long-tems de ménager entre eux ou la paix ou une treve, mais en vain. Le peuple ſe plaignoit beaucoup de la longueur de la guerre, du mauvais traitement des Miniſtres & des Oficiers Eſpagnols, des impôts & des ſubſides, de la perte de leurs privileges ; mais ſur tout de la ruine entiére de la Religion Catolique en Flandres, par l'invaſion que faiſoient les Holandois de leurs Provinces, où ils introduiſoient avec leur domination l'exercice de la Religion Proteſtante.

Le Marquis d'Ayetone au lieu de procurer la paix ſi deſirée, ne penſa qu'à renouveler la guerre contre la Holande pour ſignaler ſon gouvernement. Il fit pour cet éfet de grans preparatifs, il leva beaucoup de troupes & d'argent dans les Provinces, il y eut de grans troubles & quelques ſeditions à l'ocaſion de cet armement.

Le Prince d'Epinoy fut acuſé de s'être joint ſecretement aux mécontens, & d'avoir embraſſé

le parti du Comte de Bergues que l'on pretendoit avoir deſſein de ſecoüer le joug de la domination Eſpagnole dans les Pays-Bas, & d'y introduire une nouvelle forme de gouvernement. On avança même contre lui, qu'il avoit ſolicité les Provinces de Flandres de ſe donner à la France, pour en chaſſer les Eſpagnols ; en un mot, de leur avoir fait des propoſitions contraires à l'obeïſſance & à la fidelité qu'elles devoient à leur Souverain.

Il eſt vrai que les gens éclairez, perſuadez de ſa vertu, ne formerent pas des acuſations ſi atroces ni ſi groſſiéres contre lui ; mais on diſoit qu'il avoit ſolicité plus d'une fois les grans Seigneurs de Flandres de ſe retirer de la Cour d'Eſpagne, d'abandonner ſon parti en leur prométant de les ſuivre.

Tous ces diſcours calomnieux n'avoient pas plus de fondement les uns que les autres : mais ſes ennemis ne manquoient pas de les apuier de raiſons aparentes, qui pouſſerent enfin le Roi d'Eſpagne juſqu'aux derniéres extrémitez contre la perſonne de ce Prince ; de maniére que Sa Majeſté Catolique donna ordre au Marquis de Fuentes Gouverneur de Cambray, de l'arêter priſonnier. Mais par un coup de la Providence il en fut averti, & il eut le tems de ſortir promtement du Château de Trelen où il étoit, pour ſe retirer à Saint Quentin en Picardie. La Juſtice ſe ſaiſit de tout l'argent & de tous les meu-

bles qu'on trouva dans ſes maiſons, & y laiſſa une garniſon d'Eſpagnols ; tous ſes biens furent confiſquez ; & par des arrêts ſanglans qu'on rendit contre lui, il fut privé de ſes gouvernemens & de ſes charges.

Mais ce qui juſtifie pleinement l'innocence du Prince d'Epinoy, c'eſt que ce malheur lui fut commun avec les plus grans Seigneurs de Flandres qui étoient ſans contredit les plus fidéles ſerviteurs du Roi Catolique, & les plus atachez aux interêts de ſa Couronne. Car ſur ces mêmes ſoupçons on arêta en même tems au Château d'Anvers le Prince de Brabançon, qui aloit avec Madame ſa Femme en pelerinage à Nôtre Dame de Hal ou de Haau ; on prit auſſi le Duc d'Arſchot à Madrit le Samedi Saint ; le Comte de Hennin courut le même riſque, & on cherchoit le Duc de Bournonville qui ſe retira en Boulonnois, & fut fait depuis Gouverneur de Paris.

Si tous ces Seigneurs euſſent été coupables des crimes dont on les acuſoit, ils n'auroient eu garde de ſe tenir paiſibles en leurs maiſons, de faire des pelerinages de devotion, de paroître à la Cour, ni de laiſſer tout leur argent & leurs meubles dans leurs Châteaux. Le témoignage de la conſcience eſt un grand aſyle ; & on ne s'imagine pas aiſément que perſonne veüille entreprendre de le violer. Il eſt vrai que la pluſpart prirent la fuite ; mais ce fut pour mettre leur

vie en assûrance. Car peu de tems auparavant le Comte Henri de Bergues, Generalissime des armées du Roi d'Espagne au Pays-Bas, avoit été condamné à avoir la tête tranchée, comme criminel de leze Majesté au premier chef, sur une acusation semblable à celle qu'on faisoit contre eux.

Monsieur le Prince d'Epinoy s'enfuit donc en France, comme un autre Eustache, privé de sa femme & de ses enfans, abandonné de ses amis, & dépoüillé de tous ses biens, pour y chercher un asyle dans sa disgrace. Il y trouva le Cardinal de Richelieu qui le reçût à bras ouverts, & lui fit avoir la protection du Roi.

Madame la Princesse d'Epinoy le suivit bientôt aprés, & se retira avec Mademoiselle sa fille aînée au Couvent des Religieuses Dominicaines d'Abeville.

Ce coup de foudre qui étoit tombé sur la Famille d'Epinoy d'une maniére d'autant plus terrible, qu'elle étoit imprévüe, éfraia nôtre jeune Chanoinesse qui n'avoit pas encore dix-sept ans; mais il ne l'abatit pas. Si d'une part elle en fut vivement touchée comme d'une grande humiliation selon le monde, elle en fut bientôt consolée comme du plus grand bonheur qui pouvoit ariver à Monsieur son Pere selon l'Evangile. Cet accident qui lui faisoit voir l'instabilité des choses humaines, la persuada par sa propre experience, qu'il n'y a rien que l'estre de Dieu

qui ſoit ſtable & permanent, & par conſequent qu'il n'y a que lui ſeul à qui il faille s'atacher. C'eſt pourquoi les larmes que la douleur avoit exigées de ſon bon naturel, furent bientôt changées en joie. Elle penſa à remercier Dieu de la decadence de ſa Famille, pendant que le reſte de ſes amis étoient ocupez à la pleurer; & par un acte heroïque qui n'a gueres d'exemples dans la Vie des Saints, elle fit chanter le *Te Deum* dans l'Egliſe de Sainte Vautrude, en action de graces de cette diſgrace qu'elle regardoit comme un moien tres-propre à ſantifier ſes Parens, puiſque Dieu leur avoit ôté par là les plus grans obſtacles de leur ſalut, tels que ſont les honneurs, les plaiſirs & les richeſſes. De ſon côté s'étant miſe à genoux devant un Crucifix qu'elle regardoit amoureuſement, on l'entendit pluſieurs fois prononcer ces paroles avec grande ferveur : *Mon Dieu, ne m'épargnez pas, mais ſeulement aiez pitié de mon Pere & de ma Mere.* C'eſt ainſi qu'elle ofroit ſa vie pour la conſerver à ceux de qui elle l'avoit reçüe; & que s'immolant à Dieu, elle reconnoiſſoit qu'il n'y a que ſon eſtre eternel qui merite de ſubſiſter, & que nulle autre grandeur que la ſienne n'eſt ſolide & veritable.

Ce deſaſtre aporta bien du changement dans la Maiſon d'Epinoy; mais il n'y mit pas le deſordre, & n'en fit pas la ruine. Car Dieu aiant permis que les biens de MADEMOISELLE

DE MELEUN ne fuſſent pas compris dans la confiſcation generale de ceux de Monſieur ſon Pere, & qu'elle en joüît toûjours paiſiblement ; elle crût que la Providence ne les lui avoit laiſſez que pour en aider ſes Freres & ſes Sœurs.

Madame ſa Mere en partant de Flandres lui avoit confié l'éducation de ſes trois derniéres Filles, la priant de leur ſervir de mere en ſon abſence. Quoi-qu'elle fût encore aſſez jeune, & qu'une autre à ſon âge eût eu beſoin d'être conduite ; elle montra en cette ocaſion, que Dieu n'avoit pas atendu les années pour lui donner un eſprit mûr, & une tres-grande ſageſſe : car elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à rendre ſes trois Sœurs parfaites & vraiment Chrétiennes, les faiſant inſtruire en même tems dans la piété & dans la connoiſſance des choſes neceſſaires aux perſonnes de leur naiſſance & de leur ſexe. Quelque tems aprés elle obtint du Roi d'Eſpagne pour l'aînée des trois, nommée Iſabelle Claire, un Canonicat à Maubeuge ; & elle fit la ſeconde, nommée Marie Madelaine, Chanoineſſe en ſa place : la troiſiéme mourut fort jeune. Les trois aînez des cinq Freres ſuivirent le Prince leur Pere en France, les deux cadets ſe mirent au ſervice du Roi d'Eſpagne, & alerent à ſa Cour pour tâcher d'adoucir Sa Majeſté Catolique, & meriter ſes faveurs.

Ces cinq Freres ſe partagerent ainſi fort pru-

demment entre les deux Couronnes, en atendant le retour d'une meilleure fortune ; ce qui leur a tres-bien réüſſi : car les uns & les autres ont été depuis fort conſiderez en France & en Eſpagne, & y ont eu des emplois qui marquent l'eſtime particuliére que le Roi Tres-Chrétien & le Roi Catolique ont toûjours faite de leurs merites & de leurs perſonnes. Voilà l'état où étoient les choſes, lorſqu'à cette affliction il en ſucceda une autre qui ne fut pas moins ſenſible à MADEMOISELLE DE MELEUN. Ce fut la mort de Monſieur ſon Pere qui ariva à Saint Quentin en 1635. une année aprés ſa diſgrace. Cette Fille qui l'aimoit tendrement, fut vivement touchée de ſa perte ; mais elle trouva un grand ſujet de conſolation dans ſa bonne vie.

CHAPITRE X.

MADEMOISELLE DE MELEUN *tombe griévement malade : elle va aux eaux de Spa, & recouvre miraculeuſement la ſanté par l'interceſſion de la Sainte Vierge.*

LEs Saints ſont ſujets à toutes les paſſions de la nature humaine : la crainte, la dou-

leur, la triſteſſe & l'ennui aſſiégent leur ame auſſi-bien que celles des impies. Toute la difference qui ſe trouve entre eux, c'eſt que les Saints combatent ces paſſions, & leur reſiſtent avec beaucoup de courage, & que les impies y ſucombent : le corps acable l'eſprit en ceux-ci, & au contraire l'eſprit vif & promt de ceux-là acable le corps. MADEMOISELLE DE MELEUN reçût un coup terrible de la diſgrace & de la mort de Monſieur ſon Pere : car comme d'un côté elle voulut recevoir ces afflictions avec beaucoup de ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, non ſeulement ſans en murmurer & ſans ſe plaindre, mais avec des demonſtrations de joie & des actions de graces ; elle prit tant ſur ſoi, & fit une telle violence à ſes inclinations naturellement tendres & ſenſibles pour tout ce qui regardoit ſa Famille, qu'elle penſa mourir de la peine qu'elle eut à vaincre ſa triſteſſe, & à ſoûmétre la nature à la raiſon, & la raiſon à Dieu.

Elle tomba dans une maladie tres-dangereuſe, qui lui dura un an tout entier ; la jauniſſe ſe répandit par tout ſon corps, & une maigreur étrange la défigura tellement, qu'elle n'étoit plus connoiſſable. On éprouva, mais en vain, toutes ſortes de remedes pour la guerir, & les Medecins aprés avoir épuiſé tous les ſecrets de leur art, furent contraints de l'abandonner. Quelqu'un lui conſeilla neanmoins d'aler aux

eaux de Spa qui ſont dans le Dioceſe de Liége, dont pluſieurs malades recevoient de merveilleux ſoulagemens. Elle entreprit ce voiage, afin de ne rien negliger de tout ce qui pouvoit contribuer à ſa ſanté ; mais ces eaux, au-lieu de lui ſervir, la firent plus malade. On crût ſa gueriſon entiérement deſeſperée ; MADEMOISELLE DE MELEUN jugea bien d'elle-même qu'elle ne devoit plus penſer qu'à la mort, & à revenir chercher le lieu de ſa ſepulture en ſon Chapitre.

Etant en chemin, elle fut inſpirée de paſſer par Tongres, ville du Dioceſe de Liége, ſituée ſur la riviére de Leker, où l'on vient de fort loin en pelerinage pour y honorer la Sainte Vierge, & invoquer ſon ſecours. Elle y ariva un jour aprés midi ; étant deſcendüe de caroſſe, elle voulut auſſi-tôt aler faire ſa priére à la Chapelle de Nôtre Dame ; mais Dieu qui vouloit éprouver ſa foi, permit qu'elle ſe trouvât fermée, & que le Sacriſtain qui en avoit la clef, ne ſe rencontrât point dans la ville. Pendant qu'on le cherchoit, MADEMOISELLE DE MELEUN eut une forte penſée que la Sainte Vierge lui obtiendroit la grace de recouvrer ſa ſanté, ſi elle pouvoit enviſager ſon Image : ce qui fit qu'elle reſolut de ne point ſortir de ce lieu, qu'elle n'eût eu cette conſolation par quelque moien que ce pût être. Mais comme il étoit tard, ſes domeſtiques & tous ceux qui l'acompagnoient, la preſſerent de par-

tir, & de ne pas atendre davantage. Comme elle n'aimoit point à faire de la peine à perſonne, & qu'elle vouloit toûjours ſuivre les inclinations des autres plûtôt que les ſiennes, elle ſe fit aporter promtement un rateau pour lui ſervir d'échelle, qu'on apliqua à une des fenêtres de la Chapelle qui avoit vûe ſur l'Autel de Nôtre Dame, & d'où l'on pouvoit aſſez aiſément enviſager ſon Image miraculeuſe. Elle monta ſur cette machine en ſe faiſant ſoûtenir par les bras; & ce qui eſt de merveilleux, c'eſt qu'elle n'eût pas plûtôt aperçû cette figure, la ſalüant avec beaucoup de reſpect & de confiance en la tres-digne Mere de Dieu, qu'elle ſentit une douceur celeſte couler dans ſon ame, dont les éfets ſe répandant enſuite ſur tout ſon corps, la fortifiérent & la ſoulagerent tellement, qu'elle crût être entiérement guerie. Une faveur ſi particuliére l'obligea à demeurer juſques au lendemain à Tongres pour faire ſes devotions, & y rendre à Dieu ſes actions de graces.

Il parut bien que ſa gueriſon étoit tout-à-fait miraculeuſe: car en peu de jours, avant même qu'elle fût arivée à Mons, ſa ſanté fut ſi parfaitement rétablie, que pluſieurs Chanoineſſes qui vinrent au devant d'elle, la voiant toute autre que quand elle partit, en furent extrémement ſurpriſes, auſſi-bien que tous ceux qui l'avoient vûe au ſortir des eaux, & n'atribuerent qu'à un vrai miracle une convaleſcence ſi

promte & ſi peu eſperée.

Bien-que l'Egliſe ne reconnoiſſe aucune divinité ni aucune vertu dans les Images, on ne ſauroit pourtant pas nier que Dieu ne ſe plaiſe à faire invoquer les Saints en de certains lieux plûtôt qu'en d'autres, par les graces extraordinaires & les gueriſons miraculeuſes qu'il acorde à ceux qui y viennent avec une vraie foi honorer leurs reliques, ou rendre un culte religieux à leurs Images, qui par la repreſentation de leurs perſonnes, & des actions ſaintes de leur vie, nous font ſouvenir de leurs vertus, & nous portent à imiter leurs exemples.

L'Hiſtoire Eccleſiaſtique eſt toute pleine de preuves, que Dieu ſe ſert, quand il lui plaît, des images des Saints pour guerir la maladie des corps, & pour chaſſer les malins eſprits: mais entre toutes ces merveilles il n'y en a point de plus ſurprenante que celles qui ſe ſont operées en preſence de quelques Images de la tres-digne Mere de Dieu.

Le Grand Saint Gregoire aiant fait porter l'Image de cette Reine du ciel & de la terre, dans une proceſſion publique par les rües de Rome, qui pour lors étoit infectée de la peſte, pour en obtenir la délivrance par les puiſſantes interceſſions de la divine Marie, l'on reconnut que l'air ſe purifioit dans tous les lieux où cette ſainte Image étoit portée, Dieu voulant témoigner par ce miracle l'incomparable pureté de ſa bien-

heureuſe Mere, dont la figure ne pouvoit compatir avec aucun air qui fût impur.

Combien de perſonnes ont-elles été touchées, & ont-elles reçû de graces extraordinaires à la ſeule vûe de ces Images, ou en les portant ſur ſoi avec devotion? ce qui n'eſt pas plus dificile à Dieu, que de guerir les malades par l'ombre de Saint Pierre, & par l'atouchement des mouchoirs & des habits des Apôtres.

Il eſt raporté dans l'action quatriéme du ſecond Concile de Nicée, que le demon parut à un Anacorete qui avoit des tentations épouventables contre la pureté, lui diſant que jamais il ne le tenteroit, s'il ceſſoit d'honorer une Image de Marie Mere de JESUS, qu'il avoit en ſa chambre. L'Abé Theodore à qui l'Ermite raconta la choſe, lui dit que cette tentation étoit plus dangereuſe que la premiere; & qu'il valoit mieux pour lui d'être expoſé aux tentations contre la pureté, que de refuſer d'honorer nôtre Seigneur JESUS-CHRÎT avec ſa Mere dans cette Image.

Dans la même action du même Concile, il eſt remarqué qu'un homme poſſedé du diable en avoit été délivré à la vûe d'une Image de Nôtre Dame, le demon confeſſant qu'il ne pouvoit demeurer dans un lieu où l'on honoroit la Sainte Vierge.

On lit encore au même endroit de ce Concile la

la punition miraculeuſe d'un miſerable qui avoit mépriſé une Image de la Sainte Vierge. J'ai crû devoir raporter des traits ſi autentiques pour la conſolation des nouveaux Convertis qui liront cet Ouvrage, parce qu'ils verront que de tout tems les Fidéles ont rendu un culte religieux aux Images des Saints ſans craindre de devenir idolatres.

CHAPITRE XI.

Elle croît en vertus, & embraſſe diverſes œuvres de charité qui regardent le prochain.

MADEMOISELLE DE MELEUN voiant que Dieu lui avoit rendu la ſanté d'une maniére ſi extraordinaire, n'eut pas de peine à ſe perſuader qu'elle étoit obligée par reconnoiſſance à en faire un ſaint uſage, en l'emploiant toute à ſon ſervice, & à lui gagner des ames. Comme l'amour eſt le chemin le plus court & le plus ſûr pour ariver à Dieu, elle excitoit tous les jours dans ſon ame de nouveaux deſirs d'être à lui, & cherchoit inceſſamment de nouvelles inventions d'alumer ce feu ſacré dans tous les cœurs. Elle eût bien voulu que le ſien eût été auſſi grand que tout le monde, & avoir celui de

toutes les creatures enſemble, pour aimer parfaitement cet Eſtre infiniment aimable : mais comme cela ne lui étoit pas poſſible, elle tâchoit d'atirer à l'amour toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, afin de ſupléer par ce moien au defaut du ſien. L'amour divin n'eſt point jaloux comme l'amour profane, il eſt communicatif, & il n'eſt point content, ſi l'objet qu'il aime, n'eſt aimé de tout le monde, & ſi tout le monde n'en eſt aimé. Ce fut pour cela qu'elle établit à Mons une Compagnie de pluſieurs filles de qualité qu'elle s'aſſocia dans l'exercice de ſes bonnes œuvres. Elles s'aſſembloient toutes les ſemaines, & aprés avoir fait des conferences de piété, elles parloient enſuite des moiens de procurer le bien, & d'empêcher le mal dans la Ville ; puis elles ſe diſtribuoient à chacune les œuvres de charité qu'elles pouvoient pratiquer à l'égard des pauvres. Nôtre Chanoineſſe les animoit toutes à la vertu par ſes exemples & par ſes paroles, les exhortant à mener une vie Chrétienne, charitable, penitente, & ſeparée du monde.

Le prochain étoit ainſi le ſecond objet de la charité de MADEMOISELLE DE MELEUN ; en quelque état qu'il fût, elle avoit une tendreſſe pour lui qui n'eſt pas concevable ; rien n'échapoit à ſon zele de tout ce qui pouvoit contribuer à ſon ſoulagement ou à ſon ſalut. Comme elle connoiſſoit le prix des ames qui ont tant coû-

té à JESUS-CHRÎT, les beſoins ſpirituels des pauvres lui faiſoient bien plus de compaſſion que leurs miſeres corporelles ; auſſi s'apliquoit-elle davantage à y remedier.

Dans cet eſprit elle a ſouvent demandé d'être reçüe chez les Filles Penitentes en qualité de Sœur domeſtique, s'ofrant d'aler quêter par la ville les choſes neceſſaires à leur ſubſiſtance. Elle exhortoit tout le monde à faire en ſorte qu'on retirât du vice les filles & les femmes débauchées, en les mettant dans une maiſon, où elles puſſent faire penitence. Elle enviſageoit cette œuvre comme tres-importante à la gloire de Dieu, & à l'edification de l'Egliſe : car rien n'eſt plus conforme aux deſſeins de JESUS-CHRÎT venant en terre, que de travailler à la converſion des pecheurs, un ſeul peché mortel deshonorant plus Dieu, que toutes les actions des Saints ne lui peuvent rendre de gloire.

MADEMOISELLE DE MELEUN a ſenti dés ſon bas âge, que Dieu l'apeloit au ſervice des pauvres, auſſi ſa charité pour eux n'avoit-elle point de bornes ; & on peut dire que cette vertu étoit en elle auſſi vive & auſſi univerſelle à leur égard, que ſa foi l'étoit à l'égard de nos myſteres : car elle s'étendoit dans tous les tems, dans tous les lieux, & ſur toutes ſortes de perſonnes ; elle eût volontiers acheté les ocaſions de les ſecourir. Pendant vingt-deux ans qu'elle a été Chanoineſſe, il s'eſt peu paſſé de jours,

qu'elle ne ſoit alée les viſiter pour leur faire l'aumône, les conſoler, les inſtruire, & leur aprendre à faire un ſaint uſage de leur pauvreté & de leur miſere.

Son atrait particulier étoit pour ceux qui étoient malades dans les Hôpitaux, pour leſquels elle a toûjours eu une tendreſſe de mere. La grace toute pure lui donnoit cette inclination : car naturellement elle avoit une horreur extréme pour la puanteur des Hôpitaux, où elle aloit pourtant tous les jours les ſervir nonobſtant ſes repugnances ; & on peut dire qu'elle faiſoit alors comme un Noviciat de la charité, qu'elle a exercée depuis en Anjou avec tant de grace & de benediction. Tous ceux qui la voioient aler ſi aſſidument aux Hôpitaux, & s'y comporter avec tant de ferveur, lui diſoient qu'elle ſeroit un jour Hoſpitaliére : mais comme elle avoit beaucoup de repugnance à voir les moindres ordures, & à ſentir les mauvaiſes odeurs, elle ne pouvoit pas comprendre qu'il lui fût poſſible de faire ce métier-là toute ſa vie. Neanmoins comme elle deſiroit ardemment de connoître les deſſeins de Dieu ſur elle pour les executer, elle faiſoit faire des priéres par toutes les perſonnes de piété, afin qu'il lui manifeſtât ſa volonté ; & cet Oracle qu'elle conſultoit, ne lui rendoit pas d'autre réponſe, ſinon qu'elle ſeroit un jour Hoſpitaliére.

Dans cette vûë elle eut la penſée de faire

bâtir un Hôpital dans une de ſes Terres, pour y loger les pauvres malades de ſes Paroiſſes ; mais la Providence de Dieu qui la deſtinoit ailleurs, ſe contenta pour lors de ſa bonne volonté.

CHAPITRE XII.

Mort de ſon Frere aîné. Elle vient voir Madame ſa Mere à Abeville pour la conſoler. Elle fait beaucoup d'œuvres de charité envers les pauvres de cette ville & des environs.

NOTRE pieuſe Chanoineſſe travaillant au ſalut du prochain & au ſien propre, & partageant ainſi ſon tems entre l'oraiſon, l'Office, & le ſecours qu'elle rendoit aux pauvres, faiſoit de grans progrés dans la vertu. Mais Dieu qui la vouloit parfaite, lui donnoit toûjours de nouvelles matiéres de l'augmenter par la patience.

Trois de Meſſieurs ſes Freres, ainſi que nous avons dit, étoient à la Cour de France ; l'aîné apelé Ambroiſe de Meleun étoit un jeune Prince bien-fait, fort connu & eſtimé du Roi, il ſembloit qu'il dût un jour rétablir la fortune de ſa Maiſon : mais Dieu qui a ſouvent des deſ-

ſcins tout contraires aux nôtres, permit qu'il mourût à la fleur de ſon âge d'une bleſſure qu'il reçût au ſiége d'Aire en l'année 1641. s'étant avancé trop prés des murs de l'ennemi pour faire paroître ſon grand cœur au ſervice de ſon Prince.

Tant de funeſtes accidens arivez en ſi peu de tems dans la Maiſon d'Epinoy étoient autant de coups mortels qui perçoient le cœur de Madame la Princeſſe d'Epinoy, & qui afligeoient celui de ſa Fille à proportion de la tendreſſe immenſe qu'elle avoit pour ſa Famille.

Comme elle n'avoit point encore été voir Madame ſa Mere depuis ſa diſgrace, elle crût qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de lui aler rendre ſes devoirs dans une ocaſion ſi preſſante, où la nature & la grace s'acordoient enſemble pour lui procurer cette conſolation.

Elle vint donc à Abeville en Picardie, & amena ſes deux Sœurs avec elle. On ne ſauroit exprimer quelle fut la joie de cette bonne Mere voiant ſes cheres Filles, qu'il y avoit prés de ſept ans qu'elle n'avoit vûës, mais particuliérement la Chanoineſſe, qu'elle regardoit comme l'Ange tutelaire de ſa Famille, qui l'avoit ſoûtenüe, & comme tirée de deſſous ſes ruines par ſa prudence, par ſes liberalitez & par ſes ſoins.

Madame la Princeſſe logeoit dans un aparteſment ſeparé du Monaſtere où elle s'étoit reti-

rée, afin de recevoir plus commodément Meſſieurs ſes Enfans qui la venoient voir, & de les entretenir avec plus de liberté, ſans bleſſer les regles de la Communauté.

Nôtre Chanoineſſe, dont la charité avoit toûjours les yeux ouverts pour découvrir les beſoins des pauvres, profita de la facilité qu'elle avoit de demeurer dans la clôture, & d'en ſortir quand bon lui ſembloit, pendant qu'elle fut à Abeville : car elle faiſoit là comme à Mons l'ofice de Madelaine & de Marthe tout enſemble, étant tantôt aux pieds de ſon Epoux dans la contemplation, & tantôt ocupée à le regaler en la perſonne des pauvres qui ſont ſes membres.

On lui donna avis qu'il y avoit aux environs d'Abeville pluſieurs pauvres familles dont la miſere étoit tres-grande ; elle y courut, & on ne peut exprimer avec combien de charité & de tendreſſe elle leur procura tout le ſecours dont elles avoient beſoin pour le corps & pour l'ame. Il y avoit parmi ceux qu'elle aſſiſta, cinq malades dans une chambre, dont la maladie étoit contagieuſe ; ce fût particuliérement à ceux-là qu'elle s'apliqua davantage. Quelque remontrance qu'on lui pût faire du danger où elle s'expoſoit, elle ne voulut jamais prendre aucune précaution, ni ceder à perſonne le ſoin de les ſervir, regardant comme un grand bonheur l'ocaſion d'expoſer ſa vie pour la conſerver à des hommes à qui JESUS-CHRÎT avoit donné la

sienne. Elle aprit aussi que dans le voisinage du même lieu il y avoit grand nombre de pauvres pêcheurs ou mariniers, qui étant demeurez malades manquoient de toutes choses : elle aloit de tems en tems les consoler, & les encourager à la patience ; mais afin de rendre ses exhortations plus agreables & plus utiles, elle y joignoit l'aumône. Son cœur se sentit tellement atendri, & touché de compassion, même de respect pour la misére de ces pauvres gens qui exerçoient le métier des Apôtres, que non seulement elle donnoit abondamment de quoi les faire subsister ; mais elle voulut encore servir de cuisiniére pour leur aprêter à manger. Ainsi cette vertueuse Fille pratiquoit la charité d'une maniére heroïque, & faisoit les fonctions d'une veritable Hospitaliére dans tous les lieux où elle aloit. C'est ici qu'il faut avoüer, que quand la foi de l'Evangile s'est emparée d'un cœur, il n'y a rien qu'elle ne lui fasse entreprendre ; tous les lieux lui sont indiferens, & tous les emplois la contentent : comme elle ne cherche que Dieu, elle est bien assûrée de le trouver par tout, & elle desire de lui plaire en toutes choses. Il est certain, que si dés ce tems-là MADEMOISELLE DE MELEUN eût pû suivre l'atrait qu'elle avoit pour la retraite, la Flandre ne l'auroit jamais revûë ; mais Dieu qui a ses momens, ne lui en avoit pas encore marqué l'heure ; sa presence & sa conduite étoient encore necessaires aux afaires de sa Maison : ainsi

ne voulant rien precipiter, elle atendoit que Dieu lui donnât des ouvertures pour executer le grand dessein qu'elle avoit de quiter tout-à-fait le monde, & d'y vivre inconnüe : car le cours ordinaire de sa Providence est de conduire les ames à ses fins avec beaucoup de force, mais pourtant avec douceur & suavité, sans contrainte & sans violence.

C'est pourquoi aprés avoir demeuré quelques semaines auprés de Madame sa Mere, elle s'en retourna à son Chapitre avec ses deux Sœurs, où étant arivée, sa principale ocupation fut de remplir tous les devoirs d'une parfaite Chanoinesse, de s'aneantir devant Dieu, & dans l'esprit de tout le monde, de vaquer à l'oraison, à l'Ofice divin, & à tous les exercices d'une piété solide & exemplaire.

Ainsi s'écoulerent plusieurs années de sa vie dans une sainte alternative, tantôt à l'Eglise, tantôt à l'Hôpital, & le plus souvent en retraite. Mais enfin voiant, que plus elle fuioit le monde, plus le monde la recherchoit ; que plus elle avoit de mépris & d'aversion pour lui, plus il avoit d'estime & de respect pour elle, en sorte qu'on la venoit visiter & consulter de toutes parts ; que tous les miserables venoient à elle pour être assistez, les pecheurs pour se convertir, les parfaits pour être animez à la vertu, les afligez pour recevoir de la consolation ; en un mot, que tout le monde la respectoit comme une sainte : voiant,

dis-je, que cet aplaudiſſement general flatoit trop les inclinations de la nature, & étoit contraire à celles de la grace; qu'ainſi elle étoit dans un peril continuel & evident de faire naufrage, quelques precautions qu'elle pût prendre : elle crût que deſormais il valoit mieux fuir le monde, que de s'arêter à le combatre à force ouverte. Les avis de ſon Directeur l'aiderent puiſſamment à ſe determiner dans une ocaſion où elle avoit également beſoin de force & de conſeil, ainſi que nous alons voir dans le Livre ſecond.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE FEU MONSIEUR
LE PRINCE D'ESPINOY.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Elle quitte la Flandre : elle retourne à Abeville pour voir Madame sa Mere. Adresse dont elle se sert pour se separer d'elle : elle va ensuite à Paris.

DIEU inspiroit depuis long-tems à MADEMOISELLE DE MELEUN les mêmes sentimens qu'il avoit autrefois donnez à Abraham. Tenez-vous toûjours, lui

disoit-il, en ma presence, je veux vous conduire par les voies de la plus haute perfection; & pour cela je desire que vous quitiez vôtre pays, & que vous vous éloigniez de vôtre parenté. Mais moins heureuse qu'Abraham, elle trouvoit toûjours de grandes dificultez dans l'acomplissement de la volonté de Dieu. Elle avoit bien la foi de ce Patriarche, mais elle n'avoit pas la même liberté de faire son sacrifice. Elle étoit necessaire à sa Famille, son sexe repugnoit à une entrepriſe si hardie, la delicatesse de son temperament, ses maladies continuelles sembloient y former des obstacles invincibles: ainsi elle passa prés de dix ans dans une perplexité étrange. Voiant d'un côté ce que Dieu sembloit desirer de sa fidelité, & ne voiant pas de l'autre les moiens de l'executer, elle étoit dans un état à peu prés semblable à celui du jeune Samuel, que Dieu apeloit par son nom, & qui répondoit chaque fois, croiant que ce fût son Pere: Me voici, que voulez-vous que je fasse? Mais comme ce Prophete, elle retournoit & demeuroit toûjour dans le lieu de son repos, parce qu'elle ne pouvoit pas bien distinguer si la voix interieure qu'elle entendoit, étoit la voix de Dieu, ou bien celle de son ennemi qui la vouloit seduire. Mais enfin Dieu redoubla sa voix vers l'année 1649. & il se fit entendre si distinctement à l'oreille de son cœur, qu'elle ne douta plus que ce fût lui qui parloit, & qu'il ne voulût qu'elle lui don-

nât des marques de ſon obeïſſance.

Que ne peut point la grace ſur un cœur docile ! Elle ſait ſeparer les choſes les mieux unies, & elle ſait unir les choſes les plus diviſées.

Pour ſuivre ſon atrait, MADEMOISELLE DE MELEUN rompit en un moment tous les atachemens qu'elle avoit à ſon pays & à ſa Famille, & elle ſe fit une obligation d'aimer tout ce qui repugnoit davantage à ſes inclinations; en un mot, elle prit une reſolution ſi genereuſe & ſi Chrétienne, qu'elle fera ſans doute l'admiration des ſiécles à venir, comme elle a fait l'étonnement du nôtre.

Toutes choſes étoient aſſez bien diſpoſées du côté de la Flandre pour l'execution de ſon deſſein ; ſes deux Freres étoient parfaitement bien à la Cour du Roi d'Eſpagne, & ſes deux Sœurs en état de ſe paſſer de ſa conduite. Elle avoit par ſa prudence mis ordre à toutes les afaires de ſa Famille ; mais le grand obſtacle qui lui reſtoit à vaincre, étoit la conſideration de Madame ſa Mere : il n'y avoit point d'aparence de lui découvrir le deſſein de ſa retraite, parce qu'elle n'auroit pas manqué de s'y opoſer de toutes ſes forces ; il n'y en avoit point non plus de partir ſans lui dire adieu.

Que fera MADEMOISELLE DE MELEUN dans une conjoncture ſi embaraſſante, où la grace & la nature ſont aux priſes enſemble ? Voici l'adreſſe dont cette Fille Chrétienne & genereuſe

se servit pour se separer de sa Mere avec son agrément & sa benediction. Elle la vint voir à Abeville; & comme depuis long-tems elle étoit fort incommodée d'une fluxion sur les yeux, qui la menaçoit de lui faire perdre la vüe, quelques jours aprés son arivée elle dit à Madame sa Mere, qu'aiant apris à Mons qu'il y avoit de fort habiles Oculistes à Paris, la pensée lui étoit venüe d'y faire un voiage pour les consulter, ceux de Flandres aiant inutilement éprouvé toutes sortes de remedes pour la guerir.

Cette bonne Mere, qui souhaitoit passionnément la santé de sa Fille, donna d'abord dans cette proposition, & pour lui en faciliter l'execution, manda aussi-tôt le Prince d'Epinoy son Fils, qui étoit à la Cour de France, pour la venir prendre, & la conduire à Paris: cependant elle leur fit preparer un équipage. Le Prince ne fut pas plûtôt arivé, qu'il falut partir: ils prirent avec eux un Aumônier, un Valet de chambre, & une Demoiselle. Madame la Princesse qui pensoit que leur voiage devoit être fort court, n'en parut point afligée: mais ce qui la surprit quand ils prirent congé d'elle, ce ne fut pas de les voir à genoux lui demander sa benediction, cette posture étoit ordinaire à ses enfans; ce fut de voir sa Fille toute en larmes à ses pieds, qui ne pouvoit lui dire une parole, parce que les soûpirs & les sanglots de son cœur avoient étoufé sa voix. Cette bonne

Mere ne ſachant pas que cet adieu dût être éternel, ne penetroit point la cauſe de ces ſoûpirs ni de ces larmes. Elle tâchoit de les arêter en diſant à ſa Fille que cette ſeparation ne lui devoit point être ſi ſenſible, puiſqu'elle ne devoit pas être longue ; qu'elle devoit même s'en faire un plaiſir avec elle, dans l'eſperance d'un promt retour à la ſanté. Enfin il falut ſe ſeparer, & nos deux illuſtres Pelerins ſe mirent en chemin vers le commencement de l'année 1649.

MADEMOISELLE DE MELEUN fort perſuadée de la vertu & de l'amitié de Monſieur ſon Frere, crût qu'il étoit important de lui découvrir en ſecret les deſirs ardens qu'elle avoit de ſe donner à Dieu, de quiter tout-à-fait le monde, & de ſe retirer dans quelque pays éloigné où elle pût vivre inconnüe ; que pour cet éfet elle étoit ſortie de Flandres & de ſon Chapitre, dans la reſolution de n'y plus retourner, le priant comme un bon Frere de lui aider à l'executer.

Bien-que cette propoſition parût ſurprenante & tres-hardie au Prince, Dieu permit neanmoins, qu'au-lieu de la rebuter, ou de lui en faire l'execution impoſſible, il la lui rendit aiſée, en lui prométant de l'acompagner par tout où elle iroit, juſques à ce qu'elle fût placée en quelque Maiſon Religieuſe. Ils gagnerent Paris en peu de jours, mais ils n'y ſejournerent pas long-

tems : car aprés que MADEMOISELLE DE MELEUN eut consulté les Medecins sur son mal, & pris quelques remedes, elle jugea à propos de renvoier une partie de son équipage à Madame sa Mere, & de lui écrire une lettre pleine de respect & de tendresse, par laquelle elle la prioit de trouver bon qu'elle lui dît un dernier adieu par écrit, ne l'aiant osé faire de vive voix; que si elle ne lui avoit pas declaré son dessein en partant, ce n'avoit pas été manque de respect ou de confiance, mais seulement par l'aprehension qu'elle avoit de lui faire de la peine ; qu'elle connoissoit trop sa piété, pour croire qu'elle trouvât mauvais que ses enfans suivissent la vocation de Dieu en quelque lieu & en quelque état que ce pût être ; que s'étant sentie pressée de quiter le monde pour mener une vie inconnüe, elle auroit crû être infidéle à Dieu, si elle n'avoit sur cela suivi les mouvemens de sa conscience & de la grace ; qu'aprés tout elle ne doutoit pas que sa conduite ne fût blâmée, mais qu'elle n'avoit point d'autres excuses à lui aporter que ces paroles de JESUS-CHRÎT, qui dit qu'il est venu separer l'enfant d'avec son pere, & la fille d'avec sa mere, & que celui qui prefere l'un ou l'autre à lui, n'est pas digne de lui.

Il est aisé de se figurer quelle fut la douleur que causa cette nouvelle à une Mere qui aimoit tendrement sa Fille : elle fit faire de grandes perquisitions

quiſitions de la route, & dépêcha des couriers pour l'arêter aux paſſages. Mais le Prince ſon Frere qui contribuoit à l'innocente fuite de ſa Sœur, ſût bien la dérober à la vüe de tous ceux qui la cherchoient. Ils ſortirent d'abord de Paris, où ils laiſſérent un coreſpondant afidé pour avoir ſoin de leurs afaires, & leur faire tenir de l'argent.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui ſe ſentoit beaucoup de penchant pour embraſſer l'Inſtitut de la Viſitation Sainte Marie, avoit découvert ſon deſſein, avant que de partir de Paris, à la Superieure de la Viſitation du Faubourg Saint Jaques, nommée la Mere Agnés le Roi, originaire de Flandres, & lui avoit demandé avec le ſecret une lettre de recommandation pour toutes les Superieures de l'Ordre, pour les prier de la recevoir dans leurs Maiſons, ſi elle ſouhaitoit s'arêter chez elles, rendant bon témoignage de ſa probité & de ſes mœurs, ſans parler de ſon nom ni de ſa naiſſance.

La premiére intention du Frere & de la Sœur fut d'aler d'abord à Rome pour viſiter les ſaints Lieux, & y gagner le grand Jubilé, dont l'ouverture ſe devoit faire au commencement de l'année 1650. Pour cet éfet ils ſe rendirent à Avignon, reſolus de paſſer en Italie ; mais ils trouverent des obſtacles à leurs deſſeins qu'ils n'avoient pas prévûs : car les gens de guerre qui

fermoient les passages de leur route, & les chaleurs excessives de l'été les obligerent à retourner sur leurs pas. Ils vinrent à Lyon par le Rône, avancerent jusques aux bords de la Loire, où ils s'embarquerent sans savoir determinément où ils aloient, ni où ils vouloient aler, se laissant conduire à la Providence.

Dieu avoit bien dit à Abraham de sortir de son pays, & de quiter sa famille ; mais il ne lui avoit point marqué quelle route il devoit prendre, ni le lieu où il vouloit qu'il habitât, afin d'exercer sa foi, & de le tenir dans une continuelle dépendance.

C'est ainsi qu'il en agit à l'égard de nos deux illustres Voiageurs. Ils savoient bien que Dieu les avoit fait sortir de leur pays, mais ils ne connoissoient pas encore le lieu où il vouloit qu'ils s'arêtassent ; ce qui fit que MADEMOISELLE DE MELEUN parcourut tous les Monasteres de la Visitation qui sont depuis la ville de Lyon jusques à Tours le long de la riviére de Loire, sans sentir nul atrait pour faire sa residence en aucun de ceux où elle fut reçüe sur la lettre de la Mere le Roi.

CHAPITRE II.

Elle vient à Saumur : elle entre à la Visitation, où elle demeure trois mois. Vertus qu'elle y pratique. Elle y est découverte : elle y fait retraite, & en sort pour aler à la Fleche.

QUE les desseins de Dieu sont admirables, & que les conduites qu'il tient sur ses creatures, sont inconnües aux hommes ! Elles passent de loin la portée de nos esprits, & la foiblesse de nos expressions. Tantôt il se cache, & tantôt il se manifeste ; & quoi-qu'il soit present dans tous les lieux par son immensité, il ne se laisse pourtant pas trouver par tout ; il veut quelquefois que les ames, qui sont plus proches de lui, & qui le portent au dedans d'elles-mêmes, traversent les mers pour l'aler chercher à l'autre bout du monde, & qu'elles demandent comme l'Amante du sacré Cantique : *N'avez-vous point vû celui que mon cœur aime ?*

Les Rois Mages étant sortis de leurs Etats, cherchoient ainsi le Messie à la faveur de l'étoile qui les conduisoit, sans savoir en quel lieu il devoit naître ; ils s'en informoient de tems en tems sur leur route, sans pouvoir l'aprendre ;

& ils marcherent ainſi treize jours, juſqu'à ce qu'enfin l'étoile s'arêtant ſur l'étable de Bethleem, leur fit connoître que c'étoit-là le palais où le Roi qu'ils cherchoient, faiſoit ſa reſidence.

Voilà juſtement la conduite que Dieu tient à l'égard du Prince & de la Princeſſe d'Epinoy : il les fait ſortir de leur pays, & les oblige à entreprendre un long & penible voiage pour le chercher. La foi ſeule comme une autre étoile leur ſert de guide, ils s'informent du lieu où il veut recevoir leurs hommages, ſans le pouvoir connoître, juſqu'à ce qu'enfin ſon aimable providence les fait arêter à l'Hôpital de Baugé en Anjou, comme en une autre étable de Bethleem, pour y recevoir leurs offrandes en la perſonne de ſes Pauvres ; mais auparavant que d'y ariver, il leur fait faire pluſieurs ſtations comme aux Iſraëlites.

MADEMOISELLE DE MELEUN avoit une vüe generale & confuſe, que Dieu demandoit d'elle de grandes choſes pour ſa gloire ; mais elle ne ſavoit pas preciſement ce que c'étoit, ni en quel lieu il vouloit la conduire. Dans cette incertitude aiant apris qu'il ſe faiſoit beaucoup de miracles à Nôtre-Dame de Saumur, & qu'on y aloit de toutes parts pour y honorer & invoquer la Sainte Vierge, elle s'embarqua pour aler en cette Ville, où étant arivée, aprés avoir fait ſes dévotions dans l'Egliſe de Nôtre-Dame

des Ardilliers, & y avoir donné un fort beau diamant, elle fut rendre visite à la Superieure de la Visitation. Entrant dans l'Eglise & dans les Parloirs de cette Maison, elle sentit un mouvement secret d'y demeurer, qu'elle n'avoit point experimenté dans toutes les autres Maisons de l'Institut par où elle avoit passé. Abordant la Superieure qui étoit alors la Mere Claire Madelaine de Pierre, elle lui dit qu'elle étoit une pauvre Demoiselle, qui aiant dessein de quiter le monde, & de se faire Religieuse, desiroit entrer dans son Monastere pour qui elle se sentoit beaucoup d'atraits; que son Parent qui l'accompagnoit, & qui avoit du bien, paieroit sa dot, si elle la jugeoit digne d'être reçüe parmi ses Filles; & en même tems elle lui presenta la lettre de la Mere le Roi, dont nous avons parlé.

La Superieure qui étoit fort sage, reçût sa proposition avec beaucoup d'honnêteté : mais ne voulant pas confier tout d'un coup les pratiques secrétes de la Religion à une personne inconnüe, elle lui proposa de demeurer quelques jours dans une chambre du dehors joignant le Monastere, afin que l'on pût connoître son esprit, & s'assûrer de la sincerité de ses intentions.

L'humilité qui soufre tout, & la charité qui n'a jamais d'empressemens pour l'execution même des meilleures choses, lui firent accepter cette offre. Ces deux vertus qui éclatoient en

MADEMOISELLE DE MELEUN, & qu'elle eût bien voulu tenir cachées dans la ſolitude d'un Cloître, ſe manifeſterent bientôt aux ſeculiers malgré elle. Elle eut beau ſe déguiſer, elle donna tant de marques d'eſprit, de ſageſſe & de piété en ſes actions & en ſes paroles, qu'on fut bientôt perſuadé de la grandeur de ſon merite, quoi-qu'on ne le fût pas encore de celle de ſa naiſſance.

Toutes les Religieuſes charmées du recit qu'on leur fit de ſes vertus, la priérent bientôt aprés d'entrer dans leur Clôture, où elle fut reçüe avec autant de joie & d'afection, qu'elles avoient de deſir de profiter de ſes bons exemples.

On ne ſauroit s'imaginer combien elle fit paroître d'abord de ferveur dans ce Monaſtere; il ſembloit qu'elle en eût pratiqué la Regle toute ſa vie, tant elle avoit d'exactitude à s'en aquiter. Voici la relation qu'en a faite une des Religieuſes, qui merite d'être inſerée dans cet Ouvrage.

MADEMOISELLE DE MELEUN, dit-elle, ne fut pas plûtôt dans nôtre Couvent, que ſa vie y parut tres-exemplaire. Sa vertu n'étoit point commençante, mais heroïque & conſommée. La douceur & l'égalité de ſon eſprit, l'afabilité de ſa converſation charmerent d'abord toutes nos Sœurs, & enleverent la Communauté. La piété ſembloit née avec elle, tant el-

le avoit de penchant & de facilité à en produire les actes. J'ai ſouvent oüi dire à nos Sœurs qui ont eu le bonheur de la voir, qu'elles n'avoient jamais remarqué en perſonne une ſi grande eſtime pour nos ſacrez myſteres, ni une ſi profonde veneration pour les choſes ſaintes. Elle ne regardoit toutes les pratiques de la Religion, même les moindres, qu'avec un reſpect tout extraordinaire, les jugeant propres à conduire les ames à une haute perfection.

Comme elle étoit entrée en nôtre Couvent ſur le pied d'une perſonne qui y cherchoit une honnête retraite, on lui voulut donner une Religieuſe pour la ſervir, mais jamais elle n'y voulut conſentir : elle ſe ſervoit elle-même dans les choſes les plus baſſes & les plus humiliantes, comme de faire ſon lit, & balaier ſa chambre. On l'a ſouvent ſurpriſe balaiant ſa cellule à genoux par un principe de mortification & d'humilité. Elle s'étudioit à obſerver toutes nos pratiques & maximes religieuſes, & ſuivoit la Communauté dans tous les exercices ſpirituels, ſe trouvant comme la derniére des Novices la premiére à l'Ofice du Chœur & à l'oraiſon. Enfin, pour dire tout en un mot, toutes ſes actions donnoient de l'émulation aux Religieuſes les plus ferventes, & faiſoient confuſion aux plus tiédes.

Comme on la voioit dans une ferveur ſi extraordinaire, on ne pût refuſer à ſes priéres

d'aſſiſter aux exercices du Noviciat, dont elle s'aquita avec tant de modeſtie, de regularité & d'obéïſſance, qu'on la propoſoit ſouvent pour exemple aux Novices. Voilà ce qu'elle fit dans ce Monaſtere.

Le Prince d'Epinoy voiant que ſa Sœur y vivoit tres-contente, & qu'elle étoit extrémement conſiderée de toute la Communanté, paia d'abord ſix mois de ſa penſion, dans le deſſein de demeurer tout ce tems-là à Saumur avec elle; voulant éprouver ſi la volonté de ſa Sœur ne ſeroit point changeante, & ſi cette demeure ne lui paroîtroit point ennuieuſe, ou deſagreable. Il la voioit tous les jours aux Parloirs, ſans pourtant que ſes viſites & leurs entretiens prejudiciaſſent le moins du monde aux reglemens de la Maiſon, MADEMOISELLE DE MELEUN aiant la fidelité de quiter ſon Frere toutes les fois que la cloche l'apeloit à quelque exercice.

Elle goûtoit en ce lieu des delices infinies, dans la penſée d'y pouvoir vivre inconnüe le reſte de ſes jours; tellement qu'aprés trois mois elle preſſa ſon Frere de conſentir qu'elle prît l'habit de Religieuſe, & qu'elle demandât à faire ſon année de Probation. Mais le Prince qui étoit fort ſage, la pria de ne rien precipiter, & d'atendre; lui repreſentant les grans embaras où une retraite legere & trop empreſſée pouvoit jeter une fille de ſa qualité, éloignée de ſa Fa-

mille. Elle ſuivit ſes conſeils, & peu de tems aprés elle vit bien qu'ils étoient conformes aux deſſeins de Dieu ſur elle : car ſon aimable providence qui la deſtinoit ailleurs, la fit ſortir de ce Monaſtere d'une maniére auſſi promte, qu'elle fut imprévüe. Voici comment.

Un homme de qualité paſſant par Saumur vint voir la Mere de Pierre qui étoit de ſa connoiſſance. Pendant qu'ils parloient enſemble, MADEMOISELLE DE MELEUN, qui n'eût pas voulu faire la moindre choſe ſans pratiquer l'obéïſſance, vint lui demander quelque permiſſion. Ce Cavalier qui l'avoit vüe à Mons, la reconnut, & aprit à la Superieure ſon nom & ſa qualité. C'en fut aſſez pour lui faire naître le deſir de ſavoir le reſte de l'Hiſtoire de cette Etrangere, que ſon air & ſes maniéres lui avoient déja bien fait douter être toute autre qu'elle ne paroiſſoit. Elle écrivit auſſi-tôt à la Superieure du Faubourg Saint Jaques, dont MADEMOISELLE DE MELEUN lui avoit rendu la lettre, pour ſavoir la verité de ce qu'on lui en avoit dit.

Peu de tems aprés que la Mere Agnés le Roi eut reçû celle de la Mere de Pierre, la feüe Reine Mere du Roi vint en ſon Monaſtere. Cette Superieure ravie de ce que ſon Inſtitut poſſedoit une perſonne auſſi vertueuſe & auſſi illuſtre que MADEMOISELLE DE MELEUN, lût à Sa Majeſté la lettre qu'elle avoit reçüe de Sau-

mur, ne croiant plus être obligée au ſecret qu'elle avoit promis, ni qu'il falût faire un myſtere de la retraite de MADEMOISELLE DE MELEUN aprés cette découverte. La Reine qui connoiſſoit fort ſa Famille, & qui avoit entendu parler de ſa vertu, fut bien-aiſe de cette nouvelle ; & ſur ce que la Mere le Roi lui dit qu'on parloit alors d'établir une Maiſon de leur Inſtitut en Flandres, Sa Majeſté jugea avec elle que MADEMOISELLE DE MELEUN ſeroit tres-propre pour en aler jeter les fondemens ; ſa naiſſance, ſon credit & ſa vertu étant capables de donner beaucoup de poids à cet œuvre, joint que ce ſeroit faire tres-grand plaiſir à ſes Parens, que de la raprocher de ſa Famille.

Toute la dificulté étoit de lui faire agréer ce deſſein : la Reine voulut bien ſe charger du ſuccés de la negociation, qu'on croioit devoir immanquablement réüſſir, puiſque Sa Majeſté s'en mêloit. On deputa de ſa part le Pere Hilarion Carme Déchaux, frere de la Mere le Roi, pour propoſer la choſe à MADEMOISELLE DE MELEUN, & la prier de changer de demeure, & non pas d'inclination pour l'Inſtitut. Ce Religieux vint à Saumur, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit la perſuader qu'il s'agiſſoit en cette affaire de la gloire de Dieu & du bien de l'Ordre de Sainte Marie, qui lui en ſeroit éternellement redevable. Cette ambaſſade cauſa un ennui inconcevable à MADEMOISELLE DE

MELEUN, & la jeta dans un étonnement d'où elle eut toutes les peines du monde à revenir, voiant par là son secret découvert & toutes ses mesures rompües. Elle regarda l'honneur qu'on lui faisoit, comme une tentation du demon, qui jaloux de son bonheur vouloit déja lui faire perdre le fruit de sa chere solitude, en la retirant de la vie cachée dont elle commençoit à goûter les douceurs. Elle eut recours à Dieu dans cet embaras, & aprés l'avoir consulté dans l'oraison, elle remercia la Reine de l'honneur qu'elle lui faisoit, s'excusa d'entreprendre un dessein qui étoit au dessus de ses forces, & qu'elle croioit contraire à ceux que Dieu avoit sur elle, & renvoia ainsi le Pere Hilarion satisfait de ses raisons.

Aprés que ce grand éclat fut passé, MADEMOISELLE DE MELEUN pensa serieusement aux moiens de sortir de ce Monastere sans qu'on sût où elle devoit aler, voulant encore faire une tentative pour fuir le monde qui la venoit chercher par tout.

Mais afin de ne rien faire avec precipitation, & de ne pas suivre les premiers mouvemens de la nature dans une afaire où la grace seule devoit avoir part, elle pria la Superieure de lui faire venir un Pere de la Compagnie de JESUS pour faire une retraite sous sa conduite. La providence de Dieu voulut que le Pere du Breuïl, de la même Compagnie, homme fort spirituel &

experimenté dans la direction des ames, fût alors ocupé à faire faire les mêmes exercices aux Urſulines de Saumur. La Mere de Pierre lui manda qu'une perſonne de qualité & de piété qui étoit dans ſa Maiſon, deſirant faire retraite pour conſulter Dieu ſur ſa vocation à l'Inſtitut, elle le prioit de lui venir rendre ce bon ofice le plûtôt qu'il pouroit.

Ce Pere a dit plus de dix ans aprés, qu'en liſant cette lettre il eut une forte penſée que ce n'étoit pas dans l'Inſtitut de la Viſitation que Dieu apeloit la perſonne dont on lui parloit ſans la connoître ; mais que c'étoit dans la Congregation des Hoſpitaliéres de Saint Joſeph qui ne faiſoit que de naître. Il vint donc voir MADEMOISELLE DE MELEUN, qui lui communiqua avec beaucoup de confiance & d'ouverture toutes ſes diſpoſitions interieures, preſentes & paſſées, & ſur tout les mouvemens preſſans que Dieu lui donnoit pour la vie cachée : elle lui découvrit tout ce qu'elle avoit fait juſqu'alors pour les ſuivre, les obſtacles qu'elle y avoit rencontrez, & generalement tout ce qui pouvoit contribuer à lui faire diſcerner les voies de Dieu ſur elle, lui proteſtant qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre & à tout ſoufrir pour acomplir ſa volonté, quand elle lui ſeroit connüe. C'eſt ainſi que les ames que JESUS-CHRIST apelle à la perfection, doivent choiſir un ſage Directeur, lui découvrir leurs penſées, & ſuivre

ſes conſeils, afin de ne ſe pas égarer dans les voies de Dieu, parce que les perſonnes les plus éclairées ſont aveugles en ce qui les regarde, & ont beſoin d'un guide.

Ce Pere qui avoit beaucoup d'experience & de lumiéres, ne voulant rien precipiter, lui dit qu'il faloit aler lentement dans une afaire de cette importance. Il commença par lui faire faire ſa retraite de dix jours, ſans lui permétre de reflechir ſur la peine que lui avoit cauſé l'Envoié de la Reine, lui diſant que Dieu qui avoit bien ſû cacher Alexis à ſes parens au milieu de ſa famille, trouveroit bien, ſi c'étoit ſon bon plaiſir, le ſecret de la faire vivre inconnüe dans une terre étrangere, quoi-qu'on y eût apris ſon nom & ſa naiſſance. L'ordre qu'il lui donnoit de ne point s'arêter volontairement à la peine & à l'embaras où elle ſe trouvoit, étoit fort ſage : car rien n'eſt plus capable d'empécher l'ouvrage de Dieu dans une ame, que le trouble, l'empreſſement & l'inquiétude. Il faut être indiferent à tout, & tenir ſon eſprit également balancé entre les choſes que l'on ſouhaite, & celles que l'on craint, afin qu'un ſage Directeur puiſſe mieux démêler les mouvemens de la grace d'avec ceux de la nature & de l'amour propre, qui font ſouvent prendre le change.

Enfin, aprés avoir l'un & l'autre fait beaucoup de priéres, de jeûnes & de mortifications, le

desir de mener une vie cachée redoublant toûjours, & preſſant de plus en plus MADEMOISELLE DE MELEUN, le Pere du Breuïl connut manifeſtement que Dieu vouloit qu'elle ſortît de la Viſitation de Saumur ; & qu'elle n'entrât en aucune des Maiſons de l'Inſtitut, où l'on commençoit à l'honorer & à la connoître.

La dificulté étoit de trouver un lieu propre à ſeconder les deſſeins de la grace, & où elle pût être ſans éclat & ſans eſtime de la part du monde.

Le Pere du Breuïl la voiant indeterminée de ce côté-là, lui dit qu'il y avoit à la Fleche, Ville diſtante de douze lieües de Saumur, pluſieurs Couvens de Religieuſes, qui vivoient dans une grande regularité ; que ſi elle avoit agreable d'y aler demeurer, il lui donnoit parole qu'on ne s'informeroit nullement de ſa qualité ni de ſon nom, ſur le ſeul témoignage qu'il rendroit de ſa perſonne ; & qu'ainſi elle pouroit y vivre inconnüe conformément à ſes deſirs.

Cette propoſition parut avantageuſe à la Princeſſe, & excita en elle la curioſité de ſavoir quels étoient ces Monaſteres. Il lui nomma d'abord celui de la Viſitation, parce qu'il avoit remarqué que ſon cœur avoit beaucoup de penchant pour cet Inſtitut ; mais elle lui dit ſans heſiter, qu'il n'y faloit plus penſer, parce qu'aprés ce qui s'étoit paſſé à ſon ocaſion depuis peu de

jours à la Visitation de Saumur, il lui seroit impossible de vivre inconnüe à la Visitation de la Fleche. Il continua donc à lui dire qu'il y avoit aussi un Couvent de Cordeliéres, un autre de l'Ordre de Fontevrauld, & un troisiéme de Filles de Nôtre-Dame, autrement apelées de l'*Ave Maria*; qu'elle pouvoit choisir l'un des trois, sans crainte de se tromper, parce qu'elles vivoient toutes dans l'observance parfaite de leurs Regles. En lui nommant ces Maisons, il afecta de lui dire la fin de l'Institut de chacune, la diference de leurs pratiques & de leurs constitutions, afin de mieux découvrir les mouvemens de son cœur, & de voir si le pressentiment qu'il avoit eu de la vocation de cette Fille, se trouveroit veritable.

MADEMOISELLE DE MELEUN ne répondoit rien à tout le discours du Pere, & elle demeura quelque tems en suspens comme une personne à qui on aporte beaucoup de raisons pour lui faire embrasser un parti, & qui en atend encore de plus fortes pour se determiner.

Le Pere du Breuïl jugea bien que ce profond silence étoit une marque de l'éloignement, ou du peu de penchant qu'elle avoit pour tous ces Monasteres; c'est pourquoi il lui ajoûta qu'il y avoit encore à la Fleche une Maison naissante de Filles Hospitaliéres érigées sous le titre de la Congregation de Saint Joseph, qui faisoient

profession de servir les Pauvres dans les Hôpitaux gratuitement, sans faire de vœux solennels, ni garder la Clôture ; que Dieu avoit beaucoup répandu de graces & de benedictions sur cet établissement : car quoi-qu'il ne fût encore, pour ainsi dire, que dans le berceau, il en étoit déja sorti plusieurs bons sujets qui étoient alées établir d'autres Hôpitaux en divers lieux du Roiaume, & même hors le Roiaume en Canada. A ces mots MADEMOISELLE DE MELEUN interrompit ce Pere, & ses paroles exprimant sa joie : *C'est-là*, dit-elle, *où Dieu me veut, il ne faut plus chercher ailleurs où me placer.* Le Pere du Breuïl fut ravi de ce qu'elle avoit ainsi prevenu ses desirs, voiant que la pensée qu'il avoit eüe, commençoit à se verifier. Aprés s'être informé à fond des sentimens qu'elle avoit pour les Pauvres, & des dispositions corporelles qui sont necessaires pour les servir dans un Hôtel-Dieu, il lui fit esperer qu'elle seroit reçüe dans celui de la Fleche. Cette esperance dissipa toutes ses craintes, & rendit le calme à son cœur : elle ne pensa plus qu'à benir Dieu de ses grandes misericordes, & à le remercier des soins amoureux qu'il prenoit d'elle.

Le Pere du Breuïl lui dit en la quitant, que comme son nom étoit fort connu, il la feroit découvrir, si elle ne le changeoit. C'est pourquoi il lui conseilla de se faire apeler Mademoiselle de la

la Haie, faisant allusion au nom d'Epinoy, parce que les épines se trouvent dans les haies. Elle le prit autant par humilité que par obéïssance; & c'est d'où vient qu'on l'a apelée dans le monde jusques à sa mort Mademoiselle de la Haie, & dans sa Maison la Sœur de la Haie. Le Prince son Frere changea aussi son nom, & se fit apeler Monsieur de Baumé.

Au sortir de sa retraite elle parut toute remplie de Dieu & toute embrasée de son divin amour; & ce ne fut pas sans raison qu'on crût qu'elle y avoit reçû des faveurs extraordinaires: car suivant les memoires que les Religieuses de la Visitation de Saumur nous ont donnez, elle ne parloit plus que d'union avec Dieu & de dégagement des creatures. Ce feu de la charité qui étoit caché au dedans de son ame, parut au dehors par un petit écrit qu'elle communiqua à une des Religieuses; & bien-qu'elle l'atribuât à une autre personne, il est certain qu'il contenoit les veritables sentimens de son cœur, & les resolutions de sa retraite qu'elle avoit dressées en ces termes en forme de priére.

Mon Dieu, détrompez mon cœur; faites, s'il vous plaît, que les creatures me rebutent, qu'elles s'enfuient quand je les chercherai, qu'elles me servent d'épines & de tourment, qu'elles me paient d'ingratitudes, afin qu'étant desabusée d'elles, je vous puisse paier librement & volontairement le tribut d'amour que je vous

dois, que vous demandez de moi, & que je desire vous rendre pendant toute l'éternité.

Cette priére contient en peu de mots les moiens de la plus haute perfection de l'Evangile, qui consiste dans la separation des creatures & dans l'atachement au Createur par la voie de l'amour, des mépris & de la croix. Dieu a tant donné d'onction & de graces à ce petit écrit, qu'il s'en est fait quantité de copies qui ont été répandües en divers lieux du Dioceſe d'Anjou, tout le monde en desire avoir, & perſonne ne le lit avec atention ſans ſe ſentir porté à Dieu.

CHAPITRE III.

Elle ſort de la Viſitation de Saumur : elle va demeurer à l'Hôpital de la Fleche : ſon équipage. Breve deſcription de la Fondation de cet Hôpital. Vertus qu'elle y pratique, & comment elle en ſort.

DIEU pouroit bien tout d'un coup manifeſter ſes volontez aux hommes, s'il l'avoit agreable ; mais ſouvent pour éprouver leur foi, & exercer leur patience, il ne les leur dévelope que l'une aprés l'autre : il faut demander

long-tems avant qu'il acorde l'éfet de nos priéres, & il faut plus d'une fois fraper à sa porte avant qu'il ouvre. Mais ce qui est de surprenant, & ce qui rend ses voïes tres-dificiles à connoître, c'est qu'il inspire quelquefois des desirs tout contraires à ses desseins : car tel est apelé à demeurer dans le monde, à qui il fait souhaiter ardemment la solitude, comme à Saint Gregoire Pape ; & tel a vocation pour entrer dans un Monastere, qui n'est pas apelé pour y demeurer : de sorte que ce qui paroît en plusieurs personnes legereté & inconstance aux yeux des hommes, est une grande sagesse, & une parfaite obéïssance à la volonté de Dieu. Voilà justement la conduite que Dieu a tenüe sur MADEMOISELLE DE MELEUN : il lui a inspiré de commencer certaines choses, dont il ne vouloit pas l'execution ; & il l'a fait sortir de diferens lieux, où elle étoit entrée par son ordre.

Lorsque le Pere du Breuïl fut de retour à la Fleche, il ne manqua pas de proposer nôtre Inconnüe aux Hospitaliéres qui avoient toutes beaucoup de confiance en lui, parce qu'il étoit leur Directeur, & avoit eu grande part à leur établissement. Il leur en dit tant de bien, qu'il les persuada aisément de la recevoir ; mais à condition seulement qu'elles ne s'informeroient jamais de son nom, de sa qualité, ni du lieu de sa naissance, les asûrant qu'il leur répondoit de sa dot, de sa vertu & de sa capacité pour leur

emploi. Il n'en falut pas davantage pour leur faire desirer ardemment la personne dont il leur faisoit tant de recit, & un si grand mystere.

En même tems il manda à MADEMOISELLE DE MELEUN à Saumur, qu'elle devoit partir en diligence & en secret. Cette nouvelle lui donna une joie sensible, elle en fit part à son Frere, lequel la voiant determinée d'aler faire une seconde tentative aux Hospitaliéres de la Fleche, dit à la Mere de Pierre, que quelque afaire leur étant survenüe, ils étoient obligez de quiter sa Maison. MADEMOISELLE DE MELEUN sortit donc de ce Monastere aprés trois mois de sejour, où elle laissa un regret extréme de sa perte, une haute idée de sa vertu, & un souvenir tres-particulier de ses bienfaits: car elle leur donna le reste de sa pension, des perles & des pierreries qui valoient un prix considerable.

Avant que de partir, ils furent tous deux visiter l'Hôpital & les Pauvres de Saumur, pour voir s'il y auroit lieu d'y faire du bien dans la suite; ils se mirent aprés en chemin, & arriverent à la Fleche, Ville d'Anjou, située sur la riviére du Loir, tres-agreable, & bien peuplée, où il y a un Presidial, & le plus beau College qui soit en France, fondé par Henri le Grand, qui donna au commencement de ce siécle sa Maison aux RR. PP. Jesuites, pour y instruire la jeunesse.

En l'année 1643. la Congregation des Hoſpitaliéres de S. Joſeph commença en cette Ville d'une maniére fort particuliére, & qui marque les ſoins amoureux de la divine Providence ſur les Pauvres.

Il n'y avoit alors à la Fleche, pour tout Hôpital qu'une eſpéce de grange, une Chapelle tres-mal propre, cinquante écus de rente, & un tres-grand deſordre dans l'adminiſtration du ſpirituel & du temporel. Des perſonnes de piété touchées de la miſére & des beſoins des Pauvres, ſouhaiterent y remedier : mais la choſe paroiſſoit impoſſible, ſans avoir des Hoſpitalieres qui en priſſent le ſoin. On députa vers celles de Diépe & de Vannes pour leur demander quelques ſujets : mais aiant apris l'état des choſes, elles refuſerent d'y en envoier.

Il y avoit en ce tems-là à la Fleche une fille de condition nommée Mademoiſelle de la Fere, fille d'une grande piété, qui avoit un atrait ſingulier pour l'oraiſon, & à qui Dieu faiſoit beaucoup de graces. Ses Directeurs la voiant ſeparée du monde, & apliquée à Dieu, lui avoient ſouvent conſeillé d'entrer dans un Cloître ; mais elle étoit tombée malade juſqu'à quatre fois, lorſqu'elle avoit voulu executer ce deſſein : ce qui lui fit connoître que Dieu l'apeloit ailleurs. Comme elle étoit ſans ocupation dans ſa Famille, on lui propoſa de prendre le ſoin des Pauvres de l'Hôpital, à quoi elle conſentit. Dans ce même tems Mademoiſelle de Ribere,

Fille d'honneur de Madame la Princeſſe de Condé, tomba griévement malade à Paris. Le Pere Bernard, dit le Pauvre Prêtre, en qui elle avoit confiance, lui dit que ſi elle faiſoit vœu de quiter le monde, elle recouvreroit la ſanté : elle le fit, & fut guerie. Pour l'executer, elle vint dans un Monaſtere aſſez prés de la Fleche pour s'y conſacrer à Dieu : mais ne ſe ſentant pas d'inclination pour y demeurer, on lui propoſa de ſe joindre à Mademoiſelle de la Fere, dont la vertu & les emplois lui étoient connus. Elle ne crût pas pouvoir mieux acomplir ſon vœu qu'en ſuivant ſon exemple. Une troiſiéme Fille, nommée Foureau, s'aſſocia auſſi à elle, & le jour de la Sainte Trinité elles alerent toutes trois demeurer à l'Hôpital pour prendre ſoin des Pauvres. En peu de mois dix autres Filles ſe joignirent à elles. Les Jeſuites qui les conduiſoient, les ſeconderent beaucoup dans l'execution de cette entrepriſe. On leur dreſſa des Conſtitutions que Monſeigneur l'Evêque d'Angers, Meſſire Claude de Rüeil, aprouva le 25. Octobre 1643. aprés avoir erigé de nouveau le 19. du même mois l'Hôtel-Dieu & la Communauté de ces Filles ſous le titre de S. Joſeph. Le Pape Alexandre VII. par ſon Bref du 10. Janvier 1666. verifié en Parlement le 30. Aouſt 1667. a aprouvé leur Congregation & leur Inſtitut, & a de plus declaré, que les Hoſpitaliéres ſorties de l'Hôtel-Dieu de la Fleche pour aler à

Earundem Exponentiũ Congregationem & Inſtitutum autoritate Apoſtolica

Nîmes, à Baugé, à la Val, à Moulins & à Mont-Real en la Nouvelle France, ſont veritablement Religieuſes, aiant fait les trois vœux ſolennels, & embraſſé la clôture ſous la Regle de S. Auguſtin. Voilà comme la Congregation des Hoſpitaliéres de S. Joſeph a pris naiſſance.

tenore Præſentium confirmamus & approbamus, ipſaſque Exponentes veras eſſe Religioſas declaramus.

Toutes celles qui étoient alors à la Fleche, étant prévenuës d'une grande eſtime pour le merite de la Sœur de la Haie, lui firent le plus favorable acüeil du monde; mais elles furent extrémement ſurprifes de la voir entrer chez elles en équipage d'une ſervante : car elle avoit un habit d'un gros drap gris, un bonnet de laine ſur ſa tête, les cheveux ras, & du clou ſous ſes ſouliers. Quelqu'une lui aiant demandé ſon nom, elle répondit qu'elle s'apelloit Anne de la Terre. Tout cela n'empéchoit pas pourtant qu'on n'aperçût à travers cet extérieur ſi pauvre, un certain air de grandeur, des maniéres aiſées qui la faiſoient diſtinguer du commun : & quoiqu'elle s'étudiât à ſe cacher avec autant de ſoin, que les femmes en prennent ordinairement pour ſe faire paroître, elle ne pût ſi bien faire, qu'on ne vît dans ſa valiſe quantité de linge d'une Hollande tres-fine, qu'elle donna enſuite à l'Egliſe pour faire des nappes d'Autel & des aubes, priant la Superieure de lui faire donner du linge & des chemiſes de la Communauté, comme on faiſoit chaque ſemaine à toutes les Sœurs;

& lorſqu'elle pouvoit choiſir ſans qu'on la vît, elle prenoit toûjours les plus groſſiéres, & celles qui étoient pleines de piéces & les plus incommodes. Voilà par où elle commença ſon entrée à la Fleche.

Monſieur de Baumé ſe mit en penſion avec le Confeſſeur de la Maiſon, ainſi qu'il avoit fait à Saumur, afin de voir ſi ſa Sœur pouroit bien s'acoûtumer en ce lieu-là. Il ne fut pas long-tems ſans connoître que ſon cœur s'y trouvoit dans ſon centre, parce qu'elle y avoit des Pauvres à ſervir, qui avoient toûjours fait, aprés Dieu, l'objet de ſes plus tendres complaiſances. D'ailleurs, l'exemple des Hoſpitaliéres étoit un grand charme pour elle : car bien-que leur Congregation ne fît encore que de naître, ſes commencemens valoient bien le progrés de pluſieurs Maiſons Reguliéres, Dieu répandant viſiblement une grande abondance de graces ſur leurs travaux. Car il y avoit alors vingt-cinq Filles dans le Noviciat, dont la ferveur étoit toute extraordinaire dans les choſes même les plus communes.

La Sœur de la Haie ne doutant point que Dieu ne l'apelât à cét Inſtitut, demanda d'abord, qu'on la reçût à faire ſon année de Probation avec les autres. Les diſpoſitions admirables qu'on voioit en elle, & le témoignage que le Pere du Brüeil rendoit de ſon merite, lui firent aiſément acorder cette grace.

Rien n'étoit plus édifiant, que de lui voir embrasser, tous les exercices du Noviciat avec la regularité & la soûmission de la plus jeune Novice. Jamais on n'a tant vû de ferveur, de modestie, d'humilité, d'obéïssance, de mortification & de charité, qu'elle en fit paroître en cet Hôpital.

Le changement de nouriture, l'air du pays, qui est extrémement vif & subtil, les éforts continuels qu'elle se faisoit pour prendre toûjours sur soi, causerent en peu de mois une telle alteration dans tout son temperament, qu'elle tomba dangereusement malade d'une inflammation de poitrine, acompagnée d'une fiévre violente. On n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au rétablissement de sa santé; mais tous les remedes sembloient augmenter son mal, au-lieu de le diminuer. Dieu, sans l'ordre duquel il n'arive rien dans le monde, avoit sans doute de grans desseins sur cette maladie: car il s'en servit pour la faire sortir de l'Hôpital de la Fleche, afin qu'elle alât établir celui de Baugé, ainsi que nous alons voir dans le troisiéme Livre de cette Histoire.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE FEU MONSIEUR
LE PRINCE D'EPINOY.
LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Commencement de la Fondation de l'Hôpital de Baugé. Circonſtances merveilleuſes de cette Fondation. Dieu ſe ſert de Marthe de la Beauſſe pour l'entreprendre. La foi, le Zele & la charité de cette Fille.

LES éfets de la providence de Dieu ſont toûjours admirables ; mais il y a de certaines ocaſions, où elle éclate d'une maniére extraordinaire. La Fondation

de l'Hôtel-Dieu de Baugé, au ſervice duquel Dieu avoit deſtiné nôtre ſainte Fille, eſt de cette ſorte ; & peut-être qu'il n'y a gueres eu d'établiſſement ſemblable, dont les événemens aient été plus ſinguliers, & les circonſtances plus merveilleuſes. Car que Dieu ait été chercher au milieu de la Flandre une Princeſſe, pour être Fondatrice de cet Hôpital, qu'il l'ait fait traverſer preſque toute la France pour la faire venir demeurer dans un petit canton de l'Anjou, & y ſervir les Pauvres ; cela n'eſt pas aſſûrément du cours ordinaire de la Providence : il y a en cela quelque choſe qui paſſe le commun de ſes ouvrages, & qui merite ſans doute nos atentions. C'eſt pourquoi afin d'en faire mieux découvrir les merveilles au Lecteur, & le porter enſuite à benir Dieu, & à ſe confier aux ſoins amoureux & paternels de cette même Providence, il faut prendre la choſe de plus loin, & par une digreſſion qui ne ſera pas ennuieuſe, faire voir tout d'une vûë, le commencement, le progrés & l'achevement de cet Hôtel-Dieu, où MADEMOISELLE DE MELEUN a paſſé trente ans dans la pratique de la charité la plus pure & la plus parfaite qu'on puiſſe exercer ſur la terre ; & où enfin elle a fini ſes jours, & achevé ſon ſacrifice par une mort auſſi precieuſe devant Dieu, que ſa vie a été ſainte devant les hommes.

Baugé eſt une ville de l'Anjou, à huit lieües

d'Angers, bâtie par Foulques Nera Comte d'Anjou, l'an 996. assez agreable, & bien peuplée, où il y a un Clergé considerable, une Jurisdiction & Barre Roiale, dont le ressort est fort étendu, quantité d'Oficiers du Roi, un Couvent de Capucins, & un de Religieuses Benedictines Mitigées soûmises à l'autorité de l'Evêque. Il y a cinquante ans qu'il n'y avoit point d'Hôtel-Dieu, quoi-qu'il y eût beaucoup de Pauvres. Quelques personnes de piété & de consideration en voiant alors la necessité, desiroient ardemment qu'on y en bâtit un. L'on en avoit plusieurs fois proposé le dessein aux Assemblées de Ville, on l'avoit agreé, & il sembloit même qu'on trouvoit des moiens assez faciles pour l'executer. Cependant, il naissoit toûjours quelque obstacle, lorsqu'on étoit prêt à commencer, qui rendoit tous ces projets inutiles.

Dieu qui se plaît à faire éclater sa puissance dans le neant & dans la foiblesse de sa creature, suscita une bonne Fille nommée Marthe de la Beausse, pour entreprendre seule ce grand ouvrage, que des gens riches & entendus n'avoient pû faire réüssir. Elle étoit sortie de parens fort charitables, qui lui inspirerent dés le bas âge beaucoup de tendresse & de compassion pour les Pauvres, & qui par une coûtume tres-loüable, que tous les parens devroient imiter pour acoûtumer leurs enfans à faire l'aumône, faisoient distribuer par ses mains leurs charitez

aux Pauvres. Elle de ſon côté ſe privoit ſouvent de ſes petits beſoins pour avoir plus abondamment de quoi les aſſiſter.

Comme elle fut long-tems fille unique, ſa mere qui l'aimoit tendrement, voulut la marier à un jeune homme qui lui ſembloit un parti avantageux pour elle. Marthe qui n'avoit alors qu'onze à douze ans, & qui vouloit être Religieuſe, reſiſta d'abord de toutes ſes forces à ſa mere : elle lui repreſenta cent fois qu'elle vouloit toûjours demeurer vierge, & cent fois elle ne fut point écoutée. Comme elle étoit ſimple, & qu'elle croioit être obligée en conſcience de ſe marier pour obéïr à ſes parens, elle conſentit enfin de fiancer ce jeune homme, à condition pourtant qu'elle ne l'épouſeroit de deux ans, croiant, ainſi qu'elle l'a declaré depuis, qu'avant ce tems-là elle mourroit d'ennui, & qu'ainſi elle ne ſeroit point mariée.

Les deux ans ne furent pas plûtôt expirez, que ſa mere la preſſa de donner les mains à la concluſion de ſon mariage. La Fille en qui le deſir de quiter le monde avoit augmenté avec l'âge, y fit paroître plus d'opoſition que jamais, aiant été d'ailleurs confirmée dans ſon deſſein par l'avis de pluſieurs perſonnes de ſavoir & de piété qu'elle avoit conſultées ſur ſa vocation, entre-autres par un Capucin grand ſerviteur de Dieu, lequel étant venu prêcher le Carême à Baugé, lui avoit dit qu'il faloit plûtôt obéïr à

Dieu qu'aux hommes, & que ſa grace lui donnant des mouvemens ſi forts pour la retraite, elle devoit bien prendre garde d'en ſuivre de contraires.

Le jeune homme que l'on faiſoit agir, piqué d'ailleurs de ſon refus, la fit apeler devant l'Oficial d'Angers pour la faire condamner de l'épouſer ſuivant ſes promeſſes. Sa mere la mena elle-même pour comparoître à l'aſſignation, croiant l'intimider par ſes menaces, ou la gagner par ſes careſſes. Mais elle fut bien ſurpriſe, voiant que ſa fille aſſûra devant le Juge, que jamais elle n'avoit eu deſſein de ſe marier, qu'on l'avoir fait fiancer par force, & qu'elle ſouhaitoit ſe conſacrer à Dieu dans un Cloître. L'Oficial admirant la fermeté de cette jeune Fille, & convaincu de la violence qu'on lui avoit faite, declara ſes promeſſes nulles, & la renvoia libre.

Aprés cette Sentence, l'amour de la mere ſe changea en haine & en fureur contre ſa fille, contre qui elle exerça toutes ſortes de mauvais traitemens pendant pluſieurs années, afin de laſſer ſa patience, & de la reduire à ſuivre ſes volontez à l'aveugle. C'eſt ainſi que ſouvent il ſe trouve des parens déraiſonnables qui exercent un empire tyrannique ſur leurs enfans, & qui ſans conſulter d'autres regles que celles de leur interêt ou de leur caprice, les deſtinent à des emplois auſquels il eſt viſible que Dieu ne les apelle pas; & faiſant violence à leur liberté, les

entraînent avec eux dans les enfers. Mais Marthe qui étoit conduite par l'Esprit de Dieu, au-lieu d'atirer les éfets de la colére du ciel sur ses parens, leur merita la grace de reconnoître leur faute : car elle fit un si saint usage du mauvais traitement de son pere & de sa mere, & se comporta avec tant de respect, de sagesse & de soûmission à leur égard, que l'un & l'autre furent enfin persuadez que Dieu seul devoit être l'époux de leur fille. Ils la laisserent en paix, & ne l'inquiéterent plus sur son mariage.

Quelque tems aprés, son pere mourut d'une longue maladie, pendant laquelle elle lui rendit toutes les assistances imaginables. Ce pere connoissant le bon naturel de sa fille, lui recommanda deux choses en mourant, l'éducation d'un petit frere qu'elle avoit, & le soulagement des Pauvres, l'exhortant de procurer autant qu'elle pourroit un Hôpital à Baugé. Bien-que ce pere ne laissât pas à sa fille les moiens d'executer ce grand dessein, ses derniéres paroles qu'elle regarda comme une espéce de commandement, ne laisserent pas de faire beaucoup d'impression sur son esprit. Sa mere étant aussi decedée peu de tems aprés, Marthe se trouva dans une entiére liberté de se faire Religieuse : c'est pourquoi aiant pourvû à l'établissement de son frere, elle demanda d'être reçüe parmi les Benedictines de Baugé, qui vivoient alors dans l'étroite Observance de la Congregation du Calvaire.

Elle étoit alors âgée de 25. ans. L'eſtime qu'on avoit pour ſa vertu, lui fit facilement acorder l'entrée dans ce Monaſtére, où elle donna beaucoup de ſatisfaction à toute la Communauté par ſa douceur, par ſon obéïſſance, & par ſon exactitude à pratiquer la Regle. Mais elle n'y fut que ſix mois, pendant leſquels aiant été preſque toûjours malade, les Medecins l'obligerent d'en ſortir au grand regret de ces Religieuſes qui ont toûjours conſervé depuis une grande liaiſon avec elle.

Au ſortir de ce Couvent elle recommença ſes premiers exercices de charité envers les Pauvres, leur procurant tout le bien dont elle étoit capable. Pour ſeconder en quelque maniére l'intention de ſon pere, elle retiroit pluſieurs malades dans une chambre, les faiſant ſubſiſter des aumônes qu'elle aloit quêter par la Ville. Bien-qu'il parût viſiblement que Dieu l'apeloit à rendre ces ofices de charité aux Pauvres, par la benediction abondante qu'il répandoit ſur toutes ſes entrepriſes, elle ne laiſſoit pas de conſerver toûjours dans ſon cœur un deſir extréme d'être Religieuſe ; & ce qui l'augmentoit encore, étoit l'ofre qu'on lui faiſoit de la recevoir en pluſieurs Couvens de la Province : neanmoins elle n'oſa pas ſe determiner elle-même à un nouveau genre de vie, ſans en demander l'avis à des perſonnes de piété. Les Jeſuites de la Fleche qu'elle conſulta diverſes fois, lui conſeillerent de recommander

un

un an durant son dessein à Dieu, & de ne penser à aucun Monastere en particulier : aprés quoi connoissant le grand amour qu'elle avoit pour les Pauvres, & les rares talens que Dieu lui avoit donnez pour les soulager, ils lui proposerent de se mettre parmi les Hospitaliéres de Saint Joseph de la Fleche, dont ils lui firent voir les Regles. Cet Institut étoit entiérement conforme aux inclinations de Marthe; mais elle n'osa l'embrasser sans en avoir auparavant parlé au Pere Laurent de Nevers Capucin, son Directeur, qui connoissoit à fond les dispositions de son ame. Ce Pere y aiant bien pensé devant Dieu, lui dit qu'il faloit en éfet qu'elle fût Hospitaliére, non pas à la Fleche, mais à Baugé, & que Dieu vouloit qu'elle pensât aux moiens d'y faire bâtir un Hôpital.

Marthe surprise de cette proposition, lui representa que tant de personnes de condition & fort riches, aiant plusieurs fois tenté ce grand ouvrage sans éfet, ce seroit une temerité à elle qui étoit pauvre, de l'entreprendre. A quoi ce Religieux repartit, que Dieu ne demandoit pas toûjours le succés des afaires qui regardoient sa gloire, mais seulement qu'on les entreprît; qu'il lui conseilloit de faire ce qu'elle pouroit en celle-ci, & que si elle n'y réüssissoit pas, sa bonne volonté ne manqueroit pas de recompense.

Sur ces entrefaites, le Pere Laurent ala de-

meurer à Chinon, & laissa la Sœur Marthe sans apui & sans conseil. Mais comme il avoit cet œuvre à cœur, son absence ne lui en fit point perdre le souvenir : car deux mois aprés il envoia deux Capucins exprés à Baugé dire de sa part à la Sœur de la Beausse, qu'elle ne tardât plus à faire commencer le bâtiment d'un Hôpital, l'assûrant que Dieu susciteroit des personnes qui lui aideroient puissamment à l'achever. Ces paroles échauferent son cœur qui étoit assez froid pour l'execution d'une si haute entrepriſe, quoi-qu'il fût plein d'ardeur pour le soulagement des Pauvres. Persuadée que Dieu lui faisoit connoître ses volontez par la voix de son Directeur, elle crût qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il faloit tenter l'impossible pour en venir à bout. La charité qui est toûjours prudente, lui fit communiquer ce dessein à un Notaire de Baugé nommé Monsieur Chailleu, homme de piété & de bon sens, & fort afectionné aux Pauvres ; afin de ne faire aucune démarche que par ses avis dans une afaire qui étoit si fort au dessus de ses forces. Ce Notaire loüa fort son zele, & lui conseilla d'en parler à Monsieur Richer qui étoit aussi un homme de bien & fort charitable ; & tous deux aiant aprouvé sa propoſition, lui firent presenter requête à Monsieur Deschamps Lieutenant General de Baugé, par laquelle lui representant que les Pauvres malades soufroient beaucoup dans la Ville, faute d'être

assistez, elle le suplioit d'ordonner une assemblée des Habitans pour aviser aux moiens de bâtir un Hôtel-Dieu pour les loger. Sa requête fut favorablement écoutée, les Habitans s'assemblerent, & conclurent contre toute aparence, qu'il faloit bâtir un Hôpital à Baugé. Monseigneur l'Evêque d'Angers qui étoit alors Messire Claude de Rueil, & le Lieutenant General permirent ensuite d'y travailler. Marthe qui étoit comme le premier mobile de cet ouvrage, fit nommer ces deux Messieurs qu'elle avoit consultez avec un troisiéme apelé Monsieur le Fevre, pour être les Intendans de ce bâtiment, & les Administrateurs du bien qu'on donneroit aux Pauvres: car il n'y avoit alors aucun fonds ni revenu destiné pour leur subsistance; & elle a souvent dit, benissant Dieu des soins amoureux de sa providence, qu'elle n'avoit que vingt sols quand elle commença cet œuvre. Ils accepterent volontiers cet emploi, à condition qu'elle se chargeroit des aumônes, & du soin de les distribuer: ce qu'elle a toûjours fait avec beaucoup d'exactitude, comme il paroît par les journaux qu'elle a dressez de la mise & de la recette.

Elle chercha ensuite une place pour bâtir l'Hôtel-Dieu. La pluspart des Habitans étoient d'avis qu'on fit servir à ce dessein l'Aumônerie de Saint Michel un peu éloignée de la Ville. Toutes les raisons qu'ils en aportoient, étoient fortes: car il y avoit un grand corps de logis où

l'on retiroit autrefois les Pauvres paſſans ; mais l'on avoit été obligé de les en chaſſer à cauſe des grans deſordres qui s'y commétoient ; & il y avoit de plus une Chapelle où les malades auroient pû entendre la ſainte Meſſe, qui y étoit fondée à certains jours de la ſemaine. Cependant Marthe ne ſe rendit point à toutes ces raiſons d'épargne ; & comme ſi elle eût eu de l'argent de reſte, ou qu'elle eût voulu faire un bâtiment pour un Roi, elle ſoûtint qu'il le faloit faire neuf, & auprés de la Ville. Chacun defera à ſes ſentimens, & perſonne ne pût lui reſiſter. L'experience a bien fait voir depuis, que ſes raiſons étoient les meilleures. Il fut donc conclu qu'on feroit l'Hôtel-Dieu entre la Ville & les Capucins aux portes de Baugé.

Marthe fit tous ſes éforts pour faire mettre la main à l'œuvre, elle quêta de tous côtez, elle épargna ce qu'elle pût ſur ſon neceſſaire ; & aprés tout elle n'amaſſa qu'une ſomme de quatre ou cinq piſtolles, dont elle acheta de la chaux, & quelques charges de pierre, qu'elle fit aporter ſur la place, eſperant par ces petits preparatifs exciter la charité des Habitans & des gens de bien du dehors, à contribuer au reſte. Mais tout cela ne ſervit au contraire qu'à lui atirer le mépris & la riſée du monde. On ſe moqua d'elle dans les compagnies, & on la traita de folle & de ridicule, chacun diſant que ſa devotion lui avoit fait perdre l'eſprit.

C'eſt dans ces ocaſions que la foi des perſonnes zelées eſt miſe à une terrible épreuve. Saint Gregoire dit que cette ſorte de perſecution nuit bien plus aux œuvres de Dieu, que le martyre, parce que ſouvent elle donne du chagrin à ceux qui les entreprennent, & leur fait perdre courage. Neanmoins tous ces diſcours ne firent qu'augmenter celui de Marthe, plus on la mépriſoit, & plus elle redoubloit ſes priéres auprés de Dieu, & ſes ſolicitations auprés des hommes, eſperant toûjours contre toute eſperance qu'il lui viendroit quelque ſecours du ciel, puiſque la terre lui étoit ſi ingrate. Enfin elle fit tant par ſes importunitez, que le premier jour d'Avril 1643. la premiére pierre des fondemens de ſon Hôpital fut miſe avec beaucoup de ceremonie : il ſe fit une proceſſion generale de l'Egliſe Paroiſſiale au lieu deſtiné pour le bâtir. Monſieur le Curé de Baugé poſa celle de la Chapelle, & le Lieutenant General celle des Salles. Ce furent de vraies pierres d'atente, car cet edifice ne fut de long-tems achevé.

Marthe qui n'agiſſoit en tout cela que par les pures vûes de la Foi, étoit perſuadée que cet ouvrage étant l'ouvrage de Dieu, ſa providence ne manqueroit pas de le ſoûtenir. Elle fit planter une grande croix & un tronc ſur le grand chemin vis-à-vis de ſon bâtiment, afin de recevoir les aumônes des paſſans ; & tous les ſoirs elle aloit prendre ce qu'on y avoit mis, & l'écri-

voit exactement sur son journal. Mais ces aumônes furent si modiques, qu'elles ne se monterent en sept ans, qu'à cent vingt livres quatorze sols six deniers. Toute autre patience que la sienne se fût rebutée de voir son zele si peu secondé : mais il augmentoit toûjours à mesure que celui des Habitans diminuoit. Elle interessoit tout le monde à contribuer à cet œuvre, & il n'y a gueres de moiens que sa charité ingenieuse n'ait employez pour y réüssir. Tous les jours de marché elle faisoit une quête parmi les pauvres gens de la campagne qui venoient à Baugé : à l'un elle demandoit une journée, un charoi à l'autre, à celui-ci du bled, & à celui-là de l'argent ; & toûjours elle étoit si eloquente à persuader ces pauvres gens, qu'elle en obtenoit bien plus de secours que des riches : aussi étoit-ce pour eux qu'elle faisoit bâtir une Maison.

Se voiant à bout de ses finances, elle engagea les Administrateurs à faire une quête generale par la Ville, afin de faire avancer les ouvriers. Ils l'entreprirent ; mais ils protesterent à la fin que c'étoit pour la derniére fois : car aprés toutes les peines & les railleries qu'il leur falut essuier, ils ne trouverent qu'onze livres. Ce peu ne venoit pas sans doute de la dureté des Habitans, mais seulement de la persuasion où ils étoient que ce seroit perdre leur argent que de le donner pour un dessein qui étoit prêt à avorter.

Marthe cependant ſur qui retomboient toutes les railleries & les reproches, ne ſe rebutoit de rien : car de tems en tems Dieu lui envoioit de petits ſecours qui fortifioient ſon courage, & redoubloient ſes eſperances. Elle aprit qu'une Demoiſelle avoit donné en mourant la ſomme de mille livres aux Pauvres, en cas qu'on bâtît un Hôpital : mais il y avoit ſi peu d'aparence qu'on en fît un, & ce teſtament étoit ſi ancien, qu'on n'y penſoit plus. Les parens de la défunte avoient même partagé entre eux ce fonds, comme leur appartenant, la condition ſous laquelle le legs avoit été fait, n'aiant point eu de lieu. D'ailleurs, c'étoit des perſonnes puiſſantes qu'il étoit dificile d'entreprendre, & qu'on n'oſoit choquer. Mais que ne peut point le zele d'une ame qui aime Dieu : rien ne lui eſt impoſſible en la force de celui qui la ſoûtient. Marthe va trouver ces perſonnes, plaide vivement la cauſe des Pauvres contre elles ; & ne les ayant pû perſuader par ſes raiſons, elle les menace d'aler à Paris pour ſe plaindre aux Puiſſances de leur injuſtice. Enfin, ſa fermeté & ſa perſeverance à les importuner à tems & à contretems (comme dit l'Apôtre) aiant touché leurs cœurs, ils donnerent aux Adminiſtrateurs de l'argent qui fut emploié à achever les murailles de la Chapelle qui n'étoient qu'à demi faites. Pour celles des Salles, il n'y avoit encore que les fondemens, qui à peine s'élevoient hors de terre.

Le bâtiment de la Chapelle qu'on avoit commencé le premier, demeura donc ainsi imparfait pendant trois ou quatre années, faute d'argent. Marthe avoit soin d'en faire couvrir les murailles de paille tous les hivers, de crainte qu'elles ne fussent gâtées par le froid. Il lui manquoit une charpente, des ardoises, & de quoi faire faire la couverture. Personne ne se mettoit en peine de lui faire trouver toutes ces choses. Elle eut recours à Dieu son asyle ordinaire pour les obtenir, & elle fut exaucée, mais d'une maniére qui exerça bien sa patience.

Il y avoit dans l'enclos du Château une vieille Chapelle ruinée qui avoit autrefois servi d'Egliſe Paroissiale à la Ville. Marthe crût que la charpente qui étoit encore sur pied, pouroit servir à son dessein ; elle presenta requête à Monsieur de Here alors Intendant de la Generalité de Touraine, qui passa par Baugé, le priant de permétre qu'on emploiât les materiaux inutiles de cette Chapelle à construire un Hôtel-Dieu. Monsieur l'Intendant aprés avoir fait procés verbal de la chose, vit bien qu'elle étoit de si peu de consequence, qu'il n'y avoit pas de dificulté à l'acorder. Mais le Gouverneur du Château s'y opoſa, disant que comme cette Egliſe étoit du Domaine du Roi, il vouloit avoir un ordre exprés de Sa Majesté pour les donner. Il falut donc presenter requête au Roi qui en fit aisément la donation. Sa Majesté n'avoit alors que

cinq ans, & l'on pretend que ce fut le premier ſeing qu'elle ait jamais fait de ſa main ; ce qui fut un preſage des grandes liberalitez que nous voions faire tous les jours aux pauvres par ce Prince également genereux & charitable.

Auſſi-tôt que Marthe eut obtenu ce qu'elle demandoit, elle fit travailler à la demolition de cette Chapelle, penſant être bien riche : mais comme le bois de la charpente étoit vieux, & demi pouri, il tomba tout à coup par terre, & ce fut une eſpece de miracle que quatre des ouvriers qui tomberent auſſi, ne furent point écraſez ſous ſes ruines : ils ſe prirent comme ils purent aux chevrons, & ils ne furent pas même bleſſez en tombant.

Quelque rajuſtement qu'on pût faire de cette charpente, elle ne ſervit preſque de rien pour couvrir la Chapelle. Marthe à qui Dieu donnoit toûjours quelques bonnes penſées pour faire réüſſir le deſſein qu'il lui avoit inſpiré, demanda du bois de la forêt de Baugé, & aprés avoir ſurmonté de grandes opoſitions, elle obtint un nombre conſiderable de chênes qu'on lui permit de faire abatre.

L'argent neceſſaire pour faire mettre ce bois en œuvre, lui aiant manqué, elle eut encore recours à Dieu par la priére ; elle en fit faire de tous côtez, aux Capucins, aux Benedictines, & par toutes les bonnes ames de ſa connoiſſance. Dieu qui eſt fidéle en ſes promeſſes, ne

manqua pas de l'exaucer, mais d'une maniére fort extraordinaire.

Elle fut trouver ce Notaire qui étoit pere des Pauvres, & lui demanda cent écus à emprunter : il les lui promit, pourvû qu'elle lui donnât caution. Marthe lui dit qu'elle n'en avoit point d'autre à lui donner que la Providence de Dieu. Ce Notaire, quoi-que d'ailleurs fort homme de bien, n'étant pas acoûtumé à faire de ces sortes de contracts, la renvoia fort triste, & les mains vuides.

Quelques jours aprés un bon Ecclesiastique vint de sept lieües la trouver, & lui donna trente pistolles pour contribuer au bâtiment de l'Hôpital, à condition qu'elle ne le nommeroit à personne. Marthe transportée de joie & de reconnoissance fut aussi-tôt dire à l'Administrateur que Dieu étoit bien plus liberal que lui ; qu'il lui avoit fait trouver trois cens livres sans caution. Elle lui raconta la chose, & lui reprocha son peu de foi. Cette aumône donnée si à propos & d'une maniére si surprenante le toucha ; & lui aiant fait faire de serieuses reflexions, lui persuada qu'il devoit lui-même contribuer à un ouvrage, dont Dieu paroissoit si visiblement le protecteur. En efet il a été depuis un des principaux bienfaiteurs de l'Hôtel-Dieu de Baugé durant sa vie & aprés sa mort. Il prit la somme, & recommanda beaucoup à Marthe de ne dire son aventure à personne, parce qu'il vou-

loit user d'une sainte adresse pour obliger ses confreres à en emprunter encore autant. Les aiant fait assembler avec quelques notables de la Ville, il les piqua tous d'honneur & de conscience, leur reprochant, & se reprochant à lui-même tout le premier, le peu de zele qu'ils avoient pour l'œuvre de Dieu. Il leur representa qu'il faloit davantage se confier en sa providence ; qu'une pauvre fille leur en donnoit l'exemple, & leur faisoit confusion ; qu'aprés tout il ne faloit point s'atendre que personne fît des charitez, pendant qu'on verroit l'ouvrage si peu avancé. Enfin il conclut qu'il faloit emprunter quelque somme considerable, pour achever au moins les murailles des Salles. Mais les autres répondirent froidement à ses exhortations pleines de zele & de feu, qu'ils n'en feroient rien.

Le Notaire voiant ses paroles inutiles, crût que les exemples feroient plus efficaces, il tira les trente pistolles de sa poche, & dit que s'ils vouloient emprunter six cens livres, il aloit les donner gratuitement aux Pauvres, sans quoi il les remporteroit. A ces mots, ces deux Administrateurs craignant que l'Hôpital fût privé de cette aumône, furent d'avis qu'il faloit emprunter la somme, & s'obligerent en leur privé nom de la paier. Tout aussi-tôt ils firent travailler au bâtiment des Salles, & Dieu benit tellement leur entrepriſe, qu'ils reçûrent en peu de tems

de quoi paier la ſomme empruntée, & au delà.

La charpente étoit miſe ſur la Chapelle, mais elle n'étoit pas couverte : on acheta des ardoiſes, mais l'argent manqua pour les faire atacher. Dieu donna la penſée à Marthe de propoſer à un Couvreur nommé Piedfourché qui étoit riche & ſans enfans, d'en faire la couverture à ſes frais, à condition qu'il ſeroit exemt de la taille. Il y conſentit, & la Ville ratifia le marché qu'avoit fait Marthe avec lui. Ce charitable Artiſan non ſeulement prit le ſoin de la faire couvrir toute entiére ; mais encore il en a entretenu la couverture pendant toute ſa vie.

Tandis qu'on couvroit cette Chapelle, il ariva un accident qui marque bien que Dieu protegeoit viſiblement tous ceux qui ſe mêloient de cet ouvrage. Un compagnon Couvreur tomba du haut du clocher à terre, & ſe briſa tout le corps : on le crût mort pendant trois heures ; neanmoins aprés quelques remedes il donna des marques de vie, la parole lui revint avec le jugement, & il fit vœu que s'il recouvroit la ſanté, il iroit honorer la Sainte Vierge à Montplacé : auſſi-tôt il ſe porta mieux, & en peu de jours il recommença à travailler.

Il y avoit en ce tems-là à Baugé une pauvre femme à qui Dieu faiſoit des graces extraordinaires, & qui menoit une vie tres-édifiante. Comme elle voioit que la Sœur Marthe avoit

un ſaint empreſſement pour faire bâtir un Hôpital aux Pauvres, elle en témoignoit une joie extréme, diſant avec admiration, & par une eſpece de prophetie, que tout le monde devroit prendre part à cet ouvrage, parce qu'il devoit un jour beaucoup contribuer à la gloire de Dieu, & au ſalut des ames. Elle étoit ſi pauvre, qu'elle ne pouvoit rien donner; ſi vieille & ſi infirme, qu'elle ne pouvoit non plus travailler : neanmoins afin de contribuer de ſa pauvreté à cet édifice, elle ramaſſoit tous les matins les pierres qu'elle rencontroit en ſon chemin, & les aportoit en ſon tablier aux ouvriers, afin, diſoit-elle, de participer au merite d'une ſi bonne œuvre.

C'eſt ainſi que Sophie, cette femme Greque, contribua avec une foi vive au bâtiment du Temple magnifique de Conſtantinople, en aportant tous les jours de l'herbe pour nourir les animaux qui ſervoient à en charier les materiaux. Cette action, quoi-que petite en aparence, fut tellement agreable à Dieu à cauſe de la pureté d'intention qui l'avoit acompagnée, que quand ce Temple fut achevé, on trouva le matin ces paroles écrites en lettres d'or ſur le frontiſpice : *Sophia me fecit : Sophie m'a fait bâtir ;* d'où il fut nommé le Temple de Sainte Sophie. Ce qui nous aprend que Dieu ne regarde pas tant le preſent que lui fait la main, que l'afection du cœur qui le donne ; & que tous

les Chrétiens, quelque pauvres qu'ils soient, peuvent lui faire des ofrandes tres-agreables.

Le bâtiment pour loger les Pauvres de Baugé s'avançoit ainsi peu à peu ; mais il n'y avoit encore aucun revenu pour les nourir. La Providence divine qui avoit conduit & soûtenu l'ouvrage jusqu'au point que nous avons dit, y pourvût encore d'une maniére admirable par les soins de Marthe. Le Benefice de l'Aumônerie de Saint Michel de Baugé qui étoit en la presentation des Habitans, vint à vaquer par la mort d'un Curé voisin qui le possedoit. Elle donna la pensée aux Administrateurs de le demander pour l'annexer à son Hôtel-Dieu ; & en faire celebrer les Messes dans la Chapelle. La cause des Pauvres en cette conjoncture paroissoit tres-favorable ; mais Monsieur le Curé de Baugé à qui la Ville avoit de grandes obligations, le demandoit aussi, fondé sur l'exemple de son predecesseur, à qui les Habitans l'avoient presenté. On convoqua une Assemblée au Palais pour deliberer à la pluralité des voix, auquel des deux on donneroit ce Benefice. Ceux qui étoient portez pour Monsieur le Curé, renvoierent d'abord le peuple & les artisans, ne voulant arrêter pour l'assemblée que les plus notables Bourgeois, afin que leurs suffrages prevalussent ; mais un des Administrateurs qui les rencontra en chemin, les ramena tous au Palais, leur disant de venir plaider leur cause, & défendre leur pain.

Cependant Marthe atendant le reſultat de l'Aſſemblée, s'étoit miſe en priéres dans la maiſon d'un des peres des pauvres, avec une troupe de petites filles, à qui elle faiſoit reciter les Litanies de la Sainte Vierge & de Saint Joſeph, pour demander à Dieu par leur interceſſion que ſa volonté fût connüe & acomplie dans cette Aſſemblée, où l'on traitoit de ſes afaires, & de celles de ſa Maiſon.

L'Aſſemblée dura une apreſdinée entiére, & tous au commencement parlerent en faveur de Monſieur le Curé. Le Procureur du Roi de l'Election, nommé Monſieur Helys, aiant pris la parole, repreſenta qu'à la verité les Habitans devoient avoir toute ſorte de conſideration & de reconnoiſſance pour le merite de leur Paſteur; mais qu'outre que le Benefice dont il s'agiſſoit, n'étoit pas conſiderable, c'eſt que les Fondateurs en aiant donné les revenus aux Pauvres, la Ville avoit une obligation indiſpenſable de ſuivre leur intention, en l'atachant à l'Hôpital qu'on faiſoit bâtir, & qui aloit être mis à la place de l'ancienne Aumônerie; que d'en agir autrement ce ſeroit faire une injuſtice, & voler le bien des Pauvres. Ces paroles firent changer tous les ſufrages, & d'une commune voix ce Benefice fut acordé à l'Hôpital pour y être annexé par l'autorité de Monſeigneur l'Evêque d'Angers qui en fit expedier les proviſions.

Marthe voiant que Dieu répandoit tant de

benedictions sur ses entrepriſes, ne pouvoit ſe laſſer de lui en rendre ſes actions de graces, engageant tout le monde à ſupléer au défaut de ſa reconnoiſſance envers lui, & à ſe confier aux ſoins amoureux de ſa providence.

Tous les Pauvres de la Ville & d'alentour s'adreſſoient à elle comme à leur mere, & toûjours elle avoit le cœur rempli de tendreſſe pour compatir à leurs beſoins, les yeux ouverts pour découvrir leurs miſeres, & les mains pleines pour les ſoulager. Elle ſoufroit toutes leurs importunitez avec beaucoup de patience ; & jamais ſa charité n'en a rebuté aucun, quoi-que ſouvent on l'ait rebutée à cauſe d'eux.

Quand elle aprenoit que quelque perſonne de qualité étoit venüe loger dans une Hôtellerie de Baugé, elle aloit auſſi-tôt la ſaluer ſans la connoître, & lui demander l'aumône pour ſes Pauvres. On ne ſauroit dire ce qu'elle a ſoufert en ces ocaſions, tant de la part des valets qui ſouvent ne la vouloient pas laiſſer entrer, que de la part des maîtres qui quelquefois la maltraitoient de paroles, & même de ſes parens qui lui reprochoient qu'elle faiſoit honte à leur famille d'aler ainſi mendier de porte en porte.

Il ſe faiſoit peu de bonnes œuvres à Baugé, auſquelles elle n'eût part, ou par ſes priéres, ou par ſes ſoins. Si on vouloit retirer quelque femme ou fille du peché, on s'adreſſoit à elle : quand

quand on vouloit commencer & faire réüſſir quelque œuvre de piété, on prenoit ſes conſeils; & on ſe ſervoit de ſon miniſtere, pour faire quelque aumône en ſecret à des pauvres honteux. Enfin on peut dire que Marthe étoit comme un inſtrument general entre les mains de Dieu & des hommes pour faire toute ſorte de bien, chacun ſe confiant beaucoup en ſa charité & en ſa prudence.

Mais il ne faut pas s'étonner ſi cette pauvre Fille a ſi bien réüſſi dans ſes entrepriſes, & ſi elle a obtenu beaucoup de graces temporelles & ſpirituelles en faveur des Pauvres : car elle avoit une confiance en Dieu toute extraordinaire. Quand elle avoit beſoin de quelque choſe, elle aloit dans l'Egliſe ſe proſterner devant le Saint Sacrement, & dans cette poſture humiliée elle diſoit à JESUS-CHRIST dans la ſimplicité de ſon cœur : Mon Dieu, je ne ſortirai point d'ici que vous ne m'aiez acordé ce que je vous demande. Vous avez promis que vôtre Pere acorderoit aux hommes tout ce qu'ils lui demanderoient en vôtre nom, & pour l'amour de vous ; je vous ſomme de vôtre parole, ô mon JESUS, j'ai beſoin de cette choſe, non pas pour moi, mais pour les Pauvres qui ſont vos membres ; acordez-la moi donc, ô mon Dieu. Les priéres qu'elle faiſoit de cette ſorte, étoient preſque toûjours exaucées ; & bien des fois elle a rencontré au ſortir de l'Egliſe des perſonnes qui la

cherchoient pour lui donner de l'argent.

Elle visitoit tous les malades de la Ville, pauvres & riches; ceux-là pour les assister & consoler, ceux-ci pour les exhorter à faire en mourant quelques legs aux Pauvres de l'Hôpital. Dieu sait les mortifications que lui ont fait soufrir les heritiers de ces derniers, parce qu'ils savoient que ses priéres tenoient du commandement, & que quand une fois elle demandoit de la part de Dieu, il étoit dificile de la refuser. Tantôt ils la chassoient de leur maison, tantôt ils lui en fermoient la porte, la chargeant d'injures, & l'apelant l'Oiseau de mauvais augure. De sorte qu'elle a avoüé à ses confidentes, que quelquefois elle se sentoit si acablée sous le poids de tant de mépris & de si frequens reproches, qu'elle étoit tentée d'abandonner le soin des Pauvres. Mais la grace qui la soûtenoit, lui aidoit à suporter ces dégoûts avec patience, en lui faisant connoître que le bonheur du Chrétien en cette vie consiste à soufrir pour Dieu, & à être rassasié d'opprobres. Dans cette vüe jamais elle n'a cessé de faire ces quêtes: car soit qu'on lui donnât l'aumône, ou qu'on ne la lui donnât pas, elle étoit toûjours contente, regardant le refus qu'on lui faisoit, comme une aumône pour elle, capable de nourir son humilité & sa patience: ainsi bien-loin de concevoir quelque ressentiment contre ceux qui lui faisoient le plus de peine, elle les regardoit comme ses

meilleurs amis, à qui elle croioit avoir obligation.

Il eſt vrai que Dieu prenoit quelquefois plaiſir à venger l'injure qu'on faiſoit à ſa ſervante, ſans qu'elle s'en mêlât : car une femme de qualité s'étant opoſée de toutes ſes forces au bâtiment de l'Hôtel-Dieu, aléguant pour raiſon, que c'étoit le moien de rendre les Pauvres pareſſeux & faineans, lorſqu'ils auroient eſperance d'être reçûs en ce lieu, & d'y être aſſiſtez ; Dieu permit que de riche qu'elle étoit, elle devînt pauvre, & acablée de maladies, pour lui faire ſentir par experience la neceſſité de cet œuvre : & ce qui eſt aſſez ſurprenant, c'eſt que, quand l'Hôpital fut bâti, elle demanda, & fit demander par des perſonnes de conſideration d'y être reçüe ; mais la providence de Dieu permit que jamais elle ne pût obtenir cette grace, ſans que pourtant on afectât de l'en priver. Mais lorſqu'elle ſe preſentoit, ou bien toutes les places étoient ocupées, ou il naiſſoit quelque obſtacle imprévû qui lui en empéchoit l'entrée.

Aprés tout ce que nous venons de dire des vertus admirables de Marthe de la Beauſſe, il n'y a pas lieu de douter que ce n'ait été ſa grande foi, laquelle, comme dit l'Apôtre, eſt capable de tranſporter les montagnes, qui a fait venir MADEMOISELLE DE MELEUN de Flandres à Baugé pour ſeconder ſes pieux deſſeins ; & c'eſt ici qu'il faut reprendre le fil de nôtre

Hiſtoire, que nous avions interrompuë pour parler du commencement & des progrés de la fondation de l'Hôpital de Baugé.

CHAPITRE II.

Marthe vient à la Fleche : MADEMOISELLE DE MELEUN *la voit : les Habitans de Baugé y demandent des Hoſpitaliéres : ils n'en peuvent obtenir. Le Prince d'Epinoy va à Baugé s'informer de l'état de l'Hôpital : ſa Sœur y va enſuite avec trois Hoſpitaliéres : elle acheve l'Hôpital commencé.*

LEs choſes étoient dans l'état que nous venons de dire, à l'Hôpital de Baugé. La Chapelle étoit preſque achevée, l'union du Benefice de Saint Michel y avoit été faite. Mais les murailles des Salles n'étoient encore couvertes que de paille, lorſque Marthe, qui meditoit toûjours de grans deſſeins, vint à la Fleche vers le milieu de l'année 1650. pour viſiter l'Hôpital de Saint Joſeph qu'on y avoit bâti depuis peu. La Sœur de la Haie qui étoit tombée malade, ainſi que nous avons dit, s'aperçût que cette bonne Fille qui paroiſſoit fort ſimple, regardoit

avec atention le bâtiment & l'ameublement de cet Hôtel-Dieu, la ſituation & l'ornement de l'Egliſe. Elle aprit même qu'elle s'informoit du reglement des Hoſpitaliéres, & de leur façon de gouverner les Pauvres. Cette curioſité lui fit naître celle de ſavoir qui elle étoit, le lieu de ſa demeure, & ce qu'elle faiſoit. On lui dit qu'elle avoit entrepris de bâtir un Hôpital à Baugé, & qu'aparemment elle étoit venuë pour tâcher d'y faire les mêmes choſes qu'elle voioit pratiquer à la Fleche. MADEMOISELLE DE MELEUN ſe contenta de cela pour la premiére fois, & n'oublia pas ce qu'on lui avoit dit de Marthe, qui ne fut pas ſi-tôt de retour à Baugé, qu'elle perſuada les principaux Habitans de la Ville, ſur-tout les Adminiſtrateurs, de demander des Hoſpitaliéres de la nouvelle Congregation de Saint Joſeph, pour venir gouverner leur Hôpital; que c'étoit le moien de faire achever le bâtiment, & de pourvoir à la ſubſiſtance des Pauvres. La Ville écouta cette propoſition, & ſans faire reflexion qu'il n'y avoit encore aucun logement habitable, ni aucuns revenus ſufiſans pour nourir les Malades, & entretenir les Gouvernantes, elle députa par une concluſion qui ſe fit dans l'Aſſemblée, deux Directeurs de l'Hôtel-Dieu pour aler demander des Hoſpitaliéres à la Maiſon de la Fleche.

La Superieure fut ſurpriſe de la propoſition de ces Meſſieurs, l'execution lui en paroiſſant com-

me impossible, vû l'état present des choses ; neanmoins sans les rebuter, ni leur donner aucune esperance, elle en fit l'ouverture à sa Communauté, qui bien loin de l'accepter, en parut tres-éloignée.

Cette nouvelle fit plusieurs jours le sujet de la recreation des Hospitaliéres de la Fleche, qui pour divertir la Sœur de la Haie malade, aloient lui demander en riant, si elle ne vouloit pas bien aler gouverner les Pauvres à Baugé, dans cette grande & magnifique Maison, si bien bâtie, si bien rentée, & si bien meublée. Quelques-unes poussoient la raillerie plus loin, ne la connoissant pas, & lui demandoient si elle vouloit en être Fondatrice.

La Sœur de la Haie leur répondoit d'une maniére grave, mais pourtant gaie & agréable, comme si elle eût eu un pressentiment de ce que Dieu vouloit faire en ce lieu-là par son ministére : Ouy, mes Sœurs, j'irai tres-volontiers à Baugé, pourvû que l'obéïssance m'y envoie, & j'espere de la bonté de Dieu, qu'il s'y trouvera une Fondatrice de ce pauvre Hôpital qu'on dit être si abandonné.

Ces paroles paroissoient alors des discours en l'air, ausquels personne ne faisoit de reflexion une heure aprés. Mais la Sœur de la Haie, à qui Dieu les avoit sans doute inspirées, les conservoit dans son cœur. Aussi-tôt que sa santé fut un peu rétablie, elle pria son Frere d'aler à Baugé distant de trois lieües de la Fleche, pour

s'informer de l'Hôpital, dont on lui avoit tant parlé. Monsieur de Baumé qui n'avoit rien tant à cœur que de satisfaire sa Sœur, y ala. Marthe qui avoit des gardes & des sentinelles de charité postez de tous côtez, fut aussi-tôt avertie de son arivée : elle fut le trouver suivant sa coûtume à l'Hôtellerie, & lui demanda l'aumône pour son Hôpital : il la lui donna, & lui dit qu'il souhaitoit voir le bâtiment pour lequel elle quêtoit. Marthe le conduisit par tout, lui raconta les merveilles que la providence de Dieu avoit faites pour conduire l'ouvrage au point où il le voioit ; & enfin lui communiqua tous ses projets, comme s'il en eût dû être un jour l'executeur.

Le Prince d'Epinoy aiant écouté Marthe, & consideré toutes choses, se separa d'elle fort édifié de son zele. Etant de retour à la Fleche, il rendit comte à sa Sœur de son voiage, & lui dit qu'il avoit trouvé un beau desert à Baugé qui n'est point un lieu de passage ; qu'elle pouroit aisément y vivre inconnüe ; qu'il y avoit un Hôpital fort pauvre & abandonné, où elle trouveroit une matiére abondante à exercer sa charité ; & enfin que l'air y étoit doux, temperé, & tres-propre à rétablir sa santé.

Il n'en falut pas davantage à la Sœur de la Haie, pour lui faire tourner toutes ses pensées & ses afections du côté de Baugé. La nouvelle que lui avoit aporté son Frere, sembla lui re-

donner la vie, ſes forces ſe rétablirent en peu de jours, & elle parut avoir une ſainte impatience d'être en état d'y aler ſervir les Pauvres; d'autant plus que la pauvreté & l'abandon de ce lieu avoient de grans charmes pour elle, & que les inſtances que faiſoit la Ville de Baugé pour avoir des Hoſpitaliéres, aloient demeurer inutiles ſans ſon aſſiſtance. Elle ſe ſentit donc puiſſamment inſpirée de ne laiſſer pas perir une ſi bonne œuvre. Neanmoins, comme il eſt facile de ſe tromper dans le choix des meilleures choſes, & que Dieu ne demande pas toutes ſortes de biens de nôtre fidelité, elle recommanda cette affaire aux priéres des gens de bien, & conſulta le Pere du Brueil ſon Directeur, pour connoître la volonté de Dieu en cette ocaſion. Le Pere admirant la Providence, n'heſita pas à lui dire, qu'il faloit qu'elle alât établir une nouvelle colonie d'Hoſpitaliéres à Baugé. En même tems elle envoia querir Marthe de la Beauſſe pour deliberer avec elle des moiens de faire réüſſir cette entrepriſe qu'elle ſavoit lui être infiniment à cœur.

Cette pieuſe Fille en abordant MADEMOISELLE DE MELEUN, ſembla la connoître, comme ſi elle l'eût vüe toute ſa vie; & MADEMOISELLE DE MELEUN de ſon côté ſe trouva avoir une auſſi grande ouverture de cœur pour la Sœur Marthe, que ſi elle eût été ſon intime amie. Cette ſympathie venoit ſans doute

de l'uniformité de leurs ſentimens, & de ce que leurs cœurs étoient animez du même eſprit pour la gloire de Dieu, & pour le ſoulagement des Pauvres. Dans cette diſpoſition elles ſe communiquerent l'une à l'autre tous leurs deſſeins. La Princeſſe dit à Marthe, que ſon Parent & elle deſirant depuis long-tems contribuer à l'établiſſement d'un Hôtel-Dieu en quelque lieu que ce fût, étoient ravis d'aprendre que Dieu lui avoit inſpiré d'en faire bâtir un à Baugé ; qu'elle ſouhaitoit ſeconder ſon zele, & avoir part à ſon merite, l'aſſûrant qu'elle procureroit dans la ſuite de ſi grans avantages aux Pauvres de ſon Hôpital, que les Habitans & elle auroient ſujet d'en être ſatisfaits.

C'étoit ofrir à Marthe ce qu'elle demandoit à Dieu depuis tant d'années avec une ardeur incroiable : c'eſt pourquoi elle reçût cette propoſition avec une joie qu'on ne ſauroit exprimer, rendant mille actions de graces à Dieu qui en étoit l'auteur, & à la Sœur de la Haie qu'elle regardoit comme le canal & l'inſtrument de toutes les faveurs qu'elle atendoit du ciel. Elle s'en retourna promtement à Baugé pour porter cette bonne nouvelle aux Habitans, qui firent une ſeconde deputation des principaux de leur Corps, pour demander encore des Hoſpitaliéres à la Maiſon de Saint Joſeph de la Fleche. Ils furent bien mieux écoutez qu'ils n'avoient été la premiére fois, parce que les ofres

de la Sœur de la Haie & de son Parent avoient fait changer les sentimens de la Communauté, en facilitant l'execution des choses.

On leur promit d'envoier quatre Filles pour y commencer dans les formes l'établissement de l'Hôpital. Messire Henri Arnauld qui ne venoit que d'être sacré Evêque d'Angers, donna son agrément & son aprobation à ce dessein. Mais comme l'Hôpital de Baugé n'étoit point en état que les Hospitaliéres qu'on y devoit conduire, y pûssent loger, la Sœur de la Haie, dont la charité prévenoit & secouroit toûjours le prochain dans ses besoins, voulut y aler la premiére avec son Frere, pour preparer les voies, & leur faire bâtir un logement commode. Elle partit donc au mois d'Aoust de l'année 1650. On la mit coucher les premiéres nuits, suivant son inclination, dans une chambre tres-pauvre, dont les fenêtres n'étoient fermées que de paille, s'estimant trop heureuse d'être logée aussi pauvrement venant à Baugé, que JESUS-CHRIST son Maître l'avoit été en venant au monde.

Son Frere & elle prirent d'abord grand nombre d'ouvriers pour achever les Salles de l'Hôpital, & commencer un bâtiment pour les Hospitaliéres. Comme les ouvriers étoient bien paiez, leur diligence fut si grande, qu'en trois mois ils mirent la derniére main à un ouvrage qui étoit commencé depuis prés de dix

ans, & firent un apartement tres-regulier & tres-commode pour loger une Communauté.

C'étoit un ſpectacle digne d'arêter les yeux des hommes, des Anges, & de Dieu même, de voir le Prince prendre la truelle, & porter la hotte pour fournir les materiaux aux maçons, & les faire avancer, comme on dit que fit autrefois l'Empereur Conſtantin, lorſqu'étant venu au lieu du martyre de Saint Pierre, & depoſant ſon diadême & ſa cotte d'armes, & prenant un pieu à la main, il fit la premiére ouverture de la terre pour jetter les fondemens de la magnifique Egliſe de Saint Pierre de Rome, & porta enſuite ſur ſes épaules douze hottées de terre en l'honneur des douze Apôtres, ainſi que le Cardinal Baronius le raporte en ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique.

La Princeſſe ſa Sœur de ſon côté leur aportoit à manger, ramaſſoit les pierres, & écartoit ce qui leur pouvoit nuire.

Le demon ne pouvant ſoufrir des actions ſi heroïques, ne manqua pas de les faire cenſurer par ſes emiſſaires, il fit vomir cent injures & cent calomnies contre le Frere & la Sœur, qui juſqu'alors avoient demeuré inconnus. Les uns diſoient que Monſieur de Baumé étoit un Partiſan qui venoit reſtituer à Dieu dans un pays éloigné ce qu'il avoit volé aux hommes dans le ſien propre. D'autres voiant la beauté de MADEMOISELLE DE MELEUN, que vingt an-

nées d'auſteritez n'avoient pas éfacée, publioient ſans nul ſcrupule les choſes du monde les plus outrageantes contre l'honneur de l'un & de l'autre ; & par une calomnie épouventable, dont l'enfer ſeul étoit l'auteur, on avançoit qu'ils ſe ſervoient du pretexte de la devotion & de la charité pour mieux couvrir leur mauvais commerce. Quelque groſſiéres que fuſſent ces impoſtures, on les pouſſa enſuite ſi loin parmi le peuple, que la Sœur de la Haie aiant été obligée de garder la chambre durant quelques jours à-cauſe d'une maladie qui lui ſurvint, on diſoit que ſon mal étoit l'éfet & la peine de ſes pechez, & que la honte l'empéchoit de paroître. Il falut la faire deſcendre dans les Salles, & la mettre au rang des Pauvres malades, afin qu'étant expoſée aux yeux de tout le monde, la malice de ces langues de viperes fût confonduë, & le peuple deſabuſé.

Tous ces diſcours étoient trop frequens & trop publics pour ne pas venir juſques aux oreilles du Prince & de ſa Sœur : ils les écoutoient avec douleur, voiant que ces inſignes médiſans ofenſoient Dieu, mais pourtant avec joie, s'eſtimant trop heureux de ſoufrir quelque choſe pour l'amour de JESUS-CHRÎT, & d'être traitez comme lui. Bien-loin d'en vouloir connoître ou faire punir les auteurs, ils gemiſſoient ſur la malice & l'aveuglement de leur cœur, & prioient Dieu pour leur converſion. Plus ces

ingrats disoient de mal de leur conduite, plus ils s'éforçoient de leur faire du bien, afin de les toucher ; & semblables aux astres, à qui, selon la belle pensée de Saint Augustin, les Astrologues disent des injures, lorsqu'ils les apelent des scorpions & des dragons, & les ofensent, lorsqu'ils leur atribuent les noms de Jupiter, de Venus & de Saturne, Divinitez profanes & criminelles, qui ne leur conviennent point ; ils ne laissoient pas de répandre les douces influences de leurs liberalitez sur leurs ennemis & sur leurs calomniateurs.

CHAPITRE III.

Obedience de Monseigneur l'Evêque d'Angers pour les Hospitaliéres de Baugé. Mademoiselle de la Haie se met au Noviciat. Vertus qu'elle y pratique : son Frere les imite.

LE bâtiment de l'Hôpital de Baugé étant achevé de maniére, que les Hospitaliéres pouvoient y loger commodément, MADEMOISELLE DE MELEUN & la Sœur Marthe eurent une sainte impatience de les y faire venir. Celle-là leur écrivit, & celle-ci eut soin d'emprunter des meubles & des lits dans la Vil-

le pour garnir leurs chambres, en atendant qu'on en pût acheter. Les trois Sœurs qui avoient resté à la Fleche, (ainsi que nous avons dit) en partirent le vingt-cinquiéme de Novembre feste de Sainte Catherine de l'année 1650. & arivérent le même jour à Baugé avec l'Obedience de Monsieur l'Evêque d'Angers, où la Sœur de la Haie, suivant les sentimens de son humilité, est nommée la derniére. Le Lecteur séra sans doute bien-aise de voir cette Obedience qui porte le caractere de l'esprit & du zele de ce Prelat, & qui contient en peu de mots les devoirs des veritables Hospitaliéres.

„ HENRI, par la misericorde de Dieu & „ par la grace du Saint Siége Apostolique, Evê„ que d'Angers, A nos tres-cheres Filles en JE„ sus-CHRÎT les Sœurs Renée le Jumeau, „ Françoise Pilon, Renée le Gras, & Anne de „ la Haie, Hospitaliéres de la Congregation de „ Saint Joseph de la Fleche, Salut.

„ Tres-cheres Filles, quand Nôtre Seigneur „ vous a apelées à son service, vous êtes alées au „ devant de l'Epoux par une promte obéïssance, „ & aprés une année de Probation vous lui avez „ consacré par des vœux exprés vôtre vie, vôtre „ tems & tous vos travaux. La fidelité de ces „ vœux consiste en la pratique de deux excellen„ tes vertus, la charité & l'humilité. L'humilité „ contient en soi tous les moiens necessaires pour „ vous rendre capables d'exercer, comme vous

devez la charité, qui eſt le comble de toute per- «
fection. Vous ſervez par humilité les corps des «
Pauvres malades comme membres de JESUS- «
CHRÎT ; par la charité vous ſervez leurs ames, «
& en leur gagnant le cœur par vos ſoins & vô- «
tre aſſiſtance, vous les portez à faire ce qui eſt «
de leur ſalut. Si vous êtes aſſez viles à vous- «
mêmes, il n'y a point de miniſtere ſi bas & ſi «
abjet, que vous n'embraſſiez tres-volontiers «
pour les ſervir & les ſoulager. Si vous aimez «
Dieu veritablement, il n'y a rien que vous ne «
faſſiez avec abondance d'amour pour leur con- «
ſolation ſpirituelle & pour leur ſalut. Vous êtes «
donc par vôtre condition les Filles de la cha- «
rité, & les Filles de l'humilité. Voici une ſe- «
conde vocation que Dieu vous fait par l'ordre «
de nôtre autorité en la Ville de Baugé, en l'Hô- «
tel-Dieu de laquelle les Habitans vous deſirent «
pour y ſervir & aſſiſter les Pauvres malades ſe- «
lon vôtre Inſtitut, ſous nôtre juriſdiction, viſi- «
tation & regime, & de nos ſucceſſeurs Evê- «
ques d'Angers à venir. Les bons témoignages «
qui nous ont été rendus de vôtre vertu, de vô- «
tre zele & de vôtre induſtrie à ſervir les Pauvres, «
nous ont obligé de faire choix de vos perſon- «
nes, pour contenter la piété de ces bons Habi- «
tans. Alez donc au nom du Seigneur en cette «
Miſſion, & pour l'amour de lui prenez une ſain- «
te reſolution d'y remplir tous les devoirs de ſes «
fidéles ſervantes, vivant enſemble dans une «

» union parfaite & une obſervance exacte de vos
» Conſtitutions, ſous l'obéïſſance de Sœur Renée
» le Jumeau, laquelle nous vous donnons pour
» Mere & pour Superieure. Souvenez-vous toû-
» jours, que le but de vôtre vocation eſt de pro-
» curer le ſalut des ames des Pauvres en donnant
» quelque ſoulagement aux corps : veillez ſur vous
» en telle ſorte, que parmi tous vos miniſteres
» vous donniez de l'édification à un chacun. Nous
» vous donnons à cette fin nôtre benediction, &
» vous ordonnons pour conducteur en ce voiage
» venerable & diſcret Meſſire Jean Girot vôtre
» Confeſſeur, avec la compagnie de quelques hon-
» nêtes Demoiſelles qui ſeront choiſies par la pru-
» dence de la Superieure de vôtre Maiſon de la
» Fleche : vous enjoignant au reſte d'aler directe-
» ment audit lieu de Baugé ſans vous arrêter en
» aucun lieu, ſi ce n'eſt par neceſſité. Donné à
» Angers ſous nôtre ſeing & ſeau, & le ſeing de
» nôtre Secretaire ordinaire, le 20. jour de No-
» vembre 1650. *Signé*, HENRI, E. d'Angers.
» *Et plus bas*, MUSARD.

Ce fut la Mere Marie de la Fere, premiére Superieure de la Congregation des Hoſpitaliéres de Saint Joſeph, qui conduiſit ces trois Sœurs à Baugé, où elles furent reçües de tous les Habitans avec une joie extréme. La Sœur de la Haie & Marthe de la Beauſſe n'oubliérent rien de tout ce qui pouvoit dépendre d'elles pour leur faire un bon acueil, & les loger commodément

dément dans la Maiſon qu'on venoit de leur preparer.

Le lendemain de leur arivée, Monſieur le Curé de Baugé fit la ceremonie de leur établiſſement, & les mit en poſſeſſion de l'Hôpital, par l'ordre de Monſeigneur l'Evêque d'Angers, en preſence des Adminiſtrateurs, & de toute la Ville qui étoit acourüe à ce ſpectacle. Il benit auſſi leur Chapelle, qui a été conſacrée depuis à l'honneur de Sainte Anne Patrone de MADEMOISELLE DE MELEUN, par Monſeigneur l'Evêque d'Angers le 4. Septembre 1681. On donna le nom de Saint Joſeph à l'Hôtel-Dieu pour deux raiſons. Premiérement, parce que les Hoſpitaliéres qui étoient venües le gouverner, ſortoient d'une Congregation qui a l'honneur de le porter. Secondement, parce que MADEMOISELLE DE MELEUN a toûjours eu une ſinguliére veneration pour ce grand Saint, qui eſt le pere, le protecteur & le modéle des ames vraiment interieures, & qui tâchent de mener une vie cachée en JESUS-CHRÎT, telle qu'a été la ſienne.

Ces ceremonies étant faites, les Hoſpitaliéres commencerent à obſerver leur reglement, avec autant de ferveur & d'exactitude, que la pauvreté & la petiteſſe du lieu le leur pouvoit permétre. Le ſoin des Malades ne fit pas d'abord leur principale ocupation, car elles n'en avoient qu'un dans les Salles; mais la charité de

ces ferventes Filles leur en fit bien-tôt recevoir plusieurs autres.

Comme le dessein de MADEMOISELLE DE MELEUN étoit de se cacher & de s'aneantir, en changeant pour Dieu la qualité de Princesse en celle de servante, à l'exemple de la Sainte Vierge, elle n'ométoit aucune des fonctions de ce vil ministere. Nous dirons en détail dans le dernier Livre de sa Vie tout ce que la charité lui a fait entreprendre pour servir les Pauvres, & tout ce que son humilité lui a fait faire en diverses ocasions pour se cacher. Mais quoi qu'elle ait pû faire pour se faire estimer la derniére de toutes les creatures, & pour s'atirer le mépris de tout le monde, elle n'a pas laissé d'être admirée & respectée de tous ceux qui l'ont connüe. Toutes ses vertus éclatantes aux yeux de Dieu, quoi-que basses & obscures aux yeux des hommes, la rendirent bientôt l'exemple de la Communauté, & l'admiration de toute la Ville. Plus son humilité essaioit de la faire cacher, plus sa charité l'obligeoit malgré elle à paroître. Sa douceur charmante gagnoit tous les cœurs de ceux qui venoient à l'Hôpital ; c'étoit assez de l'avoir vüe, ou de lui avoir parlé une fois, pour ne lui pouvoir refuser son estime. La reputation de sa piété se répandit bientôt dans toute la Province, & une sainte curiosité atira plusieurs personnes à Baugé pour la voir.

Monſieur de Baumé qui étoit logé chez le frere de la Sœur Marthe avec quelques domeſtiques, venoit tous les jours viſiter ſa Sœur; & de crainte qu'elle ne fût incommodée, il lui faiſoit ſouvent porter ſes repas à l'Hôpital, qui ſufiſoient pour nourir toute la Communauté.

Ce Prince vivoit en ce lieu-là, comme il avoit fait à la Fleche, d'une maniére tout-à-fait édifiante. Sa religion envers le tres-auguſte Sacrement de nos autels étoit ſi grande, qu'il ſervoit tous les matins la ſainte Meſſe à l'Hôpital: pratique qui paroiſſoit aux gens mal-inſtruits de la grandeurs de nos myſteres, plus convenable à un enfant, qu'à un homme de ſa qualité & de ſon âge. Bien plus, il prenoit le ſoin de métre tous les jours de l'huile dans la lampe, pour brûler devant le Saint Sacrement, & il n'eſtimoit pas indigne de lui de balaier l'Egliſe, à l'imitation de pluſieurs Empereurs, qui pour marquer leur foi envers ce grand myſtere, ont voulu cultiver la terre de leurs propres mains, & ſemer le bled, faire le pain & le vin qui devoient ſervir de matiéres au ſaint Sacrifice. Ce Prince rendoit auſſi aux Pauvres à l'imitation de ſa Sœur tous les ſervices imaginables: tant il eſt vrai que quand la charité s'eſt une fois rendüe maîtreſſe d'un cœur Chrétien, il n'y a rien qu'elle ne lui faſſe entreprendre.

Perſonne ne ſavoit alors ni leur nom, ni leur naiſſance, Dieu n'aiant pas permis que ce qui

s'étoit passé à la Visitation de Saumur à leur égard, vînt à la connoissance des Habitans de Baugé. Ils vivoient là inconnus à tout le monde, s'estimant trop heureux d'être connus de Dieu seul. Les curieux avoient beau s'informer de leur pays & de leur famille; c'étoit toûjours inutilement qu'on s'apliquoit à deviner quels ils pouvoient être : & bien-que les Gazettes de l'année precedente eussent dit que le Prince d'Epinoy étoit parti de Flandres avec sa Sœur pour aler à Rome gagner le Jubilé de l'année sainte, on ne pouvoit pas s'imaginer, à voir l'exterieur & le genre de vie de l'un & de l'autre, qu'ils fussent venus jusques à Baugé.

Il est vrai que quand ce Prince étoit à cheval, il avoit tout l'air d'un homme de qualité ; & bien-qu'il ne fît rien de grand en aparence, qu'il s'apliquât même à des emplois assez bas selon le monde, il s'en aquitoit neanmoins toûjours d'une maniére noble & élevée, qui faisoit facilement juger qu'il étoit tout autre qu'il ne paroissoit.

CHAPITRE IV.

Elle achette des Terres pour faire un fonds à l'Hôpital : elle y fait bâtir un grand corps de logis : elle tombe malade. Monsieur son Frere la quitte.

LA charité fait toutes sortes de personnages pour le soulagement des Pauvres qu'elle regarde comme ses enfans ; & sans crainte de degenerer de sa noblesse, elle fait toutes les fonctions des artisans, de cuisiniére pour les nourrir, de tailleuse pour les vêtir, d'architecte pour les loger. Celle de MADEMOISELLE DE MELEUN passa par tous ces degrez l'un aprés l'autre : comme elle avoit l'esprit de la vraie devotion, tous les exercices de piété ne l'empéchoient point de s'apliquer aux afaires temporelles de son Hôpital, sachant bien que le spirituel dépend toûjours du bon ordre qu'on y aporte. Elle pensa donc à la fondation de la famille de ses Hospitaliéres qui n'avoient encore aucun revenu. Elle acheta en leur nom quelques Terres qui leur étoient fort necessaires, à cause du voisinage de leur Maison, une partie desquelles fut emploiée à faire des courts, des jardins, & une espece de domaine qu'elle fit

clore de murailles. Cet enclos qui eſt d'une grande étendüe, coûta beaucoup, parce qu'il y falut aplanir des montagnes, & remplir des carié-res, pour mettre toutes les terres au niveau les unes des autres.

Enſuite (de l'avis de Monſieur ſon Frere qui lui ſervoit de conſeil & de coadjuteur dans tous ſes deſſeins) elle donna à la Communauté le choix de l'emploi de l'argent qu'elle deſiroit donner à l'Hôpital, en leur ofrant d'acheter une Terre conſiderable pour avoir un revenu aſſûré; ou bien de leur faire bâtir un logement plus grand & plus commode que celui qui étoit déja fait. Les Hoſpitaliéres perſuadées que la providence de Dieu ne les abandonneroit point, pendant qu'elles lui ſeroient fidéles, préfererent la derniére propoſition à l'autre, parce que les Pauvres ſoufroient beaucoup dans les Salles qui étoient trop étroites; & que d'ailleurs il leur étoit preſque impoſſible d'obſerver bien exactement leurs Regles dans une Maiſon mal bâtie, & mal en ordre, où la neceſſité les obligeoit de laiſſer entrer des ſeculiers.

La Sœur de la Haie ſuivit en cela, comme elle faiſoit en toutes choſes, l'inclination des Hoſpitaliéres, & commença dés lors à ajoûter au bâtiment qu'elle n'avoit fait faire que pour cinq ou ſix perſonnes, un grand corps de logis avec toutes les ofices & les apartemens convenables à une Communauté Reguliére, telle qu'étoit la

leur, qui groſſiſſoit tous les jours.

Pendant que les ouvriers travailloient à ce nouveau bâtiment, MADEMOISELLE DE MELEUN tomba dans une longue & fâcheuſe maladie qui la reduiſit à l'extrémité. Son humilité lui fit ſouhaiter d'être couchée dans la Salle des Femmes, afin de n'être en rien diſtinguée des Pauvres, & d'avoir le bonheur de mourir parmi eux. Neanmoins ſon mal augmentant tous les jours, les Hoſpitaliéres la firent conſentir qu'on la portât à l'Infirmerie pour y être plus en repos, & mieux gouvernée. Le deſir qu'elle avoit d'obéir à ſes Sœurs, & de les ſatisfaire en tout, lui fit agréer ce changement, plûtôt que l'envie de guerir ou d'être ſoulagée.

Jamais on n'a tant vû d'indiférence pour la vie, ou pour la mort, ni un ſi grand abandonnement à la volonté de Dieu. Sa patience dans ſon mal, l'égalité de ſon eſprit, & la paix de ſon cœur donnoient de l'admiration à tous ceux qui la venoient voir, & conſoloient ſes Sœurs qui étoient fort afligées de ſes peines. Elle ne laiſſoit pas neanmoins, au milieu d'un ſi grand calme, qui procedoit de la pureté de ſa conſcience, de témoigner de la douleur de ce qu'elle laiſſoit en mourant le bâtiment de ſon Hôpital imparfait ; ce qui l'obligeoit quelquefois de demander à Dieu de diférer ſa mort, & de lui donner encore un an de vie pour le voir achevé. Hé quoi, diſoit-elle, faut-il que je laiſſe ces

„ pauvres Filles ſans être logées, aprés leur avoir
„ donné la peine de venir ici ? Neanmoins, mon
„ Dieu, que vôtre volonté ſoit faite, & non pas
„ la mienne. Cette ſainte aprehenſion faiſoit qu'au fort de ſes douleurs elle donnoit ordre qu'on y travaillât inceſſamment. Cependant, on faiſoit des priéres de toutes parts pour ſa conſervation; & Dieu qui voioit que ſa vie étoit neceſſaire aux Pauvres, écouta les vœux des gens de bien, & lui rendit en peu de tems la ſanté. Ses forces commençant à revenir, & ne pouvant encore marcher, elle ſe faiſoit porter à une fenêtre de ſa chambre pour voir travailler les ouvriers. Sa joie fut ſi grande la premiére fois qu'elle vit l'ouvrage beaucoup avancé, qu'elle ne pût retenir ſes larmes.

Le bâtiment étant achevé, elle le fit meubler & garnir de toutes les choſes neceſſaires à l'uſage des Hoſpitaliéres & des Pauvres : nous verrons dans la ſuite les autres liberalitez qu'elle y a faites pendant trente ans. Cependant le Lecteur ſera bien-aiſe d'aprendre par avance qu'elle y a dépenſé prés de cinquante mille écus pour mettre les choſes dans l'état où on les voit preſentement, ſelon la juſte ſuputation qu'en ont fait les Hoſpitaliéres : auſſi peut-on aſſûrer que l'Hôtel-Dieu de Baugé eſt un des mieux bâtis & des plus commodes de tout l'Anjou.

Monſieur le Prince d'Epinoy voiant ſa Sœur tres-contente en ce lieu-là, & reſolüe d'y paſſer

le reſte de ſes jours, & aiant d'ailleurs quelques afaires qui l'apeloient à Paris, lui propoſa de la quiter, ſa compagnie lui paroiſſant deſormais inutile : elle y conſentit avec peine. Pour mourir à toutes choſes, voiant bien que la preſence de ſon Frere étoit, à peu prés comme l'humanité ſainte aux Apôtres, un obſtacle à ſa perfection, parce qu'elle s'y atachoit d'une maniére trop ſenſible, il étoit expedient qu'elle en fût privée, & qu'il s'en alât. Ce Prince en la quitant la pria de ne point prendre l'habit des Hoſpitaliéres, afin qu'étant plus libre & moins liée exterieurement à leur Communauté, elle fût plus en état de leur faire du bien. Elle a experimenté depuis que ce conſeil étoit tres-prudent & tres-ſage.

CHAPITRE V.

Elle délivre Baugé des ſoldats & du pillage : ſa charité la fait découvrir malgré ſon humilité. Elle contribüe à la converſion d'une miſerable femme traveſtie en homme, qui ſuivoit l'armée.

DIEU ſe ſervit autrefois d'une femme forte, nommée Judith, pour délivrer la petite ville de Bethulie du ſiége d'Holophernes ; & il s'eſt ſervi de MADEMOISELLE DE

MELEUN pour délivrer Baugé des soldats & du pillage. Ce fut en l'année 1652. que la Ville d'Angers aiant eu le malheur, comme plusieurs autres du Roiaume, de se trouver engagée dans les guerres civiles, fut assiégée par le Maréchal d'Hocquincour ; les troupes filoient incessamment, & passoient souvent par Baugé.

Il y avoit lieu d'aprehender que la Ville ne fût ruinée & sacagée, parce qu'un soldat aiant été malheureusement tué par un des Habitans, quinze cens hommes de ses camarades y étoient venus camper, resolus de vanger sa mort, & d'envelopper dans le sac de la Ville les innocens avec les coupables. Ils avoient déja mis le feu dans un Faubourg, & fait beaucoup de desordre : l'Hôpital étant aux portes de la Ville, auroit été sans doute des premiers à sentir les efets de leur rage & de leur fureur, si l'on n'avoit conjuré cette tempête.

Que fera nôtre illustre & charitable Inconnüe, dans cette ocasion où sa charité se trouve aux prises avec son humilité. Ces deux vertus combatent l'une contre l'autre dans son cœur. L'humilité veut que la Princesse d'Epinoy demeure toûjours cachée & inconnüe ; & la charité lui ordonne de dire son nom, afin de sauver la Ville. Pour les mettre toutes deux d'acord, elle écrivit à la Fleche à son Directeur pour le consulter sur ce qu'elle avoit à faire. Il lui manda que la charité étant la reine des vertus, il faloit que toutes

les autres lui cedaſſent, & que ſans balancer, elle devoit ſe faire connoître, ſi elle croioit par là pouvoir délivrer les Habitans de Baugé. Aprés avoir reçû cette réponſe, elle fut trouver le Capitaine, lui dit ſon nom qui lui étoit fort connu, le priant de ne le dire à perſonne, & de vouloir bien en ſa conſidération empécher le deſordre des ſoldats, & acorder ſa protection aux Habitans de Baugé. Le Capitaine, ravi de voir la Princeſſe d'Epinoy, lui fit mille civilitez, & lui acorda plus qu'elle ne demandoit : car il commanda ſur l'heure à ſes ſoldats de ſortir promtement de Baugé, & leur défendit de faire la moindre violence. Il avoüa depuis que l'air doux & majeſtueux, avec lequel cette Hoſpitaliére lui avoit demandé grace, lui avoit fait tomber les armes des mains, & l'avoit mis hors d'état de lui rien refuſer. Il conçût à la voir de grans ſentimens de reſpect & d'eſtime pour elle, & lui dit agreablement, que ſi elle faiſoit ainſi déloger les ſoldats, il faloit du moins qu'elle logeât le Capitaine à l'Hôtel-Dieu, où il reconduiſit la Princeſſe.

Toutes ces honnêtetez ſervirent beaucoup à humilier MADEMOISELLE DE MELEUN qui n'aimoit point à être honorée : mais ce qui la chargea de confuſion, c'eſt que ce Capitaine en la quittant, la pria de ſe tenir à la porte de ſon Hôpital, afin que tous ſes ſoldats paſſant en revüe devant elle, puſſent la ſaluer. Ils firent toutes les ceremonies acoutumées dans ces oca-

sions, & par la décharge de leurs mousquets; le son des trompétes, & le bruit des tambours, ils lui marquerent la consideration que toute leur Compagnie avoit pour elle. Le Capitaine lui garda le secret; mais il publia par tous les endroits de l'Anjou où il passa, que les Habitans de Baugé possedoient un tresor & une perle precieuse, dont ils ne connoissoient pas le prix. Le Clergé & tous les Oficiers vinrent ensuite remercier la Sœur de la Haie d'une si insigne faveur; mais elle leur dit toute confuse, que s'ils continuoient à en agir de la sorte à son égard, & à lui faire le moindre honneur, elle partiroit le lendemain, & quiteroit leur Ville.

Parmi tous ces soldats il y avoit une femme mariée, déguisée en homme, qui avoit quité son mari par libertinage: elle étoit grosse, & suivoit l'armée l'épée au côté. Sa vie scandaleuse & débordée étoit une ocasion continuelle & prochaine aux soldats de commettre une infinité de crimes.

On n'a jamais pû savoir d'où MADEMOISELLE DE MELEUN avoit apris l'état pitoiable de son ame, ni comment elle la pût discerner: mais il est constant qu'elle la fit venir à l'Hôpital, & entrer avec elle dans la Sacristie, où, aprés lui avoir témoigné beaucoup de tendresse, elle lui dit que sa misére étant venüe à sa connoissance, elle avoit une passion extréme de lui aider à en sortir; qu'elle la prioit de pen-

ſer au ſalut de ſon ame, aux moiens de changer de vie, & de faire pénitence, lui prométant pour cela toutes ſortes de ſecours. Cette miſerable croiant que ſon peché ne lui pouvoit être connu, fit d'abord de grans ſermens pour aſſûrer qu'elle étoit innocente : elle entra en fureur contre nôtre charitable Hoſpitaliére, prétendant qu'elle lui faiſoit outrage, & la prenoit pour une autre.

Mais MADEMOISELLE DE MELEUN l'apaiſa tout d'un coup, en lui diſant ces paroles : Tout-beau, ma fille, ne vous fâchez pas de ce « que je viens de vous dire ; mon intention n'a « point été de vous inſulter, ni de vous faire de « la peine. Je n'ai eu deſſein que de vous faire « ſentir la grandeur de vôtre mal, afin de vous « obliger à en chercher le remede ; vôtre peché « pour m'être connu, n'eſt pas ſû de tout le mon- « de ; je ſai l'importance qu'il y a de vous garder le « ſecret, avoüez vôtre faute, & vous en humiliez « devant Dieu ; vos crimes ſont grans, mais ſa « miſericorde eſt encore plus grande : il faut chan- « ger d'habit & de vie, & vous en retourner avec « vôtre mari, aprés que vous ſerez acouchée ; vous « avez trouvé en moi une bonne amie, ne crai- « gnez point de m'ouvrir vôtre cœur. «

Des paroles ſi charitables & ſi prudentes toucherent cette pauvre miſerable, de ſorte que fondant en larmes, elle lui avoüa ingenument ſes crimes, & le deſſein où elle étoit de les con-

tinuer, si elle ne l'avoit trouvée, lui disant qu'elle étoit disposée à faire tout ce qu'elle voudroit. MADEMOISELLE DE MELEUN aiant pris toutes les mesures que la prudence & la charité lui pouvoient inspirer en cette ocasion, l'arêta à l'Hôpital, lui fit prendre un autre habit, & sur tout de fortes resolutions de faire penitence ; & aprés qu'elle fut acouchée, elle la fit conduire à Angers, où aiant negocié sa paix, elle la remit entre les mains de sa famille. C'est ainsi que la douceur vient à bout des cœurs les plus endurcis, qu'elle les charme & les gagne à Dieu. Ce qui aprend aux personnes qui travaillent à la conversion des pecheurs, de les traiter avec beaucoup de condescendance & de charité, à l'exemple de JESUS-CHRÎT, qui en a usé de la sorte à l'égard de la Madelaine, de la Femme adultere, & de la Samaritaine.

CHAPITRE VI.

On lui annonce la mort de Mademoiſelle ſa Sœur aînée, & celle de Madame ſa Mere. Diſpoſitions Chrétiennes avec leſquelles elle reçoit ces nouvelles. Relation ſuccinte des vertus de ſa Sœur, & des circonſtances de ſa mort.

DIEU qui ne laiſſe jamais la vertu de ſes Saints ſans exercice, de peur qu'ils ne tombent dans le relâchement ou la tiédeur, balançoit toûjours le plaiſir que recevoit MADEMOISELLE DE MELEUN des graces abondantes qu'il répandoit ſur toutes ſes entrepriſes, par les aflictions qu'il lui envoioit de tems en tems. Comme elle aimoit uniquement ſa Famille, elle n'en pouvoit recevoir de plus ſenſibles que de la mort de ſes proches.

Sur la fin de l'année 1652. elle aprit celle de Mademoiſelle ſa Sœur aînée. L'union étroite qui a toûjours été entre ces deux illuſtres Sœurs, & la grande conformité qui ſe trouve entre leurs vertus heroïques, m'obligent de raporter ici quelques particularitez de ſa vie & de ſa mort, dont le recit ne peut-être que tres-agreable & tres-utile.

Cette Princeſſe vint au monde le 25. d'Aouſt de l'année 1616. fête de Saint Loüis Roi de France. L'Infante d'Eſpagne Iſabelle Claire Eugenie d'Autriche, Archiducheſſe & Gouvernante des Pays-Bas, fut ſa maraîne, & la nomma Marie Claire ſur les fonts de Baptême. L'Archiducheſſe qui l'aimoit tendrement, & qui trouvoit en elle le plus beau naturel du monde, fut bien-aiſe de jeter dans ſon ame les premiéres ſemences de la piété, voulant pour cela qu'elle fût élevée à ſa Cour. Ses avis & ſes exemples firent d'abord de grandes impreſſions ſur l'eſprit de Marie Claire, à qui il ne fut pas dificile de pratiquer la vertu à l'imitation d'une Princeſſe, qu'elle voioit paſſer la pluſpart des jours & des nuits en oraiſon & aux pieds des autels, & faire gloire de porter publiquement l'habit du Tiers Ordre de Saint François.

Elle avoit l'ame grande, genereuſe & bienfaiſante, l'eſprit vif & penetrant, capable de toutes ſortes de ſciences, & des plus hautes entrepriſes, le jugement ſolide, plein de diſcernement & de conduite: de ſorte qu'à l'âge de dix ans le Prince d'Epinoy ſon pere lui confia en l'abſence de ſa femme le gouvernement de toute ſa maiſon compoſée de cent perſonnes; & étant prêt de faire un voiage, lui laiſſa l'intendance d'un grand bâtiment qu'il faiſoit faire, lequel il trouva à ſon retour tres-bien conduit & fort avancé par les ſoins de ſa Fille.

Elle

Elle aima dés son enfance les Religieux & les Religieuses, sur tout les Capucins, & les Filles de Sainte Claire. Les aumônes qu'elle leur faisoit, ou qu'elle quêtoit pour eux, étoient des marques efectives de sa tendresse : car comme l'Archiducheſſe qui avoit un profond respect & une singuliére devotion pour le tres-saint Sacrement, donnoit tous les ans le jour de la Fête-Dieu des flambeaux de cire blanche de deux livres à quatre ou cinq cens Seigneurs & Oficiers de sa Cour, pour les porter allumez à la procession ; Marie Claire, toute enfant qu'elle étoit, avoit grand soin la veille de la Fête de demander ces flambeaux aux Seigneurs pour les donner à des Couvens.

Sa charité pour les Pauvres étoit infiniment ingenieuse à trouver les moiens de les soulager : car quand ces mêmes Seigneurs joüoient ensemble, elle aloit hardiment demander à l'un de quoi aider à paier la dot d'une pauvre fille qui vouloit être Religieuse, & à l'autre de quoi faire un habit, ou donner du pain à de pauvres honteux ; disant aux joüeurs pour les exciter à lui donner, que si ces aumônes ne sanctifioient pas leur jeu, du moins elles les rendroient moins criminels : & toûjours elle obtenoit ce qu'elle demandoit, perſonne ne pouvant rien refuſer à la qualité, à l'innocence & aux maniéres agreables de cette petite Quêteuse.

Comme elle avoit dans son bas âge le juge-

ment, la ſcience & la vertu fort avancées, on lui fit faire ſa premiére Communion fort jeune. Elle ſe prepara à cette grande action avec toute la devotion poſſible : car bien-qu'elle eût toûjours mené une vie tres-innocente, elle ne laiſſa pas d'être trois jours à faire ſa Confeſſion generale, y emploiant pluſieurs heures chaque jour. Les lumiéres que Dieu répand dans les ames pures, leur font apercevoir juſques aux moindres atomes, & elles trouvent des fautes dans des actions que l'aveuglement des gens du ſiécle leur fait eſtimer parfaitement vertueuſes. Rien n'eſt plus neceſſaire que de bien preparer les enfans à faire leur premiére Communion : car il eſt certain que le Fils de Dieu prend un ſingulier plaiſir à venir habiter dans leurs ames ; & que tres-ſouvent leur ſalut, ou leur reprobation en dépend. C'eſt ce qui oblige le demon à faire tous ſes éforts, ſelon la penſée de Saint Bernard, pour corompre la pureté des jeunes gens, & leur faire perdre leur innocence, afin que leur corps étant ſoüillé par le peché, il puiſſe faire deshonorer celui de JESUS-CHRÎT qu'ils reçoivent indignement dans la ſainte Communion, la honte les empéchant de declarer tous leurs crimes.

La premiére Communion de Marie Claire, qui avoit été faite avec des diſpoſitions tres-ſaintes, porta une influence de graces dans toutes les autres qu'elle fit le reſte de ſes jours : car

depuis elle ne s'aprocha des Sacremens de Penitence & de l'Eucariſtie qu'avec une foi vive, & une humilité profonde. Pour ſe mieux preparer à les recevoir, elle paſſoit en priéres la nuit de la veille du jour qu'elle devoit faire ſes devotions. Les jours qu'elle avoit communié, étoient des jours de grande ſolennité pour elle: car elle demeuroit dans un ſilence & dans un recueillement admirable, n'oſant preſque proferer une ſeule parole, de peur d'interrompre en elle l'Eſprit ſaint qu'elle écoutoit parler, ou de manquer de reſpect à la preſence de JESUS-CHRÎT.

Son humilité n'étoit pas moins grande que ſon amour: car outre les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même en s'aprochant des autels, jamais elle n'a voulu communier, pendant qu'elle a été en Religion, qu'aprés la derniére des Novices, ou des Sœurs Converſes. Il ne lui reſtoit pas aprés ſa Confeſſion la moindre amertume ſur le cœur contre ceux qui lui avoient fait de la peine, diſant qu'elle ne pouvoit comprendre comment un Chrétien pouvoit vouloir du mal à ſes ennemis, puiſque la Foi nous enſeigne que Dieu ne nous pardonne nos pechez qu'autant que nous pardonnons à ceux qui nous ofenſent; & que la grace que nous leur faiſons, eſt la meſure & le modéle de celle que nous atendons de lui.

Les vertus croiſſoient en elle avec l'âge: en

peu de tems elle devint l'exemple de toutes les filles de qualité ; ſa douceur & ſa modeſtie lui atirerent les cœurs de tout le monde : on admiroit ſur-tout en elle un air grave & majeſtueux qui inſpiroit du reſpect pour ſa perſonne, & donnoit de l'eſtime pour ſa vertu : jamais elle n'a voulu entendre parler de mariage ; & lorſqu'on lui propoſoit des partis avantageux, elle avoit toûjours l'adreſſe d'éluder leurs recherches.

Le ſalut de tous les domeſtiques de Monſieur ſon Pere lui étoit auſſi cher que le ſien propre, elle veilloit exactement ſur leur conduite, les obligeant à recevoir ſouvent les Sacremens, & voulant être témoin des actions des Demoiſelles d'honneur de ſa Mere, qu'elle faiſoit travailler en ſa preſence, étant fort perſuadée que les maîtres & maîtreſſes rendront comte à Dieu des pechez que leurs ſerviteurs commétent par leur négligence, ou par leur faute.

Aprés la diſgrace de Monſieur le Prince d'Epinoy elle ſe retira avec Madame ſa Mere à Abeville dans le Couvent des Religieuſes Dominicaines. Le reſpect & la ſoûmiſſion qu'elle avoit pour elle en tout, fut un grand ſujet de conſolation à cette Mere afligée, à qui ſa vertueuſe Fille rendoit tous les ſervices qu'on eût pû exiger d'une ſervante : car elle la veilla nuit & jour ſans ſe coucher pendant une maladie qui dura ſix ſemaines.

La nouvelle qu'elle reçût bientôt aprés de

la mort de ſon Pere, penſa lui faire perdre la vie. Car comme elle l'aimoit tendrement, ſon cœur en fut d'abord ſi penetré, & ſi ſaiſi de douleur, que ne pouvant ſe décharger par les ſoûpirs ni par les larmes, elle en demeura pluſieurs jours comme ſtupide & immobile.

La peine qu'elle reſſentit en cette ocaſion, & la violence qu'elle ſe faiſoit à tout moment pour reprimer les premiers mouvemens de ſon eſprit vif & impetueux, lui corompit tellement la maſſe du ſang, qu'elle tomba en pluſieurs grandes maladies. Son corps étoit pour l'ordinaire couvert de ſept ou huit ulceres qui lui cauſoient des douleurs tres-aigües, qu'elle augmentoit encore par ſa maniére de les panſer : car comme elle avoit une pureté angelique, elle eût mieux aimé mourir que de ſoufrir qu'un Chirurg en eût aproché d'elle ; ainſi elle étoit obligée de ſe rendre cet ofice à elle-même, avec une force & un courage qui n'a gueres d'exemples : car lorſque les ouvertures qu'elle avoit faites à ces abcés avec la lancette, n'étoient pas aſſez grandes pour en faire ſortir le pus, elle prenoit des ciſeaux, & fendoit les chairs vives d'un bout à l'autre pour en faire les évacuations neceſſaires : ce qui lui cauſoit une eſpece de martyre, au milieu duquel demeurant ferme & conſtante ſans crier & ſans ſe plaindre, & élevant les yeux au ciel, elle prononçoit ces paroles entrecoupées de quelques ſoûpirs : O Bonté divine,

faites-moi misericorde, & me donnez, s'il vous plaît, la patience. Quand quelqu'un la venoit voir aprés ces operations, elle disoit : Priez Dieu, mes amis, qu'il augmente mes douleurs, pourvû qu'il augmente ma patience, j'ai peur de la perdre. C'est-pourquoi dans ses maladies elle souhaitoit qu'il y eût toûjours une Religieuse auprés d'elle, à qui elle demandoit incessamment ce qu'il faloit faire pour bien soufrir ; & lui servant d'éco, elle repetoit amoureusement cent actes d'amour de Dieu, de confiance, d'abandon à sa divine volonté, & de renoncement à soi-même.

Il y a bien de l'aparence que Dieu lui avoit fait connoître l'heure de sa mort. Car Madame sa Mere l'aiant voulu faire sortir de ce Monastere à cause de ses infirmitez, elle lui dit que pour quatre ans qui lui restoient à vivre, elle souhaitoit les passer dans la solitude pour se preparer à bien mourir : en éfet, son terme ne fut pas plus long, car elle mourut la quatriéme année. On la communia trois jours avant sa mort en presence de toute la Communauté, à qui suivant la permission qu'elle en obtint de son Confesseur, elle demanda pardon des sujets de mécontentemens, & du mauvais exemple qu'elle leur avoit donné. Aprés la Communion, la paix & la douceur dont son ame étoit remplie, se répandirent sur son visage, & elle parut belle comme un Ange.

Elle se fit raser les cheveux, & les regardant

avec mépris comme les instrumens de la vanité des personnes de son sexe, elle pria qu'on les mît au feu, qu'on lui donnât la coëffure des Religieuses, & qu'on l'enterrât aprés sa mort en leur habit.

Deux jours avant son trépas elle chanta un Cantique en l'honneur de la tres-Sainte Vierge, d'un air si agreable, & d'un ton si devot, qu'elle charma tous ceux qui l'entendirent : elle tomba ensuite dans une fiévre letargique, qui aiant cessé une heure avant sa mort, lui laissa le jugement tres-libre, & une parfaite connoissance de sa fin ; de sorte qu'elle prononça à haute voix pendant son agonie tous les actes de foi, d'esperance, d'amour & de contrition, qu'un Chrétien doit produire, au moins de cœur, dans ce moment terrible qui decide de son éternité. On observa que dans cet état elle ne sembloit se distraire de l'union & de l'aplication parfaite qu'elle avoit avec Dieu, que pour donner des marques sensibles de sa tendre amitié à quelques Religieuses qui l'avoient moins obligée que les autres, ou qui lui avoient fait de la peine. Ensuite elle rendit son ame à Dieu le Jeudi 19. de Decembre 1652. sur les onze heures du soir, âgée de trente-six ans & quelques mois.

On exposa son corps revétu de l'habit de Religieuse jusqu'au lundi suivant, auquel jour on l'enterra dans le Chapitre en presence de Messieurs ses Freres, sans qu'il exhalât aucune mau-

vaiſe odeur. Mais ce qui eſt bien plus merveilleux, c'eſt que les Dominicaines d'Abeville aiant fait bâtir un autre Chapitre, on tranſporta ſon corps de l'ancien dans le nouveau ; & ſon cercüeil de plomb aiant été ouvert, on trouva ſon corps, ſes habits, & la couronne de fleurs & de romarin qu'on lui avoit miſe ſur la tête, tout entiers & ſans nulle corruption, le 16. de Juin 1675. c'eſt-à-dire, plus de vingt-deux ans aprés ſa mort.

Toutes les Religieuſes de Saint Dominique d'Abeville furent témoins de cette merveille, auſſi-bien que le Pere Hyacinthe Griſolet leur Confeſſeur, & demeurerent d'acord qu'un corps tout couvert d'ulceres n'avoit pas pû ſans miracle demeurer ſi long-tems incorruptible dans un lieu fort humide. Je conſerve le Memoire qu'elles en ont envoié d'Abeville à une perſonne de piété, qui me l'a mis entre les mains.

Si la mort de cette chere Sœur fut afligeante pour MADEMOISELLE DE MELEUN, les circonſtances qui l'avoient acompagnées, aiderent beaucoup à la conſoler.

Mais le tems & l'abſence ne diminuerent point la douleur qu'elle reſſentoit de la ſeparation de Madame la Princeſſe d'Epinoy : elle étoit auſſi vive aprés trois ans d'abſence, que le jour qu'elle lui dit adieu ; & aprenant que cette bonne Mere ne pouvoit ſe conſoler de ſa perte, elle en étoit elle-même inconſolable. Mais ce qui augmentoit encore ſa triſteſſe, c'eſt qu'elle ne

recevoit aucune réponſe à toutes les lettres qu'elle ſe donnoit l'honneur de lui écrire, & elle étoit inceſſamment ſolicitée de ſa part de s'en retourner en Flandres, ou de venir à Abeville pour lui tenir compagnie en la place de ſa Sœur. Le Prince d'Epinoy ne pût faire ſa paix auprés de Madame ſa Mere, qu'à condition qu'il feroit tous ſes éforts pour la lui ramener : mais quelques inſtances qu'il lui en fit à diverſes repriſes, il n'en pût venir à bout, elle demeura toûjours ferme & inébranlable dans la reſolution qu'elle avoit priſe de vivre & de mourir cachée.

C'eſt ici ſans doute un des plus beaux endroits de la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, & où ſa vertu a davantage éclaté. Car bien-qu'elle eût ſelon la nature un amour immenſe pour ſes proches, & qu'ils lui aient fait toutes les inſtances poſſibles pour l'atirer auprés d'eux pendant dix années conſecutives, elle a toûjours demeuré fidéle à ſa vocation, & n'a jamais écouté les ſentimens de la nature que Dieu permétoit qui fuſſent tres-vifs & tres-ſenſibles en elle, afin qu'elle trouvât continuellement dans ſon cœur une victime prête à lui immoler, en imitant encore Abraham dans le ſacrifice de ſon Iſaac, ainſi qu'elle l'avoit déja imité dans ſa retraite.

Si l'éloignement de cette chere Mere cauſa tant d'affliction à ſa Fille, la nouvelle de ſa mort lui en donna bien davantage. Elle lui fut an-

noncée par ſon Confeſſeur, qui n'eût pas de peine à lui en faire faire un ſaint uſage par la ſoûmiſſion parfaite qu'elle avoit aux ordres de Dieu. Elle en reſſentit neanmoins une vive douleur au dedans de ſon ame ; mais elle n'en donna aucune marque au dehors, ne voulant pas même porter le deüil, ni prendre un habit noir ſelon la coûtume du monde, de crainte qu'elle ne parût s'afliger de ce que la volonté de Dieu s'étoit acomplie, en retirant ſa Mere des miſeres de la terre, pour la faire joüir des plaiſirs du ciel. Elle ſe contenta d'une groſſe étoffe brune dont elle s'habilla en Penitente, & au-lieu de s'arêter à verſer des larmes inutiles aux vivans & aux morts, elle ofrit beaucoup de priéres, fit celebrer quantité de Meſſes, & diſtribua de grandes aumônes pour le repos de ſon ame. Ce ſont là les marques les plus evidentes & les plus ſûres du reſpect & de l'amour que les enfans doivent porter à leurs parens aprés leur mort.

Celle de Madame la Princeſſe d'Epinoy ariva le 12. de Juin 1653. dans le Monaſtere des Religieuſes de Saint Dominique d'Abeville : elle y avoit demeuré neuf ans dans tous les exercices d'une piété ſolide & exemplaire. Avant ſa mort elle deſira être enterrée avec l'habit des Filles du Tiers Ordre de Saint François dont elle étoit. Comme cette vertueuſe Mere avoit témoigné du reſſentiment de la ſeparation de ſa Fille, qu'elle avoit même été bien-aiſe que ſes plaintes

vinſſent juſqu'à elle, elle ne laiſſa pas en mourant de lui donner des marques de ſa tendreſſe, & de l'eſtime qu'elle faiſoit de ſa vertu, en lui envoiant ſa benediction, & lui faiſant un preſent par ſon teſtament.

CHAPITRE VII.

Elle paſſe cinq ans à l'Hôpital de Baugé dans la pratique de toutes les vertus Chrétiennes. Le tonnerre tombe ſur l'Hôpital : circonſtances de ce tonnerre, & de l'exorciſme d'une Poſſedée, qui prouvent que le demon étoit mêlé parmi la foudre.

LA mort de Madame la Princeſſe d'Epinoy leva tous les obſtacles qui s'opoſoient encore à l'établiſſement de Mademoiſelle ſa Fille à l'Hôpital de Baugé. Comme elle ſe vit parfaitement libre & abſolument maîtreſſe de ſes volontez, elle reſolut plus fortement que jamais d'y paſſer le reſte de ſes jours au ſervice des Pauvres. Cinq ou ſix ans s'écoulerent, ſans qu'elle parût rien faire qui la pût diſtinguer, menant en aparence une vie fort commune aux yeux des hommes ; mais pratiquant toutes les

vertus Chrétiennes d'une façon extraordinaire devant Dieu par la pureté de ſes intentions.

Ce ſeroit ici le lieu de mettre au jour ſa vie cachée, & de faire paroître la charité ardente qu'elle y exerça envers les Malades. Mais comme nous avons deſſein de parler de toutes ſes vertus en particulier dans le dernier Livre de cette Hiſtoire, afin de donner un modéle achevé de perfection aux perſonnes de qualité, & ſurtout aux Hoſpitaliéres de l'Egliſe de Dieu; nous nous contenterons preſentement de dire que le demon, l'ennemi commun du ſalut des hommes, qui avoit fait inutilement tous ſes éforts par ſes emiſſaires, pour empécher l'établiſſement de l'Hôpital de Baugé, ne pouvant plus ſuporter le progrés d'une Maiſon qui avoit l'humilité & la charité pour fondement, reſolut de la détruire par lui-même. Mais voiant bien que pour en venir à bout, les ruſes & les ataques du commun auroient été inutiles, il en vint à la force ouverte, il quita le perſonnage de renard, & prit celui de lion rugiſſant, en emploiant la foudre & les tempêtes.

Ce fut au mois de Juillet de l'année 1658. un jour que la chaleur étoit fort moderée, & que le tems paroiſſoit fort calme, il ſe forma tout à coup dans l'air un grand orage d'éclairs, de pluies & de tonnerre; & dans un inſtant la foudre tomba ſur l'Hôtel-Dieu de Baugé, & entra par une fenêtre fermée dans les Salles du côté

des Hommes. Deux convaleſcens s'y promenoient, & parloient enſemble, l'un deſquels étoit un pecheur endurci qu'on n'avoit jamais pû faire aler à confeſſe. La foudre lui enleva ſon bonnet de deſſus la tête, & le jeta à ſes pieds, comme pour l'avertir de ſon devoir. Cet accident imprévû qui ne lui cauſa pas d'autre mal que la peur, le toucha, & lui fit prendre la reſolution de demander un Prêtre pour ſe confeſſer. Un éfet ſi contraire aux deſſeins du demon, au-lieu de le chaſſer, ne fit qu'augmenter ſa fureur : car comme il y a bien de l'aparence qu'il étoit mêlé avec la foudre, il fit quelques tours dans les Salles toutes en feu, ala fendre les quenoüilles d'un lit qui étoit le plus proche de la Chapelle, perça enſuite les murailles de l'Apoticairerie, & en fit tomber pluſieurs pierres. Une des Sœurs Hoſpitaliéres y entroit alors, & tenoit encore la clef dans la ſerrure : voiant une groſſe boule de feu mêlée d'une fumée noire, dont l'odeur puante ſentoit la poudre à canon, qui venoit fondre ſur elle, elle jeta de grans cris, & recourut à Dieu du mieux qu'elle pût, penſant aler être écraſée par les morceaux d'une pierre que cette boule avoit détachée de la muraille pour ſe faire paſſage, & qu'une main inviſible ſembloit lancer contre elle, bien qu'elle en fût aſſez éloignée. Mais Dieu permit que dans le trouble & la crainte qui la ſaiſit, elle conſerva une aſſez grande preſence d'eſprit

pour baiſſer la tête, & faire en ſorte que la foudre paſsât derriére elle. Le tonnerre monta enſuite dans les chambres hautes des Hoſpitaliéres, rompit pluſieurs fenêtres, raſa toutes les goutiéres du bâtiment, & enleva un chevron de la charpente, qu'il porta fort loin dans un faubourg de la Ville, ſans faire mal à perſonne. Deux Sœurs qui étoient alors dans le grenier, tomberent par terre, & ſentirent des douleurs ſi exceſſives aux jambes, qu'elles crûrent les avoir briſées. Le tonnerre deſcendit enſuite en bas; & tout ce deſordre qui ne dura pas plus que le tems d'un *Pater*, finit comme il avoit commencé par les roulemens de cette groſſe boule de feu, qu'une femme malade qui étoit couchée prés la porte, vit fondre & ſe perdre en terre.

Pendant tout ce fracas MADEMOISELLE DE MELEUN étoit en priéres dans ſa chambre. Un bruit ſi épouventable & la mauvaiſe odeur qui l'accompagnoit, répandüe par tout le logis, l'obligerent à deſcendre pour voir ce qui s'étoit paſſé. Aiant apris qu'il n'y avoit perſonne de mort ni de bleſſé, elle en rendit auſſi-tôt graces à Dieu & à Saint Joſeph, de qui elle avoit obtenu ſans doute par la ferveur de ſon oraiſon, que la malignité du diable ne prévalût pas contre ſon œuvre, & que les deſſeins de ce prince de l'air & des tenebres, qui étoient de renverſer l'Hôpital, fuſſent confondus. Nous avons de ceci une preuve aſſez certaine, & tres-remar-

quable : car au même tems que tout cela ſe paſſoit à Baugé, on exorcizoit à la Fleche une fille poſſedée, laquelle aprés les furies & les accés ordinaires de ſa poſſeſſion, fut quelque tems ſans répondre aux interrogations de l'Exorciſte, religieux, ſage & experimenté. Aprés quoi la voiant tout à coup agitée, il lui demanda pourquoi elle avoit été demie heure ſans parole. Le demon répondit par la bouche de l'energumene : Je n'avois garde de parler, je n'étois pas ici. D'où viens-tu, repartit le Pere ? Je viens de l'Hôpital de Baugé, reprit diſtinctement le demon. Et l'Exorciſte lui aiant enſuite demandé ce qu'il y étoit alé faire, il repliqua : Nous y étions alez ſept demons comme moi pour renverſer la Maiſon ; mais nous n'avons eu permiſſion d'y cauſer aucun mal que la peur. Il parla enſuite de Saint Joſeph avec des paroles de mépris, & fit connoître que c'étoit ce grand Saint qui avoit protegé l'Hôpital contre ſa rage. Enſuite il raconta toutes les circonſtances de ce tonnerre en termes aſſez obſcurs ; ce qui fit que deux jours aprés ce Pere ala à Baugé pour s'informer de la verité du fait, & juger enſuite de celle de la poſſeſſion de la fille. On lui montra tous les deſordres cauſez par la foudre, il interrogea ceux qui en avoient été témoins, & enſuite il raconta aux Sœurs l'hiſtoire de ſon exorciſme ; & faiſant comparaiſon des circonſtances, du tems, du lieu, des perſonnes, des paroles &

des choſes, il vit bien que le demon n'avoit pas menti. Mais ce qui le confirma encore dans cette creance, c'eſt que les Hoſpitaliéres lui aiant dit que la foudre étoit entrée dans les Salles par une fenêtre dont les vitres étoient fermées, ſans les rompre, il prit une lunette d'aproche, & aperçût ſept petits trous bien formez dans le verre, comme ſi les demons qui s'étoient fait des corps d'air & de feu, euſſent voulu marquer par là, en quel nombre ils y étoient entrez.

Toutes ces ataques du demon ne faiſoient qu'augmenter la ferveur de nôtre illuſtre Hoſpitaliére; plus elle voioit que ſon ouvrage déplaiſoit à l'ennemi commun des hommes, plus elle avoit de confiance qu'il étoit agreable à Dieu. Elle le remercioit tous les jours des benedictions qu'il répandoit ſur ſon Hôpital, & lui en demandoit la continuation. Bien-qu'elle ſemblât être arrivée au comble de la perfection, elle croiſſoit de plus en plus en vertus, s'eſtimant toûjours la plus imparfaite de toutes ſes Sœurs. Elle étoit dans une fidelité inviolable à la pratique des regles, dans une mortification continuelle de ſes ſens, toûjours apliquée à contempler les grandeurs de Dieu, & toûjours atentive à ſoulager la miſere des Pauvres, fuiant les honneurs & les loüanges, & tâchant de s'éteindre & de s'aneantir dans l'eſprit de tout le monde; de ſe ſeparer des compagnies, & de demeurer cachée en

JESUS-

JESUS-CHRÎT & en elle-même. Mais Dieu jugea enfin à propos de la faire connoître de la maniére que je vas dire.

CHAPITRE VIII.

Monsieur le Vicomte de Gand son Frere vient à Baugé : il est cause qu'on aprend avec certitude son nom & sa qualité. Dieu répand beaucoup de benedictions sur ses entrepriſes.

IL est dit dans l'Evangile, que Saint Jean Batiſte devoit demeurer inconnu dans les deſerts, juſqu'à ce que Dieu prît le ſoin de le manifeſter aux hommes : ainſi MADEMOISELLE DE MELEUN a été fidéle à mener une vie cachée pendant dix ans, juſqu'à ce qu'il plût à la divine Providence de la faire connoître. Tout ce qui s'étoit paſſé à Saumur, les bruits qu'avoit répandu ce Capitaine en faiſant ſortir ſes ſoldats de Baugé à ſa priére ; des lettres qu'on avoit vû qu'elle recevoit de ſes Freres, & qu'elle leur écrivoit à Paris à l'Hôtel d'Epinoy, étoient aſſez capables de reveler ſes myſteres. Mais Dieu qui a caché Saint Alexis dans la maiſon de ſon pere, & qui a rendu un Martyr inviſible derriére

Uſque in diem oſtenſionis ſuæ.

re des toiles d'araignée, trouva bien le secret de cacher son nom & sa naissance pendant dix ans. On en avoit pourtant eu quelques avis incertains : car une des Hospitaliéres lui marqua un jour durant la recreation, par une allusion au nom de Meleun, qu'elle savoit que c'étoit le sien ; ce qui lui fit monter la couleur au visage. Mais aprés tout l'on n'étoit point assûré ni de son nom ni de sa naissance, jusqu'à la visite que lui fit Monsieur le Vicomte de Gand son Frere, lequel alant en Espagne au Mariage de la Reine Marie Therese d'Autriche en l'année 1660. prit la poste à Saumur, & la vint voir à Baugé. Il se fit conduire à l'Hôtel-Dieu : la premiére personne qu'il rencontra à la porte, fut sa Sœur, vêtüe en servante, aiant un tablier de cuisine, & tenant un boüillon qu'elle aloit porter à un Malade. Soit qu'elle ne le reconnût pas d'abord, parce qu'il y avoit long-tems qu'ils ne s'étoient vûs, & qu'elle l'avoit quité fort jeune, soit qu'elle voulût éprouver s'il la reconnoîtroit bien dans un équipage si diferent de celui où elle avoit paru en Flandres, elle lui demanda qui il » cherchoit. A quoi il répondit agreablement : Un » lit, Mademoiselle, pour coucher un Malade. Elle » lui repliqua : Si c'est pour vous, Monsieur, vous n'a- » vez gueres la mine de l'être. Il la salüa ensuite, & fit bien voir qu'il ne la méconnoissoit pas à travers le simple habit d'Hospitaliére. Il la prit par la main pour la conduire jusqu'au lit du Malade

à qui elle devoit donner ce boüillon, n'aiant pas voulu, nonobſtant la venüe de ſon Frere, perdre un moment l'ocaſion de rendre ſervice aux Pauvres. Les gens qui ſuivoient le Vicomte, aiant dit qui il étoit, le bruit ſe répandit auſſitôt dans l'Hôpital & par la Ville, que le Prince d'Epinoy étoit venu voir ſa Sœur. Voilà, à proprement parler, ce qui la fit connoître, & ôta tout lieu de doute de ſa qualité. Le Vicomte fut peu de jours avec elle; mais il vint encore la revoir en retournant d'Eſpagne.

Aprés ces viſites, bien-qu'on eût déja conçû une haute eſtime de ſa vertu, & qu'on eût une veneration ſinguliére pour ſa perſonne, on commença à la regarder à Baugé & par toute la Province avec d'autres yeux & d'autres ſentimens qu'on n'avoit fait juſqu'alors. Les perſonnes de qualité de la Ville & d'alentour la vinrent voir, & lui rendre leurs civilitez, on y acouroit en foule de toutes parts, les uns par curioſité, les autres par devotion, ceux-ci pour lui demander l'aumône, ceux-là ſes conſeils; & tous s'en retournoient extrémement édifiez & ſatisfaits de ſa conduite. Ce n'étoit plus la Reine de Saba qui venoit voir Salomon; mais c'étoient les Sages du ſiécle qui venoient viſiter la Princeſſe, leſquels lui aiant parlé, admiroient ſon eſprit, ſa douceur & ſa charité, & publioient par-tout que ſa reputation ne répondoit pas à ſon merite: mais entre autres, l'humilité qu'on voioit en elle, ſurprenoit

tout le monde, & jetoit les ſuperbes dans la confuſion.

Il ne ſe faiſoit preſque pas une œuvre de piété à Baugé, où elle n'eût part; on s'adreſſoit à elle pour terminer les diferends, aſſoupir les querelles, retirer les pecheurs du crime, remettre la paix dans les familles, acommoder les procés, reconcilier les ennemis, ſoulager les miſerables, conſoler les affligez : enfin toutes ſortes de perſonnes avoient recours à elle de toutes parts, en toutes ſortes d'afaires, même les plus dificiles; & toûjours on recevoit de bons éfets de ſa mediation, parce que Dieu répandoit beaucoup de benedictions ſur ſes entrepriſes. Elle paſſa ainſi trois ans à l'Hôpital de Baugé dans la pratique de la charité la plus parfaite qu'on puiſſe exercer ſur la terre; juſqu'à ce qu'enfin elle fut obligée de faire un voiage à Paris, ainſi que nous alons voir dans le quatriéme Livre de ſon Hiſtoire.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE MONSIEUR
LE PRINCE D'EPINOY
LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Elle va à Paris, enſuite en Picardie pour faire ſes partages. Elle prend une Flamande auprés d'elle: elle revient à Baugé, d'où elle fait un ſecond voiage à Paris pour vendre une de ſes Terres. Elle ſe renferme dans une Abaye. Vertus qu'elle y pratique.

VERS l'année 1663. les partages des biens en fonds de terre n'étoient pas encore faits entre les enfans de Monſieur le Prince d'Epinoy. L'aîné de la Maiſon convia ſa

Sœur de venir à Paris pour y travailler. Le desir d'être en état de faire plus de bien à l'Hôpital de Baugé, l'emporta sur celui qu'elle avoit de passer le reste de ses jours dans la solitude ; neanmoins elle n'auroit pas consenti à ce voiage, si Messieurs ses trois jeunes Freres ne le lui eussent rendu facile & indispensable, en la venant querir pour la conduire à Paris. Ils partirent de Baugé avec elle sur la fin de la même année 1663. au milieu de l'hiver. Ce ne fut pas sans répandre des larmes, que les Hospitaliéres se separerent de MADEMOISELLE DE MELEUN, parce qu'elles craignoient beaucoup de ne la revoir jamais.

Le Marquis de Richebourg & le Comte de Baussar prirent la poste ; & le Vicomte de Gand, à qui la fiévre quarte étoit survenüe, monta en carosse avec sa Sœur, acompagnée d'un Prêtre & d'une petite Demoiselle orpheline âgée de dix ans, qu'elle avoit prise auprés d'elle par charité. On peut juger par les soins qu'elle avoit indiferemment pour tous les pauvres Malades, de ceux que sa tendresse lui fit prendre de Monsieur son Frere pendant la route, qu'ils n'intérompirent point nonobstant les accés de sa fiévre. Elle le servoit le jour, & le veilloit la nuit, ne voulant pas cesser un moment de faire à son égard les fonctions d'une veritable Hospitaliére.

Ils ariverent enfin à Paris, où MADEMOISELLE DE MELEUN se trouva d'abord si fa-

tiguée du chemin, qu'elle tomba dans une langueur tres-dangereuſe, qui lui cauſa un ſi grand dégoût, que quelques viandes qu'on lui pût ſervir, elle n'en pouvoit manger. Quoi-que cette incommodité fût tres-notable, elle ne s'en plaignit point, & elle ne l'empécha pas de partir inceſſamment avec Meſſieurs ſes Freres pour aler en Picardie, & de là en Flandres, où le reſte de leur Famille les atendoit, afin d'être plûtôt en état de retourner à Baugé, où elle avoit laiſſé ſon cœur.

Pour faciliter la concluſion de leurs afaires, & marquer auſſi l'amitié qu'elle portoit à Meſſieurs ſes Freres, elle ſe démit en leur faveur du Marquiſat de Richebourg, & ſe contenta de Terres moins ſeigneuriales, & d'une ſomme d'argent.

Peu de tems aprés elle revint à Paris, où on lui amena une Flamande nommée A. R. à qui Dieu dés ſon bas âge avoit donné une fort grande inclination pour être Religieuſe : mais ſes parens qui demeuroient à la Baſſée, aiant perdu la meilleure partie de leur bien par les guerres, n'avoient pas le moien de paier ſa dot. MADEMOISELLE DE MELEUN, dont la devotion étoit de donner des épouſes à JESUS-CHRÎT, lui promit que ſi elle avoit vocation pour entrer dans un Cloître, elle la paieroit pour elle. Comme cette fille avoit beaucoup de piété & de douceur, elle la prit en afection, & la fit enſuite depoſitaire de ſes ſecrets, & la compagne de ſes

voiages. Elle ne fut que deux mois à Paris, au bout desquels elle en partit pour revenir à Baugé sur la fin de l'année 1664. resoluë d'y finir ses jours. Mais à peine avoit-elle goûté un an le repos de sa chere solitude, qu'elle se vit encore obligée de la quiter, parce qu'un de ses amis qu'elle avoit prié d'aler à Paris pour vendre une de ses Terres, lui manda qu'il étoit necessaire qu'elle y vînt en personne pour negocier la chose. Comme elle desiroit beaucoup se débaraſſer du soin de faire valoir son bien, pour ne penser plus qu'aux choses du ciel, elle vouloit le vendre, & en donner le prix à son Hôpital. C'est ce qui l'obligea encore à faire ce voiage, qu'elle croioit ne devoir durer que trois semaines. Elle partit donc de Baugé vers l'année 1665. acompagnée seulement de la Sœur A. R. qui n'avoit pas encore pris l'habit de Religieuse.

Monsieur le Prince d'Epinoy son Frere, qui s'étoit marié le 19. Avril de la même année avec la fille de Monsieur le Comte de Charost, depuis Duc & Pair de France, lui avoit fait preparer un apartement en son Hôtel. Il la convia d'y venir loger avec toutes les instances possibles : mais comme elle aimoit la vie cachée, & qu'elle n'avoit pas voulu quiter son habit d'Hospitaliére, elle le remercia, & se renferma dans une Abaye de Religieuses, d'où elle pouvoit aisément sortir pour vaquer à ses afaires. A Dieu ne plaise, disoit-elle, que je loge chez mon Fre-

re : je me racoûtumerois insensiblement au grand « monde. L'Abesse à qui elle dit son nom en se- « cret, lui ofrit de la faire manger à sa table ; mais par un esprit de pauvreté & de mortification, dont elle avoit contracté l'habitude, elle lui demanda en grace qu'on la fît manger en sa chambre, & qu'on n'eût aucuns égards pour elle. Son habit & ses maniéres extraordinaires firent que les jeunes Pensionnaires de ce Couvent qui ne la connoissoient point, s'en raillerent d'abord, & la traiterent avec mépris, ne voulant quasi pas aprocher d'elle, ni la soufrir. Une entre les autres que la Superieure avoit priée de prendre soin d'elle les premiers jours de son entrée, crût qu'il y avoit quelque mystere caché sous un exterieur si particulier, & en jugea avec desavantage ; de sorte que l'Abesse fut obligée de lui dire son nom, & de lui parler de ses vertus pour la desabuser. MADEMOISELLE DE MELEUN qui le sût, ressentit une joie extréme de se voir mépriſée, & de n'avoir nulle estime en son esprit : mais malgré qu'elle en eût, elle changea bientôt de sentimens à son égard, car elle fut charmée de sa douceur, & elle devint ensuite sa meilleure amie. Toute la Communauté la revera comme une Sainte, la voiant toûjours la premiére à l'oraison, & à tous les exercices, & ne pouvant comprendre comment une fille de qualité qui demeuroit dans le monde, étoit en état de faire des leçons de pauvreté, d'obéïssan-

ce & de mortification aux plus parfaites Religieuſes. Nous verrons dans le detail de ſes vertus de quelle maniére elle s'eſt comportée dans cette Maiſon, & lorſqu'elle étoit obligée d'en ſortir pour aler en ville.

Comme ſes afaires n'avançoient pas auſſi promtement qu'elle eût ſouhaité, elle fit un voiage en Picardie pour y vendre quelques Terres qui lui étoient échües en partage: elle logea chez les Dominicaines d'Abeville, où Madame ſa Mere & ſa Sœur étoient mortes. La nouvelle de la vente de ſes Terres y fit venir un de Meſſieurs ſes Freres, qui s'opoſa à ſon deſſein. Cette opoſition toucha ſenſiblement MADEMOISELLE DE MELEUN; mais elle n'empécha pas qu'elle ne lui rendît tous les ſecours imaginables dans une maladie qui lui ſurvint. Elle fut enſuite à Epinoy, où elle pratiqua diverſes œuvres de charité & de mortification; & aprés que Monſieur ſon Frere fut gueri, elle fit conduire à Paris l'argent des Terres qu'elle avoit déja venduës; donnant avis de ſon retour à ſes cheres Filles de Baugé, à qui elle avoit grand ſoin de mander ſouvent de ſes nouvelles pour les conſoler de ſon abſence, & les entretenir toûjours dans l'eſperance de la revoir. Mais ce qui eſt de merveilleux, c'eſt que nonobſtant ſon éloignement & ſes ocupations, elle avoit tout ce qui ſe paſſoit à ſon Hôpital, auſſi preſent à l'eſprit, que ſi elle y eût été, entrant en con-

noissance du détail de tous les besoins de la Maison, leur faisant faire des ornemens pour l'Eglise, s'informant de la vocation des Hospitaliéres, & reglant toutes choses par sa prudence : ce qui paroît par une lettre également charitable & judicieuse qu'elle écrivit en ce tems-là à la Superieure le 20. de Mars 1666. en ces termes.

VIVE JESUS.

JE suis de retour par la misericorde de N. S. « en bonne santé, pour peu de jours : mes « afaires m'obligent encore de retourner au même « lieu ; j'espere que par vos bonnes priéres elles « réüssiront à sa plus grande gloire, & me mé- « tront en état de le mieux servir que je n'ai fait « jusques à present. J'ai bien de la joie d'apren- « dre la resolution de ma chere Sœur N. mais il « me semble qu'il vaut mieux diferer quelque tems « sa reception, que de fâcher Madame sa Mere « & M. N. à qui je mande mon sentiment sur ce « sujet, le priant de ne pas atendre mon retour, « qui sera le plûtôt que je pourai, aiant bien de « l'impatience de joüir avec toutes mes cheres « Sœurs de la paix & de l'union qui regne parmi « vous, & de la ferveur que vous avez toutes pour « pratiquer la vertu à qui mieux mieux. Je prens « grand plaisir quand je vas voir les Hôpitaux, il « ne se peut rien ajoûter à leur propreté, si ce n'est « celle que vous aportez à tenir nos chers Pau- «

„ vres & nôtre chere Maiſon dans le meilleur or-
„ dre du monde.

CHAPITRE II.

Elle va en Picardie à la mort de Madame la Princeſſe d'Epinoy : elle prend part aux déplaiſirs de ſon Frere, redoublez par l'éloignement de ſa Fille. On la mépriſe : elle ſe trouve chargée de l'éducation de ſa Niéce.

MADEMOISELLE DE MELEUN croioit retourner bientôt en Picardie : mais la providence de Dieu en diſpoſa autrement. Ses afaires l'obligerent de demeurer à Paris juſques environ le 10. du mois de Septembre 1666. auquel tems elle reçût une lettre de Monſieur ſon Frere aîné, qui la prioit de venir inceſſamment à Epinoy pour voir Madame ſa Femme qui étoit malade à l'extrémité. Elle partit à la haſte : mais comme il y a environ quarante lieües de Paris à Epinoy, quelque diligence qu'elle pût faire, elle la trouva morte dés le 14. du même mois. Cette perte lui fut tres-ſenſible, & elle mit la Famille de Monſieur ſon Frere dans une conſternation inexpliquable, d'autant plus que la douleur en fut beaucoup

augmentée par une conjoncture que voici.

Madame la Comteſſe de Charoſt aiant ſû la maladie de ſa Fille, partit auſſi-tôt pour l'aler voir à Epinoy; mais malheureuſement elle en aprit la mort ſur le chemin par un courier que Monſieur ſon Gendre avoit dépéché pour lui en porter la nouvelle à Paris. Paſſant par Arras, elle s'y arêta à l'Hôtel d'Epinoy, où elle trouva ſa Petite-fille qui n'avoit pas plus d'un an. La Comteſſe cherchant les moiens de ſe conſoler de la mort de ſa Fille, & voulant d'ailleurs prendre ſoin de l'éducation de ſon Enfant, dont elle ſe jugeoit plus capable que ſon Gendre, qui étoit un homme de guerre, la fit emporter ſans en demander le conſentement au Pere. Il aprit cette nouvelle par ſa Sœur, qui le voiant pleurer amerement la mort de ſa Femme, lui dit qu'il n'avoit pas ſeulement perdu ſon Epouſe, mais qu'il avoit encore perdu ſa Fille, & lui raconta l'hiſtoire de ſon innocent enlevement. Ce fut un ſurcroît de douleur à ce Pere afligé, lequel dépécha promtement un courier aprés Madame ſa Belle-mere pour lui redemander ſa Fille. Le courier la joignit à Calais, dont Monſieur ſon mari étoit Gouverneur: mais quelque inſtance qu'il pût faire de la part du Prince, elle ne voulut jamais la renvoier, diſant qu'elle en étoit la grand'-mere, qu'il n'y avoit que le Roi qui pût l'obliger à la rendre. Le procedé de Madame la Comteſſe de Charoſt qui étoit un éfet de ſa tendreſſe,

toucha ſenſiblement le Frere & la Sœur, qui ne pouvoient alors y aporter d'autre remede que la patience, parce qu'ils étoient ocupez aux funerailles de Madame la Princeſſe d'Epinoy, & à recevoir les complimens de condoleance de toutes les perſonnes de qualité de leur Famille, & de leur voiſinage. Toute la Maiſon du Prince prit le grand deüil, & MADEMOISELLE DE MELEUN, de peur de paroître ſinguliére, ou de faire de la peine à ſon Frere, ſe fit faire un habit d'une petite ſerge noire fort ſimple.

Le Prince d'Epinoy aprés avoir rendu les derniers devoirs à ſa Femme, penſa aux moiens de faire revenir ſa Fille. Etant tombé malade, il pria ſa Sœur d'aler à Paris pour la demander de ſa part. Elle y vint, mais inutilement. On lui répondit qu'une grand'mere avoit plus de droit ſur cette enfant, que ſa tante. Quelques perſonnes ſans aveu pouſſérent la choſe plus loin, & lui dirent qu'il n'apartenoit pas à une petite Touriére de Religieuſes de village, de ſe mêler de l'éducation d'une Princeſſe; qu'elle devoit retourner à ſon Hôpital, & ne rien faire autre choſe. MADEMOISELLE DE MELEUN reçût ce mépris avec beaucoup d'humilité; mais ſans s'émouvoir elle leur fit connoître avec fermeté, que la demande de ſon Frere étoit juſte. Il falut neanmoins qu'il vînt en perſonne la redemander au Roi qui la lui fit rendre, à condition qu'elle ſeroit élevée en France; & ſur ce que

Sa Majesté qui n'a pas moins de sagesse, que de bonté, lui representa qu'une grand'mere prendroit bien mieux qu'un pere les soins convenables à l'éducation d'une fille aussi jeune que la sienne, il répondit au Roi avec respect qu'il avoit une Sœur, dont la vertu étoit tres-connüe, à qui il en confieroit la conduite.

MADEMOISELLE DE MELEUN se trouva ainsi insensiblement engagée de demeurer dans Maison de son Frere pour prendre soin de sa Niéce. Elle ne fut pas fâchée d'avoir cette ocasion de lui témoigner son amitié & ses reconnoissances : mais le desir que cette Petite fût élevée dans les veritables sentimens de la piété Chrétienne que sa grand'mere étoit infiniment capable de lui inspirer, aussi-bien qu'elle, sans ce petit point d'honneur, fut le plus pressant motif qui l'engagea à demeurer à Paris.

Craignant que cet engagement ne fît croire aux Hospitaliéres de Baugé, qu'elle eût dessein de les abandonner pour toûjours, elle leur écrivit une lettre pleine de tendresse, & qui marquoit bien la situation de son cœur à leur égard, qui ne pouvoit s'éloigner d'elles.

VIVE JESUS, MARIE ET JOSEPH.

Ce 30. Octobre 1666.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, mes chéres Sœurs, Nôtre Seigneur a permis bien des déplaisirs dans nôtre Famille : nous avons

» perdu Madame la Princeſſe d'Epinoy en dix-
» neuf jours de maladie. Je ſuis preſentement à
» Paris, Dieu ſait le tems que j'y reſterai. Je vous
» aſſûre que ce n'eſt pas ſans y trouver la croix
» & une de mes plus ſenſibles eſt de me voir pri-
» vée du ſervice de nos chers Pauvres, & de ne
» recevoir point de vos nouvelles. Je veux me
» perſuader pour ma conſolation, que vous ne
» m'oubliez point dans vos prières; c'eſt une cha-
» rité que vous me ferez, & que je vous demande:
» car j'en ai grand beſoin. De nos afaires, & com-
» ment tout ſe porte, j'aurai bien de la ſatisfaction
» d'en aprendre un petit mot.

CHAPITRE III.

Abregé de l'Epître de Saint Jerôme à Læta, *où il donne d'excellens avis pour élever chrétiennement une fille de qualité, ſuivant leſquels* MADEMOISELLE DE MELEUN *éleve ſa Niéce. Genre de vie qu'elle pratique dans la Maiſon de Monſieur ſon Frere.*

MADEMOISELLE DE MELEUN étoit bien convaincüe que dans la coruption generale qui regne dans ce ſiécle, il n'y a point de

de meilleur moien de reformer le monde, que d'inſpirer aux enfans l'amour de la vertu, avant qu'ils aient connu le vice : c'eſt-pourquoi elle s'apliqua fortement à bien élever ſa Niéce, & à lui donner de bons principes de la vie Chrétienne. J'ai crû qu'on trouveroit bon que je raportaſſe ici les regles que MADEMOISELLE DE MELEUN a ſuivies dans ſon éducation, & qui ſont celles mêmes que Saint Jerôme donna autrefois à une femme de qualité nommée *Læta*, qui l'avoit conſulté ſur les moiens qu'elle devoit prendre pour faire une bonne Chrétienne de ſa fille nommée Paule.

VOICI, Madame, dit ce grand Saint, « de quelle maniére vous devez inſtruire vôtre petite fille qui doit être un jour le temple de Dieu, « & l'épouſe de JESUS-CHRÎT. Aprenez-lui à « ne rien dire & à ne rien entendre que ce qui « peut la porter à la piété : pour cet éfet prenez « bien garde qu'on ne prononce point de paroles « ſales ou équivoques en ſa preſence, ou qu'on y « chante des chanſons deshonnêtes : car le poiſon « du peché entre dans le cœur par les oreilles ; « mais pour la divertir, faites-lui chanter les « Pſeaumes de David ou quelques Cantiques ſpirituels. Eloignez de ſa compagnie tous les jeunes enfans de l'autre ſexe qui la pouroient porter au mal ; & ſoignez que les petites filles qui « la viendront voir, ou même vos femmes de «

» chambre, ne lui enſeignent à le commettre.
» Ne permétez jamais qu'elle aſſiſte aux nôces ni
» aux recreations de vos domeſtiques. Aprenez-
» lui de bonne heure à lire ; & afin que ce ſoit
» d'une maniére auſſi divertiſſante qu'utile, faites
» faire toutes les lettres de l'alphabet de boüis,
» ou d'ivoire ; donnez à chacune ſon nom, & les
» lui enſeignez. Mais afin qu'elle n'en aprenne pas
» les noms par memoire, ou par routine ſeulement,
» ſi vous les lui montriez toûjours de ſuite, ren-
» verſez quelquefois l'ordre de ces lettres, mettez
» celles du commencement au milieu & à la fin,
» & celles de la fin au commencement, & en for-
» mez des ſyllabes & des mots, afin qu'elle s'acoûtu-
» me à les diſtinguer autant par jugement, que par le
» ſon de la voix, & par la vüe. Et par ce moien vous
» lui ferez des leçons en joüant, & ſon jeu même lui
» ſervira de leçon. Dés qu'elle ſaura lire, faites-
» lui faire ſes lectures des livres de l'Ecriture Sain-
» te au-lieu des comedies & des fables : faites-la
» commencer par les Pſeaumes, pour lui aprendre
» à prier Dieu. Vous lui donnerez enſuite les Pro-
» verbes, qui lui enſeigneront à bien vivre ; puis
» vous la ferez paſſer à la lecture du livre de Job,
» où elle trouvera d'admirables exemples de vertu
» & de patience. Vous lui donnerez aprés, l'Evan-
» gile, les Actes des Apôtres, les Epîtres Cano-
» niques, qu'elle doit toûjours porter dans ſon
» cœur & dans ſes mains ; & aprés qu'elle aura
» rempli ſon eſprit & ſon cœur de ces richeſſes

immenſes, vous lui ferez lire les Prophetes, le « Pentateuque, le livre des Rois, & les Paralipo- « menes, & enfin le Cantique des Cantiques, qu'il « ne lui faut pas permettre de lire d'abord, de « peur que le ſens litteral ne la ſcandalize, n'étant « pas encore capable de penetrer le ſens myſtique « des nôces ſpirituelles de l'ame avec Dieu, dont « ce divin Livre n'eſt que l'epithalame. Faites que « chaque jour elle aprenne quelque choſe de l'E- « criture Sainte que vous lui ferez repeter ; mais « ſur-tout prenez garde de l'acabler par un trop « long & trop penible travail dans la tendreſſe de « ſon âge, de peur qu'elle ne haïſſe l'étude : apre- « nez-lui auſſi à écrire de bonne heure. Mais afin « qu'elle ſoit excitée à faire tous ces exercices avec « beaucoup de joie & de perfection, propoſez-lui « pour recompenſe de ſes peines de petits preſens, « tels que vous ſavez que les enfans de ſon âge « les aiment. Donnez-lui auſſi des compagnes dans « ſes études, afin que les loüanges ou les châti- « mens qu'elles recevront en ſa preſence, lui don- « nent de l'emulation, ou de la crainte, & que « quand elle aura fait quelque choſe de bien ou « de mal, elle ait de la joie d'avoir ſurpaſſé les « autres, ou de la triſteſſe d'en avoir été vaincüe. « Ne negligez pas de lui faire aprendre à bien « parler ſa langue naturelle ; donnez-lui des pre- « ceptes de ne dire que des mots propres & bien « choiſis ſelon toute la pureté du langage ; reglez « juſques à l'accent & au ton de ſa voix : car il «

» eſt à propos qu'une fille de qualité ſache mieux
» parler qu'une payſanne. Pour cet éfet vous devez
» bien éviter la coûtume tres-blâmable de ces fem-
» mes du monde qui n'aprennent à leurs enfans qu'à
» prononcer des demi-mots ridicules, qui ne ſigni-
» fient rien, & qu'on a beaucoup de peine à leur faire
» oublier quand ils ſont grans, parce qu'ils les ont
» apris dés le bas âge. Donnez-lui une nourice &
» une gouvernante, qui ne ſoit ſujéte ni au vin, ni
» à l'impureté, & qui parle peu ; dont la gravité
» & la modeſtie puiſſent inſpirer la vertu à vôtre
» fille. Que ſon habit & tout ſon exterieur ſoient
» modeſtes. Ne lui faites point percer les oreilles,
» & ne permétez pas qu'on mette du fard ſur ſon
» viſage conſacré à JESUS-CHRÎT, ni de l'or,
» de l'argent, des rubans & des pierreries ſur ſa
» tête, ni des perles à ſon cou. Qu'on n'aproche
» point le fer ni le feu de ſes cheveux pour les friſer,
» de peur que ce feu ne fût un augure, ou un prélude
» de celui d'enfer. Faites, ſi vous pouvez, qu'elle
» n'ait point d'autre maîtreſſe que vous. Ne la
» perdez jamais de vüe ; qu'elle vous acompagne
» à la maiſon, en ville & à l'Egliſe. Menez-la au
» tombeau des Martyrs, & lui faites celebrer leurs
» fêtes. En un mot, inſpirez-lui une grande hor-
» reur du peché, & un grand amour pour la ver-
» tu. Que toute vôtre conduite lui ſerve de regle ;
» & qu'elle ne voie rien en vous, ni en ceux qui
» l'aprochent, qui la puiſſe faire ofenſer Dieu en
» les imitant : l'exemple eſt une grande leçon pour

les enfans, & il eſt bien plus facile de les inſtruire « par les actions, que par les paroles. «

Il ſemble que Saint Jerôme en donnant ces avis à *Læta*, ait eu en vüe MADEMOISELLE DE MELEUN, pour faire le portrait de ſa conduite à l'égard de ſa Niéce; ou plûtôt que MADEMOISELLE DE MELEUN ait bien étudié l'Epître de ce grand Saint, pour donner une ſainte éducation à ſa Niéce. Car elle n'omit preſque rien de tous ces preceptes pour en faire une bonne Chrétienne. Bien-qu'elle ne fût pas en âge de recevoir aucunes mauvaiſes impreſſions, n'aiant encore qu'un an, MADEMOISELLE DE MELEUN ne voulut pourtant jamais la perdre de vüe, la tenant le jour en ſa preſence, & la faiſant coucher la nuit dans ſa chambre; ce qui lui cauſoit des incommoditez tres-notables: car ſouvent elle étoit obligée de ſe lever pour apaiſer ſes cris enfantins, ne voulant pas que la nourice prît cette peine, de peur que le défaut du ſommeil n'alterât ſa ſanté.

Dés que cette Enfant ſût parler, elle lui donna outre ſa nourrice une vertueuſe gouvernante pour veiller de plus prés ſur ſa conduite: mais elle ne voulut ceder ni à l'une ni à l'autre le ſoin de l'inſtruire. Au-lieu de lui aprendre des badineries ou des bagatelles, comme font la pluſpart des meres à leurs enfans, elle lui enſeigna d'abord à pronon-

cer les noms de JESUS & de Marie, & à les invoquer, afin que ſuivant l'expreſſion de Saint Jerôme, les begaiemens de ſa langue enfantine fuſſent conſacrez aux loüanges de Dieu. Elle prenoit un ſingulier plaiſir à lui aprendre l'Oraiſon Dominicale & la Salutation Angelique ; à lui faire le Catechiſme, & à lui donner les premiers principes de la Religion & de la Morale Chrétienne : & lorſqu'elle eut ateint l'âge de trois à quatre ans, elle lui aprit à lire. Cette fonction de Maîtreſſe d'Ecole obligea ſon Confeſſeur de la faire peindre ſous la figure de Sainte Anne ſa Patrone qui aprend à lire à la Sainte Vierge : on conſerve encore ce portrait dans le Chœur des Hoſpitaliéres de Baugé.

MADEMOISELLE DE MELEUN aprés avoir inſtruit ſa Niéce de ſes obligations envers Dieu, s'apliquoit particuliérement à lui inſpirer de l'amour & de la tendreſſe pour les Pauvres, lui donnant de l'argent pour l'acoûtumer à leur faire l'aumône. Elle n'oublioit pas auſſi de lui donner des leçons convenables à une perſonne de ſa qualité, pour la former de bonne heure dans les regles de la civilité & de l'honnêteté, qui bien-loin d'être contraires à celles du Chriſtianiſme, ſont des diſpoſitions avantageuſes pour en pratiquer les devoirs avec perfection. Elle y réüſſit ſi bien, trouvant un bon fonds & un admirable naturel dans ſa Niéce, que l'aiant un

jour mené voir Monſieur le Comte & Madame la Comteſſe de Charoſt, elle leur parut tres-bien élevée ; & malgré la peine qu'ils avoient eüe de ce que le Prince d'Epinoy la leur avoit ôtée, ils furent tres-ſatisfaits de ſon éducation.

MADEMOISELLE DE MELEUN paſſa ainſi quelques années ſeule dans la Maiſon de Monſieur ſon Frere, où ſa Flamande & elle vivoient comme des Religieuſes dans une eſpéce de Monaſtere, étant ſeparées de la Cour & du grand monde au milieu de Paris, vaquant à l'oraiſon, & à diverſes œuvres de piété. Elle ſe levoit tous les jours reglément à quatre heures, faiſoit une heure de meditation, dont elle tiroit les ſujets des livres du Pere Haineuve ; enſuite elle aloit entendre la Meſſe où elle communioit ordinairement trois & quatre fois la ſemaine. Elle paſſoit tout le reſte du jour enfermée dans ſa chambre, travaillant à de petits ouvrages pour orner les autels, s'entretenant de Dieu avec ſa Flamande, & faiſant quelque lecture. Tantôt elle aloit viſiter les Pauvres dans les Hôpitaux, & tantôt quelque Religieuſe de ſa connoiſſance : mais pendant tout le tems qu'elle a été chez Monſieur ſon Frere, jamais elle n'a fait aucune viſite aux perſonnes de qualité de ſa Famille, ni de la Cour ; & même quand le Prince d'Epinoy fut de retour à Paris, elle ne voioit pas ceux qui le venoient viſiter dans ſa Maiſon.

Un jour Monsieur Frere unique du Roi lui fit l'honneur de le venir voir avec quantité de Seigneurs, sans qu'elle sortît de sa chambre, ni qu'elle s'informât qui étoit ce grand monde. Quelquefois elle donnoit ordre à la Sœur R. de l'enfermer dans sa chambre, & d'en prendre la clef, afin d'avoir plus de liberté d'être seule, & de vaquer en secret à la priére. Et alors Monsieur son Frere qui étoit bien-aise de s'entretenir de Dieu avec elle, avoit beau l'apeler ou fraper à sa porte, elle ne lui ouvroit point jusques à ce que ses exercices de piété fussent finis. C'est ainsi que les ames saintes se bâtissent des solitudes au milieu du grand monde, comme les pecheurs portent le grand monde au milieu des solitudes.

CHAPITRE IV.

Elle reçoit une affliction sensible de la blessure de Monsieur son Frere, & du bruit qui court qu'il a été fait prisonnier. Elle va trouver le Roi pour sa délivrance. Changement de son exterieur.

TANDIS que MADEMOISELLE DE MELEUN s'apliquoit ainsi à former sa

Niéce, & à ſe perfectionner ſoi-même, le Prince d'Epinoy ſon Frere ſe ſignaloit à l'armée au ſervice du Roi. Il avoit ſuivi Sa Majeſté en Flandres au ſiége de Doüay, qui ſe fit au mois de Juillet de l'année 1667. Il ſe trouva avec pluſieurs Seigneurs à la fabrique d'un pont, qui étoit un ouvrage tres-hardi ; il y fut bleſſé d'un coup de canon qui lui caſſa un bras : on l'emporta demi-mort dans ſa tente, & enſuite dans un Château prés de la Ville de Doüay. Le bruit de cet accident ſe répandit à Paris & ailleurs de diférente maniére. Les uns diſoient que le Prince d'Epinoy étoit mort ; & les autres, qu'il avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols. Ces nouvelles, quoiqu'incertaines, donnérent une alarme terrible à ſa Sœur, qui pour s'aſſûrer de la verité, & auſſi pour procurer ſa liberté, en cas qu'il eût été pris, fut conſeillée d'aler trouver le Roi, qui aprés la priſe de Doüay avoit quité l'armée, & étoit venu à Compiégne. Elle s'y rendit en diligence avec quelques perſonnes de qualité de ſes amis. Son nom lui fit aiſément obtenir une audience de Sa Majeſté, qui la voiant penetrée de douleur ſur le bruit qui avoit couru que ſon Frere étoit mort, ou du moins priſonnier, eut la bonté de la conſoler, en lui diſant : Je ne puis pas, « MADEMOISELLE, vous guerir de la peur, « mais je puis bien vous aſſûrer de la vie, & de « la liberté de vôtre Frere, il n'eſt pas au pouvoir « de toute l'Eſpagne de lui nuire, non plus qu'à «

„ moi ; vous le verrez bientôt. Des paroles ſi obligeantes aſſûrerent ſon cœur, & diſſiperent ſes craintes, & elle ne fut pas long-tems ſans aprendre de ſes nouvelles par lui-même.

Elle entreprit ce voiage par un mouvement de tendreſſe & de gratitude envers ſon Frere, qu'elle n'auroit pas voulu entreprendre pour ſes interêts propres. Elle ne fut pas plus d'un jour ou deux à la Cour, pendant leſquels elle reçût viſite des plus grans Seigneurs, qui admirerent ſa douceur, ſon eſprit & ſa vertu.

Mais comme pour paroître à la Cour, il lui avoit falu prendre un habit plus conforme à ſa qualité de Princeſſe, qu'à celui d'Hoſpitaliére; que même on l'avoit obligée de ſe faire ſuivre par quelques Pages de la Maiſon de ſon Frere; ſon humilité fut miſe à une terrible épreuve dans cette ocaſion; & elle a avoüé depuis que ſon cœur ſoufrit avec tant de peine tout cet équipage de la grandeur du monde, que ſi on l'avoit miſe à choix, elle auroit mieux aimé être un an en Purgatoire que de s'expoſer une ſeconde fois à un pareil martyre.

C'étoit là ſans doute la diſpoſition d'une ame vraiment Chrétienne, qui aprés avoir ſolennellement renoncé le jour de ſon Baptême aux pompes & aux vanitez du ſiécle, ſe doit faire un ſuplice d'en porter les moindres marques, & doit avoir une haine mortelle pour tout ce qui fait les plaiſirs & la joie des femmes ata-

chées au monde. Elle avoit ſans doute apris ces ſentimens de la Reine Eſther, laquelle étant obligée de paroître ſuperbement vêtuë à la Cour du Roi Aſſuere, diſoit à Dieu : Vous ſavez, Seigneur, la neceſſité où je me trouve de porter des habits magnifiques, & d'avoir ſur ma tête tous les vains ornemens des femmes de mon rang. Mais en même tems, mon Dieu, vous n'ignorez pas la peine que j'en ſoufre ; car dans le fond de mon ame j'ai une horreur & une averſion extréme de porter ſur moi, les jours que je parois à la Cour, tant de marques de vanité & de grandeur. Je les deteſte comme les linges les plus ſales & les plus honteux, & je me donne bien de garde de les porter les jours que je conſacre à la retraite & au ſilence.

Ces exemples tirez de l'Ecriture Sainte & de la conduite de MADEMOISELLE DE MELEUN, nous aprennent qu'il y a de certaines ocaſions où la neceſſité & la bienſeance demandent que les perſonnes de qualité qui font profeſſion de la plus éminente piété, paroiſſent dans le monde dans un exterieur moins auſtere qu'à l'ordinaire ; afin de n'avoir rien de meſſeant ni de ridicule aux yeux des gens de la Cour, avec qui elles ont à traiter des afaires qui regardent la gloire de Dieu, & les interêts du prochain.

Mais comme il faut bien ſe garder de cenſurer la conduite que des ames ſaintes ont tenües en cela ; il ne faut pas auſſi s'imaginer qu'elle

autorise le luxe épouventable, & l'excessive vanité des femmes de ce siécle, qui va jusqu'à la folie : car celles-là pour plaire à Dieu, & faire son œuvre, prennent comme Judith & Esther quelques ornemens dans toutes les regles de la modestie ; & celles-ci, comme Herodias, se parent avec immodestie pour plaire au monde, contenter leurs passions, & faire mourir les ames.

Ce fut dans ce premier défaut de jugement temeraire que tomba une des amies de MADEMOISELLE DE MELEUN, qui la voiant retourner de la Cour dans un exterieur moins reformé qu'à l'ordinaire, ne pût s'empécher de pleurer, & de plaindre son aveuglement ; s'imaginant qu'elle aloit reprendre l'air & les maniéres du grand monde. Mais MADEMOISELLE DE MELEUN qui avoit toute la condescendance possible pour la foiblesse du prochain, s'étant aperçüe du scandale qu'elle lui avoit causé innocemment, se renferma tout aussi-tôt dans sa solitude, reprit ses habits les plus simples, & s'apliqua avec soin à l'éducation de sa Niéce, se faisant une grande peine de l'avoir laissée seule quelques jours entre les mains des domestiques, de crainte qu'elle n'en eût reçû quelque mauvaise impression.

A mesure que cette Enfant croissoit en âge, en grace & en sagesse, MADEMOISELLE DE MELEUN sentoit aussi croître en son cœur son afection pour elle : de sorte que craignant de

l'aimer trop selon la nature, & que sa tendresse ne degenerât en atache, elle resolut de s'en separer, & de faire encore ce sacrifice à Dieu. La Sœur R. qui étoit alors auprés d'elle, lui aida beaucoup, lui representant souvent le bonheur qu'il y a à servir les Pauvres dans un Hôtel-Dieu, & le besoin qu'on avoit d'elle à Baugé. C'étoit la prendre par son tendre : car bien-que son corps fût éloigné de ses Hospitaliéres, son cœur & son esprit residoient toûjours avec elles. Jamais l'embaras des afaires domestiques de son Frere ne lui fit oublier celles de son Hôpital, comme il paroît par la lettre qu'elle leur écrivit le 10. de Mars 1668. en ces termes, où l'on voit son inclination pour la retraite, & son zele pour la discipline reguliére.

JE suis toûjours aussi touchée que jamais de « tendresse pour vous toutes, & de compassion « pour les peines qui ne manquent pas de vous a- « river : mais chacun a les siennes ; & vous me per- « métrez, s'il vous plaît, de soûpirer aprés un pe- « tit coin de nôtre chere solitude, où Dieu sait la « passion que j'ai d'aler me délasser avec vous de « mes fatigues, aussi-tôt qu'il me sera possible, afin « de contribuer de ma part à la gloire de Dieu, « & à nôtre commun repos. Je ne doute pas que « vous ne teniez la main à ce que les visites que « vous recevez du dehors, ne passent pas une de- « mie heure, & que vous ne gardiez la resolution «

„ où je vous ai vües, & que j'ai si souvent souhai-
„ té être inviolable, de ne laisser plus entrer per-
„ sonne dans le jardin ni dans la Clôture.

Les deux points qu'elle touche dans cette lettre, sont tout-à-fait essenciels au bon ordre des Communautez, savoir le retranchement des visites frequentes, longues & inutiles, & l'observance de la Clôture, qui n'étoit pas encore établie dans l'Hôpital de Baugé: car il n'est rien de plus dangereux à des Religieuses, que la communication avec des seculiers, lesquels font entrer insensiblement par les Parloirs l'esprit du monde dans les Monasteres, d'où il devroit être entiérement banni.

CHAPITRE V.

Monsieur le Prince d'Epinoy se remarie : elle en obtient la permission de retourner en Anjou. Elle sort de Paris avec une peine extréme de quiter sa Niéce: elle s'en retourne à Baugé, & surprend agreablement les Hospitaliéres. Sa ferveur augmente.

MADEMOISELLE DE MELEUN, qui conservoit toûjours dans son cœur un desir extréme de retourner à l'Hôpital de Baugé, craignoit beaucoup que Monsieur son Fre-

re ne demeurât estropié de sa blessure ; parce que ç'auroit été un obstacle au dessein qu'il avoit de se remarier, & à elle un empéchement de quiter sa Fille, & le soin de sa Maison. Mais Dieu qui avoit encore de grans desseins sur elle pour le bien de l'Anjou, acorda sans doute la gueriſon du Frere à la ferveur des priéres de sa Sœur. Aprés avoir été plusieurs jours en danger de mort, il se porta mieux, & il fut en état de revenir en France avec le Roi. Son retour ramena avec lui la joie de MADEMOISELLE DE MELEUN, d'autant plus qu'elle le vit tout-à-fait disposé à prendre une seconde femme. Elle n'épargna rien, ni vœux, ni priéres, ni mortifications, pour lui en obtenir une vertueuse, sachant bien qu'une épouse sage & fidéle est un grand don du ciel, qui n'est pas acordé à la plus-part des gens du siécle, parce qu'ils ne le demandent pas, & qu'ils ne consultent en se mariant que la chair & le sang, le plaisir & l'interêt. Entre tous les partis avantageux qui furent proposez au Prince, il s'en presenta un qui lui agreoit fort : mais sa Sœur s'opoſa fortement, sans doute par une inspiration, à ce qu'il l'acceptât : car l'evenement a fait voir depuis que cette aliance lui auroit été desavantageuse.

La Providence lui destinoit Mademoiselle de Leon, Jeanne Pelagie, fille puînée de Messire Henri Chabot Duc de Rohan, Gouverneur d'Anjou, des plus anciennes & des plus illustres

Maiſons de l'Europe, qui eſt deſcenduë du côté maternel des premiers Rois de Bretagne. Ce mariage ſe conclut l'onziéme jour d'Avril de l'année 1668. avec l'agréement de tout le monde, mais particuliérement de MADEMOISELLE DE MELEUN qui l'avoit beaucoup ſouhaité, & qui aprés avoir aſſiſté à la ceremonie, & en avoir rendu ſes actions de graces à Dieu, témoigna à ſon Frere qu'elle vouloit lui rendre comte de tout ce qu'il lui avoit confié pendant ſon abſence : aprés quoi elle atendoit tous les jours quelque moment favorable pour lui declarer le deſſein où elle étoit de s'en retourner à Baugé.

Comme le Prince ſentoit toûjours une foibleſſe acompagnée de douleur à ſon bras, qui lui étoit reſtée de ſa bleſſure ; les Medecins lui ordonnerent pour ſa gueriſon, d'aler aux Eaux de Bagnéres vers les Monts Pyrénées. Sa Sœur ſe ſervit adroitement de cette ocaſion pour le prier de trouver bon qu'elle l'acompagnât juſques au Mans, pour aler enſuite voir ſes Hoſpitaliéres à Baugé.

Il ſe défia bien que ce voiage n'étoit qu'un pretexte pour le quiter tout-à-fait : c'eſt-pourquoi il ne voulut pas d'abord écouter ſa propoſition, il lui repreſenta que ſa preſence étoit encore neceſſaire à ſa Fille ; qu'au reſte ſi elle aimoit toûjours les Pauvres de ſon Hôpital, il conſentoit volontiers qu'elle leur fît tout le bien poſſible, lui ofrant même du ſien pour les enrichir,

chir, si elle vouloit rester à Paris. Mais tout cela ne fut point capable de lui faire prendre d'autres mesures ; il falut qu'il consentît à son voiage en Anjou, à condition pourtant qu'il la reprendroit en passant pour la remener avec lui. Toute la douleur de MADEMOISELLE DE MELEUN en quitant Paris, fut de quiter sa Niéce, qu'elle aimoit tendrement. Ah que je « suis malheureuse, disoit-elle, d'aimer autre cho- « se que Dieu ! je voi bien que j'avois de l'atache « pour cette Enfant, car je sens une peine extré- « me à m'en separer. Elle la mit en pension chez « des Religieuses pour continuer la bonne éduca- « tion qu'elle avoit commencé à lui donner ; & plus de cinq ans aprés elle pria un de ses amis de l'aler voir de sa part, & de recommander à sa gouvernante de l'élever Chrétiennement, parce qu'autrement Dieu lui en demanderoit à la mort un terrible comte.

Le Frere & la Sœur partirent donc ensemble au mois de Juin 1668. & se separerent au Mans sans se dire adieu. MADEMOISELLE DE MELEUN prit la route de Baugé, acompagnée seulement de sa Flamande, qu'elle destinoit à être Religieuse, & d'une pauvre Demoiselle de qualité sourde & muette.

Quand cette chaste colombe qui s'étoit toûjours regardée à Paris comme sortie de l'Arche, volant çà & là parmi les eaux du deluge du monde, sans y pouvoir trouver de repos, se vit éloi-

gnée de ſon Frere, elle reprit bien vîte ſon vol vers l'Hôtel-Dieu de Baugé. Elle y ariva ſur la fin du mois de Juin, & ſurprit agreablement les Hoſpitaliéres ; car comme elle ne leur avoit point fait ſavoir ſon depart, elles ne l'atendoient pas. Elle entra ſeule & inconnüe dans les Salles, où elle trouva la pluſpart des Hoſpitaliéres ocupées à acommoder des tours de lits, dont elle leur avoit envoié l'étofe depuis peu. Aiant conſideré toutes choſes fort atentivement, elle demanda enſuite à parler à la Superieure, qui ne la reconnut point, parce qu'elle n'avoit pas ôté ſon maſque.

MADEMOISELLE DE MELEUN aprés s'être informée des commencemens de l'Hôtel-Dieu, & avoir fait pluſieurs queſtions ſur la maniére de gouverner les Pauvres, voulut éprouver ſi elle étoit exacte à faire obſerver ſes Regles & ſes Conſtitutions. Pour cet éfet elle la pria de lui faire voir toute la Maiſon, & de la faire entrer dans la Clôture. La Superieure qui étoit fort reguliére, lui répondit qu'elle ne le pouvoit pas ſans une permiſſion expreſſe de l'Evêque. MADEMOISELLE DE MELEUN a avoüé depuis, que ce refus l'avoit beaucoup édifiée. Sur ces entrefaites une des Hoſpitaliéres étant ſurvenüe, reconnut ſa voix, & fit ouvrir les yeux à la Superieure, qui n'y faiſant pas reflexion, fut extrémement ſurpriſe de ſon aveuglement, & lui en fit excuſe. Alors MADEMOISELLE DE MELEUN s'étant démaſquée,

& voiant ſes Filles à ſes pieds, ne pût retenir ſes larmes, non plus que le Patriarche Joſeph quand il reçût ſes freres. La nouvelle de ſon retour donna une joie extréme à toute la Maiſon, & paſſa bientôt dans la Ville. Toutes les Hoſpitaliéres acoururent pour l'embraſſer, les Malades languiſſans ſe leverent pour la ſalüer, le peuple & les principaux Habitans de Baugé vinrent lui faire leurs complimens ; enfin l'alegreſſe fut publique & univerſelle dans la Ville. Les uns admiroient la vertu de cette Princeſſe, qui préferoit le ſejour d'un petit Hôpital à la vie de la Cour & du grand monde ; & les autres s'étonnoient de ce qu'aprés une abſence de plus de trois ans, elle étoit auſſi fervente, auſſi humble & auſſi reguliére que les premiéres années qu'elle vint à Baugé, n'aiant rien perdu de ſes charitables habitudes. Il ſembloit au contraire que ſon voiage qui auroit été un ſujet de diſſipation à toute autre, n'avoit fait qu'augmenter ſon zele & ſa ferveur. Elle étoit comme une perſonne afamée, qui n'aiant point mangé depuis long-tems, & revenant de loin, ſe jete avidement ſur les viandes qu'on lui preſente. A la voir agir, vous euſſiez dit, que pendant ſon ſejour à Paris, elle avoit jeûné de toutes ſortes de mortifications & de bonnes œuvres, parce que rien ne pouvoit la raſſaſier ſur ce point, & elle trouvoit toûjours un nouveau plaiſir dans la croix, dans le mépris & l'abjection.

Elle entra d'abord dans un état de mort ſi univerſelle pour tout eſtre creé, & pour tous les plaiſirs des ſens, même les plus permis, qu'on l'auroit priſe pour une perſonne de l'autre monde, en qui, comme dit Saint Paul, la fin des ſiécles étoit déja arivée.

Mais comme la retraite eſt le moien le plus propre pour ſantifier les ames qui tendent à la perfection ; à peine fut-elle arivée, qu'elle demanda à en faire les exercices ſous la conduite d'un Jeſuite. Elle reçût ſans doute des graces tres-abondantes dans cette retraite : les reſolutions qu'elle y prit, & qu'elle a gardées depuis, en ſont des marques evidentes. La providence de Dieu a permis qu'elles aient échapé du feu auquel elle avoit condamné tous ſes écrits peu de tems avant ſa mort, & qu'elles aient été conſervées, pour nous donner une juſte idée des diſpoſitions interieures de ſon ame, & de ſes pratiques de vertu ; perſonne n'étant plus capable qu'elle de nous en faire le portrait. Car quelque peine qu'elle ait priſe à ſe cacher pendant tout le cours de ſa vie, le Lecteur verra bien qu'elle n'a pas laiſſé de s'y dépeindre au naturel, & de nous y donner en abregé l'Hiſtoire de ſa Vie.

CHAPITRE VI.

Resolutions que prend MADEMOISELLE DE MELEUN *dans une retraite, où sont contenus les principaux devoirs d'une ame Chrétienne à l'égard de Dieu, du prochain, & de soi-même.*

I. TOus les ans je ferai, Dieu aidant, « une retraite de quelques jours, pour « remarquer mes progrés ou mes égaremens au « service de Dieu, & me renouveler, ou par l'en- « trepriſe de quelque nouvelle pratique de vertu, « ou par la mortification de quelque paſſion, ſelon « mes beſoins, & l'avis de mon Directeur. «

II. Tous les trois mois je ferai quelque pe- « tite revüe ſur moi-même par une Confeſſion ex- « traordinaire de mes principaux manquemens, « que je ferai à mon Directeur, ou à un autre, « ſuivant ſon conſeil. «

III. Tous les mois je lui rendrai un comte « exact de mes diſpoſitions interieures, & de mes « pratiques; j'en prendrai de nouvelles, ou je con- « tinüerai les mêmes, ſelon ſon avis & mes be- « ſoins, & cela franchement, librement & bre- « vement, m'y preparant un jour ou deux aupa- «

» ravant en l'oraiſon, ou à quelques autres heures
» devant le Saint Sacrement, tâchant de remar-
» quer la cauſe de mes déreglemens, & de pré-
» voir les moiens propres pour m'en amender.
» IV. Pour l'ordre du jour, je ſuivrai ponctuel-
» lement ce qui me ſera preſcrit par mon Dire-
» cteur, de plus proportionné à la vie d'une Fille
» Hoſpitaliére, qui ſe met tout de bon ſous la
» protection du grand Saint Joſeph. Je m'eſtime-
» rois trop riche & trop heureuſe, ſi je pouvois
» prendre l'eſprit de ce grand Saint, ſous les au-
» ſpices duquel je veux conſacrer ma vie à l'in-
» ſtruction & à l'éducation des petites orphelines,
» ſuivant l'ordre que j'en ai reçû de mon Dire-
» cteur, dont je tâcherai en toutes choſes de ſui-
» vre les intentions.
» V. Sur-tout je ne manquerai jamais de faire
» mon oraiſon, tant que j'aurai de la ſanté, m'im-
» poſant une penitence, & la reprenant à quel-
» que autre heure du jour, ſi d'aventure j'avois
» manqué de m'en aquiter le matin.
» VI. Je n'intéromprai jamais ſans une gran-
» de neceſſité l'ordre de mes pratiques de devo-
» tion, ſur-tout de la ſainte Meſſe, me formant
» quelque pieux exercice pour y communier ſpi-
» rituellement, lorſque je ne le pourai pas faire
» réellement.
» VII. Outre mes lectures ordinaires, j'en fe-
» rai une particuliére de quelque bon livre, que
» mon Directeur aura jugé le plus propre à mon

avancement ; faiſant neanmoins mon principal du petit livre de l'Imitation de JESUS, & de l'Introduction à la vie devote. Je ne manquerai pas un ſeul jour d'en lire quelque choſe, pour me tenir toûjours en goût & en apetit des choſes ſpirituelles.

VIII. Je ſerai ponctuelle à garder le ſilence, & fidéle à fuir tout entretien particulier ; ſur-tout les converſations qui me pouroient détourner de Dieu, & qui pouroient donner occaſion de parler du prochain, ou de le mal édifier. Je me rendrai afable, obligeante & cordiale dans la charité que je dois à tout le monde.

IX. Je prendrai mes repas avec tranquilité & modeſtie, recevant de la main de Dieu ce qu'il lui plaira me donner, avec eſprit de pauvreté & de reconnoiſſance, m'eſtimant indigne de la nouriture que ſa providence me donne pour m'entretenir à ſon ſervice. A même tems que je prendrai la nouriture de mon corps, je tâcherai de nourir ſpirituellement mon ame en profitant de la lecture.

X. J'aimerai le travail manuel, & m'y afectionnerai, m'éforçant avec toute la charité, le ſupport & la tendreſſe dont je ſerai capable, d'aprendre à travailler aux petites filles que j'aurai ſous ma conduite, leur imprimant toûjours l'aprehenſion des maux que cauſe l'oiſiveté.

XI. J'aurai ſur-tout un ſoin tres-particulier de leur bien aprendre à lire, & un zele ardent

„ de les faire entrer dans la solide pratique des
„ vertus Chrétiennes, comme sont la pureté, la
„ modestie, la douceur, la gravité conformément
„ à leur sexe, à leur âge & à leur condition, me
„ regardant comme l'Ange tutelaire & visible de
„ leur ame. *Ensuite est écrit.*

Memoire des pratiques particuliéres des vertus, dont j'ai besoin pour mon salut, & pour ma perfection.

„ I. OPOSER à l'orgüeil, vanité & suffi-
„ sance de mon esprit, à la propre esti-
„ me & preference de mes opinions, sentimens
„ & jugemens à ceux des autres, un grand fonds
„ d'humilité, d'abaissement & de soûmission d'e-
„ sprit.

„ II. A tout ce qui peut venir de moi & de
„ mes propres lumiéres, opoſer un dénüement &
„ un desaveu tres-simple pour l'amour de Dieu,
„ & pour lui plaire davantage, en vüe de ma pe-
„ titesse, de mes miseres, & de mon neant.

„ III. Je dois tâcher d'aquerir une grande
„ mortification & un renoncement universel à tous
„ les plaisirs de mes sens, sur-tout à la curiosité
„ de savoir & de connoître ce que font, disent,
„ ou pretendent les autres dans les choses qui ne
„ me regardent point, & qui me dissipent au de-
„ hors, empéchant que je n'habite en moi-même,

& me portent à me troubler, m'inquiéter, & à « faire mille petits jugemens, ſans aucun fonde- « ment que celui que mon imagination me fournit. «

IV. Je dois opoſer à cela le ſilence, la tran- « quilité, le recüeillement, la preſence de Dieu, « l'atention ſur moi-même, l'aplication ſerieuſe à « ce que je dois faire pour mon avancement, voir « ce qui me manque, m'étudier à bien faire mon ofi- « ce & ma charge, pour plaire uniquement à Dieu, « ſans tant de retour ſur moi & ſur les creatures. «

V. Veiller ſur mon naturel vif & bilieux, « critique & pointilleux, prenant garde de ne me « pas laiſſer échaper à des penſées, & à des paro- « les de reſſentiment, ou de colere qui reſſentent « le moins du monde l'aigreur ou la vengeance. « Je ne dois pas ſur-tout traiter rudement les pe- « tites filles que j'aurai en charge. «

VI. Pour cela, faire proviſion d'un grand « fonds de charité, de douceur, de patience, de « ſuport, d'afabilité, de benignité, de cordialité « & de tendreſſe pour le prochain, me ſervant de « ces vertus pour diſſimuler ſes défauts, ou pour « trouver moien de les excuſer; ſoit pour aler au « devant de lui, & le prévenir, lorſque je ſentirai « quelque éloignement ou averſion pour lui; ſoit « pour n'en pas juger, ni parler mal, murmurer, « deſaprouver, ni condamner ſes actions & ſa con- « duite, le regardant toûjours comme l'image & « l'enfant de Dieu, l'heritier du Paradis, partici- « pant aux mêmes graces, & aux mêmes Sacre- «

» mens que moi, & à qui ſans haïr Dieu, je ne
» puis pas refuſer mon amour.

» VII. Faire profeſſion d'une grande ouvertu-
» re de cœur, franchiſe, ſincerité & ſimplicité
» en ma conduite, n'uſant jamais d'aucune du-
» plicité, diſſimulation, déguiſement, ni équivo-
» que en tous mes déportemens; ne penſer jamais
» d'une façon, & parler de l'autre, en quelque
» tems, en quelques ocaſions, en quelques afaires
» qui ſe preſentent, de quelque importance qu'el-
» les ſoient.

» VIII. Pour cela, avoir en toutes choſes un
» tres-pur regard & une tres-ſimple vüe de Dieu,
» n'enviſageant que lui en toutes mes intentions,
» repreſentations, ne me divertiſſant jamais de ſa
» ſainte preſence, & me remétant ſouvent dans
» l'eſprit la connoiſſance qu'il a tres intime du
» fond de mon cœur, de mes deſſeins & de mes
» actions.

» Voilà, mon Dieu, les lumiéres & les vües que
» vôtre ſouveraine Bonté m'a données pour ma per-
» fection, & pour l'amendement de ma vie. Mais
» que peut la foibleſſe & le neant de la creature
» pour l'execution de la moindre de ces choſes?
» Rien, mon Dieu, ſans le ſecours de vôtre divi-
» ne grace. Ne la refuſez pas, Seigneur, à mon
» impuiſſance; & ne permétez pas que tant de
» ſaintes penſées periſſent par ma faute, puiſque
» tout vient de vous, & de l'inſpiration que vous
» en avez jetée dans mon cœur.

CHAPITRE VII.

Le Prince d'Epinoy vient à Baugé pour prendre ſa Sœur : il la trouve malade. Adreſſe dont elle ſe ſert pour empécher qu'il ne l'emmene à Paris. La fiévre quarte la prend. Sa regularité pendant ſa maladie.

PENDANT le ſéjour de Monſieur d'Epinoy aux Eaux de Bagnéres, on remarqua que MADEMOISELLE DE MELEUN ſe retiroit plus ſouvent qu'à l'ordinaire dans ſa cellule pour y prier Dieu, & faire quelque lecture. Elle ſentoit bien ſans doute le beſoin qu'elle avoit d'être fortifiée pour ſoûtenir au retour de ſon Frere, le combat de la nature contre la grace. Comme il ne l'avoit laiſſée à Baugé, qu'à condition qu'elle reviendroit avec lui à Paris, il ne manqua pas de la venir ſommer de ſa parole : mais la providence de Dieu qui ſait diſpoſer toutes choſes pour faire réüſſir ſes deſſeins d'une maniére tout-à-fait contraire à ceux des hommes, avoit envoié une maladie à MADEMOISELLE DE MELEUN. Monſieur d'Epinoy ariva un jour ſur les neuf heures du ſoir ; l'impatience de voir ſa

Sœur qu'on lui disoit être malade au lit, le fit monter dans sa chambre, où il passa presque toute la nuit en presence d'une partie de la Communauté : il ne l'entretint que de la resolution où il étoit de l'emmener avec lui à Paris ; pour cet éfet il emploia toutes les raisons les plus fortes que peut trouver un homme d'esprit, & un Frere qui aime fortement une Sœur aussi vertueuse qu'étoit la sienne. MADEMOISELLE DE MELEUN a avoüé depuis qu'elle soufrit dans ce moment une furieuse tentation, se voiant combatüe & atirée par les mouvemens de la grace, & par les sentimens de la nature. Car d'un côté elle envisageoit le besoin qu'on avoit d'elle à Baugé, où elle ne pouvoit douter que Dieu ne l'eût apelée d'une maniére toute divine ; de l'autre elle ne pouvoit renoncer à l'inclination tendre & forte qu'elle avoit pour son Frere, à qui d'ailleurs elle se sentoit avoir d'étroites obligations. Mais enfin la grace l'emporta pardessus la nature ; ce ne fut pourtant que par adresse qu'elle se défit d'un ennemi si agreable & si puissant. Il y avoit trois ou quatre heures qu'elle combatoit contre son Frere, comme l'Ange contre Jacob ; elle avoit beau lui dire que Dieu vouloit qu'elle demeurât à Baugé ; qu'elle en avoit des marques trop certaines pour en douter ; que sa maladie étoit un obstacle invincible à son voiage. Toutes ces raisons ne contentoient point le Prince, qui connoissant d'ailleurs la tendresse de sa Sœur

pour lui, s'imaginoit la pouvoir vaincre par importunité & par priéres. MADEMOISELLE DE MELEUN se sentant ébranlée, & ne sachant plus ce qu'elle devoit dire pour s'excuser, apela en secret une des Hospitaliéres qui étoit en sa chambre, & lui dit tout bas de faire venir le Medecin à son aide. Le Medecin étant arivé, lui trouva un grand redoublement de fiévre causée par la contention de la dispute qui l'avoit fort échaufée ; il ne faloit pas être trop savant pour dire qu'en cet état elle ne pouvoit faire aucun voiage sans exposer sa vie. Le Prince qui aimoit sa Sœur, se rendit à l'évidence & à la force de cette raison ; & le lendemain aiant fait celebrer la sainte Messe de grand matin, il partit promtement fort chagrin du mauvais succès de sa visite. Mademoiselle de la Haie fut ravie de voir encore une fois ses liens rompus, pour ne s'atacher qu'à Dieu seul. Mais comme la croix est toûjours le partage des ames justes, Dieu lui en envoia une bien pesante, il la visita à son tour, la fiévre quarte la prit, & se rendit si opiniâttre, qu'elle pensa mourir. Par un esprit de pauvreté & de mortification elle pria la Superieure, qu'on ne la traitât point dans sa cellule, ni dans l'Infirmerie où elle auroit été plus en repos ; mais qu'on la mît au rang des Pauvres dans une petite chambre qui n'étoit separée des Salles que par des ais de sapin. Dans le tems que les accés qui étoient violens, l'a-

voient quitée, les Hoſpitaliéres aloient paſſer leur recreation auprés d'elle : ce lui en étoit une fort agreable de les entendre lire quelque livre de piété, & parler de Dieu. Souvent elle leur témoignoit que ſa plus grande douleur n'étoit pas la fiévre, mais l'impuiſſance où elle ſe trouvoit d'aſſiſter à leurs exercices. Pour ſupleer en quelque maniére à ce défaut, elle demanda qu'on lui donnât la corde de la cloche ; qu'elle atacha au chevet de ſon lit, afin que comme elle ne dormoit pas la nuit, elle pût au moins ſonner tous les matins le réveil des Sœurs ſans ſe lever, & leur ſervir en quelque choſe. On ne pût lui refuſer cette ſatisfaction, & ſuivant ſa coûtume elle s'en aquitoit avec une tres-grande exactitude. Pendant cette maladie elle fut viſitée par des Religieuſes ſes aliées, qui étoient ſorties malades de leur Couvent pour aler aux Eaux. Entrant dans l'Hôpital elles furent ſurpriſes de l'extréme pauvreté du lieu où étoit logée la Princeſſe qu'on aloit ſaigner, n'y voiant rien de proportionné à la grandeur de ſa naiſſance, ni à l'ajuſtement des meubles qu'elles venoient de quiter en leur Cloître. Au-lieu d'être édifiées de ce que MADEMOISELLE DE MELEUN pratiquoit ſans vœux la pauvreté qu'elles avoient voüée ſans la pratiquer, dans un auſſi éminent degré de perfection, elles refuſérent de loger à l'Hôtel-Dieu, & d'y prendre une portion des Pauvres. Ce compliment ne fut pas capable de les arêter ; elles

préfererent l'Hôtellerie à une chambre qu'elle leur avoit fait preparer, auſſi-tôt qu'elle ſût leur arivée, ne pouvant pas s'imaginer que des Religieuſes qui font voiage, vouluſſent loger ailleurs que dans les Monaſteres qu'elles trouvent ſur leur route, quand on veut bien les y recevoir.

CHAPITRE VIII.

Elle recouvre la ſanté, & penſe à la ſolidité de l'établiſſement de ſes Hoſpitaliéres, à qui elle propoſe ſans éfet de ſe faire Religieuſes. Elle diſtribüe tout l'argent de la vente de ſes Terres.

LA ſanté de MADEMOISELLE DE MELEUN étoit trop neceſſaire au public pour ne la pas beaucoup deſirer : on faiſoit des priéres de toutes parts pour l'obtenir de Dieu, qui exauça enfin les vœux des Hoſpitaliéres & des Pauvres de Baugé. Elle reçût bientôt avec les forces du corps une nouvelle ferveur d'eſprit, qui lui fit pratiquer ſelon ſa coûtume toutes les obſervances reguliéres de la Maiſon. L'exactitude à les garder a toûjours été la paſſion dominante de ſon cœur ; le deſir d'en procurer la perfection

& la continuation parmi ſes Filles, faiſoit toute ſon aplication : car ſi elle cherchoit tous les moiens d'augmenter le temporel de leur Maiſon, ce n'étoit que dans la vüe d'y établir le ſpirituel ; étant perſuadée que l'un & l'autre ont grande connexion enſemble, & que quand JESUS-CHRÎT eſt honoré dans une Communauté, & que ſon regne y eſt recherché, il ne manque jamais d'y aporter avec ſoi la paix & l'abondance.

Pour cét éfet il y avoit long-tems qu'elle ſouhaitoit avec ardeur, que ſes Hoſpitaliéres ſe fiſſent Religieuſes, en embraſſant les trois vœux ſolennels, la ſtabilité & la clôture ; mais elle n'avoit encore oſé leur faire cette propoſition, dans la crainte de leur faire de la peine, ou de ne pas trouver leurs eſprits diſpoſez à l'écouter. Sa prudence lui fit ménager pour cela une ocaſion favorable. Un jour aprés leur avoir parlé hautement du bonheur de la vie Religieuſe, elle leur dit, qu'étant à Paris elle avoit conſulté les plus habiles gens en matiére de Communauté pour trouver des moiens ſûrs & faciles de faire ſubſiſter la leur dans le bon ordre, ſans faire aucuns vœux ſolennels; mais que tous lui avoient répondu qu'il n'y avoit point d'aparence de retenir long-tems des Filles dans des emplois auſſi penibles & auſſi repugnans à la nature, qu'étoient les leurs, ſans faire vœu de ſtabilité ; que la faculté qu'elles ſe retenoient toûjours de ſucceder aux biens de leurs parens, ſeroit une tentation continuelle à

la

la pluſpart de ſortir de leur Communauté ; & aux peres & meres une raiſon de ne les y pas laiſſer entrer, dans la crainte qu'ils auroient d'être quelque jour obligez de reprendre leurs filles épuiſées de travail, & chargées d'années, & de troubler par leur retour les partages de leurs enfans ; que d'ailleurs leur inſtabilité paroiſſoit un obſtacle à la perfection des Hoſpitaliéres, & au bon ordre de leur Communauté, parce que comme elles n'étoient point liées à aucun Corps, il pouroit ſe trouver dans la ſuite des filles immortifiées qu'on ne pouroit pas reprendre de leurs fautes avec toute la liberté neceſſaire ; de crainte de leur en ouvrir la porte, qu'elles devoient ſe reſoudre à voir perir leur Maiſon avec le tems, ſi elles ne prenoient la ſtabilité & la clôture, qui ſont de grans moiens de fixer l'inconſtance de l'eſprit humain ; qu'elle ne leur celeroit pas que la volonté de leur faire des donations plus conſiderables que celles qu'elle leur avoit faites juſqu'alors, étoit combatuë par la crainte que ſon bien ne vînt à paſſer en d'autres mains que les leurs, & ne fût apliqué à d'autres uſages qu'à ſervir les Pauvres ; qu'à la verité elle reconnoiſſoit que leur Inſtitut étoit ſaint, & avoit été établi pour de bonnes raiſons ; mais que les meilleures choſes venant à degenerer, on étoit quelquefois obligé de les changer, ſuivant la diferente diſpoſition des tems & des eſprits ; que d'ailleurs elle ne leur faiſoit que propoſer l'exemple de leurs

Sœurs de Moulins, de Canada & de Laval, qui étant toutes ſorties d'une même Mere, ſavoir de la Maiſon de la Fleche, avoient déja embraſſé la clôture & les vœux; que neanmoins elle ne vouloit gêner perſonne, mais qu'elle les prioit toutes d'y penſer devant Dieu, & de conſulter ſon aimable volonté ſur un deſſein qui lui paroiſſoit être pour ſa gloire.

Toutes ces raiſons étoient bonnes : la douceur & la maniére avec laquelle MADEMOISELLE DE MELEUN les propoſa, leur donnoient encore une nouvelle force ; neanmoins elles ne firent alors aucune impreſſion ſur l'eſprit des Hoſpitaliéres, qui avoient toutes une ſi grande opoſition à ſe faire Religieuſes, qu'elles la priérent inſtamment de n'y plus penſer, & de ne leur en point parler davantage, étant reſolües de vivre & de mourir dans l'obſervance de leur premier Inſtitut. Elle vit bien que l'heure n'étoit pas encore venüe d'acomplir ce grand deſſein qu'elle meditoit depuis ſi long-tems ; que pour le faire réüſſir, il ne faloit plus s'adreſſer aux creatures, mais au Createur, qui tient le cœur des hommes entre ſes mains, & qui le tourne du côté que bon lui ſemble.

Ainſi aprés cette tentative, elle fit reſolution de ne leur en parler jamais, mais de prier Nôtre Seigneur qu'il les portât à deſirer elles-mêmes un bien dont elles ne connoiſſoient pas encore les avantages. Cette prudence ſi Chrétienne qui

la fit venir à bout de son dessein, doit aprendre aux personnes de piété, de ne vouloir jamais le bien avec empressement, mais de faire tout avec poids, nombre & mesure, de peur qu'en faisant violence aux inclinations & à la liberté des hommes, on ne leur cause plus de mal, que les bonnes choses qu'on leur propose, ne leur feroient de bien. Il en est de l'établissement des Communautez Regulières, à peu prés comme de celui de l'Eglise : c'est par la douceur & par la patience qu'elle s'est établie, & non pas par la force & par la violence. *Suadetur religio, non cogitur : Le cœur aime à être persuadé, & non pas contraint.* Ce fut le parti que prit MADEMOISELLE DE MELEUN, & qui lui réüssit tres-bien.

Le peu de corespondance qu'elle trouva lors dans ses Hospitaliéres, ne refroidit en rien l'afection qu'elle avoit pour elles; elle voulut même leur en donner des marques éfectives. Car comme elle avoit touché des sommes considerables de la vente de ses biens, elle ne crût pas pouvoir en conscience en retenir l'argent inutile dans ses cofres, ni le mettre à interêt pour son utilité particuliére. Elle en fit trois parts. La premiére fut pour un Prêtre qui lui avoit rendu de grans services à Paris, à qui elle donna une somme considerable : car elle avoit l'ame genereuse & reconnoissante. La seconde fut pour les Pauvres, étant persuadée que c'étoit mettre son

argent à interêt pour l'eternité, que de leur faire l'aumône : elle acheta un fonds de huit mille livres pour la subsistance des Malades, avec tous les meubles qui manquoient à l'Hôpital, & y fit faire quantité d'acommodemens necessaires. Elle destina la troisiéme partie à pourvoir de pauvres filles qui auroient vocation pour être Religieuses. A l'une elle donna quatre mille livres, à l'autre trois mille ; à celle-ci deux mille, à celle-là mille. Voilà l'usage qu'elle fit de son bien. Plût à Dieu que tous ceux qui ont des richesses, en usassent de la sorte.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE MONSIEUR
LE PRINCE D'ESPINOY.
LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

Les Hoſpitaliéres de Baugé lui demandent à ſe faire Religieuſes. Elle va à la Fleche demander leur Regle, & à Laval une Superieure.

IL y avoit plus de trois ans que MADEMOISELLE DE MELEUN demandoit à Dieu qu'il inſpirât à ſes Filles la penſée de faire des vœux ſolennels, & d'em-

braſſer la ſtabilité. L'opoſition qu'elle avoit trouvée d'abord en leurs eſprits, lui avoit fait prendre le parti du ſilence & de la priére, de peur, comme nous avons dit, qu'en voulant les porter à une plus haute perfection, elle ne contribuât à rompre l'union qui avoit toûjours regné parmi elles. Son cœur n'en parloit donc plus qu'à Dieu ſeul: mais Dieu lui ſervant d'éco, parla pour elle ſi éficacement au cœur de ſes Hoſpitaliéres, que celles qui avoient paru le plus opoſées à ce deſſein, ſe trouvant changées tout à coup, furent les premiéres à en demander l'execution. Sur la fin de l'année 1670. celle qui faiſoit la viſite, entra un ſoir dans la chambre de la Superieure qui n'étoit pas couchée, & lui dit en ſecret qu'elle ſe ſentoit obligée de lui déclarer que depuis long-tems Dieu lui donnoit une forte penſée qu'elle devoient prendre la ſtabilité, pour le bien de leur Maiſon, & pour le repos de leur conſcience; mais qu'elle n'oſoit en parler à ſes Sœurs, de crainte d'alarmer la Communauté; que cette penſée ne lui donnant nul relâche ni jour ni nuit, elle avoit crû devoir la lui découvrir, comme une fille doit faire à ſa mere. La Superieure qui avoit eu quelques jours auparavant les mêmes ſentimens, ſans en oſer rien dire à perſonne, prit la Sœur par la main, & quoi-qu'il fût tard, la mena ſur l'heure dans la chambre de MADEMOISELLE DE MELEUN qui étoit en priéres. Elle lui dit en entrant: Enfin,

ma Sœur, il me semble que c'est à ce coup que Dieu veut que nous nous fassions Religieuses; il en a donné des pensées si fortes à ma Sœur que voici, & à moi, que ce seroit lui être infidéle que d'y resister plus long-tems; & aprés l'opositon que nous y avons eüe toutes deux, la conformité qui se trouve presentement entre vos pensées & les nôtres sur ce sujet, me paroît une marque évidente de la volonté de Dieu, qu'il faut executer. Alors cette grande ame sans s'émouvoir se tourna vers Dieu pour le remercier de la bonne disposition où il avoit mis le cœur de ces deux Filles; elle leur en témoigna sa joie, & leur promit d'agir de tout son pouvoir pour le succés d'une si bonne œuvre. Aprés leur avoir recommandé le secret, qui est l'ame des afaires de Dieu, & sans lequel le demon s'en joüe, elle convia la Superieure d'écrire son sentiment à Monseigneur l'Evêque d'Angers, & de lui demander ses avis & sa protection dans une afaire si importante. Ce Prelat, à qui cette nouvelle donna toute la joie imaginable, lui fit réponse qu'il faloit avant toutes choses sonder les esprits de la Communauté, & examiner les inclinations de chacune en particulier sur ce projet: que si une seule s'y opposoit, il estimoit qu'il valoit mieux en diferer l'execution à un autre tems, que de diminuer le moins du monde la charité parfaite qu'il savoit être entre elles. Il écrivit ensuite à toutes les Religieuses, sans parler

de l'avis qu'il avoit eu de la Superieure, leur repreſentant que la ſtabilité étoit neceſſaire pour le bien de leur Maiſon ; qu'elles ne pouvoient rien faire qui leur fût plus utile, ni qui lui pût être plus agreable. La Superieure les fit toutes aſſembler juſques aux Novices, pour leur donner lecture de cette lettre, qui eut tout le ſuccés qu'on en pouvoit atendre : car toutes donnerent les mains à la propoſition des vœux ſolennels, & ce fut comme un petit miracle qu'il n'y en eut pas une qui s'y opoſât. Deux dirent ſeulement qu'elles ſeroient bien-aiſe, avant que de donner leur parole, de ſavoir à quoi elles ſeroient engagées par les vœux & par la Regle qu'on leur propoſoit ; ce qui étoit prudent. Pour les ſatisfaire, dés le même jour MADEMOISELLE DE MELEUN reſolut d'aler à la Fleche malgré le mauvais tems, pour demander la Regle & les Conſtitutions à un de ſes amis qui les avoit entre les mains, & auſſi pour conſulter des perſonnes de piété experimentées dans le gouvernement des Communautez. Mais avant toutes choſes elle reçût les ordres de Monſeigneur l'Evêque d'Angers, qui jugea à propos pour commencer cet établiſſement dans toutes les formes de la diſcipline reguliére, qu'on demandât en quelqu'une des Maiſons des Hoſpitaliéres ſorties de la Fleche, & qui avoient déja embraſſé la profeſſion Religieuſe, une Fille de piété & d'experience pour être Superieure à Baugé. On jeta

les yeux sur la Sœur du Bois-Morin, Professe des Hospitaliéres de Laval, & l'on obtint de Monseigneur l'Evêque du Mans une obedience pour la faire venir en Anjou. Mademoiselle de la Haie qui faisoit toûjours les choses de la meilleure grace du monde, voulut aler la querir elle-même. La rigueur de l'hiver ne fut pas capable de refroidir l'ardeur de son zele, elle partit au mois de Fevrier au commencement du Carême, & nonobstant les fatigues du voiage, où elle pensa perdre la vie à cause des mauvais chemins, elle n'interompit jamais le jeûne commandé par l'Eglise, ni ses pratiques de devotion. Bien-qu'elle n'eût aucune habitude de monter à cheval, elle en prit un, ne voulant plus se servir de carosse, de litiére, ni d'aucun équipage qui pût le moins du monde ressentir la grandeur. Elle étoit acompagnée d'un Ecclesiastique & d'une Sœur qu'elle menoit pour faire son Noviciat à Laval, pendant que la Superieure qu'elle aloit querir, seroit en charge à Baugé. Elles passerent par la Fleche pour y recevoir les ordres & la benediction de Monseigneur qui y étoit alors. Il les reçût avec une joie extréme, & une bonté de Pere : car il a toûjours fait une haute estime de la vertu de MADEMOISELLE DE MELEUN. Elles logerent par son ordre au Monastere de la Visitation de la Fleche, d'où elles partirent le lendemain pour se rendre incessamment à Laval. La Princesse croioit sur-

prendre les Hoſpitaliéres : mais la Superieure aiant été avertie de ſon depart, avoit fait ſon poſſible pour la recevoir d'une maniére proportionnée à ſa qualité & à ſon merite. Elle lui avoit fait tapiſſer & meubler une chambre des meubles les plus propres, & les plus precieux qu'elle avoit pû trouver en ville, elle avoit même emprunté de la vaiſſelle d'argent pour la ſervir à table, toute la Communauté vint la recevoir à la porte, & on la conduiſit proceſſionnellement au Chœur. On avoit mis un carreau vis-à-vis la chaire de la Superieure pour la faire agenoüiller deſſus. Mais on la connoiſſoit mal, toutes ces ceremonies ne ſervirent qu'à la mortifier. Il fut impoſſible de lui faire agréer aucune particularité, elle ne voulut point loger dans la chambre qu'on lui avoit preparée, & demanda en grace qu'on la traitât comme une ſimple Religieuſe & au dortoir & au refectoir. Il falut lui obeïr : neanmoins comme elle s'apercevoit qu'on avoit de la deférence pour elle, & qu'on lui rendoit encore trop d'honneur, elle reſolut de partir de Laval un jour aprés ſon arivée, bien qu'elle eût fait deſſein d'y demeurer plus long-tems. Ce fut une grande mortification pour ces Filles, qui auroient bien ſouhaité la poſſeder davantage. Elles étoient toutes charmées de ſon humilité & de ſa pauvreté, voiant ſes habits déchirez & pleins de piéces, & elles admiroient ſes maniéres également ſimples, humbles &

charitables. Il faut avoüer que l'Eſprit de Dieu fait agir les perſonnes qu'il anime, d'une maniére bien diferente de celles qui ſont poſſedées de l'eſprit du monde : celles-ci ne recherchent & n'ambitionnent que les honneurs & les premiéres places ; & celles-là les fuient comme le plus grand malheur qui leur puiſſe ariver. MADEMOISELLE DE MELEUN a dit depuis à une de ſes confidentes, qu'on l'avoit fait ſoufrir à Laval une eſpece de martyre par les honneurs qu'on lui avoit rendus. O mon Dieu, deſſillez les yeux des grans de la terre, faites-leur connoître l'aveuglement où ils ſont, donnez-leur la grace de comprendre, comme a fait MADEMOISELLE DE MELEUN, que pour bien tenir leur rang dans le monde, ils doivent s'aprocher le plus prés qu'ils peuvent de vous qui êtes la grandeur même, & que pour s'en aprocher ils doivent être humbles.

Elle paſſa par Château-Gontier, & vint enſuite par Angers, afin que ſa nouvelle Superieure rendît ſes devoirs à Monſeigneur l'Evêque.

Ce Prelat leur dit obligeamment, qu'il vouloit donner le voile de Religieuſe à toutes, & faire la ceremonie en perſonne. Il leur indiqua pour cela l'onziéme du mois de Mars 1671. auquel jour il ne manqua pas de ſe rendre à Baugé. Un Pere de la Compagnie de JESUS fit un tres-beau Sermon ſur cette ceremonie, aprés lequel Monſeigneur l'Evêque donna le voile à

dix-ſept Filles. Il y en avoit ſix de la Fleche deſtinées pour aler auſſi établir une nouvelle Colonie d'Hoſpitaliéres à Beaufort, ſavoir les Sœurs de la Guitiére, de la Barre, Girouſt, & le Tendre, avec une Sœur Converſe, & une Demoiſelle poſtulante, leſquelles avoient prié MADEMOISELLE DE MELEUN de trouver bon qu'elles vinſſent commencer en ſa Maiſon le Noviciat qu'elles devoient enſuite continuer à Beaufort. MADEMOISELLE DE MELEUN, qui étoit ravie d'obliger tout le monde, les avoit reçües à bras ouverts, aiant fait tous les frais de leur voiage, & de la ceremonie. On ne ſauroit comprendre quelle fut la joie que reçût alors ſon cœur de voir ſes ſouhaits acomplis. Mais cette joie fut mêlée de douleur & d'affliction : car bien-qu'elle eût dés ſa plus tendre jeuneſſe un deſir extréme d'être Religieuſe, & que cette ocaſion parût fort favorable pour l'executer, ſes Directeurs ne jugerent pas à propos qu'elle en prît l'habit, ni qu'elle en fît les vœux. 1. Parce qu'étant libre, elle étoit bien plus en état de ſortir de la Maiſon, & de vaquer aux afaires de la Communauté & du prochain. 2. Afin que joüiſſant de tout ſon bien, elle pût mieux aſſiſter les Pauvres.

CHAPITRE II.

Elle va à Beaufort pour y faire un nouvel établiſſement d'Hoſpitaliéres. Peines qu'elle y ſoufre.

LEs aſtres ne s'arêtent jamais, & Dieu qui connoît leur utilité, a voulu qu'ils fuſſent dans un mouvement perpetuel, afin que chaque partie du monde pût voir leur beauté, & reſſentir leurs influences. C'eſt ainſi que les Saints pour le bien de l'Egliſe n'ont preſque jamais de repos, ils ſont dans des courſes continuelles, toute leur vie ſe paſſe dans le travail, & la fin d'une entrepriſe eſt toûjours le commencement d'une autre. Telle fut celle de MADEMOISELLE DE MELEUN : ſes voiages étoient frequens ; & quand il s'agiſſoit de la gloire de Dieu & du ſoulagement du prochain, elle fût alée à l'autre bout du monde. Elle a demeuré en divers lieux, en Flandres, à Paris, à Abeville, à Laval, à Angers, à Saumur, à la Fleche, à Baugé, pour y répandre les lumiéres de ſes graces, & la vertu de ſes bons exemples ; & en tous ces lieux elle a laiſſé de grandes marques de ſa piété.

Mais aprés Baugé il n'y a point de Ville en

Anjou, où ſon zele ait plus éclaté qu'à Beaufort, & où elle ait fait paroître plus de vertus heroïques. La fondation de l'Hôpital qu'on y a fait bâtir, doit être ſans doute atribuée à ſa ferveur & à ſes ſoins; & il eſt viſible que la providence de Dieu s'eſt ſervie d'elle pour entreprendre & achever ce grand ouvrage, dont toutes les circonſtances tiennent du miracle, ainſi que je m'en vas dire.

Les ſix Hoſpitaliéres de la Fleche, qui devoient aler à Beaufort pour y faire la fondation, avoient demandé pour Superieure la Mere des Eſſars, premiere Profeſſe des Hoſpitaliéres de Laval, afin que ſuivant la diſcipline reguliére des Communautez Religieuſes, elles pûſſent faire leurs vœux ſolennels entre les mains d'une Profeſſe. On la leur avoit acordée, & elle étoit venüe pour les joindre à Baugé. Mais elle n'y trouva que quatre de ces Filles, deux étant alées à Beaufort immediatement aprés leur priſe d'habit, pour faire preparer une Maiſon aux autres, qu'on leur avoit loüée joignant l'Hôpital.

La Mere des Eſſars demeura quinze jours à Baugé, en atendant qu'on les mandât, pendant leſquels elle n'entendoit parler que de l'état pitoiable du lieu où elles devoient aler, & des miſéres qu'elles auroient à y ſoufrir. Le Pere de Valognes Jeſuite, qui prenoit beaucoup de part à leur établiſſement, voulut s'informer par

lui-même de la verité des choſes : il fut voir les deux Hoſpitaliéres à Beaufort, & trouva que ce qu'on en diſoit, n'étoit que trop vrai. A ſon retour il fit en preſence de MADEMOISELLE DE MELEUN une peinture naïve de la pauvreté, des ordures & de toutes les autres incommoditez de cet Hôpital; & ſon recit capable de donner de l'horreur à tout le monde, fit naître en elle, qui aimoit beaucoup à ſoufrir, un deſir extréme d'acompagner ces Hoſpitaliéres, afin de partager avec elles leurs travaux & leurs merites. Elle ne voulut pourtant donner connoiſſance à perſonne de ſon deſſein, que la veille de leur depart. D'un autre côté la Mere des Eſſars voiant les dificultez de l'entrepriſe où on l'engageoit, & ſe défiant de ſes forces, ſouhaitoit ardemment que MADEMOISELLE DE MELEUN voulût bien les conduire à Beaufort, pour être animée par ſa preſence, & ſoûtenüe de ſes conſeils & de ſon credit : mais elle n'oſoit lui declarer ſon deſſein, parce qu'étant malade, la Communauté s'y ſeroit opoſée, & que d'ailleurs étant Sacriſtine, il n'y avoit point d'aparence de lui faire quiter Baugé pendant l'Octave de la Feſte-Dieu, auquel tems elles devoient partir.

Toutes ces raiſons obligerent la Mere des Eſſars à demeurer dans le ſilence, & à ſe reſoudre de partir ſeule avec ſes quatre Hoſpitaliéres, determinée à ſoufrir toutes choſes pour l'amour

de Dieu, & à s'abandonner entiérement à sa providence.

Mais MADEMOISELLE DE MELEUN qui savoit qu'il faut quelquefois quiter Dieu pour Dieu, la prévint, & de son propre mouvement lui fit ofre de l'acompagner jusqu'à Beaufort, si elle jugeoit que sa presence y fût necessaire. Une propositiõ si obligeante dissipa toutes les craintes de la Superieure, & lui fit bien augurer de la fondation de l'Hôpital de Beaufort, puisque MADEMOISELLE DE MELEUN vouloit s'en mêler. La Communauté donna facilement les mains à son voiage, pensant qu'il seroit court ; & afin de hâter son retour, lui donna pour compagne la Sœur Marthe de la Beausse, laquelle sachant combien MADEMOISELLE DE MELEUN étoit necessaire à son Hôpital, ne vouloit point la perdre de vüe, la suivoit par-tout, & la solicitoit pressamment d'y retourner, quand elle en étoit absente.

Elles partirent donc toutes ensemble au mois de May 1671. acompagnées du Confesseur de l'Hôpital de Baugé, homme d'une grande vertu; & trouverent toutes choses à Beaufort ainsi qu'on les leur avoit representées, c'est-à-dire, dans le plus pitoiable état du monde. De sorte que la Sœur de la Beausse dés le soir de leur arivée s'opoſa fortement à ce que MADEMOISELLE DE MELEUN logeât dans l'apartement des Hospitaliéres, de crainte que l'infection & les

les autres incommoditez du lieu n'achevaſſent de ruiner ſa ſanté qui étoit notablement alterée. Mais quelque inſtance qu'elle lui fit, elle ne pût gagner ſur ſon eſprit qu'elle alât coucher ailleurs. Cette bonne Fille reſolüe de ne faire pas long ſejour à Beaufort, vint le lendemain dés les trois heures du matin trouver MADEMOISELLE DE MELEUN à ſon lit, pour lui perſuader de s'en retourner inceſſamment avec elle.

Mais la Princeſſe lui dit avec autant de force que de douceur, qu'étant perſuadée que Dieu demandoit qu'elle demeurât quelque tems en cét Hôpital pour encourager les Hoſpitaliéres à y faire ſon œuvre, elle n'avoit garde de les abandonner ſi promtement; que toutes les peines qu'il y auroit à ſoufrir dans les commencemens, étoient plûtôt les objets de ſa joie, que de ſa crainte.

Bien-que la Sœur Marthe fût fort vertueuſe, elle ne goûta point alors cette morale, & elle ne voulut pas conſentir au deſſein de MADEMOISELLE DE MELEUN, qui pour la contenter voulut bien mettre la choſe en deliberation, & en paſſer par l'avis du Confeſſeur, qui aiant écouté les raiſons de part & d'autre, decida en faveur du zele de MADEMOISELLE DE MELEUN, & renvoia la Sœur Marthe ſeule à Baugé bien mortifiée.

Ces Hoſpitaliéres avoient beſoin ſans doute d'un auſſi puiſſant ſecours qu'étoit l'exemple de

MADEMOISELLE DE MELEUN pour leur aider à soûtenir toutes les diferentes ataques qu'elles reçûrent tant de la part du monde, que de la maladie & de la mort même, & pour resister à tant de maux compliquez ensemble, dont nous alons faire la peinture.

CHAPITRE III.

Description de l'état où étoit l'Hôpital de Beaufort, quand MADEMOISELLE DE MELEUN *y ala. Peines qu'elle soufre au dedans & au dehors de la Maison.*

BEAUFORT est une Ville d'Anjou située en la vallée, à une lieüe de la riviére de Loire, dans un des meilleurs endroits de la Province. Elle faisoit autrefois partie du Duché d'Anjou, & fut erigée en Comté en l'année 1340. par le Roi Philippes de Valois en faveur de Guillaume Roger, qui étoit frere du Pape Clement VI. seant alors à Avignon.

Ce Guillaume Roger premier Comte de Beaufort, eut un quatriéme fils nommé Pierre de Beaufort, qui fut Pape sous le nom de Gregoire XI. aprés avoir été Prieur de la Haie aux Bons-Hommes à demie lieüe d'Angers, ensuite Evêque de Beauvais, & Cardinal. La famille des Rogers dura cent ans & plus sous le nom de Beau-

fort, une Reine de Sicile en fut Comteſſe, & y vint demeurer.

Avant que ce Comté retournât à la Couronne, comme il a fait depuis, Antoinette de Turenne fut Comteſſe de Beaufort, étant deſcendüe des premiers Comtes qui en avoient porté le nom. Elle fut mariée avec le Maréchal Boucicaut, lequel étant à Beaufort avec ſon Epouſe, y établit un Hôtel-Dieu ſous l'invocation de Saint Jean en l'année 1413. où quelques particuliers firent des dons. Le bâtiment de cet Hôpital étant tombé en ruine, on en donna les maſures & la place aux Recollets pour y bâtir leur Couvent, & on aquit depuis une autre maiſon dans le faubourg des Moulins pour y recevoir les Pauvres malades, où on fit un Oratoire pour y celebrer la Meſſe. Le revenu de la fondation qui étoit aſſez conſiderable, ſubſiſtoit encore vers l'année 1670. mais le bâtiment en étoit tellement ſerré & incommode, que les Pauvres ne vouloient point qu'on les y portât, on les métoit coucher en de petites loges fort étroites bâties le long de la court, leurs lits étoient de vieilles couchettes demi-pouries, remplies de paille toute rongée, n'aiant pour couverture que leurs haillons pleins de vermine. Mais ce qui étoit plus inſuportable, & ce qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'on ne s'étoit point aviſé de faire des lieux communs en cet Hôpital : de ſorte qu'il faloit vuider tous les baſſins des Malades dans la

court ; ce qui la rempliſſoit, auſſi-bien que toute la Maiſon, d'une puanteur ſi grande, qu'on ne pouvoit preſque pas en aprocher. Ainſi cette Maiſon qu'on pouvoit nommer le cloaque & l'égout de toute ſorte d'ordures, étoit un lieu plus propre à faire des malades qu'à les guerir.

Monſieur l'Evêque d'Angers gemiſſant depuis long-tems ſur le mauvais ordre de cet Hôpital, quant au ſpirituel & au temporel, portoit grande compaſſion aux Pauvres qui y ſoufroient beaucoup faute d'être ſoignez : l'unique remede étoit d'y apeler des Hoſpitaliéres. Celles de la Congregation de Saint Joſeph de la Fleche aiant dans nos jours une grace ſinguliére pour la conduite des Hôpitaux, il emploie ſon credit & ſon zele pour en faire à Beaufort le même établiſſement qu'il avoit fait à Baugé. Il y vint, & preſida à une Aſſemblée des Habitans de la Ville, qui fut indiquée pour ce ſujet le 13. de May 1669. où il fut arêté qu'on demanderoit des Hoſpitaliéres à la Maiſon de Saint Joſeph de la Fleche, & des Lettres Patentes au Roi pour les établir à Beaufort. Les ſix dont nous avons parlé, y étant arivées par ſon ordre avec MADEMOISELLE DE MELEUN, on les logea d'abord dans une maiſon qui n'étoit pas plus commode que celle des Pauvres : car il n'y avoit preſque aucunes fenêtres, ni portes fermées, il y pleuvoit de tous côtez, & tres-ſou-

vent l'hiver la nege & les glaçons tomboient deſſus leurs lits : elles n'avoient que deux ou trois chambres, dans la plus commode deſquelles cinq Hoſpitaliéres avec MADEMOISELLE DE MELEUN étoient tres-mal couchées. Pendant tout l'hiver qui fut fort rude, elles ne pûrent faire de feu dans leur chambre à-cauſe de la fumée qui les étoufoit : ſouvent même elles étoient obligées d'aler dire leur Ofice dans un poulailler.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui aimoit la pauvreté & le mépris, étoit là dans ſon centre, toute ſa peine étoit de voir ſoufrir les Hoſpitaliéres & les Pauvres : c'eſt-pourquoi elle voulut commencer par nétoier la maiſon, & en ôter les plus groſſes ordures, afin de leur donner du ſoulagement en purifiant l'air. Il n'eſt pas concevable combien cette ocupation lui cauſa de peine & de fatigue : car comme elle étoit d'un temperament fort delicat, & qu'elle vouloit d'ailleurs animer toutes les autres au travail par ſon exemple, & les empécher de tomber dans le découragement, elle ſe fit d'étranges éforts pour ne paroître pas incommodée : elle travailla ſans ceſſe comme la derniére de toutes les ſervantes, & ne s'épargna ni jour ni nuit. Il n'y eut point d'emplois, quelque bas qu'ils fuſſent, qu'elle ne voulut exercer : car elle faiſoit quatre ou cinq perſonnages à la fois, de Religieuſe au Chœur, de ſervante à la cuiſine, d'Hoſ-

pitaliére au dedans de la Maiſon, & de Touriére au dehors, alant au marché elle-même, & aportant au logis les proviſions qu'elle avoit achetées, baliant les chambres, faiſant les lits, tirant de l'eau, & quêtant en ville du linge pour les Malades; enfin ſe faiſant toute à tous pour les gagner tous.

Ces peines domeſtiques étoient grandes, mais celles du dehors étoient ſans doute bien plus accablantes: on eut beau ſoliciter les Adminiſtrateurs & les Habitans de faire quelques acommodemens neceſſaires à l'Hôpital, ſans leſquels il étoit impoſſible que les Hoſpitaliéres y puſſent demeurer plus long-tems; jamais ils ne voulurent écouter cette propoſition, diſant que c'étoit le moien de ruiner les Pauvres, & de les faire mourir de faim. On n'entendoit de tous côtez que des plaintes & des murmures contre elles; & ſans la conſideration qu'on avoit pour la Princeſſe d'Epinoy, peut-être que ſur la ſeule propoſition qu'elles faiſoient d'un bâtiment, on les auroit congediées. On ne les ſoufrit même dans la Ville qu'à condition qu'elles ne prendroient jamais du fonds de l'Hôtel-Dieu pour bâtir: les Habitans alleguoient pour raiſon que les Pauvres aiant ſubſiſté juſqu'alors dans l'état où ils étoient, ils y ſubſiſteroient bien encore.

MADEMOISELLE DE MELEUN écoutoit ces diſcours avec beaucoup d'humilité & de patience, & exhortoit ſes Sœurs à ne pas per-

dre la foi ni le courage. Il en faloit avoir autant qu'elle pour eſperer contre toute eſperance, & pour ſubſiſter au milieu de tant de contradictions & de tant d'obſtacles : car elles n'avoient aucune reſſource du côté de Beaufort, qui eſt une petite Ville d'Anjou, où il y a plus de pauvres que de gens riches. Elles avoient neanmoins la conſolation de ſe voir apuiées par Monſieur l'Evêque d'Angers qui les protegeoit puiſſamment, & qui leur demandoit ſouvent quel jour elles deſiroient qu'il vînt faire la ceremonie de leur établiſſement, & les mettre en poſſeſſion de l'Hôpital. Mais quelques ſoins qu'elles puſſent prendre de nétoier la Maiſon, les choſes n'étoient point encore en état de le recevoir, & il falut le prier de diferer ſon voiage plus de quinze jours.

Ce Prelat y vint le 13. jour de Juin 1671. mais aiant vû d'un côté la pauvreté & le mauvais air de leur Maiſon, & de l'autre l'opoſition des principaux Habitans, il douta s'il devoit laiſſer ces Hoſpitaliéres à Beaufort. On fit une Aſſemblée de Ville, où il preſida ; tous les articles du concordat qu'elles devoient faire avec la Ville, y furent conteſtez ou rejetez. Monſieur l'Evêque d'Angers aprés avoir fortement ſoûtenu le parti de ces Filles, & fait voir le beſoin extréme qu'en avoit leur Hôpital, ordonna à la Superieure de répondre en détail à toutes leurs dificultez. Dieu, dit-elle, qui avoit ſans doute inſpiré Monſei-

gneur de me donner cet ordre, me fit la grace de l'executer d'une maniére qui contenta tout le monde. Je répondis à toutes les objections, & il me ſemble que je dis des choſes auſquelles je n'aurois jamais penſé dans un autre tems, leſquelles jointes à la douceur & à la moderation que nôtre bon Prelat fit paroître en cette ocaſion, toucherent le cœur des plus opoſez, & les obligerent de donner les mains au deſſein qu'il avoit de nous établir à Beaufort pour leur propre bien.

Le beſoin preſſant qu'avoient les Pauvres d'être promtement ſecourus, la ferveur admirable de toutes nos Sœurs, & particuliérement le courage invincible que faiſoit paroître ma Sœur de la Haie à ſuporter toutes nos peines, determinerent Monſeigneur plus que le conſentement des Habitans, à croire que Dieu vouloit que nous demeuraſſions à Beaufort, & qu'il tireroit ſa gloire de nôtre établiſſement: c'eſt-pourquoi il en fit enſuite la ceremonie, & en nous quitant il nous exhorta toutes à demeurer fermes dans nôtre vocation, & à bien ſervir les Malades.

Nos Sœurs s'en aquiterent avec une charité indicible, & donnerent en peu de tems une nouvelle face à l'Hôpital de Beaufort. Les Habitans furent plûtôt perſuadez de la ferveur de leur zele, que de l'extrémité de leurs miſeres, & de l'obligation qu'ils avoient de les ſoulager: car outre le ſoin des Pauvres malades, on les

chargea encore de la conduite de plusieurs petits enfans orphelins, qu'on avoit ramassez par la Ville & à la Campagne, & qu'on avoit mis coucher dans un coin de la court dans un coulombier rempli d'une saleté épouventable.

Pour surcroît d'acablement & de miseres, elles avoient de plus à gouverner une pauvre Demoiselle malade qui avoit jusqu'alors pris soin des Pauvres & de l'Hôpital, & qui étoit fort chagrine de n'en être plus la Maîtresse : elle étoit poumonique, & la plus infirme de l'Hôtel-Dieu. Quand les Hospitalières y ariverent, elle avoit une servante auprés d'elle aux gages des Administrateurs ; mais aussi-tôt qu'elles furent établies, ils jugerent à propos de congedier cette servante, ne voulant leur donner personne pour leur aider, de maniére qu'elles se trouverent tout-à-la-fois chargées d'une infinité d'embaras, sans qu'aucuns des Administrateurs se missent en peine de leur procurer du secours : ce qui étoit sans doute un ordre de la divine Providence sur elles, plûtôt qu'un éfet de la dureté de ces Messieurs.

MADEMOISELLE DE MELEUN rendit à cette Demoiselle pendant sa maladie toutes les assistances imaginables ; son humeur chagrine & l'infection de son mal qui lui faisoit cracher les poumons, lui donnerent un ample sujet d'exercer la patience, & de pratiquer la mortification. Mais enfin sa maladie augmentant tous les jours, & devenant contagieuse, on fut obligé de l'éloigner de

l'apartement des Hoſpitaliéres, & de la mettre dans une petite chambre au-delà de la court qu'il faloit ſouvent traverſer la nuit, même par les tems les plus fâcheux de l'hiver, afin de la ſecourir. Mais comme elles ne pouvoient pas ſuporter long-tems cette incommodité qui les épuiſoit, elles prirent exprés une pauvre fille pour coucher en ſa chambre, & ne la laiſſer jamais ſeule. Elle mourut enfin au bout de trois mois, aprés avoir été traitée juſqu'à la mort aux dépens de la Communauté, ainſi qu'une des Hoſpitaliéres.

Entre toutes les peines que reſſentit MADEMOISELLE DE MELEUN à Beaufort, celle de voir le Saint Sacrement dans une Chapelle tres-pauvre & fort mal-propre, fût la plus grande : car elle avoit une devotion extréme envers cet auguſte Myſtere. C'eſt-pourquoi ſon zele la porta d'abord à y donner des ornemens, & à y procurer toute la propreté poſſible, afin qu'on y pût dire la ſainte Meſſe avec bienſeance. Elle preparoit tous les matins les choſes neceſſaires au Sacrifice, & balioit preſque tous les jours la Chapelle.

CHAPITRE IV.

Toutes les Hoſpitaliéres de Beaufort tombent malades, il en meurt trois en trois mois: MADEMOISELLE DE MELEUN *les aſſiſte, & reſiſte comme par miracle à la mort. Elle fait venir la Sœur Roſeau: elle penſe quiter cet Hôtel-Dieu, tant la deſolation y étoit grande. Epreuve de ſa foi & de ſa conſtance.*

IL faut avoüer que les penſées de Dieu ſont bien diférentes de celles des hommes. Ils font de grans preparatifs pour faire réüſſir leurs entrepriſes, & Dieu détruit ſouvent tout ce qu'on a preparé pour faire réüſſir les ſiennes: il ſe ſert de la foibleſſe & de la mort pour faire éclater ſa puiſſance; c'eſt ce qui a paru d'une maniére tout-à-fait admirable dans la fondation de l'Hôpital de Beaufort. On avoit autant & plus d'Hoſpitaliéres qu'il en faloit pour le commencer d'une maniére ſolide. C'étoient tous d'excellens ſujets: car des quatre qui étoient venües de la Fleche, il y en avoit deux qui avoient gouverné la Maiſon en qualité de Superieures avec beaucoup de ſuccés, ſavoir la Sœur le Ten-

dre & la Sœur de la Guitiére ; & elles n'en étoient ſorties que par le deſir qu'elles avoient de mener une vie plus parfaite en ſe faiſant Religieuſes. Voilà ce qui regarde le ſpirituel de l'Hôpital ; le temporel ne paroiſſoit pas moins bien aſſûré, car ces quatre Hoſpitaliéres de la Fleche aportoient chacune mille écus. Elles avoient de plus amené avec elles une Demoiſelle joüiſſant de ſon bien, qui avoit promis ſix mille livres. La Superieure de Laval aportoit auſſi ſa penſion, & elles avoient encore outre cela une Sœur Converſe, fille d'eſprit & de piété, qui étoit capable de leur rendre de grans ſervices.

L'on ne pouvoit pas, ce me ſemble, prendre des meſures plus ſolides, pour faire réüſſir ce deſſein à la gloire de Dieu. Cependant ce n'eſt point de ces Filles, ni de leur bien, dont Dieu veut ſe ſervir pour l'établiſſement de l'Hôpital de Beaufort : car il en enleve trois en trois mois par une mort ſoudaine, fait tomber les autres malades à l'extrémité ; & il permet que les parens viennent aprés leur mort repeter leur argent.

Trois jours aprés leur arivée, la Sœur de la Guitiére fut ataquée de la maladie dont elle mourut au bout d'un mois : ſa mort fut ſuivie huit jours aprés de celle de la Sœur de la Barre, & le 28. d'Octobre ſuivant la Sœur Girouſt deceda d'un flux de ſang, aprés avoir ſoufert des douleurs extrémes.

Toutes ces morts ſi ſoudaines & ſi peu aten-

dües mirent l'alarme à la Maiſon, en Ville, & à la campagne, & jeterent la fraieur par-tout. On publioit de toutes parts que la peſte étoit à l'Hôpital de Beaufort, de ſorte que perſonne n'en oſoit aprocher. Les Hoſpitaliéres de Laval aiant apris ces triſtes nouvelles, envoierent un Eccleſiaſtique exprés pour redemander la Mere des Eſſars, & la ramener au plûtôt; mais il eut ſi peur de la contagion qu'on diſoit être à Beaufort, qu'il n'en aprocha pas de plus prés que Baugé. Un des amis de la Mere des Eſſars l'étant venu voir en paſſant, reſpira un ſi mauvais air dans cet Hôpital, qu'il crût être empoiſonné, & en la quitant ſe mit dans les remedes. Une Dame de qualité ſe ſentant interieurement preſſée d'aler viſiter les Pauvres de l'Hôtel-Dieu de Beaufort, à l'exemple de MADEMOISELLE DE MELEUN, dont la vertu l'avoit charmée, n'y entroit qu'avec toutes les précautions imaginables, & n'en ſortoit qu'avec étonnement de ce que cette Princeſſe y pouvoit vivre un ſeul jour. Cependant il n'y avoit qu'elle avec la Mere des Eſſars à demeurer ferme & intrepide au milieu d'une conſternation ſi generale. Toute foible qu'elle étoit, elle reſiſta courageuſement à la maladie, & combattit contre la mort.

J'étois, dit la Superieure dans ſes Memoires, en de continuelles aprehenſions pour la ſanté de ma Sœur de la Haie: car bien-qu'il me ſemblât qu'elle fût viſiblement préſervée de la mort, &

ſoûtenüe de la main de Dieu comme par miracle, je ne pouvois m'empécher de craindre qu'elle tombât malade. Elle étoit déja fort avancée en âge, & d'un temperament fort delicat; il y avoit bien de la diference entre l'Hôpital de Baugé & celui de Beaufort; elle n'y trouvoit pas le même logement, ni le même repos, il étoit même impoſſible de le lui procurer : car à peine pendant la maladie de nos Sœurs pouvions-nous dormir une heure de ſuite. Sa charité l'engageoit à ne me point laiſſer ſeule; lorſque je reſtois auprés des Malades, elle y veilloit toûjours juſqu'à minuit : ſouvent j'étois obligée de les quiter plûtôt que je n'euſſe fait, & de m'aler coucher, afin de lui faire prendre un peu de ſommeil. Enfin je ne ſaurois dire combien elle a rendu d'aſſiſtance à nos Sœurs pendant leurs maladies, tant pour les beſoins de leurs ames, que pour les neceſſitez de leurs corps. Elle leur aloit chercher le Medecin & le Confeſſeur, leur aportoit des remedes & des boüillons, faiſoit leurs lits, tâchoit de les conſoler & de les animer à la patience. En leur anonçant la mort, elle les encourageoit à la deſirer : car alors elle leur parloit comme un Ange, du bonheur qu'il y a à ſoufrir quelque choſe pour JESUS-CHRIST, & de quiter la terre pour aler joüir de ſa gloire dans le ciel. Lorſqu'elles étoient agonizantes, elle demeuroit toûjours auprés d'elles, ſachant le beſoin qu'ont les ames en ce tems-là d'être

exhortées à resister au demon & à ses tentations. Elle ne quita point la Mere Girousst pendant son agonie, qui dura trois jours, se tenant continuellement à genoux en priéres, & toute en larmes au pied de son lit. Son air doux & tranquille marquoit pourtant toûjours la paix qu'elle conservoit au milieu de tant d'aflictions, & sa soûmission parfaite à la volonté de Dieu qui dispose de ses creatures comme il lui plaît.

Je n'aurois jamais fait, ajoûte cette Superieure, si je voulois raconter en détail tous les actes heroïques de vertu qu'elle a pratiquez au commencement de cette fondation. Sa mortification y a sur-tout éclaté : car comme elle aimoit naturellement la propreté, & qu'elle avoit une aversion étrange pour les mauvaises odeurs qu'on y respiroit de toutes parts, tant du côté de l'apartement des Pauvres, que de celui des Hospitaliéres, elle a soufert une espece de martyre pendant neuf mois qu'elle demeura à Beaufort; & il est visible qu'elle n'a échapé que par miracle des malignes influences de cet air corompu, qui au sentiment de tout le monde causa la mort à nos trois Sœurs.

Cette grande mortalité obligea tous les amis des Hospitaliéres qui restoient, de leur conseiller d'abandonner cet Hôpital, de changer d'air, & de pourvoir à leur vie par la fuite : disant qu'il étoit impossible de subsister plus long-tems en ce lieu, & que c'étoit tenter Dieu que d'a-

tendre un miracle. Quelques-unes paroiſſoient aſſez diſpoſées à ſuivre cette propoſition : mais MADEMOISELLE DE MELEUN ne la voulut jamais écouter. Tant de miſeres compliquées enſemble ne firent qu'augmenter ſa confiance, & la perſuader que Dieu ſeroit un jour glorifié par cette fondation qui ſembloit enſevelie dans ſon berceau. Elle demeura toûjours ferme comme un rocher, contre qui les vagues de la mer vont ſe briſer ; & voiant ſes Sœurs chancelantes, elle fit l'ofice d'un vaillant Capitaine, qui voiant ſes troupes éfraiées par l'ennemi, & prêtes à ſucomber ou à s'enfuir, les raſſûre & les anime au combat par ſes exemples & par ſes paroles.

Craignant d'ailleurs que cette deſolation de l'Hôpital n'étonnât les Habitans, & n'augmentât leur indiſpoſition contre les Hoſpitaliéres, elle fut trouver Monſieur le Senéchal de Beaufort, & les Adminiſtrateurs, leur faiſant ofre d'une autre Religieuſe en la place de la Sœur de la Guitiére qui étoit morte la premiére. Son ofre fut bientôt acceptée, & pour ſe détacher de toutes choſes, elle jeta les yeux ſur celle des Hoſpitaliéres de Baugé, pour qui elle avoit le plus de tendreſſe : c'étoit la Sœur Roſeau.

Monſieur l'Evêque d'Angers n'eut pas de peine à lui acorder ſon obedience : mais la Communauté en eut beaucoup à conſentir à ſon voiage, parce que comme l'année du Noviciat qui ſe faiſoit en même tems à Beaufort & à Baugé, n'étoit

n'étoit pas encore expirée, elle avoit raiſon de craindre qu'elle ne fit ſa Profeſſion à Beaufort, & que par-là elles ne perdiſſent un tres-bon ſujet dont elles avoient beſoin, & que ce ne fût un pretexte à MADEMOISELLE DE MELEUN qui l'aimoit beaucoup, de les abandonner pour la ſuivre.

Toutes ces vües étoient trop humaines pour s'y arêter: c'eſt-pourquoi la Communauté delibera d'envoier la Sœur R. à Beaufort, ſuivant le deſir de MADEMOISELLE DE MELEUN; mais à condition ſeulement qu'elle reviendroit dans ſix mois. La Princeſſe n'avoit pas d'autres intentions que de l'emprunter pour la rendre; mais Dieu en avoit de toutes contraires qui ſervirent beaucoup à exercer ſa patience, comme nous verrons dans la ſuite. La Sœur Roſeau vint donc à Beaufort, & y fut reçüe avec beaucoup d'agrément de la Communauté & de la Ville qui connoiſſoit ſon merite.

Immediatement aprés ſon arivée, qui fut le 10. du mois d'Aouſt de l'année 1671. cette Demoiſelle qu'on avoit amenée de la Fleche, tomba malade, & la Mere de la Barre mourut, de ſorte qu'on fut obligé de donner à cette Novice deux emplois à la fois, le ſoin des Pauvres dans les Salles, & de l'Apoticairerie, en la place de la Superieure qui avoit juſqu'alors exercé ces deux fonctions. Il ne ſe peut rien ajoûter aux bons ofices qu'elle rendit aux Malades, la

Superieure avoit peine à moderer ſon zele, & craignoit beaucoup qu'elle ne tombât malade, comme elle fit bien-tôt aprés. Il eſt vrai qu'elle avoit un grand exemple de charité devant les yeux en la perſonne de MADEMOISELLE DE MELEUN, & qu'il lui étoit dificile de ne pas imiter ce qu'elle voioit pratiquer à une ſi bonne maîtreſſe.

CHAPITRE V.

Les parens des Hoſpitaliéres défuntes viennent redemander leurs dots : on croit la Fondation détruite. Le reſte des Hoſpitaliéres demandent à s'en retourner : MADEMOISELLE DE MELEUN *y donne les mains, de crainte de tenter Dieu. Monſieur d'Angers vient, qui les rafermit.*

APRE'S la mort des trois Hoſpitaliéres dont nous avons parlé, leurs heritiers vinrent demander l'argent qu'elles avoient touché pour leurs dots ; & bien-qu'elles euſſent fait des teſtamens en faveur des Pauvres & de l'Hôpital, ils étoient bien fondez en leurs pretentions,

parce qu'elles n'avoient pas encore fait de vœux ſolennels lors de leur decés. Ce fut en cette ocaſion qu'on crût la Fondation détruite, n'y aiant aucune aparence qu'elle pût ſubſiſter ſans bien & ſans ſujets. Il ne reſtoit alors qu'une ancienne fille toute mourante, avec la Sœur domeſtique, & la Demoiſelle poſtulante dont nous avons parlé. Les deux premiéres demandoient qu'on les renvoiât à la Fleche, & la troiſiéme ſolicitoit fortement MADEMOISELLE DE MELEUN de l'emmener avec elle à Baugé. Dieu qui ſe cache quelquefois pour ſe mieux manifeſter, permit que nôtre Princeſſe donnât d'abord dans cette propoſition, jugeant que la partie n'étoit plus tenable, que c'étoit tenter Dieu que d'atendre des miracles, & qu'il n'y avoit pas de meilleur parti à prendre que d'enrichir l'Hôpital de Baugé du débris de celui de Beaufort, dont on ne pouvoit empécher le naufrage.

Elle me conſeilla même, dit la Superieure, de m'en retourner à Laval pour m'aracher d'entre les bras de la mort, qu'on croioit en ce tems-là inévitable à toutes celles qui ne prendroient pas la fuite. J'en avois moi-même été éfraiée par un accident qui m'étoit arivé depuis peu de jours. Nous avions eu deux corps morts à enſevelir dans nos pauvres petites chambres, le ſoir la ſervante & moi nous les avions portez dans la Chapelle : la nuit aiant eu beſoin de lumiére, j'en fus chercher à la lampe qui brûloit toûjours devant le

ſaint Sacrement, ſans faire reflexion que ces deux cadavres étoient là. Je m'avançai, & tombai deſſus ſans m'en apercevoir, car la lampe étoit éteinte. L'idée de la mort jointe aux tenebres de la nuit dont j'étois environnée, me fit une telle fraieur, que je demeurai quelque tems comme évanoüie : mais aiant un peu repris mes eſprits, & m'étant recommandée à Dieu qui ne manque point au beſoin, je me ſentis tout-à-coup remplie d'une joie extraordinaire, & que je ne puis exprimer, & voiant, pour ainſi dire, la mort devant moi, je fus inſpirée dans ce moment de faire un ſacrifice de ma vie à Dieu pour le ſervice des Pauvres ; & il me ſembla même entendre une voix qui me diſoit interieurement : Les Pauvres ont beſoin de toi ici, j'y ferai voir ma puiſſance. Ces paroles ou ces penſées que je n'oſois communiquer à ma Sœur de la Haie, ne me permétoient pas d'entrer dans ſes ſentimens qui étoient de ſe retirer, & de ceder à la force, & me jetoient cependant dans un étrange embaras : car je la voiois inceſſamment ſolicitée par nôtre Sœur ancienne, & par cette Demoiſelle de la Fleche de quiter Beaufort, & de les amener à Baugé, en ſorte que ne pouvant plus reſiſter à la force de leurs priéres & de leurs raiſons, elle reſolut un jour d'écrire à Monſeigneur nôtre Evêque pour lui repreſenter l'état des choſes, & lui demander en même tems nôtre congé, & la permiſſion

de nous emmener toutes avec elle. Mais (choſe étonnante) ce Prelat ariva à l'Hôpital de Beaufort dans le même tems qu'elle faiſoit ſes dépêches pour les lui envoier à Angers par un exprés. Sa Grandeur nous dit en nous abordant, qu'il étoit parti ſans avoir aucun deſſein, ni même la penſée de venir à Beaufort ; qu'étant en chemin pour aler à un autre lieu où ſes afaires l'apeloient, il s'étoit ſenti fortement inſpiré de nous venir voir, ſans en ſavoir la cauſe.

A ces mots je vis bien que la Providence ſe mêloit de nos afaires. Ma Sœur de la Haie lui dit que dans le tems qu'il étoit arivé, elle avoit la plume à la main pour lui mander l'état déplorable où nous étions reduites, & le prier de nous en délivrer au plûtôt. En même tems cette ancienne Hoſpitaliére qui étoit reſtée ſeule des quatre qui étoient venües de la Fleche, vint ſe jeter à ſes pieds les larmes aux yeux, pour lui demander en grace la permiſſion de s'en retourner. Tout le monde connoît la bonté du cœur de Monſeigneur d'Angers, & chacun ſait qu'il n'a pas coûtume de rien refuſer aux perſonnes afligées, quand il peut les ſoulager. Cependant il fut inébranlable dans cette ocaſion, & ſa charité ne ſe laiſſa flechir ni par les larmes ni par les priéres. Il nous parla d'une maniére ſi touchante, & nous exhorta ſi fortement à la perſeverance dans nôtre vocation, que nonobſtant l'acablement où nous étions, aucune de nous ne pût reſiſter à la

ſageſſe & à la force de l'eſprit de Dieu qui parloit par ſa bouche. Je me ſouviens qu'il nous dit entre autres choſes, que Dieu lui donnoit interieurement une afection extraordinaire, & je ne ſai quoi de ſi tendre pour nôtre établiſſement, qu'il ne conſentiroit jamais à ſa ruine ; qu'il y avoit donné trois ans d'aplication, & qu'il avoit une confiance extréme que Dieu qui avoit tiré tous les eſtres du neant, tireroit un jour ſa gloire de nos miſéres ; qu'il faloit prendre courage, & ne nous pas laiſſer vaincre par la tentation.

Aprés cette exhortation nous demeurâmes toutes ſans paroles, chacune conſentit volontiers à reſter à Beaufort, tant qu'il plairoit à Dieu : ainſi nonobſtant les repugnances de la nature, la grace fut la plus forte. Ma Sœur de la Haie qui n'avoit voulu ſortir qu'à la ſolicitation de ces deux Filles, enviſâgea lors la volonté de Dieu qui nous étoit marquée par celle de nôtre Evêque, & elle fut la premiére à s'acuſer de lâcheté, & à dire que ſon peu de foi l'avoit fait douter. Elle nous encouragea toutes à recommencer nos petits travaux avec plus de ferveur que jamais, nous donnant l'exemple d'une vie laborieuſe & penitente, d'une charité ardente envers les Pauvres, d'une humilité profonde & d'une mortification parfaite de tous les ſens. Un jour elle me vint prier de trouver bon qu'elle recommençât ici ſon Noviciat avec nôtre Poſtulante, diſant que comme j'étois leur Superieure & leur

Maîtreſſe, elle me ſuplioit de la bien exercer dans la pratique des vertus. Je n'ai point de paroles pour exprimer les inſtances qu'elle m'en fit. Son humilité me jetoit ſouvent dans la confuſion : car elle ſe proſternoit à mes pieds pour me dire ſa coulpe comme une jeune Novice, & pratiquoit avec une exactitude extréme juſqu'aux moindres obſervances de nôtre Regle, ſur-tout le ſilence ; ſur quoi je me ſouviens d'un trait aſſez agreable. Elle s'aperçût que nôtre Poſtulante avoit peine à s'aſſujétir au ſilence. C'étoit une bonne fille âgée de quarante ans, qui avoit toûjours vécu à ſa liberté dans le monde, & n'avoit dépendu de perſonne. Pour la gagner tout-à-fait à Dieu, & la porter à une parfaite regularité, MADEMOISELLE DE MELEUN me demanda un jour permiſſion de faire un défi avec elle, à qui garderoit mieux le ſilence ; que celle qui ſeroit aperçüe par l'autre l'avoir rompu ſans neceſſité, ſeroit la diſcipline. La Demoiſelle prit d'abord cette propoſition pour une raillerie, & ne crût point que ma Sœur de la Haie en voulût venir à l'execution : mais elle fut bien ſurpriſe lorſqu'elle l'entendit un jour traiter ſon corps d'une maniére cruelle, lui aprenant en même tems que c'étoit pour ſe punir d'une parole inutile. Cette condeſcendance toucha ſi vivement la Novice, que depuis elle s'apliqua à garder le ſilence avec beaucoup d'exactitude, dans tous les tems marquez par la Regle ; ce

qu'on n'avoit jamais pû obtenir d'elle par une autre voie, quoi-que ce fut d'ailleurs une tres-bonne fille. Tant il eſt vrai que l'exemple a plus de force pour perſuader la vertu, que toutes les paroles.

CHAPITRE VI.

Elle gagne des ames à Dieu, entre autres deux femmes de qualité, à qui elle perſuade de faire du bien à l'Hôpital, l'une deſquelles ſuivant ſon exemple y vint ſervir les Pauvres. On reçoit deux Novices.

TOus ceux qui ont connu MADEMOISELLE DE MELEUN, demeurent d'accord qu'elle avoit un talent tout particulier pour gagner les ames à Dieu, & atirer les cœurs à ſon ſervice. Il ne faloit l'avoir entendu parler qu'une ſeule fois de ſes grandeurs, pour ſe ſentir porter à lui. Comme ſes paroles partoient toutes vives & toutes ardentes de ſa bouche, elles faiſoient la même impreſſion de grace ſur les perſonnes qui l'écoutoient. Nous avons pluſieurs exemples dans ſa Vie des conquêtes qu'elle a faites de cette ſorte à JESUS-CHRÎT; mais

il y en a deux entre autres qui surpassent le reste.

Une femme de qualité qui passoit dans le monde pour un bel esprit & pour savante, la vint voir un jour à Beaufort. Charmée qu'elle fut de sa conversation, & encore plus de sa vertu, insensiblement elle se trouva engagée à visiter & à servir les Pauvres; & lorsqu'elle entroit à l'Hôpital, elle avoit coûtume de dire aux Hospitaliéres : Demandez-moi, mes Sœurs, tout ce qu'il vous plaira, je ne saurois rien vous refuser, mon cœur & ma bourse sont à vous; aprés ce que j'ai vû faire ici à la Princesse d'Epinoy, il n'est pas possible de se dispenser de quoi que ce soit. Et certes ces paroles n'étoient pas de purs complimens : car elle a donné au moins deux mille écus à l'Hôpital de Beaufort. Mais ce qui est encore de plus merveilleux, c'est que comme cette femme aimoit passionnément la lecture des Poëtes, des Philosophes & des Auteurs de l'Antiquité, MADEMOISELLE DE MELEUN la persuada de lire l'Ecriture Sainte & la Vie des Saints; & elle disoit agreablement : Madame N. mépriséra son Sage, lorsqu'elle aura goûté la folie de l'Evangile.

L'autre femme de qualité qu'elle gagna à Dieu, fut Madame la Marquise de N. La victoire en fut si entiére & si parfaite, que nonobstant les opositions de Monsieur son pere & de Madame sa mere qui l'aimoient si tendrement, qu'-

ils n'avoient jamais voulu consentir qu'elle quitât leur maison sous quelque pretexte que ce fût, non pas même de son mariage; elle l'obligea de venir demeurer à l'Hôpital, & d'y consacrer entiérement son tems, ses soins & sa santé au service des Pauvres. Pour la determiner à une entrepriſe si genereuse, quoi-qu'elle fût conforme aux sentimens de sa piété qui a toûjours été solide, elle lui dit que les trois Hospitaliéres venües de la Fleche pour faire la Fondation, étant mortes, il faloit qu'elle vînt remplir leur place, & soûtenir l'ouvrage de Dieu, qui sans elle étoit preſt à tomber en ruine; que la mort n'étoit plus à craindre pour elle à l'Hôpital; qu'on lui avoit paié le tribut; que toutes les Hospitaliéres en étoient quites. En éfet elles commençoient un peu à respirer.

Madame la Marquise de N. aiant entendu parler MADEMOISELLE DE MELEUN, ne douta point que ce ne fût Dieu qui l'apeloit par sa bouche. Elle entra courageusement à l'Hôtel-Dieu de Beaufort, où elle a demeuré quatre ans, & où l'on peut dire qu'elle a exercé la charité envers les Pauvres d'une maniére tres-parfaite : car non seulement elle leur rendoit de ses propres mains tous les services imaginables, mais elle y procura encore la protection de Monsieur son pere, & y fit de tres-grandes liberalitez, en sorte qu'on l'en peut apeler une des principales bienfactrices. Un grand servi-

teur de Dieu qui venoit de loin, paſſant par Beaufort entra à l'Hôpital ; & voiant cette Dame ſervir les Malades, dit à ſon retour, qu'il n'avoit rien vû de ſi beau dans tout ſon voiage, que la Marquiſe de N. faiſant l'ofice de ſervante. La joie que reçûrent les Hoſpitaliéres de l'entrée de cette Dame chez elles, eſſuia toutes leurs larmes, & leur fit oublier leurs maux paſſez. Peu de tems aprés Monſieur d'Angers qui veilloit toûjours ſur les beſoins de cette Maiſon, leur envoia deux filles de merite, à qui il avoit conſeillé de ſe faire Religieuſes Hoſpitaliéres à Beaufort preferablement à tout autre Inſtitut : de ſorte que les places vacantes par la mort des trois Hoſpitaliéres de la Fleche ſe trouverent heureuſement remplies preſque en même tems.

C'eſt ainſi que Dieu regarde toûjours avec des yeux de compaſſion tous ceux qui ſoufrent quelque choſe pour ſa gloire : c'eſt ainſi qu'il fait recüeillir des moiſſons de joie dans un champ ſemé de larmes, & que ſouvent il prend plaiſir de tirer la force de la foibleſſe, & la vie du ſein de la mort même.

CHAPITRE VII.

Dieu lui donne la pensée de faire faire un bâtiment aux Pauvres & aux Hoſpitaliéres. Moiens dont elle ſe ſert pour y réüſſir. Dieu benit ſon entrepriſe d'une façon miraculeuſe. Elle fait de tems en tems de petits voiages à Baugé.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui ne pouvoit aſſez benir Dieu de ſes grandes miſericordes, intereſſoit tout le monde à l'en remercier avec elle ; ſachant bien que le moien d'atirer de nouvelles graces, c'eſt de reconnoître celles qu'on a déja reçües. Les commencemens de l'Hôpital de Beaufort lui parurent trop ſinguliers dans l'ordre de la Providence, pour ne pas croire que Dieu y donneroit dans la ſuite un ſuccés conſiderable. Mais comme il veut être aidé, pour ainſi dire, par les cauſes ſecondes dans ſes ouvrages, elle vit bien qu'il faloit au moins preparer de la matiére à ſes miracles. Il étoit impoſſible que les Hoſpitaliéres & les Pauvres ſubſiſtaſſent plus long-tems dans cet Hôpital, ſans y faire un bâtiment : cependant les Habitans ne vouloient point enten-

dre cette propoſition, qu'ils avoient déja rebutée, craignant qu'on ne mangeaſt le fonds de l'Hôpital, comme s'il y eût eu moins de dureté à laiſſer mourir de froid & de beaucoup d'autres incommoditez les Hoſpitaliéres & les Pauvres, que de les faire mourir de faim. Ils conſentoient aſſez volontiers qu'on bâtît, mais ce n'étoit qu'à condition qu'il ne leur en coûtât rien.

Enfin, dit la Superieure dans ſes Memoires, ma Sœur de la Haie aprés avoir beaucoup recommandé cette afaire à Dieu, nous propoſa un ſoir comme par divertiſſement de devenir nous-mêmes les Fondatrices de nôtre Hôtel-Dieu, & de faire faire un bâtiment à nos propres frais. Nous nous prîmes à rire ; mais elle nous dit ſerieuſement qu'il faloit commencer cet ouvrage, mettre toute nôtre confiance en Dieu & le laiſſer faire ; que ſi nous voyions réüſſir la choſe, ce ne ſeroit pas là le plus grand ni le dernier de ſes miracles ; & en même tems elle fit une petite quête parmi nous, nous excitant toutes à donner ſelon nôtre pouvoir. Madame la Marquiſe de N. donna un loüis d'or, les Sœurs qui étoient en habit ſeculier, firent chacune leur preſent, & elle amaſſa lors la ſomme de cinquante livres. On n'avoit pas davantage quand on commença à faire venir des pierres & quelques autres materiaux.

Voici comme la même Superieure parle du progrés de ce bâtiment, dans une lettre qu'elle

écrivit à un Prêtre de ſes amis le 18. de May 1672.

CE Dieu d'amour & de bonté commence à nous faire éprouver qu'il eſt tout vrai qu'on ne gemit pas long-tems ſous le poids de la croix de ſon Fils ſans en être recompenſé : il ſe fait ici des prodiges de grace en faveur de nos chers Pauvres. Depuis le cinquiéme de ce mois que Monſeigneur mit la premiére pierre de leur bâtiment avec toutes les ceremonies requiſes, & les aclamations publiques, nous ne pouvons nous laſſer d'admirer les bontez de Dieu dans le changement qu'il a fait de tous les cœurs de nos Habitans, qui ne vouloient pas, il y a un an, entendre parler d'aucun bâtiment, & qui preſentement n'épargnent rien pour rendre le nôtre magnifique. On a été obligé de creuſer juſqu'à dix ou douze pieds pour trouver la terre ferme, & faire les fondemens ſolides. Cette épouventable profondeur faiſoit croire avec raiſon qu'il n'y auroit pas de la pierre ſuffiſamment pour faire le quart des fondemens, les ouvriers même proteſtoient qu'il n'y en avoit que pour les ocuper trois jours ; & il ſe trouve que voilà les fondemens plus de moitié faits, & que la pierre ne paroît pas beaucoup diminuée, non plus que le tonneau de vin que l'on tire depuis ſi long-tems pour les Chartiers, qui eſt preſentement meilleur qu'il n'a jamais été. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous raporte ces graces

que Dieu répand ſur ſa Maiſon naiſſante, pour l'en benir & l'en remercier avec nous, auſſi-bien que de celles qu'il fait encore plus abondamment aux ames de nos tres-cheres Sœurs, qui vivent dans une tres-parfaite union & une grande intelligence. Monſieur Valet, l'un des Adminiſtrateurs de l'Hôpital, qui prit la conduite de ce bâtiment, m'a tres-ſouvent aſſûrée, & il le dit encore, continüe la Superieure, qu'il remarquoit viſiblement de jour en jour, que les pierres, la chaux & les autres materiaux ſe multiplioient : car il ſembloit que plus les ouvriers en emploioient, plus il en reſtoit à mettre en œuvre ; & il ne peut comprendre, ni nous non plus, comment on a pû faire un bâtiment auſſi grand qu'eſt le nôtre, & celui des Pauvres, avec le peu d'argent qu'il a reçû.

D'abord on ſe railloit en Ville de l'entrepriſe de ma Sœur de la Haie, tout le monde la jugeant temeraire ; & ce ne fut que par une pure complaiſance à ſes deſirs que l'on fit venir les premiéres chartées de pierre. Elle ala les faire décharger elle-même, & on remarquoit qu'elle ramaſſoit de ſes propres mains juſqu'aux plus petits cailloux, priant Dieu de les benir.

Il ſemble que la benediction qu'il donna à cet édifice materiel, étoit une marque de celle qu'il devoit répandre enſuite ſur l'édifice ſpirituel ; je veux dire ſur les Hoſpitaliéres, pour leur faire

faire de grans progrés dans la vertu. Je ne craindrai point d'aporter encore ici les paroles de la même Superieure, qui peut paſſer pour un témoin irreprochable en cette matiére.

Monſeigneur nôtre Evêque eſt perſuadé (dit-elle) que nôtre établiſſement s'eſt fait ici comme par miracle. Aprés Dieu c'eſt auſſi ſon ouvrage. Il m'a ſouvent exhortée à en écrire les particularitez pour la gloire de Dieu, & l'édification du prochain. Depuis nôtre Fondation il a donné le voile à prés de ſoixante Religieuſes de ſa propre main, n'aiant jamais voulu commettre perſonne pour nous faire cette grace. Et je puis dire que parmi un ſi grand nombre de Religieuſes il n'y a, graces à Dieu, qu'un même eſprit, qu'un même cœur, & une même volonté. L'union eſt parfaite, & la paix regne parmi toutes. Ce que Monſeigneur admire davantage, c'eſt que depuis plus de dix-neuf ans que nous ſommes établies, nous n'aions eu qu'un ſeul Confeſſeur, qui eſt un Pere Recollet, ſans que jamais aucune de nous ait demandé à ſa Grandeur de Confeſſeurs extraordinaires, dans les tems permis par le Concile, ni même au tems du Jubilé. C'eſt ce que nôtre bon Prelat dit n'avoir jamais vû ariver dans aucun Monaſtere de ſon Dioceſe, depuis prés de quarante ans qu'il eſt Evêque. Dieu nous a donné la conſolation de voir nôtre Maiſon remplie de tres-bons ſujets, & en tres-peu de tems: de ſorte que nous avons déja

déja envoié plusieurs Filles en diverses Maisons de nôtre Congregation : quatre à Avignon & deux en Canada à Ville-Marie, dont on ne nous mande que du bien. Il est vrai qu'il semble que Dieu les a toutes choisies, & leur a donné une vocation toute particuliére pour nos Maisons, tant elles ont d'inclination & d'aptitude pour nos emplois. Je dis ceci pour animer celles qui liront ce recit, à remercier Dieu des graces qu'il nous a faites, & qu'il nous fait encore tous les jours, & à y donner de plus en plus leur cooperation. Je n'ai point de paroles capables d'exprimer la grandeur & la multitude de ses misericordes sur nous. Qu'il en soit beni à jamais.

Pour revenir à MADEMOISELLE DE MELEUN, au milieu de l'embaras que lui causoit ce bâtiment qui rouloit presque tout sur elle, & qui auroit été capable d'ocuper plusieurs personnes toutes entiéres, elle ne laissoit pas de penser aux besoins des Hospitaliéres qu'elle avoit laissées à Baugé : non contente de leur écrire, elle aloit de tems en tems les visiter, & les consoler de son absence, même pendant la saison la plus rude de l'hiver. Elle passoit, dit une des Hospitaliéres de Baugé, presque tout le tems qu'elle étoit ici, à nous entretenir du bonheur de nôtre vocation qui nous donnoit moien de pratiquer les mêmes vertus que JESUS-CHRIST a pratiquées sur la terre, entre autres sa charité envers les Pauvres ; & nous disant des nou-

velles de la maladie & du decés de nos Sœurs de Beaufort, elle étoit ravie de nous parler du jugement & de la mort, disant que ces fins dernières devoient incessamment ocuper l'esprit des veritables Hospitaliéres, qui en ont continuellement des objets presens devant les yeux.

Elle ne faisoit pas seulement ces visites pour consoler & pour instruire ses Filles de Baugé, mais encore pour nourir & entretenir une union parfaite entre elles & celles de Beaufort, étant comme le lien & le nœud qui les unissoit ensemble : car lorsqu'elle étoit à Baugé, elle avoit coûtume de dire des merveilles des Hospitaliéres de Beaufort ; & lorsqu'elle étoit à Beaufort, elle ne se lassoit point de parler de la charité des Hospitaliéres de Baugé, les proposant ainsi mutuellement les unes aux autres pour exemple.

Ses voiages de Beaufort à Baugé, où il n'y a que trois lieües de distance, étoient assez frequens, mais ils n'étoient pas longs : car quelque instance que ses Filles pussent faire pour l'arêter, elle n'y passoit jamais plus de deux ou trois jours. Le desir de glorifier Dieu dans la croix, & la certitude de la trouver plûtôt à Beaufort qu'à Baugé, faisoit qu'elle y retournoit promtement & avec joie. Je me sentois, dit-elle, interieurement pressée de revenir au plûtôt soufrir à Beaufort. En efet elle y rencontra bien des sujets capables d'exercer sa patience, tels qu'étoient la pauvreté, l'infection & les autres in-

commoditez du lieu, l'opoſition des Habitans, la maladie & la mort des trois Hoſpitaliéres. Mais toutes ces croix enſemble ne la mortifiérent point ſi vivement qu'une ſeule, dont je vas dire le ſujet dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

La Sœur R. tombe malade. Dieu lui donne la penſée de demeurer à Beaufort : elle la communique à MADEMOISELLE DE MELEUN, *qui croit que c'eſt une tentation. Peine qu'elle ſoufre à ſe ſeparer de cette Fille. Maximes importantes ſur la pureté de l'amour que Dieu demande en ſes Epouſes.*

SI jamais une atache pouvoit être permiſe, c'étoit aſſûrément celle que les Apôtres avoient pour l'humanité ſainte de JESUS-CHRÎT. Cependant cet aimable Sauveur la voulut rompre, en les privant de ſa preſence, & leur diſant qu'il étoit expedient qu'il ſe ſeparât d'eux pour purifier leur amour, ou qu'autrement il ne leur enverroit point ſon Eſprit.

La tendreſſe de MADEMOISELLE DE MELEUN pour la Sœur R. paroiſſoit bien in-

nocente: car elle regardoit cette Fille comme lui aiant été envoiée de Dieu pour le ſalut de ſon ame, & comme l'unique conſolation qu'elle avoit en ſes peines, aiant pour elle une amitié & une ouverture de cœur qu'elle ne ſentoit pour perſonne: elle l'aimoit ſans doute pour l'amour de Dieu, mais il y avoit une grande ſympathie d'humeurs & d'inclinations entre elles. Le pays même avoit beaucoup contribué à former leur liaiſon. Dieu ne trouvoit pas cet amour aſſez pur, ni aſſez digne de lui : il étoit un peu trop naturel, il faloit qu'elles ſe combatiſſent inceſſamment l'une l'autre pour ne laiſſer prendre d'afections à leurs cœurs que ce qu'il en faloit pour ne les pas détourner de Dieu. Il voulut purifier leur afection, & la dégager de ce qui n'étoit point lui, en les ſeparant l'une de l'autre. Il permit que la Sœur R. tombât malade d'une fiévre continüe ſi violente, qu'on la jugea mortelle. Comme l'afection que portoit MADEMOISELLE DE MELEUN à cette Flamande, étoit des plus tendres, l'aflıction qu'elle reçût de ſon mal, fut des plus ſenſibles. Ce fut en cette ocaſion, dit la Mere des Eſſars, qu'elle nous avoüa ingenument qu'elle s'aperçût avoir de l'atache pour elle. Son deſſein fut d'abord de la faire tranſporter à Baugé, de crainte que le mauvais air, qui étoit la cauſe de ſa maladie, ne fût celle de ſa mort, ou du moins un obſtacle à ſa gueriſon. Mais elle étoit trop

foible pour la faire changer de place. Il falut qu'elle se contentât de lui procurer sur les lieux tous les secours possibles, & de demeurer auprés d'elle. Une afaire importante l'obligea pourtant à la quiter pendant quelques jours pour aler à Baugé.

La Sœur R. pendant sa maladie eut une forte pensée, que Dieu vouloit qu'elle fît ses vœux solennels à Beaufort, & qu'elle y consacrât le reste de ses jours au service des Pauvres, parce qu'il lui sembloit qu'ils avoient plus de besoin de ses assistances en ce lieu-là qu'à Baugé.

C'est ici que la tendresse naturelle de MADEMOISELLE DE MELEUN va paroître aux prises avec son amour pour Dieu, & que Dieu va se servir de ce glaive à deux tranchans avec lequel il est venu faire la guerre, & troubler la fausse paix des familles, mettre un saint divorce entre le mari & la femme, le pere & les enfans, & separer non seulement l'ame d'avec le corps, mais l'ame d'avec elle-même, pour éloigner MADEMOISELLE DE MELEUN de sa bonne amie, & atacher uniquement l'une & l'autre à lui.

Il y avoit déja quelque tems que la Sœur R. s'apercevoit bien que la liaison étroite de leurs cœurs causoit de la distraction à leur amour envers Dieu, & les empéchoit de l'aimer aussi parfaitement qu'elles y étoient obligées par ce grand precepte qui demande tout le cœur, tout l'esprit,

& l'ame toute entiére avec ſes puiſſances. Il étoit expedient qu'elle s'éloignât de ſa Maîtreſſe : ce qui fit que dés le tems que la Mere des Eſſars partit de Baugé pour venir à Beaufort, elle dit à cette Superieure en l'embraſſant : Faites en ſorte que j'aille vous aider à Beaufort, j'en reſſens un grand deſir. Et lorſqu'elle aprit la mort de la Sœur de la Guitiére, elle eut un preſſentiment que Dieu la vouloit en cet Hôpital. Il lui ſembla même que cette Défunte lui diſoit interieurement : Vous irez à Beaufort remplir ma place. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Dieu renouvela en elle, & augmenta même ſur cela tous ſes anciens deſirs pendant ſa maladie.

Mais de peur d'être trompée, & de prendre le change, elle communiqua toutes ces vües à ſon Directeur, lequel aiant bien examiné la choſe devant Dieu, dit un jour à la Superieure : Preparons-nous, ma Sœur, à ſoufrir une croix bien peſante. La Sœur R. eſt dans la réſolution de faire ici ſes vœux ſolennels, & d'y ſacrifier ſa vie au ſervice des Pauvres. Elle m'a donné des raiſons ſi fortes pour executer ce deſſein, que je ne puis le deſaprouver, bien-loin de m'y opoſer ; mais je ne les puis dire à perſonne, c'eſt ici l'œuvre de Dieu, il le faut laiſſer faire.

Je fus bien ſurpriſe de cette nouvelle, dit la Superieure ; & je répondis à nôtre Confeſſeur, que j'aurois bien de la joie que la choſe ſe pût

faire, mais que je ne consentirois jamais à l'execution de ce dessein, prévoiant le déplaisir sensible qu'en recevroit ma Sœur de la Haie; que j'aimois mieux demeurer ici sans secours, & être exposée à la mort, que d'être soupçonnée d'avoir commis à son égard une telle infidelité, en retenant un depôt si cher qu'elle nous avoit confié. Le Pere voiant ma repugnance, me défendit tres-expressément de parler de ce qu'il m'avoit dit, & m'ordonna de laisser agir en cela la divine Providence.

La Fête de Saint Joseph étoit proche, tems auquel toutes nos Sœurs de Baugé devant faire leurs vœux solennels entre les mains de Monseigneur l'Evêque d'Angers, redemandoient avec beaucoup d'instance ma Sœur R. qu'elles n'avoient fait que nous préter pour six mois, qui étoient expirez. Jusques alors elle avoit tenu son dessein caché à ma Sœur de la Haie; mais il n'y avoit plus de tems à perdre pour le lui faire connoître. La dificulté étoit de le lui faire agréer. Un soir aprés s'être beaucoup donnée à Nôtre Seigneur, elle fut se jeter à ses pieds, & lui dit, que Dieu lui donnoit de si forts mouvemens de rester à Beaufort, & de s'y faire Religieuse, qu'elle ne croioit pas y pouvoir resister sans lui être infidéle; qu'elle la suplioit comme sa bonne Maîtresse d'aprouver son dessein, qui lui devoit être d'autant plus agreable, que ses petits services paroissoient desormais inutiles à

l'Hôtel-Dieu de Baugé, & absolument necessaires à celui de Beaufort; que comme elle aimoit Dieu par-tout, il lui devoit être indiferent auquel lieu elle lui auroit donné une servante & une épouse. Et elle acompagna ce peu de paroles de beaucoup de larmes.

Nôtre vertueuse Princesse qui se persuadoit alors que ce n'étoit qu'une pure tentation ou un éfet de son caprice, mortifia terriblement la Sœur R. sur sa propositon, & dans le premier mouvement de son zele la menaça de l'abandonner, si elle ne changeoit de resolution. La Sœur R. ne voulut pas d'abord lui répondre, de crainte de l'iriter; elle lui dit seulement que comme elle pouvoit se tromper, elle la prioit de trouver bon qu'elle fît une retraite pour consulter la volonté de Dieu plus à loisir sur une afaire qui lui paroissoit importante à sa gloire & à son salut. MADEMOISELLE DE MELEUN prévenüe de ses premiers sentimens, lui dit que Dieu n'étoit point contraire à lui-même, qu'elle auroit beau le consulter, qu'il lui avoit donné des marques evidentes de sa vocation à l'Hôpital de Baugé, qu'elle n'en devoit atendre que de fausses ou d'incertaines pour Beaufort. Neanmoins elle ne s'oposa pas à cette retraite, où la Sœur R. fut de plus en plus confirmée par ses dispositions interieures, & par les avis de son Directeur, que la volonté de Dieu étoit qu'elle passât le reste de ses jours à Beaufort.

Cette nouvelle declaration fut un coup encore plus ſenſible à MADEMOISELLE DE MELEUN, que n'avoit été le premier : elle eut beau lui repreſenter toutes les raiſons divines & humaines qu'elle croioit capables de la détourner de ſon deſſein, elle n'en pût venir à bout, la Sœur R. demeura inébranlable dans ſa premiére reſolution. La crainte de faire une injure à ſa Maîtreſſe en la faiſant paſſer pour être de mauvaiſe foi, ou du moins d'intelligence avec elle, ne la pût fléchir. Car que pouvoient penſer les Hoſpitaliéres de Baugé de la conduite de MADEMOISELLE DE MELEUN à leur égard, en retenant une Fille qu'elles lui avoient prétée, & qu'elle s'étoit obligée de leur rendre, ſinon qu'elle les avoit trompées, & qu'elle étoit de concert avec celles de Beaufort pour leur faire ce larcin.

Mais toutes ces vües ne firent point changer la Sœur R. qui voiant toutes ſes remontrances inutiles, dit enfin à la Princeſſe avec une fermeté pleine de reſpect : Il y a long-tems, Mademoiſelle, que je m'aperçoi que je vous aime trop, il eſt neceſſaire que je m'éloigne de vous, vous êtes un obſtacle à ma perfection, & j'en ſuis peut-être un à la vôtre; voilà ce qui m'oblige à vous quiter.

Dieu pour exercer la patience de MADEMOISELLE DE MELEUN ne permit point encore qu'elle connût ſa volonté : car ſi elle

l'avoit connüe, elle n'auroit pas manqué de la ſuivre. Toutes les raiſons de la Sœur, quelque bonnes qu'elles fuſſent, ne paſſerent alors dans ſon eſprit que pour de fauſſes raiſons & pour des tentations veritables ; elle les qualifia même du nom de ſcrupule & de faux zele : c'eſt-pourquoi voiant qu'elle ne pouvoit rien gagner ſur ſon eſprit, elle partit de Beaufort huit jours avant la Saint Joſeph fort mécontente de ſa Flamande.

En arivant à Baugé, elle ne pût retenir ſes larmes, lorſqu'elle declara à la Communauté la reſolution où elle avoit laiſſé la Sœur R. Tout le monde prit part à ſa douleur, & chacun vint pour la conſoler. Pluſieurs Prêtres & de bons Religieux qui n'enviſageoient que le dehors de cette afaire, furent trouver la Sœur R. & tâcherent par toutes ſortes de raiſons de lui faire naître du remors de ſa conduite : quelques-uns même croiant bien obliger MADEMOISELLE DE MELEUN lui écrivirent des lettres dures & mortifiantes ; d'autres enfin l'ataquerent par l'endroit le plus ſenſible, & lui reprocherent ſon infidelité & ſon ingratitude à l'égard d'une Maîtreſſe, à qui elle avoit les derniéres obligations. Mais la Sœur qui ſe ſentoit puiſſamment atirée à faire ce qu'elle faiſoit, répondoit avec modeſtie qu'il faloit plûtôt obéïr à Dieu qu'aux hommes, & qu'elle eſperoit de ſa bonté qu'il feroit connoître ſa volonté à MADEMOI-

SELLE DE MELEUN, qui connoiſſant déja le fond de ſon cœur, pouvoit bien juger de ſa vocation par la violence extréme qu'elle ſe faiſoit pour la ſuivre.

Cependant la bonne Princeſſe ne pouvant encore ſe perſuader que Dieu demandât l'éloignement de cette Fille, pria Monſieur l'Evêque d'Angers d'examiner lui-même ſa vocation, & de diferer quelque tems ſa Profeſſion, afin de lui donner lieu de reconnoître ſon égarement. Ce Prelat le fit, & aprés avoir peſé les motifs & les raiſons qu'elle avoit d'en agir de la ſorte, la confirma dans ſa reſolution, & l'exhorta de tout ſon pouvoir à la perſeverance. Quelques mois aprés il lui fit faire ſa Profeſſion à Beaufort à l'inſtante priére des Habitans, qui aiant apris que MADEMOISELLE DE MELEUN étoit alée à Laval, crurent qu'il faloit profiter de l'ocaſion, & lui faire faire ſes vœux ſolennels en ſon abſence.

Aprés cette demarche, MADEMOISELLE DE MELEUN n'avoit plus lieu de douter que la volonté de Dieu ne fût que la Sœur R. demeurât à Beaufort. Elle s'y ſoûmit nonobſtant toutes ſes repugnances, & pour marque de ſa generoſité & de ſon détachement elle lui donna mille écus qu'elle avoit promis pour ſa dot. C'eſt ainſi que les Saints ſe vangent, & qu'ils témoignent du reſſentiment des déplaiſirs qu'ils reçoivent des creatures. La nature n'eut point de

part en ce preſent, la grace toute ſeule le lui fit donner : car elle étoit naturellement fiére, & demandoit qu'on lui déferât tout, & qu'on eût une obéïſſance aveugle à ſes ſentimens. Ainſi ſa vertu éclata ſans doute dans cette ocaſion, où elle fit un ſacrifice entier de ſon humeur & de ſes inclinations naturelles, ainſi qu'elle a fait pendant trente ans à Baugé & ailleurs, où Dieu a permis qu'elle ait été preſque toûjours contredite en toutes choſes. Saint François de Sales dit que nôtre Dieu eſt un Dieu jaloux qui ne veut pas que nous aimions nôtre prochain par inclination naturelle, ni même parce qu'il eſt vertueux, ou dans l'eſperance qu'il le deviendra, ou parce qu'il nous porte à la vertu, mais ſeulement pour l'amour de lui-même que nous devons regarder en nos amis.

CHAPITRE IX.

Elle fait un voiage à Angers, où elle loge à la Visitation. Elle fait faire Profession à ses Hospitaliéres à Baugé : elle remene leur Superieure à Laval. A son retour on reçoit beaucoup de Filles à l'Hôpital de Baugé.

MADEMOISELLE DE MELEUN aiant laissé toutes choses en fort bon état à l'Hôpital de Beaufort, s'en étoit retournée, comme nous avons dit, en celui de Baugé, où elle faisoit ses preparatifs pour la Profession solennelle de ses Hospitaliéres. Sa charité qui ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer au bon ordre de leur Communauté, lui inspira de faire auparavant un voiage à Angers pour consulter une afaire qui les regardoit. Jamais la rigueur des saisons, ni le pretexte des mauvais chemins ne métoient obstacle à ses desseins : elle partit au mois de Fevrier 1672. & logea au Couvent des Religieuses de la Visitation pendant quatre ou cinq jours, ne pouvant oublier l'inclination qu'elle avoit eüe autrefois d'être Religieuse de cet Ordre. Son desir

étoit de se remplir de l'esprit de Saint François de Sales pour le communiquer à ses Sœurs : car elle savoit que le premier dessein de ce grand Saint avoit été de faire des Hospitaliéres, & d'assembler des Filles & des Femmes veuves pour visiter & servir les Pauvres malades. Pendant le sejour qu'elle fit en ce Monastere, elle s'informa de leurs Constitutions & de leurs pratiques, & y laissa en sortant une grande idée de sa sainteté. La Superieure de ce tems-là écrivant quelques mois aprés au Confesseur de l'Hôpital de Baugé, en parle en ces termes : » Nous avons vû M. N. qui merite assûrément » vôtre estime & la liaison qu'elle a avec nôtre » tres-honorée & tres-bonne Princesse, dont elle » connoît parfaitement la vertu : nous l'en avons » tant fait parler, que je ne sai si elle n'en sera » point malade : car chacune de nous lui faisoit des » questions en foule sur les particularitez de sa » conduite, qui sufoquoient son atention ; elle est » aussi merveilleusement édifiée de sa chere Com- » munauté dont elle nous a dit mille biens.

Elle fut en même tems visiter l'Hôtel-Dieu de Saint Jean l'Evangeliste d'Angers, qui est un des plus grans & des plus beaux du Roiaume : il a été fondé autrefois par les Rois d'Angleterre. Tous les Malades y sont reçûs, de quelque pays & de quelque Religion qu'ils puissent être. Vingt-cinq Filles de la Congregation de la Charité établie par Monsieur Vincent, Institu-

teur & Fondateur de celle des Prêtres de la Miſſion, gouvernent les Pauvres. L'humilité & la charité de MADEMOISELLE DE MELEUN lui faiſoient admirer ces Hoſpitaliéres, & s'informer de leur genre de vie & de leur maniére de ſoigner les Malades.

En partant d'Angers elle emmena avec elle une Fille que ſes parens avoient retirée de l'Hôpital de Baugé, ne voulant rien donner pour ſa ſubſiſtance : elle lui fit preſent de la moitié de ſa dot, & lui procura le bonheur de recevoir l'habit de Religion en même tems que les autres firent leurs vœux ſolennels.

Ce fut le 19. jour de Mars 1672. Fête de Saint Joſeph, patron de la Congregation des Hoſpitaliéres & de l'Hôpital, que Monſieur l'Evêque d'Angers fit cette ceremonie, où le même Pere de la Compagnie de JESUS qui avoit fait le Sermon de la Véture, prêcha d'une maniére également utile & eloquente ſur la grandeur & l'importance des vœux.

MADEMOISELLE DE MELEUN aſſiſta à cette ceremonie avec une devotion incroiable; les larmes qui coulerent de ſes yeux, firent connoître que ſon ame étoit remplie de joie, voiant le ſacrifice que ces chaſtes Epouſes faiſoient à Dieu de leurs cœurs, de leurs biens & de leur liberté.

Aprés cette Profeſſion les Hoſpitaliéres de Laval redemanderent avec beaucoup d'inſtance

la Superieure qu'elles avoient envoiée à Baugé. Il étoit juſte de la leur rendre : MADEMOISELLE DE MELEUN qui l'étoit alée querir, voulut encore la reconduire juſques chez elles. Elle ſe comporta dans ce voiage de la même maniére qu'elle faiſoit en tous les autres, c'eſt-à-dire que ſon équipage fut pauvre, & qu'elle donna ſa bourſe à un vertueux Eccleſiaſtique qui les acompagnoit, pour faire la dépenſe, & donner l'aumône generalement à tous les pauvres qui ſe rencontroient ſur le chemin, le priant même de faire quelque petite épargne ſur ſon neceſſaire dans les Hôtelleries, afin de la leur donner plus abondamment.

C'étoit une choſe raviſſante d'entendre les entretiens qu'elle avoit avec ceux qui l'acompagnoient, ſur les grandeurs de Dieu & ſur les merveilles de ſa providence. L'air & les campagnes d'alentour retentiſſoient des cantiques & des loüanges qu'ils chantoient à ſon honneur, MADEMOISELLE DE MELEUN entonnant ſans ceſſe le *Gloria Patri*, & ne ſe laſſant point de le repeter à toute heure.

Les Hoſpitaliéres de Laval envoierent un caroſſe au devant d'elle; & bien-qu'elles la reçûſſent exterieurement avec moins de ceremonie que la premiére fois, ce ne fut pas avec moins de joie & d'afection, parce qu'elles avoient apris la peine qu'elle avoit reſſentie des honneurs qu'elle avoit reçûs chez elles.

Mais

Mais le peuple de Laval ſuplea à cette omiſſion : car aiant entendu parler de l'arivée de la Princeſſe, prévenu qu'il étoit de ſa vertu, ſe mit aux portes & aux fenêtres pour la voir paſſer ; ſur-tout les pauvres & les enfans qui bordoient les rües, lui donnoient mille benedictions, & chacun ſouhaitoit avec empreſſement d'avoir le bonheur de la voir.

Aprés ſon retour de Laval, elle s'apliqua plus que jamais à former ſes Filles dans la perfection Religieuſe, conformément à leur état d'Hoſpitaliéres, & à la qualité qu'elles portent de ſervantes de JESUS-CHRÎT en la perſonne des Pauvres. Son exemple donnoit grand poids à ſes paroles : car elle étoit la plus exacte à obſerver les regles avec une ferveur qui animoit toute la Communauté ; auſſi Dieu lui donna-t-il en peu de tems tres-grand nombre de Filles qui venoient des Provinces les plus éloignées ſe conſacrer au ſervice des Pauvres ſous ſes auſpices.

CHAPITRE X.

Ses maximes touchant la regularité & le bon ordre qu'on doit garder dans les Monaſteres. Moiens dont elle eſtimoit qu'on ſe doit ſervir pour conſerver & augmenter la diſcipline reguliére dans les Hôpitaux & dans les Cloîtres.

BIEN-QUE MADEMOISELLE DE MELEUN n'ait jamais été Religieuſe, elle n'a pas laiſſé d'être remplie de l'eſprit d'une parfaite Religieuſe : ſes maximes ſur cet état ſont ſi pures & ſi ſaintes, que ce ſeroit priver toutes les perſonnes conſacrées à Dieu dans les Cloîtres, entre les mains de qui cet ouvrage poura tomber, que de n'en pas faire part au public.

Elle métoit à la tête des pratiques qui conduiſent à la perfection Religieuſe, la fuite des entretiens inutiles & des commerces de lettres avec des perſonnes ſeculiéres, eſtimant que comme une Religieuſe n'eſt entrée en Religion que pour s'éloigner du monde, elle devoit lui en fermer toutes les entrées & les avenües, & que d'aler ſouvent aux Parloirs, c'eſt ouvrir ſon cœur

& la porte du Monaſtere à l'eſprit du ſiécle, & lui donner ocaſion de la ſuivre ; que l'eſprit du monde entroit par la Grille dans un Cloître, & que l'eſprit de Dieu & de la Religion en ſortoient par la même voie. C'eſt-pourquoi elle exhortoit de tout ſon pouvoir les Hoſpitaliéres à éviter les recherches & les viſites des gens du dehors, & à ne s'entretenir avec eux, que quand la charité ou la neceſſité le demandoient.

Dans cette vûe elle évitoit, autant qu'il lui étoit poſſible, le Parloir ; & lorſqu'elle étoit obligée d'y aler, c'étoit toûjours avec une extréme repugnance & avec beaucoup de circonſpection, particuliérement lorſque les perſonnes de qualité la demandoient : car quand elle ſavoit que c'étoient des Pauvres, ſon cœur y couroit avec joie.

Elle n'y aloit preſque jamais ſans être acompagnée de la Superieure ou de quelqu'une des Sœurs de la Communauté, & en y entrant elle ne manquoit point d'élever ſon eſprit & ſon cœur à Dieu pour lui demander la grace de n'y rien dire, & de n'y rien entendre de mal. En ſortant elle examinoit ſa conſcience ſur tout ce qui s'y étoit paſſé, témoignant un extréme déplaiſir des fautes qu'elle diſoit y avoir commiſes en ſes entretiens. Car bien-qu'elle tâchât de les rendre tout ſpirituels & utiles à ceux à qui elle parloit, elle croioit toûjours avoir bleſſé la charité qu'on doit au prochain, pour peu qu'el-

» le eût laiſſé parler à ſon deſavantage. Quand je
» ſors du Parloir, diſoit-elle, je trouve toûjours
» matiére de confeſſion; la médiſance, les paro-
» les inutiles, & les nouvelles du monde qu'on y
» debite, me donnent toûjours des remors de
» conſcience; la coruption du ſiécle eſt ſi grande,
» qu'on a beau y reſiſter dans le Cloître, on s'en
» trouve infecté, quand on en aproche; l'air qu'-
» on y reſpire, eſt ſi malin, que quand il paſſe juſ-
» ques aux perſonnes conſacrées à Dieu, il les em-
» poiſonne.

L'autre maxime de MADEMOISELLE DE MELEUN étoit, que les Communautez ne doivent jamais faire de preſens ni aux autres Communautez voiſines, ni aux perſonnes de qualité qui ont du pouvoir ou du credit dans le pays. 1. Parce que ces liberalitez cauſent beaucoup de diſtractions & de diſſipations d'eſprit à celles qui ſont chargées de les preparer, & de les faire. 2. Parce qu'elles donnent beaucoup de ſujet de murmure à ceux à qui on les fait, qui ne ſe trouvent jamais ſatisfaits, quelque peine qu'on aporte à les contenter, & qui croient toûjours meriter plus qu'on ne leur donne. 3. Parce qu'elles engendrent des jalouſies à l'égard de ceux à qui on ne donne rien, qui croient l'avoir auſſi-bien merité que les autres.

Mais ſi elle ne permétoit pas que ſa Communauté fît des preſens, elle ne vouloit pas

non plus qu'elle en reçût, non pas même des parens des Hospitaliéres avant leur Profession, parce que, disoit-elle, les presens ne se font pour l'ordinaire par les personnes de qualité qu'à dessein de tenir les Maisons Religieuses dans une espece d'esclavage, & dans une obéissance aveugle à leurs volontez, en sorte que si l'on manque à suivre leurs intentions, ou qu'on soit obligé de renvoier leurs Filles, lorsqu'elles ne sont pas apelées à la Religion, ils publient hautement que les Religieuses sont des ingrates & des personnes sans jugement & sans conduite, qui ne meritent pas qu'on les considere; & passant plus outre, ils inventent souvent des calomnies pour vanger leurs passions & leurs ressentimens, en décriant dans tout le pays les Communautez Religieuses, & donnant du dégoût pour la vertu qui s'y pratique.

En troisiéme lieu elle souhaitoit fort que l'on choisît un sage & vertueux Directeur, & qu'on s'arêtât à sa conduite, ne pouvant aprouver les frequentes communications avec des Directeurs extraordinaires, dont la multiplicité nuit à l'uniformité de l'esprit qui doit regner dans une Communauté, rien ne lui paroissant plus blâmable dans une Religieuse, & plus contraire à sa profession, que cette demangeaison de conferer à toute heure de l'état de sa conscience avec toute sorte de gens spirituels.

Elle n'aprouvoit pas non plus les longs dis-

cours qui se font en particulier avec les Directeurs : quand on lui disoit que quelqu'un parloit peu, elle répondoit aussi-tôt qu'il savoit son métier.

Sa maxime fondamentale étoit, que pour bien entretenir l'union entre des Religieuses, il faut d'abord donner aux Novices une haute idée & une grande estime de la vertu, sur-tout de la charité fraternelle. C'est à quoi, dit une des Hospitaliéres de Baugé, ma Sœur de la Haie a travaillé tres-puissamment dans nôtre Communauté, nous repetant tres-souvent ces paroles du Disciple bien-aimé : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres. Celui qui dit qu'il aime Dieu, & qui n'aime pas son frere, est un menteur.* Quelquefois elle nous excitoit à la pratique de cette divine vertu par nôtre propre interêt, nous assûrant que nous ne serions aimées de nos Sœurs qu'autant que nous aurions de l'amour pour elles : Que si nous voulions nous rendre dignes de leur amitié, il falloit la meriter par nôtre vertu & par nos maniéres obligeantes & soûmises à l'égard de toutes : Enfin, que si nous souhaitions avoir de la satisfaction & du plaisir dans une Communauté, il falloit en donner les premiéres, & ne faire peine à personne.

Peu de tems avant sa mort elle dit à la Superieure, qu'elle demandoit trois choses à Dieu pour l'Hôpital de Baugé, qu'elle croioit absolu-

ment neceſſaires pour obtenir la continuation des graces abondantes qu'il avoit répandües juſqu'alors ſur nôtre Maiſon.

La premiére, que nous n'euſſions jamais abondance de biens temporels, mais une honnête mediocrité, qui conſiſte, ſuivant le deſir de Salomon, à n'être ni dans la pauvreté ni dans les richeſſes, & à avoir les choſes neceſſaires à la vie; deſirant que nous euſſions plûtôt moins de bien que plus, parce que le ſuperflu eſt tres-ſouvent préjudiciable à la vertu, en ce qu'il ôte, ou du moins diminüe beaucoup la confiance qu'on doit avoir en Dieu ſeul, & l'abandon à ſa providence, l'homme riche ne s'apuiant que ſur ſes pernicieuſes richeſſes.

La ſeconde, que nous n'euſſions jamais de bâtiment ſuperbe, diſant qu'il ſufiſoit que nous euſſions de quoi nous loger, & nous exhortant à n'entreprendre jamais d'autres bâtimens que ceux dont nous ne pourions nous paſſer : car elle diſoit que la magnificence dans les maiſons & dans les meubles ne doit être que pour l'Egliſe & pour les Pauvres.

La troiſiéme, que nous n'euſſions jamais grand nombre de Religieuſes, craignant que la pluralité des eſprits ne causât la diviſion des cœurs. Il eſt bien plus aiſé de conduire un petit troupeau qu'un grand; le Fils de Dieu ne choiſit que douze Apôtres pour prêcher ſon Evangile; le grand nombre de Religieuſes dans une Com-

munauté n'en fait pas la joie, si elles ne sont ferventes & bien reglées.

J'ay crû devoir raporter ces maximes de MADEMOISELLE DE MELEUN touchant la vie Monastique en cet endroit, parce qu'elle les a admirablement pratiquées depuis la Profession des Hospitaliéres jusques à sa mort, c'est-à-dire, l'espace de sept années consécutives. Mais reprenons le fil de nôtre Histoire.

CHAPITRE XI.

Elle tombe malade, Dieu lui redonne la santé : elle fait augmenter les lits de l'Hôpital de Baugé, & y fait faire plusieurs acommodemens. La mort de Marthe de la Beausse lui cause beaucoup de douleur.

SELON l'Apôtre Saint Paul jamais la vertu ne se connoît mieux & ne se perfectionne davantage que dans les maladies : c'est-pourquoi Dieu en envoie de longues & de tres-frequentes aux ames saintes qu'il favorise de ses graces. MADEMOISELLE DE MELEUN avoit souvent part à ces faveurs de l'Epoux, & bien-loin d'en concevoir de la tristesse ou de l'ennui, elle lui en rendoit ses actions de graces.

Sur la fin du mois d'Aouſt 1673. elle tomba ſi dangereuſement malade, qu'elle penſa mourir. Son abandon fut ſi grand à la divine Providence, qu'elle ne voulut point voir de Medecins dans cette maladie, ni ſe ſervir d'autres remedes que de celui qu'un Medecin de Paris lui avoit autrefois ordonné, qui n'étoit compoſé que de quelques ſimples ou herbes rafraichiſſantes, que les Hoſpitaliéres preparoient.

Cette maladie fut preſque auſſi longue que ſa vie : mais quoi-qu'elle ne fût pas toûjours également violente, elle lui laiſſa des incommoditez tres-notables pour le reſte de ſes jours, entre leſquelles celle qu'elle reſſentit plus ſenſiblement, fut une foibleſſe de poitrine qui la mit hors d'état de pouvoir continüer à faire les lectures ſpirituelles à ſa Communauté ; ce qui avoit toûjours fait la plus agreable de ſes recreations depuis qu'elle étoit à Baugé.

Lorſqu'elle commença un peu à ſe mieux porter, elle s'apliqua de nouveau à découvrir les beſoins des Pauvres de ſon Hôpital, & à y remedier ; & voiant que le nombre de ceux qui ſe preſentoient, étoit bien plus grand que celui des lits qu'on avoit pour les coucher, elle les augmenta de ſix, & donna une Terre qu'elle avoit achetée à ſon retour de Paris, pour leur ſubſiſtance. Elle fit faire en même tems pluſieurs acommodemens neceſſaires qui manquoient à la Maiſon, entre autres une Apoticairerie & une

cuiſine plus grande & plus commode que celle qui étoit déja faite.

Elle reçût enſuite une ſenſible affliction de la mort de la Sœur Marthe de la Beauſſe qui ariva vers le commencement du mois de Septembre 1676. Sa maladie ne dura que trois jours, pendant leſquels elle fit paroître des ſentimens admirables de reſignation à la volonté de Dieu, & de joie d'aler s'unir à lui. Elle reçût tous les Sacremens avec beaucoup de piété & de preſence d'eſprit ; la paix & le calme de ſon cœur qui étoient répandües ſur ſon viſage, auroient fait croire qu'elle n'auroit point ſoufert de mal, ſi la violence ne lui avoit enfin araché la vie.

Tout le monde la canoniza aprés ſa mort, & publia qu'elle étoit Sainte ; ſon corps demeura flexible pendant vingt-quatre heures, au bout deſquelles on l'inhuma revétu de l'habit des Hoſpitaliéres dans le lieu de leur ſepulture.

Sa memoire eſt en benediction à Baugé, où elle a vécu environ ſoixante & quatorze ans dans la pratique de toutes les vertus Chrétiennes. Sa foi étoit vive, ſon eſperance ferme, & ſa charité immenſe & univerſelle à l'égard de tous les Pauvres, n'en aiant jamais rebuté aucun. Son humeur étoit gaie, prévenante, agreable & careſſante, prenant plaiſir dans les recreations à faire de petites hiſtoires pour divertir la Communauté. Elle avoit une ſimplicité d'en-

ſant, une obeïſſance aveugle à l'ordre des Superieurs, une exactitude extréme aux reglemens de la Maiſon, un dégagement merveilleux des choſes de la terre, une humilité profonde, une mortification parfaite de ſon corps & de ſes ſens, aiant jeûné preſque tous les jours de ſa vie. La reputation de ſa vertu s'eſt étendüe fort loin. Comme c'eſt à ſes priéres & à ſes vœux que le Ciel acorda la venüe de MADEMOISELLE DE MELEUN à Baugé, il étoit bien juſte de faire ici l'eloge de ſes vertus, & de raporter ſa mort, qui cauſa beaucoup d'afliction à cette bonne Princeſſe qui l'aimoit & l'eſtimoit parfaitement : mais elle en fut conſolée par l'eſperance qu'elle eut, que ſa mort n'avoit été qu'un paſſage à la vie, & un moien de recevoir la recompenſe de ſes bonnes œuvres.

CHAPITRE XII.

Elle reçoit ſur la fin de ſa vie trois ſenſibles afflictions à l'ocaſion de trois de Meſſieurs ſes Freres. Dieu la favoriſe de ſes graces.

BIEN-QUE MADEMOISELLE DE MELEUN fût extrémement dégagée de toutes choſes, & particuliérement de ſes Parens;

neanmoins elle avoit, comme nous avons déja dit, une tendreſſe naturelle ſi grande pour eux, qu'ils lui étoient une ocaſion continuelle de ſacrifice & de combat. Leurs interêts la touchoient plus que les ſiens propres ; & elle reſſentoit vivement dans ſon cœur les éfets de leur bonne ou de leur mauvaiſe fortune. Les trois Freres qui lui reſtoient au monde, contribuérent innocemment à exercer ſa patience, & lui cauſerent de grandes peines les derniéres années de ſa vie.

Le premier fut le Marquis de Richebourg, qui étoit Gouverneur de Valenciennes pour le Roi Catolique, lorſque le Roi Tres-Chrétien ala aſſiéger cette Ville. Il ſoûtint le ſiége en vaillant homme & en bon ſujet : mais comme nulle force ne peut reſiſter à la rapidité des conquêtes du Roi, & qu'ataquer & prendre les villes eſt pour lui la même choſe ; celle de Valenciennes fut priſe en ſi peu de jours, que l'Hiſtoire en paroîtra incroiable dans les ſiécles à venir. MADEMOISELLE DE MELEUN en aprit plûtôt la reduction que le ſiége, elle fit mille vœux au ciel pour la conſervation de ſon Frere qui y fut bleſſé. La nouvelle qui courut de ſa mort, fut d'autant plus afligeante pour elle, qu'on ne diſoit point ſi elle avoit été ſubi-
„ te. Mais, diſoit-elle, quand même mon Frere
„ ſeroit en vie, helas ! il eſt perdu à la Cour d'E-
„ ſpagne : car la Ville dont il étoit Gouverneur,

aiant été prise si promtement, on croira qu'il aura été d'intelligence avec le Roi de France; ce qui sera un crime capital pour lui en Espagne. Neanmoins Dieu la consola : car elle aprit en même tems qu'il se portoit bien, & qu'il avoit justifié sa conduite.

La seconde croix qu'elle reçût, fut à l'ocasion de Monsieur le Vicomte de Gand qui la vint voir au commencement du mois de Juillet 1677. avec Madame sa Femme, pour lui amener deux de ses Enfans qu'il avoit dessein de faire étudier au Colege Roial de la Fleche. Mais comme ils étoient trop jeunes, l'aîné n'aiant pas plus de neuf à dix ans, ils ne pûrent pas y être reçûs. MADEMOISELLE DE MELEUN en eut de la douleur, tant à cause de l'estime qu'elle faisoit des Peres de la Compagnie de JESUS, que parce que les Jesuites ont un talent particulier pour l'éducation de la jeunesse. Monsieur son Frere laissa ses deux Enfans auprés de sa Sœur, & pria le Confesseur des Hospitaliéres, dont le merite lui étoit connu, de prendre soin de leur conduite. La beauté de leur esprit & la bonté de leur naturel les rendirent bientôt aimables au Maître & à la Tante, qui concouroient ensemble à leur enseigner la piété avec les sciences.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui savoit combien il est important de donner de bonnes impressions à de jeunes enfans de qui-

lité, leur recommandoit ſouvent d'avoir l'ame noble, genereuſe & bienfaiſante ; & pour leur faire joindre la pratique aux preceptes, elle leur donnoit de l'argent à l'exemple de Monſieur ſon Pere, pour les obliger à être liberaux & charitables envers les Pauvres. L'un des deux n'avoit pas ſi-tôt touché ſon quartier, qu'il en faiſoit des liberalitez ſans nulle reſerve ; l'autre plus ménager épargnoit ſon argent, & ne donnoit preſque rien ; & penſant faire par là ſa cour à ſa Tante, il ala un jour acuſer ſon Frere de ſa prodigalité, & ſe loüer ſoi-même de ſon épargne. Mais MADEMOISELLE DE MELEUN au-lieu d'aprouver ſon procedé, le mortifia, lui diſant d'un ton grave & ſerieux : Je loüe vôtre » Frere, & je vous blâme ; ce que vous avez fait, » n'eſt ni Chrétien, ni genereux : je m'en vas lui » donner de l'argent au double, puiſqu'il a donné » le ſien aux Pauvres, & je veux vous ôter celui » qui vous reſte, puiſqu'il ne ſert qu'à vous rendre » avare.

C'eſt ainſi qu'elle ſe recreoit innocemment en inſtruiſant ſes Neveux. Mais Dieu qui ne lui a jamais laiſſé goûter le moindre plaiſir ſans amertume, permit qu'ils tombaſſent tous deux malades. L'air de Baugé étant contraire à leur temperament, penſa les faire mourir, entre autres le plus jeune, qui eut une fiévre qui le jeta dans une langueur mortelle. La Tante eut beau prendre tous les ſoins imaginables pour rétablir leur

ſanté, elle n'en pût venir à bout; ce qui fit qu'elle reſolut de les remener chez Monſieur leur Pere en Normandie, pour y reprendre leur air natal. Bien-que ce voiage lui dût être tres-penible, tant à-cauſe de la longueur, que de l'incommodité des chemins, elle l'entreprit. Monſieur le Vicomte étoit abſent quand elle ariva: elle ne rencontra que Madame ſa Femme, qui fut d'abord ravie de voir ſa Belle-ſœur; mais en même tems bien mortifiée, aprenant qu'elle vouloit s'en retourner à l'Hôpital de Baugé deux jours aprés, ſans atendre ſon Frere, dont le retour étoit proche. La Vicomteſſe la pria par tout ce qu'il y avoit de plus tendre, de ne la pas quiter ſi-tôt: mais voiant que ſes priéres étoient ſans éfet, elle ſe jeta à ſes pieds les larmes aux yeux pour lui demander en grace de demeurer auprés d'elle encore quelques jours. Tout cela fut inutile, rien ne fut capable de l'aréter, elle partit au bout de deux jours pour ſe rendre inceſſamment auprés de ſes Pauvres.

Ceux qui ne ſavent rien des ſecrets de la vie ſpirituelle, blâmeront peut-être cette action; mais ceux qui ſavent l'importance qu'il y a de ſuivre les moindres mouvemens de la grace pour renoncer à ceux de la nature, la trouveront heroïque, particuliérement en MADEMOISELLE DE MELEUN, qui avoit un amour immenſe pour tous ſes Parens, & qui ſe

faiſoit des violences extrémes pour leur refuſer la moindre choſe. Mais Dieu qui recompenſe abondamment la fidelité qu'on a pour lui dans les plus petites choſes, voulut recompenſer celle de MADEMOISELLE DE MELEUN de ſes plus intimes faveurs. Paſſant par Alençon le jour de Saint François d'Aſſiſe, elle y reſta pour y ſolenniſer la Fête de ce grand Saint, & y faire ſes devotions. L'entretien qu'elle eut avec JESUS-CHRÎT aprés ſa Communion, fut rempli de tant ſuavité & de douceur, qu'elle fut comme ravie hors de ſoi ; ce qui fit qu'elle paſſa un tres-long eſpace de tems au pied des autels ſans s'en apercevoir.

Depuis ce voiage elle fut ſi ocupée de Dieu & ſi penetrée de ſon amour, qu'elle étoit preſque toujours en contemplation : ſouvent elle paſſoit les recreations ſans rien dire, ou ſi elle proferoit quelques mots, ils faiſoient connoître que ſa converſation étoit plus dans les cieux que ſur la terre, & que ſi elle en avoit encore avec les creatures, ce n'étoit que par obéïſſance à la Regle, pour ne pas paroître ſinguliére.

La troiſiéme croix qu'elle reçût du côté de ſa Famille, fut cauſée par la mort du Prince d'Epinoy ſon Frere qui ariva le 19. de Fevrier 1679. Cette perte lui fut tres-ſenſible : car outre l'amitié que le ſang & la nature avoient formée entre eux, la grace avoit encore beaucoup contribué

tribué à les unir enſemble : il l'avoit acompagnée dans tous ſes voiages, & avoit admirablement ſecondé le deſir qu'elle avoit de ſe donner à Dieu en menant une vie cachée. Bien-qu'elle reçût cette nouvelle avec beaucoup de ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, elle ne pût neanmoins s'empécher de donner des marques de ſa douleur par ſes larmes & par ſes ſoûpirs. La mort de ce cher Frere fut bien-tôt ſuivie de celle de ſa Sœur, qui ne mena depuis qu'une vie languiſſante.

CHAPITRE XIII.

Elle tombe malade à Beaufort : elle revient à Baugé, où elle meurt aprés une grande langueur. Circonſtances de ſa mort, & la maniére dont elle s'y prepare.

SI Saint Jerôme a dit qu'il diferoit autant qu'il lui étoit poſſible de parler de la mort d'une Sainte dont il écrivoit la Vie, ce n'eſt qu'avec peine que je me ſens obligé de raporter ici celle de MADEMOISELLE DE MELEUN. Il ſemble que la vie des perſonnes vertueuſes devroit être éternelle, à cauſe du bien qu'elles font ſur la terre : mais le ciel impatient de poſſeder les treſors dont il a enrichi leur ame, veut

toûjours les atirer à lui pour les recompenſer de leurs bonnes œuvres ; & c'eſt dans cette vûe que nous devons nous réjoüir de leur mort, au-lieu de nous en afliger, parce que ſi elle eſt precieuſe devant Dieu, elle eſt auſſi utile aux hommes. MADEMOISELLE DE MELEUN eut le tems d'enviſager la ſienne de loin, & de s'y preparer pendant une longue maladie.

Sur la fin du mois de Juillet 1678. auquel tems elle recevoit une plus grande incommodité de ſa fluxion ſur la poitrine, elle voulut faire un voiage à Beaufort : on eut beau lui repreſenter ſa foibleſſe, & le danger où elle s'expoſoit, à cauſe de l'air qui lui étoit contraire ; le ſimple deſir qu'avoit la Superieure de lui communiquer quelque afaire, fut un ordre pour elle d'aler la trouver.

Ce qu'on lui avoit predit, ariva : à peine fut-elle à Beaufort, qu'elle tomba dans une maladie qui la reduiſit à l'extrémité : elle paſſa deux mois dans un état de langueur entre la vie & la mort, comme par une eſpece de miracle, que Dieu acorda ſans doute aux priéres & aux vœux qu'on faiſoit de toutes parts pour ſa conſervation.

Les Hoſpitaliéres de Baugé ſachant leur Fondatrice dans ce peril, avoient une afliction ſenſible de ne lui pouvoir rendre leurs devoirs, elles lui en firent témoigner leur peine. MADEMOISELLE DE MELEUN la fit ceſſer en leur

mandant qu'elles pouvoient lui envoier un carosse, se sentant un peu mieux. Le desir qu'elle avoit d'aler se réünir à ses Filles, l'obligea de se mettre en chemin, toute foible qu'elle étoit. On la fit souvent reposer pendant la route : mais le Medecin qui l'acompagnoit, ne pût empécher qu'elle ne tombât trois ou quatre fois en foiblesse. Elle dit aux Hospitaliéres en arivant : Mes Sœurs, je suis venüe mourir avec vous. Je « n'aurois pas tant hâté mon voiage, sans que j'ai « voulu vous épargner le déplaisir, qui m'auroit été « aussi sensible qu'à vous, de me voir mourir ail- « leur qu'en nôtre Hôpital, & entre d'autres bras « que les vôtres. Il me faut preparer à ce passage, « je ne releverai jamais de cette maladie. Ayant « dit ces mots, elle fut visiter le tres-saint Sacrement suivant la coûtume qu'elle avoit en commençant & finissant ses voiages. Elle monta ensuite en sa chambre, où toutes les Hospitaliéres l'acompagnerent pour lui témoigner leur joie de son retour, & leur douleur de l'état où elles la voioient. Ce n'est pas pour long-tems, mes « Sœurs, leur disoit-elle, que je serai avec vous, « je reviens d'un petit voiage, il faut partir de ce « monde, & en aler faire un glus grand dans l'é- « ternité. «

Sa foiblesse & ses acablemens ne l'empécherent pas d'écrire à la Superieure de Beaufort en ces termes, pour la remercier des soins qu'elle avoit pris d'elle.

V. J. M. J. 3. *Octob.* 1678.

» JE ſuis ſi foible, ma chere Mere, que je ne
» ſaurois vous marquer mes reconnoiſſances, ſi
» l'abondance de mon cœur ſi rempli de vos bien-
» faits, ne me donne de la force pour vous dire,
» que vous êtes incomparable, & que je ne ſau-
» rois jamais vous expliquer combien mon pau-
» vre cœur ſent pour vous, ma chere Mere, de
» tendreſſe & de gratitude. J'ai bien de la douleur
» de la continuation de vos maux; pour moi j'en
» ai pour le reſte de ma vie, laquelle, comme
» j'eſpere, ne ſera pas longue. Les forces me man-
» quent. Adieu, ma chere Mere, je ſuis plus à vous
» que vous ne ſauriez croire.

Son mal étoit beaucoup augmenté par un dégoût qui l'obligeoit de ſe faire des violences extrémes pour prendre des alimens; ce qui lui étoit plus penible que ſon mal même. Souvent
» on l'entendoit dire: Il faut que je prenne de
» la nouriture malgré que j'en aie. Que ce miſe-
» rable corps fait de peine à l'eſprit! mais Dieu
» le veut, il le faut vouloir.

On ne negligeoit rien pour la mettre en apetit, & lui faire reprendre des forces. Voiant tous les ſoins que prenoient les Hoſpitaliéres de
» ſa ſanté, elle diſoit agreablement: Vous aurez
» beau faire, mes Sœurs, j'aurai peine à paſ-
» ſer l'hiver. Bien-qu'elle eût une fiévre lente & continuelle, qui ne lui donnoit aucun relâche, on ne lui a jamais vû faire le moindre

mouvement d'impatience, ni dire la moindre parole de plainte. Son corps devint si sec & si maigre, qu'elle n'avoit plus que la peau colée sur les os ; la mort étoit peinte sur son visage, & sa foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvoit-elle marcher : neanmoins cet état ne l'empéchoit pas d'aler tous les jours à l'Infirmerie visiter les Sœurs malades, de descendre dans le Chœur pour y entendre la Messe, & d'entrer dans les Salles pour y consoler les Pauvres.

Elle passa prés d'un an dans cet état, Dieu lui aiant donné sans doute tout ce tems-là pour se preparer à bien mourir. Tous ses entretiens, ses plus douces pensées, ses meditations & ses lectures n'étoient que de la mort ; tous les jours elle se faisoit lire le livre des Desirs de la mort, & la Passion de JESUS-CHRÎT ; ne voulant parler ni entendre parler d'autre chose, afin de se la rendre familiére, parce qu'elle l'aprehendoit beaucoup.

Il y avoit alors à l'Infirmerie une Religieuse malade d'un cancer qui étoit sans remede : MADEMOISELLE DE MELEUN nonobstant sa foiblesse, lui rendoit toutes les assistances imaginables, & passoit ordinairement ses recreations à s'entretenir avec elle de ce dernier passage, avec une joie qui marquoit l'esperance ferme qu'elle avoit de joüir du bonheur de l'autre vie. Quelquefois elles disputoient ensemble

à qui mourroit la premiére ; & comme si MADEMOISELLE DE MELEUN eût eu connoissance de sa fin, elle l'assûroit qu'elle partiroit avant elle. Ce qui est arivé ainsi qu'elle l'avoit dit, la Religieuse Hospitaliére n'étant morte que quatre mois aprés, bien-qu'il y eût aparence que son mal dût l'enlever bien plûtôt que celui de MADEMOISELLE DE MELEUN.

Elle desiroit souvent de ne pas mourir dans sa chambre, ni au lit, mais au Chœur au pied d'une Image de Nôtre-Dame, dont nous avons
„ parlé. Il ne faut pas, disoit-elle, que je sois
„ long-tems malade en ma chambre, je vous ferois trop de peine à me venir voir, & à me veiller. Il ne faut pas non plus que j'y meure, vous
„ auriez aprés trop de peur à y coucher. On croioit alors qu'elle disoit ces paroles par recreation ; ce qui faisoit que souvent les Hospitaliéres qui lui aidoient à se coucher, vouloient demeurer la nuit auprés d'elle, sachant qu'elle étoit dans le dernier degré de mal & de foiblesse ; mais elle n'a jamais voulu y consentir, de peur
„ de leur être à charge. Il ne m'arivera rien,
„ disoit-elle ; ne craignez pas, mes Sœurs, Dieu
„ me garde.

Peu de jours avant sa mort une Sœur la voiant plus acablée qu'à l'ordinaire, lui proposa de faire venir un Religieux, en qui elle avoit beaucoup de confiance, pour se consoler avec lui. A

ces mots elle repartit en soûriant : Helas ! ma « Sœur, il ne me faut point de consolation. Ce « qui marquoit qu'elle soufroit avec joie, ou qu'elle ne vouloit que la soufrance pure, pour être plus conforme à JESUS-CHRÎT agonizant, auquel l'Ecriture sainte remarque que Dieu envoia un Ange au jardin des Olives pour le fortifier, & non pas pour le consoler. Angelus confortans.

La veille de sa mort une personne qu'elle aimoit beaucoup, l'étant venüe demander, elle descendit au Parloir, & lui dit : Quoi-que j'aie « la mort sur les levres, je ne puis m'empécher de « vous venir voir. «

Le même jour 12. d'Aoust elle fut voir cette Religieuse malade d'un cancer, & lui dit adieu; & aprés avoir fait ses priéres elle se mit au lit, renvoiant la Religieuse qui vouloit demeurer la nuit en sa chambre, laquelle y venant le matin à quatre heures, fut bien surprise de la trouver en chemin qui descendoit pour aler en la Chapelle se confesser. Aprés avoir fait sa Confession, elle demanda permission de faire abstinence de viandes le lendemain veille de la Fête de l'Assomption de Nôtre-Dame ; mais son Confesseur ne voulut pas la lui acorder. Il la pria avec la Superieure de communier avec les infirmes à la Messe qu'on celebroit ; mais elle leur témoigna qu'elle seroit bien-aise d'atendre aprés la Messe qu'on aloit commencer, afin de s'y preparer davantage. Sur ces entrefaites entrant dans

le Chœur, elle se mit à genoux aux pieds de l'Image de Nôtre-Dame, où il lui prit une petite toux, & un ferrement de poitrine, qui l'obligerent à sortir du Chœur. Une Religieuse la » suivit, à qui elle dit : Ma Sœur, je n'en puis » plus, les forces me manquent. Et s'étant assise sur une chaise, on lui voulut donner un peu de vin qu'elle refusa, faisant signe qu'elle vouloit communier. On la mit ensuite dans une chambre proche le Chœur sur un matelas qui se trouva par hasard. Toutes les Hospitaliéres aiant apris son état, acoururent pour la secourir : la parole lui aiant manqué, on lui fit prendre des cordiaux & de l'eau imperiale, qui n'eurent aucun éfet.

On fit venir promtement le Confesseur & le Medecin. Le premier fut lui querir les saintes Huiles qu'il lui donna, & fit les priéres des agonizans, pendant lesquelles, quoi-qu'elle ne pût parler, elle élevoit de tems en tems les yeux au ciel, & son cœur à Dieu ; & quoi-quelle soufrît de violentes douleurs pendant prés de deux heures, son visage ne perdit jamais rien de sa douceur. Aussi-tôt qu'elle eût reçû l'Extréme-Onction, elle rendit son ame à Dieu le 13. jour d'Aoust 1679. à huit heures du matin, âgée de soixante & deux ans, d'une maniére si douce & si tranquille, qu'on eut peine à s'en apercevoir. Elle expira devant cette petite Image de la Sainte Vierge qu'on lui avoit aportée dans la chambre

où elle étoit, parce qu'on se souvint qu'elle avoit ardemment desiré de mourir à ses pieds. Son visage devint si beau, qu'on ne se lassoit point de le regarder : sa mort paroissoit plûtôt un sommeil qu'une privation de la vie. Cette perte jeta toutes les Hospitaliéres dans une douleur extréme. Elles en donnerent aussi-tôt avis à Monsieur l'Evêque d'Angers, qui y prit toute la part imaginable, & ordonna que ses derniéres volontez fussent executées. Elles obtinrent pourtant permission pour consoler leur douleur, & pour témoigner leur reconnoissance, de faire mettre son corps dans un cercüeil de plomb, & de faire faire une tenture de drap blanc dans leur Eglise, & ensuite une epitaphe sur sa tombe.

Vingt-six heures aprés sa mort son corps demeura flexible & maniable, comme s'il eût encore été plein de vie, sans aucune saleté. On le revétit de l'habit de Religieuse, & on l'exposa au peuple, qui acourut en foule pour la voir. Les uns donnoient par devotion leurs chapelets, d'autres leurs mouchoirs pour les faire toucher à son corps : il falut pour les contenter, donner à ceux-ci des morceaux de ses habits, à ceux-là de son linge, qu'ils gardoient comme des reliques ; de sorte que tous ses petits meubles, livres, papiers, images, grains de chapelets, & autres choses qui lui avoient apartenu, jusques aux instrumens de ses mortifications, furent ain-

ſi diſtribuez à diferentes perſonnes de la Province, qui témoignérent avoir grande eſtime pour ſa ſainteté.

Monſieur Lanier Oficial d'Angers qui ſe trouva lors à Baugé, fit la ceremonie de ſa ſepulture le 14. jour d'Aouſt 1679.

Huit jours aprés on retira ſon corps du caveau où on l'avoit mis dans un cercüeil de bois, pour le mettre dans un cercüeil de plomb ; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'il n'exhala aucune mauvaiſe odeur, bien-qu'il y eût déja plus de huit jours qu'il fut mort, & que ce fût pendant l'exceſſive chaleur de l'été, dans le tems de la Canicule. Le Medecin qui ſe trouva à l'ouverture du cercüeil, a rendu ce témoignage.

Tout l'Anjou regreta MADEMOISELLE DE MELEUN. Les Habitans de Baugé perdirent en la perdant leur liberatrice, les Hoſpitaliéres leur Fondatrice, les Pauvres leur mere, les afligez leur conſolation, les riches & les perſonnes de qualité leur modéle, & tous unanimement la regarderent, & la regardent encore comme une Sainte.

Pluſieurs perſonnes l'ont invoquée aprés ſa mort, & ont reçû par ſon interceſſion des ſoulagemens conſiderables dans leurs peines d'eſprit, & dans les maladies de leur corps. On en pouroit raporter pluſieurs exemples ; mais il n'eſt pas neceſſaire de raconter des miracles, pour être perſua-

dé de la ſainteté de ſa vie.

Il n'eſt point dit dans l'Evangile que Saint Jean, la Sainte Vierge & Saint Joſeph aient fait aucuns miracles. La raiſon qu'en rendent les Peres de l'Egliſe, c'eſt que leur vie n'a été qu'un miracle continuel. Nous pouvons dire à proportion la même choſe de MADEMOISELLE DE MELEUN : il eſt bien plus miraculeux de s'aneantir & de renoncer à ſoi-même, de porter ſa croix, de cacher les avantages d'une naiſſance illuſtre, d'aimer le mépris & la croix pendant trente ans, de refuſer tout à ſes ſens, de combatre inceſſamment ſes paſſions & ſes inclinations naturelles, de ſervir les Pauvres dans les choſes les plus baſſes, & les plus repugnantes à la nature ; en un mot de mener une vie pauvre, humble & cachée, lorſqu'on pouroit vivre à ſon aiſe, & dans l'éclat : c'eſt, dis-je, un plus grand miracle que rendre la vüe aux aveugles, la parole aux muets, & même de reſſuſciter les morts ; parce que dans ces miracles, c'eſt Dieu qui agit par ſa toute-puiſſance, il n'en coûte rien à l'homme : *Dixit, & facta ſunt.* Mais dans la pratique des vertus Chrétiennes, telles que les a poſſedées MADEMOISELLE DE MELEUN dans le ſouverain degré, il faut qu'il en coûte à la nature, & que l'homme ſe combate, ſe vainque, & triomphe de ſoi-même ; ce qui eſt bien plus rare & plus dificile.

Joannes ſignum fecit nullum. *Ioan.* 10.

MADEMOISELLE DE MELEUN étoit tres-

bien faite de corps & d'esprit. Bien-qu'elle fût d'une taille mediocre, elle avoit un air grave & majestueux, des maniéres libres & aisées, qui ont toûjours fait connoître qu'elle étoit de qualité, même dans le tems qu'elle portoit les habits d'une servante. Elle avoit l'ame grande, noble, genereuse & bienfaisante, l'esprit vif & penetrant, le jugement solide, la memoire heureuse, l'humeur gaie, afable & complaisante, le cœur tendre, compatissant aux miseres d'autrui, mais sensible aux interêts de sa Famille, & aux injures particuliéres : une douceur charmante qui lui atiroit les yeux & les cœurs de tout le monde ; mais cette douceur étoit plûtôt le fruit de sa vertu, qu'un present de la nature : car si elle eût suivi son penchant, elle auroit été fiére, haute, ambitieuse, promte & impatiente. Dieu qui la soûtenoit par sa grace, lui avoit donné un contre poids pour balancer fortement son naturel, & la porter contre son humeur, à la douceur, à la patience, & aux pratiques d'une humilité profonde. Elle parloit bien, mais tres-peu ; elle écrivoit de même, ses expressions étoient nobles & delicates, pleines d'esprit & de bons sens. C'est dommage qu'elle ait brûlé tous ses papiers & ses écrits avant sa mort, on y auroit vû sans doute des choses bien édifiantes. Mais Dieu qui écrit toutes les actions des Saints dans le livre de vie, saura bien les faire connoître au grand jour de l'éternité.

LA VIE
DE
MADEMOISELLE
DE MELEUN,
FILLE DE MONSIEUR
LE PRINCE D'E'PINOY.
LIVRE SIXIE'ME.

Des vertus de MADEMOISELLE DE MELEUN *en particulier.*

CHAPITRE I.

De la vertu en general.

IL n'y a jamais eu que JESUS-CHRÎT qui ait poſſedé toutes les vertus dans le ſouverain degré de la perfection. Comme il étoit Dieu, elles avoient en lui un merite,

& des beautez infinies, où les Saints n'ont jamais pû ateindre; mais pourtant comme il étoit homme, il faloit qu'il y eût des juſtes ſur la terre, qui puſſent comme autant de copies vivantes repreſenter ce divin Original, afin que les hommes leurs ſemblables, voiant la vie du Sauveur du monde retracée dans la leur, ſe perſuadaſſent qu'il leur étoit poſſible de l'imiter & de le ſuivre, en vivant comme ils ont vécu.

Pour cet éfet, Dieu par ſa ſageſſe & par ſa bonté a partagé, pour ainſi dire, toutes les graces, tous les dons & toutes les vertus infinies de ſon Verbe incarné, qui ne pouvoient être poſſedées par un ſeul homme; & il en a diſtribué une à chacun des Saints en particulier, qui fait ſon caractere ſpecifique, & qui le diſtingue tellement de tous les autres, que, pour parler le langage de l'Ecriture ſainte, il ne ſe trouve ſemblable à perſonne. En l'un il a mis la douceur, en l'autre la pureté, en celui-ci la mortification, en celui-là la charité dans un degré éminent, afin que tous les Saints par chacune de ces vertus qui dominent en eux, fiſſent comme par autant de piéces de raport un tableau en racourci des vertus de l'Homme-Dieu; ou pour parler avec Saint Paul, afin que tous ces membres animez du même Eſprit que leur Chef, ne formaſſent par leur diferentes fonctions qu'un ſeul JESUS-CHRÎT en eux-mêmes, & que la beauté de ſon corps myſtique, comme celle de ſon corps

naturel, resultât des diverses parties qui le composent.

Mais si cette doctrine, que le grand Apôtre nous a enseignée en tant d'endroits de ses Epîtres, se verifie à l'égard de la plusparт des Saints, en sorte qu'on diroit qu'ils n'ont qu'une seule vertu à la fois, parce que toutes les autres qu'ils possedent, & sans lesquelles ils ne seroient pas justes, suivent tellement les impressions & les mouvemens de celle qui domine en eux, qu'elles semblent toutes transformées en elle : Il est pourtant vrai de dire qu'il y a des ames d'un ordre plus élevé dans les desseins de Dieu, & des Saints extraordinaires, en qui la grace étant plus forte & plus abondante, fait également éclater au dehors toutes les vertus qu'ils essaient de tenir cachées au dedans d'eux-mêmes, en sorte qu'il seroit dificile de decider en laquelle ils excellent le plus, tant ils les pratiquent toutes d'une maniére heroïque. Ce n'est point la charité, la penitence, ou l'humilité qui font leur caractere ; c'est le mélange de toutes ces vertus ensemble qui les distinguent.

Amor in se cæteros traducit affectus. *S. Aug.*

Telle a été sans doute MADEMOISELLE DE MELEUN, dont la vie seule nous fournit une parfaite idée de toutes les vertus de JESUS-CHRÎT. Car l'on peut dire veritablement qu'il y a eu peu de personnes de sa qualité & de son sexe dans les siécles passez, & dans le nôtre, qui ait plus parfaitement qu'elle representé ce

divin Sauveur dans tous les états de sa vie pauvre, humble & cachée ; qui l'ait suivi plus courageusement sur le Calvaire, par la mortification continuelle de sa chair, de ses sens & de ses passions ; & enfin qui se soit unie plus étroitement à lui dans sa religion envers Dieu, dans sa charité envers le prochain, & dans les mépris & les aneantissemens de soi-même.

Le Lecteur a déja eu des preuves de cette verité dans les livres précedens de son Histoire : mais on a crû que pour lui donner davantage de satisfaction & de profit, il étoit à propos d'exposer de suite à sa vüe toutes les vertus de cette incomparable Fille, en raportant, comme nous alons faire, avec beaucoup d'exactitude, & dans un grand détail, ses actions, ses paroles & ses maximes.

CHAPITRE II.

Le bon emploi qu'elle fait du tems. Ses exercices du matin. Ses ocupations pendant la journée.

Le bon emploi du tems.

COMME c'est dans le tems que se pratiquent toutes les vertus Chrétiennes qui conduisent l'homme à la bienheureuse éternité, je mets d'abord à la tête de celles de MADEMOISELLE

MOISELLE DE MELEUN le bon emploi qu'elle a fait du tems, & le reglement qu'elle s'étoit preſcrit pour chaque action de la journée. Il ne paroît pas bien dificile de faire tous les jours de ſa vie les mêmes choſes, dans le même ordre, & à la même heure: cependant rien n'a paru aux Saints plus important, pour ariver à la perfection; parce que ce reglement met une ame en état de renoncer à chaque moment à ſa volonté propre, & de faire inceſſamment des ſacrifices à Dieu de ſa liberté. Quand on ne ſe preſcrit pas à ſoi-même certains tems & certaines regles dans l'exercice des bonnes œuvres, jamais, ſelon Saint Chryſoſtome, on ne peut être ſolidement vertueux. Les ſemences, les moiſſons, dit l'Ecriture, le froid, le chaud, l'hiver, l'été, le jour, la nuit s'entreſuivent toûjours ſans relâche, ſans interruption; & ce n'eſt que par cet ordre une fois établi, que la nature ſubſiſte & ſe conſerve, ſans quoi tout periroit, & tout ſeroit détruit. Ainſi dans l'ordre de la grace la piété qui n'eſt pas reglée, eſt une piété bien foible & bien chancelante; elle n'eſt pas même piété. Les impies ne gardent aucunes meſures dans leurs actions, ils ſont tout par caprice, en deſordre & en confuſion; & bien ſouvent leur vie ne devient criminelle, que parce qu'elle n'eſt pas reglée. Ils ſe trouvent à la mort acablez d'une longue vieilleſſe ſans avoir commencé à vivre: ce ſont des enfans de cent ans

Puer centum annorum.

qui comtent beaucoup d'années en leur vie, & tres-peu de bonnes œuvres; parce que comme ils ont toûjours fait leur volonté, ſans ſe mettre en peine de ſuivre celle de Dieu, leurs jours ſont pleins d'actions faites pour le demon & pour le monde, & vuides de graces & de merite.

MADEMOISELLE DE MELEUN perſuadée de ces grandes veritez, & parfaitement inſtruite que ce n'eſt que par l'ordre qu'on peut s'élever juſqu'à Dieu, marchoit toûjours d'un pas ferme & invariable dans les voies de la ſainteté & de la juſtice : toûjours égale, toûjours uniforme, & toûjours fidéle dans ſes pratiques ordinaires de vertu. Elle ſatisfit toûjours à ſes devoirs, ſans jamais ſe démentir de cet ordre inviolable qu'elle s'étoit une fois preſcrit; de maniere que quand on l'avoit vûe agir un jour, on ſavoit ce qu'elle devoit faire toute l'année.

Nous avons déja vû dans les reſolutions qu'elle prit à la fin d'une retraite, qu'elle faiſoit tous les ans les exercices de dix jours, tous les trois mois une revûe & une confeſſion extraordinaire; qu'elle rendoit comte à ſon Directeur de ſes diſpoſitions interieures tous les mois; qu'elle ſuivoit le reglement particulier qui lui avoit été preſcrit pour le bon emploi de la journée; qu'elle s'apliquoit au travail manuel, faiſoit oraiſon mentale, & une lecture ſpirituelle tous les jours.

Mais comme elle n'ignoroit pas que Dieu dans

dans l'ancien Testament demandoit les premiers nez des familles, & les premices des fruits de la terre en sacrifice, elle savoit aussi qu'il exige des Chrétiens les premiéres pensées de leur esprit, & les premiéres afections de leur cœur : c'est-pourquoi elle prenoit grand soin de lui ofrir les siennes tous les matins, estimant que quand Dieu tenoit une fois la premiére de nos actions, il atiroit aisément toutes les autres à son service. Voici l'ofrande qu'elle faisoit à Dieu tous les matins en s'éveillant, qui est pleine de l'Esprit de grace qui l'a animée dans toute sa conduite.

Sa priére du matin.

Mon Dieu, je me presente à vous au commencement de ce jour, comme à mon principe, duquel j'ai tout reçû, & comme à ma derniére fin, de laquelle j'atends tout. Comme tel je vous adore, & me rends toute à vous par un entier sacrifice que je vous fais de mon cœur & de toutes ses afections, de mon corps & de tous ses membres, de mon ame & de toutes ses puissances & intentions, dans lesquelles je ne pretends avoir autre fin que de vous honorer & vous servir ; m'unissant pour cét éfet aux desseins qu'a eu mon Sauveur JESUS en venant en ce monde. Je renonce par la vertu de son nom de JESUS au Diable & à toutes ses suggestions, au monde & à toutes ses pretentions, à moi-même & à toutes mes inclinations. Mais comme je suis un pauvre roseau qui ne puis que me laisser aba-

„ tre au moindre vent des tentations, de quelque
„ part qu'elles viennent, j'implore en toute humi-
O Deus potestas, subjice me. „ lité vôtre assistance, ô mon Dieu. Pere éternel,
„ fortifiez ma foiblesse par vôtre puissance contre
„ les ataques de l'Enfer & du demon. O mon Sei-
O Deus veritas, edoce me „ gneur JESUS, éclairez mon entendement des
„ lumiéres de vôtre divine sagesse, qui me fasse
O Deus bonitas, accende me. „ mépriser le monde avec toutes ses maximes,
„ & regler ma vie sur vos exemples & sur vos
S. Bern. „ conseils. O divin Esprit, alumez dans mon cœur
„ le feu de vôtre divin amour, qui m'aneantisse,
„ & me rende victorieuse du mauvais amour de
„ moi-même.

Exercice pour le matin.

I. MON Dieu, ouvrez mes lévres, & ma bouche ne cessera de chanter vos loüanges.

II. Seigneur, mes yeux ne s'ouvrent que pour vous regarder en toutes choses, je ne veux point les retirer de dessus vôtre face.

III. Ah le Dieu de mon cœur, que je me leve volontiers pour vous servir!

IV. Je vous adore, principe de mon estre & de ma vie.

V. Je vous ofre tous les momens & toutes les actions de la journée que je vas commencer.

VI. Ah que je suis heureuse d'avoir encore ce jour à vivre pour faire penitence!

VII. Je commence ce jour à deſſein d'aler à ma bienheureuſe éternité.

VIII. Divin JESUS, ſoiez mon guide.

IX. Vierge ſainte, ſoiez ma Mere, mon Avocate & ma Reine.

X. Ange Gardien, dreſſez mes pas.

XI. Ah, mon ame, mon eſprit, mon cœur, mes penſées, venez; alons adorer ce grand Dieu, à qui toutes les creatures doivent rendre hommage & obéïſſance.

Reſolutions du matin pour le reſte de la journée.

I. JE veux vivre aujourd'hui comme ſi c'étoit le dernier jour de ma vie.

II. Je combatrai telle ou telle imperfection, ou mortifierai la paſſion qui domine en moi.

III. Je veux aujourd'hui faire tant d'actes d'une telle vertu qui me manque, par exemple, d'humilité, ou de patience.

IV. Je me ſouviendrai d'honorer tel Saint, dont l'Egliſe fait aujourd'hui la Fête.

Son travail pendant la journée.

Quand on a une fois auſſi bien commencé le jour que faiſoit MADEMOISELLE DE MELEUN, il eſt preſque impoſſible de le mal finir. La ſainteté des diſpoſitions où elle étoit le matin, influoit dans toutes ſes actions le reſte de la journée; elle en faiſoit beaucoup, mais el-

le n'en faiſoit aucune ſans avoir intention de plaire à Dieu. Hors le tems de ſes priéres on ne la trouvoit jamais ſans ocupation ; elle portoit toûjours ſon ouvrage aux Parloirs pour travailler pendant qu'elle entretenoit ceux qui la venoient voir ; elle demandoit ſouvent à la Superieure de lui donner les emplois les plus penibles de la Maiſon, & elle ne trouvoit jamais qu'on lui en donnât aſſez ; il n'y a point de ſervante à gage qui travaillât plus qu'elle. L'oiſiveté lui paroiſſoit un tres-grand peché, puiſqu'elle eſt la ſource de tous les autres. L'homme eſt né pour le travail, diſoit-elle, & ſi Dieu avoit mis Adam dans le Paradis terreſtre pour travailler, ſes enfans qui en ont été chaſſez, n'y rentreront jamais que par le travail. Le travail lui étoit devenu ſi familier & ſi naturel, que même pendant ſes maladies il lui faloit donner de l'ouvrage dans ſon lit. Aiant eu une tres-longue infirmité, elle voulut aprendre à faire des bas d'eſtame pour de petits pauvres ; enſuite elle en fit à toutes les Hoſpitaliéres, & à de pauvres honteux de la Ville.

Ut operaretur.

Pendant quelques mois elle eut un Maître pour lui enſeigner à faire des peintures, des vernis & des fleurs pour orner l'Egliſe, & parer les autels. Quelquefois pour ſe délaſſer l'eſprit, elle prenoit plaiſir à imprimer avec des caracteres de cuivre, des ſentences tirées de l'Ecriture ſainte ou des Peres, pour les mettre dans les Salles des

Pauvres, sur les portes des chambres des Hospitaliéres, & en faire present à ses amis, afin d'exciter tout le monde à l'amour de Dieu. Voilà à peu prés le détail des ocupations de MADEMOISELLE DE MELEUN, outre le service continuel & infatigable qu'elle rendoit aux Pauvres. Ce ne sont pas toûjours les actions éclatantes qui sanctifient les Saints ; les plus communes faites avec une pureté d'intention non commune, sont capables de les élever à une haute perfection ; & le Saint Esprit qui fait l'éloge de la Femme forte, remarque qu'elle a aquis sa force & sa vertu en maniant le fuseau, & en filant sa quenoüille.

Digiti ejus apprehenderunt fusum, & manus ejus misit ad fortia.

CHAPITRE III.

De sa foy.

SI la foi est le principe, la base & le fondement de toutes les vertus Chrétiennes, elle en est aussi la regle & la mesure : car on juge aisément de la grandeur de l'esperance, de la charité & de l'humilité des Saints, par la grandeur de leur foi. Celui qui croit beaucoup en Dieu, aime beaucoup Dieu, & celui qui y croit peu, ne l'aime gueres. Ces consequences sont infaillibles. Plus la foi a été vive dans les Mar-

tyrs, plus leur courage a été grand à suporter tous les suplices ; & plus cette vertu est foible & languissante dans les Chrétiens, plus ils s'abandonnent au vice, & s'éloignent de la vertu.

Ainsi pour prouver que MADEMOISELLE DE MELEUN a pratiqué toutes les vertus d'une maniére heroïque, il sufit de faire voir qu'elle a eu une foi tres-vive & tres-parfaite, qui la portoit à croire tous les mysteres de la Religion Catolique, sans exception, sans examen & sans doute, en soûmétant les lumiéres de son esprit à celles de JESUS-CHRÎT & de l'Eglise.

Sa foi envers le mystere de la Sainte Trinité.

Comme le plus grand, & le premier de tous nos mysteres, mais le plus inconcevable, est celui de la tres-sainte Trinité, non seulement elle croioit avec une soûmission entiére l'existence & l'unité de l'essence de Dieu en trois Personnes réellement distinctes ; mais elle les adoroit avec amour, & les invoquoit avec confiance étant persuadée que tous les Chrétiens qui ont eu l'honneur d'être baptizez au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit, doivent avoir une singuliére veneration, & une devotion tendre envers cet auguste mystere. Toutes les autres devotions, disoit-elle, que nous avons pour les Saints, ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont raportées à celle de la Sainte Trinité, qui en doit être la fin, comme elle en est le principe :

elles y doivent tendre comme les lignes à leur « centre, & les ruiſſeaux à leur ſource. Les Saints « même qui connoiſſent bien mieux que nous les « grandeurs de Dieu, la ſouveraineté de ſon do- « maine, & les grandes obligations qu'ils ont à « ſes miſericordes, ne voudroient pas recevoir les « loüanges & les honneurs que leur rendent les « hommes, s'ils les bornoient à leurs perſonnes « comme à quelque divinité ; mais ſachant bien « que c'eſt Dieu que nous honorons en eux, ils « raportent eux-mêmes ces loüanges & ces hon- « neurs à ſa divine Majeſté, & les font remonter « juſques à leur ſource, ravis, pour ainſi dire, de « ce que les hommes leur fourniſſent de quoi paier « leurs dettes. D'ailleurs, comme ces trois adora- « bles Perſonnes ont été l'unique objet de la re- « ligion, & de l'amour de JESUS-CHRÎT ſur « la terre, n'eſt-il pas juſte qu'elles faſſent auſſi « celui de nôtre culte, & de tous nos hom- « mages ? «

Dans cette vûe elle recitoit pluſieurs fois le jour avec de grans ſentimens de piété ce beau Verſet, *Gloire ſoit au Pere, au Fils, & au Saint Eſprit ;* & ſuivant le témoignage d'un de ſes Directeurs, lorſqu'elle faiſoit voiage, aprés une heure de meditation, elle diſoit aux per- ſonnes qui l'acompagnoient : Pouſſons preſente- « ment trois cens *Gloria Patri* vers le ciel, pour « demander à Dieu la converſion de tout le mon- « de, & atirer ſur nous les miſericordes du Pere, «

» du Fils & du Saint Eſprit. Et entonnant la premiére ce beau Verſet, l'air & les campagnes d'alentour retentiſſoient des loüanges qu'elle rendoit à Dieu. Pour participer au merite & aux graces de tous ceux qui honorent ſpecialement ce myſtere, elle s'étoit miſe de la Confrerie de la ſainte Trinité, établie à l'Hôpital General de la Salpétriére de Paris, pour obtenir la converſion des pecheurs, des Heretiques & des Infidéles.

Sa foi envers le myſtere de l'Incarnation.

Aprés le myſtere de la ſainte Trinité, le principal objet de ſa foi & de ſa piété étoit celui de l'Incarnation, qu'elle regardoit comme la ſource de toutes les graces du Chriſtianiſme, qui découlent de JESUS-CHRÎT comme Chef de l'Egliſe, dans tous les Chrétiens qui ſont ſes membres. Les myſteres du Sauveur ont paſſé avec ſes actions, mais l'eſprit & la grace en demeurent encore dans l'Egliſe; de maniére qu'il faut que les Fidéles preparent leurs cœurs pour en recevoir les éfets, aux jours qu'elle en ſolenniſe les Fêtes.

Pour cet éfet MADEMOISELLE DE MELEUN conſideroit JESUS-CHRÎT en trois états diférens, dans la creche, à la croix, & ſur nos autels. Ses ſentimens interieurs d'adoration, de reſpect & d'amour qu'elle avoit pour lui dans ſon enfance, dans ſa Paſſion, & dans l'Eucariſtie, étoient ſi forts & ſi preſſans, qu'elle ne pouvoit s'empécher d'en donner des marques exterieures.

Tous les vingt-cinquiémes jours de chaque mois elle expoſoit au Chœur l'Image du ſaint Enfant JESUS, dans un petit berceau vitré, & fort propre, autour duquel elle métoit quantité de cierges & de fleurs ; voulant par là rendre ſes hommages à ce petit Roi nouveau-né, & porter ſes Sœurs à l'adorer avec elle. *Envers l'Enfance de JESUS-CHRIST.*

Tous les ans à la Fête de Noël elle prenoit un ſoin particulier d'orner le grand Autel, de tout ce qu'elle avoit de plus beau & de plus magnifique, y métant ſi grand nombre de flambeaux & de lumiéres, & tout autour de l'Egliſe, qu'il y faiſoit jour en plein minuit comme à midi. A l'iſſuë de la Meſſe de minuit elle prenoit devotement l'Image du ſaint Enfant JESUS entre ſes bras, & la portoit proceſſionellement avec toutes les Hoſpitaliéres, dans une grange de leur enclos qu'elle apeloit l'étable de Bethléem ; & l'aiant miſe dans une creche ſur un peu de paille, elle ne manquoit point tous les jours juſques à la Purification, quelque mauvais tems qu'il fît, d'aler y rendre ſes hommages à l'Enfant-Dieu, à l'imitation des Paſteurs & des trois Rois ; & comme ce lieu lui paroiſſoit tres-propre à inſpirer de la devotion envers l'Enfant JESUS, elle prenoit grand ſoin d'avertir toutes les Religieuſes d'aler chacune en ſon rang lui rendre leurs devoirs.

Tous les lieux qui reſſembloient par leur pauvreté à l'étable de Bethléem, avoient je ne

ſai quel charme pour elle qui l'atiroit, & lui faiſoit ſouhaiter d'y demeurer toute ſa vie : c'eſt-pourquoi elle ſe plaiſoit ſi fort au commencement à l'Hôpital de Beaufort, qu'elle ne le quita qu'avec peine. Voici comme elle en écrit à la Superieure le 22. de Decembre 1671.

» Vous êtes heureuſe, & tres-heureuſe, ma che-
» re Mere, d'être logée comme l'Enfant JESUS:
» car je ne voi point d'autre diférence entre vôtre
» Hôpital & l'étable de Bethléem, ſinon que
» l'étable étoit beaucoup plus pauvre. On fait un
» ſi grand bruit, & un ſi grand fracas dans le
» monde, ſur-tout dans les Palais des Princes,
» où on trouve toutes ſortes de commoditez & de
» magnificence, que ceux qui les habitent, ſont
» empéchez d'entendre la bonne nouvelle que les
» Paſteurs viennent nous annoncer : l'état de pe-
» titeſſe & de pauvreté où Nôtre Seigneur vous
» tient, eſt tout propre à vous y rendre atentive.

Lorſqu'elle parloit de l'enfance du Sauveur, c'étoit toûjours en des termes ſi afectifs & ſi tendres, qu'il paroît bien que ſon cœur étoit penetré d'amour pour JESUS-CHRÎT en ce myſtere. Voici comme elle en écrit à ſon Directeur le 24. de Decembre.

» Je vous envoie un paquet la veille de la naiſ-
» ſance de nôtre aimable petit JESUS, faites-le, s'il
» vous plaît, retirer du meſſager, & me pardon-
» nez ſi je vous quite pour aler entretenir ce divin
» Poupon, & me diſpoſer à le recevoir demain :

demandez-lui bien, je vous ſuplie, ma converſion. «

Elle invoquoit inceſſamment cet Enfant-Dieu, & avoit recours à lui dans ſes beſoins, intereſſant tous ſes amis à lui demander des graces en ſa faveur. Je vous ſuplie, dit-elle à ſon Directeur dans une lettre du 14. Janvier 1673. de vous ſouvenir de bien recommander toutes les neceſſitez de mon ame à nôtre tout aimable enfant JESUS. Je lui ai demandé que cette année vous fût tres-heureuſe, & vous fit brûler de ſon ſaint amour. Et dans une autre qu'elle écrit: Un ſouvenir de la pauvre Sœur de la Haie, je vous ſuplie, auprés du berceau du divin Enfant JESUS. Toutes ces lettres ſont pleines de ces ſortes d'expreſſions, qui marquent ſa tendreſſe & ſa confiance.

L'atrait qu'elle avoit pour l'enfance de JESUS-CHRÎT, l'obligea de demander permiſſion à ſon Directeur d'élever & d'inſtruire de petites Filles pour honorer en elles l'innocence de JESUS Enfant; & l'on peut dire qu'elle avoit bien participé elle-même à la grace de ce myſtere, car elle étoit ſimple, humble, douce & candide comme un enfant.

Envers la Paſſion de JESUS-CHRÎT.

Si la grace de JESUS-CHRÎT Enfant commence les Saints, celle de JESUS-CHRÎT crucifié les acheve. Non ſeulement MADEMOISELLE DE MELEUN étoit unie interieurement & en eſprit au Fils de Dieu dans ſa Paſ-

sion, par le grand desir qu'elle avoit de soufrir la pauvreté, les mépris & l'abjection de sa croix; mais encore exterieurement & en éfet, tant par les penitences volontaires dont elle afligeoit sa chair, que par les peines d'esprit, les contradictions, & une infinité d'autres soufrances qui lui arivoient de la part de Dieu & des creatures. Toute sa passion & son étude étoit de chercher des moiens d'honorer le Sauveur du monde soufrant & mourant en croix, & de lui témoigner qu'elle avoit mis toute sa gloire à être crucifiée avec lui.

Les sentimens qu'elle avoit sur ce grand mystere de la redemption des hommes, sont tout-à-fait admirables.

„ J'estime, disoit-elle, une ame malheureuse „ qui ne peut comprendre l'avantage qu'il y a „ d'être toûjours unie par experience aux aneantissemens & aux soufrances de JESUS crucifié.

„ La beatitude des Saints dans le ciel consiste „ à joüir d'un Dieu plein de gloire & de grandeur; & la beatitude des justes sur la terre consiste à posseder un Dieu aneanti, crucifié & rassasié d'oprobres.

„ L'homme est heureux en quelque état qu'il „ soit, pourvû qu'il soit uni à Dieu: or rien n'est „ plus capable de nous unir & de nous atacher à „ lui en ce monde, que la croix, parce qu'elle nous „ détache de nous-mêmes, & nous separe entiérement de la creature.

Penetrée & remplie de ces grandes veritez, elle penſoit ſouvent à JESUS-CHRÎT en croix, & prenoit ſa Paſſion pour le ſujet le plus ordinaire de ſes meditations. Saint Bernard dit que ceux qui commencent, y trouvent un lait delicieux, & ceux qui profitent, une nouriture ſolide pour leurs ames. Quelques autres Peres de l'Egliſe nous aſſûrent que le Vendredi Saint ne doit pas être une Fête paſſagere pour les Chrétiens, mais qu'ils la doivent ſolenniſer toute leur vie. C'eſt-pourquoi non ſeulement elle conſervoit cherement dans ſon cœur la memoire de ce myſtere, mais elle tâchoit encore d'en inſpirer l'amour à ſes Hoſpitaliéres ; & comme l'ame s'excite & s'enflamme à la recherche des choſes ſpirituelles par la repreſentation des choſes corporelles, elle fit faire des tableaux, où tous les myſteres de la Paſſion du Sauveur étoient repreſentez d'une maniére d'autant plus touchante, qu'elle étoit naturelle, & les fit placer en ſept endroits diferens du jardin de l'Hôpital, afin qu'elle pût y aler tous les jours de Carême avec les Hoſpitaliéres y faire ſes Stations : Pratique de devotion dont elle s'aquitoit fort exactement, même pendant les incommoditez de ſes maladies & la rigueur des ſaiſons. Mais comme ces peintures ne pouvoient pas durer long-tems, étant expoſées aux injures de l'air, elle en fit faire toutes les figures en relief, qu'on plaça en de petites niches, afin de laiſſer à ſes Religieuſes

une memoire éternelle des soufrances du Sauveur, lequel étant un Epoux de sang a coûtume de choisir ses Epouses sur le Calvaire, ou du moins de les y conduire pour les rendre fecondes en vertus par les merites infinis de sa Passion.

Envers JESUS-CHRÎT *dans le saint Sacrement.*

L'auguste Sacrement de nos Autels étant un memorial admirable de la Passion du Sauveur qui y renouvelle tous les jours, & y continuë le sacrifice de la Croix, MADEMOISELLE DE MELEUN n'avoit garde de separer ces deux grans mysteres dans les vües de sa foi, non plus que dans la pratique de ses devotions.

Tous les jours elle entendoit devotement la sainte Messe à genoux & les mains jointes, & sa ferveur étoit si grande, qu'elle assistoit quelquefois à cinq Messes de suite. Quoi-qu'elle communiât souvent, elle eût bien voulu, s'il lui eût été possible, communier à toutes les heures du jour : mais l'obéïssance ne lui permétant de s'aprocher de la sainte Table que trois ou quatre fois la semaine, elle se contentoit de la Communion spirituelle. Ses desirs enflammez étoient des messagers frequens qu'elle envoioit à son Bien-aimé, pour lui dire qu'elle languissoit d'amour, & brûloit d'une ardeur extréme de manger son corps adorable pour s'unir plus intimement à lui. Elle demeuroit seule à l'Eglise le plus long-tems qu'elle pouvoit, afin d'entretenir cœur à cœur JESUS-CHRÎT sur les autels,

autels, ſouhaitant de paſſer ſa vie comme la Madelaine aux pieds de cet aimable Sauveur. Alors elle ſe tenoit comme abyſmée & immobile devant une ſi haute Majeſté ; tout le tems qu'elle y paſſoit en priéres, lui paroiſſoit trop court ; ce n'étoit qu'avec peine qu'elle quitoit l'Egliſe ; & lorſqu'elle étoit obligée d'en ſortir pour ſoulager les Pauvres, elle avoit coûtume de dire : Je ſors de vôtre ſaint Temple, ô mon Dieu, & non pas de vôtre preſence, je vous laiſſe ici mon cœur en depôt pour brûler de vôtre amour.

Pour contenter le deſir immenſe qu'elle avoit de demeurer toûjours auprés du Saint Sacrement, elle s'étoit fait faire une chambre haute proche de l'Egliſe, dont une des fenêtres regardoit ſur le grand Autel, d'où elle pouvoit aiſément voir le Tabernacle, & entendre la Meſſe.

C'eſt-là qu'on l'a trouvée bien des jours & des nuits en priéres la face proſternée contre terre, même pendant l'hiver, n'étant revêtüe que d'une ſimple jupe. C'eſt-là qu'à l'exemple de Saint François Xavier, elle traitoit familiérement avec JESUS-CHRÎT de toutes ſes afaires, & lui demandoit les dons de force & de conſeil pour entreprendre & pour executer genereuſement tous les deſſeins qui regardoient ſa gloire.

Sainte Mathilde Reine de Germanie, & mere de l'Empereur Othon le Grand, avoit

ainſi une demeure proche de l'Egliſe, où elle ſe retiroit tous les ſoirs, où aprés avoir un peu ſommeillé, elle s'en aloit paſſer les nuits devant Nôtre Seigneur en oraiſon.

La Marquiſe de Feria qui s'étoit faite Religieuſe de Sainte Claire, avoit auſſi ſa Cellule proche de l'Egliſe. Marie Dias qui vivoit à Avila en grande ſainteté du tems de Sainte Thereſe, fit plus : car elle obtint permiſſion de l'Evêque du lieu de loger dans la tribune de l'Egliſe de Saint Milan, où elle demeura pluſieurs années ſans en ſortir que pour aler ſe confeſſer & communier ; & cette continuelle aſſiſtance devant JESUS-CHRÎT qu'elle apeloit ſon voiſin, lui aquit de ſi grandes lumiéres & de ſi hauts ſentimens des choſes du ciel & de nos myſteres, que les plus ſavans qui l'aloient viſiter & conſulter, en étoient ſurpris.

Son zele contre les irreverences commiſes dans l'Egliſe.

1. éfet de ſa foi.

C'étoit auſſi ſans doute cette devotion de MADEMOISELLE DE MELEUN envers le tres-ſaint Sacrement, qui lui donnoit des connoiſſances ſi ſublimes des veritez Chrétiennes, & une veneration ſi grande pour les choſes ſaintes, pour les Images, les Reliques, & particuliérement pour nos Egliſes. Non ſeulement elle y aſſiſtoit à la celebration des divins myſteres avec un reſpect & une modeſtie angelique, mais elle ne pouvoit ſoufrir qu'on y parlât, ou qu'on y commît des irreverences. Quand elle apercevoit des perſonnes qui s'y entrete-

noient enſemble, de quelque qualité qu'elles fuſſent, elle aloit leur dire ſans nul reſpect humain : Conſiderez, Meſſieurs ou Meſdames, le lieu où « vous êtes, & la haute Majeſté du Dieu qui y « reſide. Et ce petit mot dit à propos & de bon- « ne grace produiſoit preſque toûjours de bons éfets, en obligeant ceux à qui elle s'adreſſoit, ou de ſortir, ou de ſe taire.

Dans la decoration des Egliſes. 2. éfet de ſa foi.

Toute ſon ambition étoit de voir les Egliſes bien parées ; rien ne lui paroiſſoit ni aſſez riche ni aſſez beau pour orner la ſienne, particuliérement dans les choſes qui ſervoient au ſaint Sacrifice, ou qui aprochent de prés du Corps de JESUS-CHRIST, comme ſont les ciboires & les calices. En revenant de Paris, elle aporta un Soleil de vermeil, une Croix, des chandeliers, un encenſoir, & des caſſolettes d'argent, qu'elle donna à ſon Hôpital, & elle y fit faire un Tabernacle magnifique. Quelques perſonnes mal inſtruites de l'obligation que nous avons de rendre un culte interieur & exterieur à JESUS-CHRÎT ſur nos autels, la blâmerent d'avoir fait cette dépenſe, diſant à peu prés de ce Tabernacle ce que cet Apôtre infidéle avoit dit des parfums que la Madelaine avoit répandus ſur les pieds du Sauveur, qu'il auroit mieux valu en donner le prix aux Pauvres.

MADEMOISELLE DE MELEUN aiant apris ces murmures, répondit avec beaucoup de douceur : Peut-être que ceux qui blâment «

» ma conduite, ne pensent pas que JESUS-CHRÎT
» est le premier pauvre de nôtre Hôpital. Je l'ai
» trouvé tres-mal logé sur nos autels; j'ai crû qu'il
» faloit au moins lui faire un petit tabernacle sur
» la terre, puisqu'il nous en prepare un si grand
» dans le ciel : jusques-ici il a eu soin de nos
» Pauvres, il ne les abandonnera pas dans la
» suite.

On lui representa aprés, que le ciboire n'étoit point doré, qu'il étoit plus à propos de le dorer que le Tabernacle, parce que le Corps de JESUS-CHRÎT y étoit immediatement renfermé. Aussi-tôt elle donna de l'argent pour cet éfet, disant qu'il ne faloit rien épargner pour les vases sacrez, que rien n'étoit trop beau ni trop magnifique pour son bon Dieu.

L'on ne sauroit dire de combien d'inventions sa charité s'est servie pour rendre ses devoirs, & pour procurer de l'honneur à JESUS-CHRÎT dans l'Eucaristie. Jamais elle n'aloit à la campagne, & ne sortoit en ville, qu'elle n'alât auparavant adorer le Saint Sacrement, faisant la même chose à son retour, ou lorsqu'elle arivoit en quelque ville ou village, disant qu'il étoit de la civilité de salüer le Maître d'une maison quand on y entre, & de prendre congé de lui quand on en sort.

Avant qu'on portât le saint Viatique aux Malades, elle tâchoit de les disposer à le bien recevoir, preparoit leurs lits, & l'acompagnoit par-tout.

Lorſque le Saint Sacrement étoit expoſé, elle donnoit tous les cierges & les bougies qui devoient brûler ſur l'autel le long du jour, pour y tenir la place de ſon cœur. Elle le viſitoit alors avec une plus grande ferveur qu'à l'ordinaire, lui expoſoit les beſoins de ſon ame, & de ſon Hôpital, lui rendoit mille actions de graces de ſes bienfaits, jeüiſſoit en paix des douceurs de ſa preſence dans l'oraiſon, & rendoit hommage à ſon infinie Majeſté de tout ce qu'elle étoit, & de tout ce qu'elle poſſedoit.

Tous les étez elle aloit dés quatre heures du matin cueillir des fleurs dans ſon jardin pour en faire des bouquets, & les mettre ſur le grand autel avec un arangement & une ſymmétrie, qui donnoient tout enſemble du plaiſir aux yeux, & de la devotion au cœur.

C'étoit-là une des moindres fonctions de l'ofice de Sacriſtine qu'elle a exercé pendant plus de vingt ans à Baugé avec un zele & une adreſſe admirable. En cette qualité hors les tems qu'elle ſervoit les Malades, elle demeuroit toûjours dans le Temple comme Anne la Propheteſſe, ocupée à prier Dieu, à ſonner les Meſſes, à orner les autels, à preparer les ornemens qu'elle tenoit dans une propreté extréme, à balier l'Egliſe, à froter le marchepied, & à mettre de l'huile dans la lampe. Elle faiſoit ſeule toutes les leſſives pour laver les aubes, les corporaux & les purificatoires, s'eſtimant trop heureuſe d'a-

Dans la propreté des choſes qui ſervent à l'autel.

3. éfet de ſa foi.

voir cet emploi qui fait une partie des fonctions sacrées de l'Ordre des Soûdiacres, mais qui est aujourd'hui si négligé de la plupart des Ecclesiastiques, qu'il faut que ce soit des femmes & des filles de piété qui l'exercent à leur confusion. L'Evangile remarque que Joseph d'Arimathie prit soin d'enveloper le Corps de JESUS-CHRÎT dans un suaire blanc & bien propre, *in syndone munda.* La foi faisoit connoître à ce Disciple que ce corps separé de son ame, demeurant pourtant toûjours uni à la Divinité, meritoit qu'on le traitât avec beaucoup d'honneur & de respect, quoi-qu'il fût couvert de crachats, & de son sang meurtri. Mais helas! la foi n'empéche point aujourd'hui la plupart des Ministres des autels d'enveloper dans des linges & dans des corporaux sales ce même Corps qui regne éclatant de lumiéres dans le ciel au milieu de la gloire des Bienheureux.

Pour la reception des Sacremens. 4. éfet de sa foi.

La foi portoit aussi MADEMOISELLE DE MELEUN à avoir un respect tout particulier pour les Sacremens : elle se preparoit plusieurs jours à les recevoir par des priéres ferventes, & par des macerations corporelles. Bien-qu'elle ait eu des maladies tres-dangereuses qui la reduisoient à l'extrémité, jamais elle n'a voulu communier ni se confesser en sa chambre, jugeant comme ce petit Roi de l'Evangile, qu'elle étoit indigne que JESUS-CHRÎT prît la

peine de la venir trouver. Elle descendoit toûjours au Chœur, & lorsqu'elle étoit trop foible, elle se faisoit aporter à l'Eglise pour y communier. C'est sans doute pour recompenser le respect qu'elle portoit aux Sacremens, que Dieu a permis qu'elle soit morte, pour ainsi dire, au pied des autels, & au milieu de la sainte Messe, mêlant le sacrifice de sa vie avec celui de JESUS-CHRIST, pour le rendre plus agreable à Dieu son Pere.

Jamais elle n'aprochoit de la sainte Table qu'aprés une tres-exacte confession de ses fautes les plus legeres, qui la faisoient fondre en larmes aux pieds du Confesseur. Elle avoit coûtume d'apeler JESUS-CHRIST dans le Saint Sacrement, son Dieu, son Roi, son Epoux, son Pere & son Pasteur; & c'étoit sous ces aimables qualitez qu'elle le recevoit en communiant, se regardant comme sa creature, son esclave, son enfant, son Epouse & sa brebis.

Son respect pour les Prêtres.

Aprés les Sacremens, sa foi vive & parfaite lui donnoit une haute idée du Sacerdoce & des Prêtres, étant persuadée que Dieu ne peut rien faire de plus grand sur la terre, que de donner aux hommes comme il a fait la puissance de consacrer, de recevoir & d'ofrir un Dieu en sacrifice, de prêcher sa parole, de pardonner les pechez, & de communiquer la grace, en un mot de fermer ou d'ouvrir le ciel.

5. éfet de sa foi.

Dans cette vüe elle avoit pour les Prêtres &

pour les Religieux une veneration si extraordinaire, qu'elle eût volontiers baisé la terre par où ils passoient. Quand quelques Ecclesiastiques étrangers venoient à l'Hôpital de Baugé, elle les convioit à manger, leur donnoit à laver, les servoit à table, & se tenoit toûjours debout en leur presence pendant le repas, comme eût fait une servante : imitant en cela la conduite d'Abraham à l'égard des Anges qu'il reçût en sa maison.

Etant un jour à l'Hôpital de Saumur, le Confesseur de celui de Baugé qui l'avoit acompagnée dans ce voiage, s'aprocha d'un Malade pour le consoler. Ce Malade en vomissant salit toute sa soutane depuis le haut jusques en bas. Le Prêtre ne pouvant pas la laver lui-même, pria un des serviteurs de l'Hôpital de lui rendre cet ofice : mais la Princesse s'en étant aperçüe courut à lui, & se métant à genoux ne voulut pas qu'un autre lui fît cette charité, estimant à grand honneur de servir un Prêtre dans les choses mêmes les plus repugnantes à la nature.

Elle n'aloit presque jamais à la campagne, qu'elle ne demandât auparavant la benediction au Directeur de l'Hôpital ; ce qu'elle fit entre autres une fois d'une maniére bien édifiante, lorsqu'elle voulut remener ses deux petits Neveux chez Monsieur le Vicomte de Gand. Son équipage étoit tout prêt, le peuple de Baugé étoit acouru en foule pour lui dire adieu. MA-

DEMOISELLE DE MELEUN apercevant le Confeſſeur, ſe mit à genoux au milieu de la rüe, le priant de donner ſa benediction à ſes Neveux & à elle, pour atirer celle de Dieu ſur leurs perſonnes, & ſur leur voiage.

Son zele pour la converſion des Heretiques. 6. éfet de ſa foi.

Rien n'eſt plus opoſé à la foi, que l'hereſie; MADEMOISELLE DE MELEUN en avoit une horreur inconcevable, ſouhaitant ardemment la converſion de tous les Heretiques du monde, ſur-tout des Calviniſtes de Baugé qui y avoient un Temple aſſez proche de l'Hôpital établi dans l'un des faubourgs par Lettres Patentes d'Henri III. du 12. de Decembre 1581. pour tous ceux de la R. P. R. de l'Anjou, avec défenſes d'en établir ailleurs dans aucun lieu de la Province. Combien de vœux & de priéres n'a-t-elle point fait pour la demolition de ce Temple? Jamais elle ne le regardoit ſans gemir, & ſouvent elle recommandoit à ſes Hoſpitaliéres de demander à Dieu la grace de le voir détruit. J'irois, diſoit-elle, de bon cœur demander au Roi les revenus de ce Temple pour les Pauvres de nôtre Hôpital, ſi l'heure en étoit venüe; mais il faut atendre les momens de la divine Providence. Cet heureux moment eſt enfin arivé: car il a été démoli avec tous ceux du Roiaume, & l'Hôpital de Baugé en eſt devenu plus riche qu'il n'étoit de cinq à ſix cens livres de rente.

Que n'a-t-elle point fait pour faire connoître

la verité à une Demoiſelle de la R. P. R. de Baugé ? Les vœux, les priéres, les larmes, les aumônes, les jeûnes & mille autres mortifications corporelles, rien n'étoit épargné pour faire rentrer ces ames égarées dans la voie du ſalut. Pluſieurs perſonnes aprés Dieu lui doivent leur converſion. Mais ſi la divine Providence n'a pas permis pour exercer ſa foi, qu'elle ait eu la conſolation de voir Catoliques tous ceux pour qui elle a prié pendant ſa vie, c'étoit afin qu'elle fût en état aprés ſa mort de celebrer plus dignement dans le ciel la fête de leur converſion avec les Anges. Celle de Monſieur Gilly Miniſtre de Baugé, qui s'eſt faite quatre ans aprés ſon decés, peut être ſans doute atribuée à ſes ſoûpirs & à ſes priéres. Depuis l'établiſſement du Calviniſme en France on n'a point vû de Miniſtre converti d'une maniére ſi ſolennelle. Le Synode des Proteſtans étoit aſſemblé à Sorges à une lieüe d'Angers au mois de May de l'année 1683. Monſieur d'Autichamp Commandant pour le Roi en la Ville & Château d'Angers, dont la piété eſt connüe par-tout, y preſidoit. Le Sieur Gilly qui avoit ſeance en cette celebre Aſſemblée, y entra comme Miniſtre, & ſon rang de parler étant venu, il fit au grand étonnement de ſes colegues un diſcours également docte & eloquent, par lequel il declaroit les motifs de ſa converſion. L'abjuration qu'il fit enſuite de la R. P. R. le jour de la Pen-

tecôte entre les mains de Monſieur l'Evêque d'Angers à l'iſſüe des Vêpres de la Cathedrale, donna de la joie à tout le monde, & fut acompagnée de celle de pluſieurs Calviniſtes de marque, & entre autres du Sieur Courdil Miniſtre du Château du Loir.

Mais ſi le zele de MADEMOISELLE DE MELEUN pour le ſalut des ames la portoit à deſirer avec ardeur la converſion des Heretiques, il l'engageoit auſſi à empécher qu'ils ne pervertiſſent les Catoliques.

Une jeune Demoiſelle pauvre âgée de dix ans, étant maltraitée d'une belle-mere, eut la tentation de ſe faire Calviniſte: MADEMOISELLE DE MELEUN en aiant eu avis, l'envoie querir, la careſſe, la retient auprés d'elle, & pour la détourner abſolument de ſon deſſein, la prend à ſon ſervice, quelque incapable qu'elle en fût, la prefere à dix autres qui ſe preſentoient, la mene à Paris, & la met en penſion avec elle dans un Couvent.

Son éloignement pour les viſions & les extaſes.

L'eſprit de la vraie foi qui l'animoit en toutes choſes, étoit ſi pur, qu'elle n'avoit aucun deſir des goûts ſenſibles, des conſolations ſpirituelle, des viſions, des extaſes, ni des revelations, eſtimant que s'apuier ſur ces ſortes de faveurs & de ſentimens, plûtôt que ſur la pratique ſolide des vertus Chrétiennes, c'étoit une tres-dangereuſe tromperie, & une illuſion manifeſte; que les deſirer, c'étoit une grande foibleſſe, une cu-

7. éfet de ſa foi.

riosité blâmable, & une espece d'infidelité & d'injure qu'on faisoit à Dieu, comme s'il n'avoit pas suffisamment pourvû aux besoins de ses enfans en leur donnant la foi, ou qu'il falût que Dieu qui est un pur Esprit, se rabaissât en s'assujétissant à des formes corporelles & sensibles. » La foi, disoit-elle, est la voie la plus sûre, c'est » le partage & la vie des ames justes sur la terre, » la vision est reservée à un Bienheureux dans le » ciel.

C'est-pourquoi bien-loin de souhaiter ces états extraordinaires, dont elle s'estimoit indigne, elle en avoit un tres-grand éloignement, & elle n'entendoit parler qu'avec peine des pretendües revelations & des extases de certaines devotes, qui ont la foiblesse de passer des tems considerables à entretenir leurs Directeurs de mille fantômes qui se forment dans le vuide de leur imagination échaufée, & qui ne servent qu'à nourrir leur amour propre, & à leur atirer le mépris ou la compassion de ceux qui les écoutent.

Ce n'est pas qu'elle rejetât toutes sortes de visions & d'extases, ni les graces extraordinaires qu'il plaît à Dieu de faire à certaines ames du premier ordre, telles qu'ont été les Thereses, les Catherines, & les Brigites, dont l'Eglise a canonizé les écrits & la conduite, en » les declarant Saintes. Mais il faut, disoit-elle » avec Saint Paul, bien éprouver les esprits, &

examiner d'où ils viennent, & où ils tendent. « Les voies communes ſont toûjours les plus ſû- « res, parce qu'elles ſont moins ſujétes à la vani- « té, à l'erreur, & à la tromperie du diable. Un « ſeul acte de vertu pratiqué ſelon l'eſprit de l'E- « vangile, vaut mieux que cent revelations; il n'y « a que celles que l'Egliſe nous propoſe, qui ſoient « indubitables, & que nous ſoions obligez de « croire. «

Mais ſi ſa foi ne s'arétoit point aux viſions ni aux extaſes, elle ne laiſſoit pas de lui donner le diſcernement des eſprits, la penetration des cœurs, & même la connoiſſance de l'avenir.

Penetration des cœurs. 8. éfet de ſa foi.

Une Demoiſelle nouvellement convertie fit amitié à Paris avec MADEMOISELLE DE MELEUN. Ses parens heretiques indignez de ſon changement, lui refuſoient generalement toutes les choſes neceſſaires à la vie. Se voiant ainſi abandonnée, elle reſolut de retourner avec eux en Province, eſperant que ſa foi ſeroit aſſez forte pour être à l'épreuve de leurs ſolicitations. Elle avoit long-tems combatu cette penſée par l'ordre de ſon Directeur; mais enfin elle y avoit ſucombé, de ſorte que ſans en rien dire à perſonne, elle fit deſſein d'aler un jour aréter une place pour partir. Comme le Bureau des voitures étoit fort éloigné de ſa demeure, & que MADEMOISELLE DE MELEUN ſa bonne amie ſe faiſoit un grand plaiſir d'obliger tout le monde,

elle la fut prier d'envoier quérir un caroſſe chez Monſieur ſon Frere ſous pretexte d'aler faire quelques viſites en ville. MADEMOISELLE DE MELEUN en la regardant penetra le fond de ſon cœur, connut ſon deſſein, & ſans lui en rien témoigner envoia querir un caroſſe, la priant de trouver bon qu'elle l'acompagnât juſques aux Jeſuites de la rüe Saint Jacques, où étoit le Confeſſeur de la Demoiſelle, qu'elle fit avertir ſecrétement par un laquais de ſe tenir dans une Chapelle de l'Egliſe pour lui parler d'une afaire importante; & en même tems elle donna ordre au cocher, que quand elles y ſeroient entrées, il s'éloignât pour les revenir prendre dans une heure. MADEMOISELLE DE MELEUN en deſcendant de caroſſe vis-à-vis l'Egliſe des Jeſuites, dit à ſa bonne amie qui ſe propoſoit de la revenir trouver aprés ſes pretendües viſites: » Hé quoi, ma fille! paſſerez-vous ainſi devant » une Egliſe ſans y entrer pour rendre vos devoirs » à JESUS-CHRÎT? Ces mots la firent deſcendre, & elles y entrerent toutes deux pour faire leur priére, aprés laquelle la Demoiſelle ſortit pour monter en caroſſe. Mais n'aiant point trouvé le cocher qui avoit déja diſparu, elle vint s'en plaindre à MADEMOISELLE DE MELEUN, qui avoit dans ce moment averti le Confeſſeur de ſa reſolution, pour l'empécher de la ſuivre. En rentrant dans l'Egliſe le Pere l'aborda, & ſans l'avoir interrogée, lui dit tout ce qui ſe paſ-

soit dans son interieur. Je lui ai entendu dire qu'elle ne fut jamais si surprise, que quand elle aprit que son Confesseur savoit ce qu'elle croioit n'être connu que d'elle-même, & de Dieu seul. Elle avoüa ingenüment la chose, & se laissa aisément dissuader de son voiage. Là-dessus ce Pere lui fit connoître avec d'autres personnes de piété, que les caresses & les presens de sa famille étoient incomparablement plus à craindre pour elle, que leurs menaces & leurs persecutions.

Depuis ce tems-là elle a vécu d'une maniére tres-édifiante, & elle reconnoît être redevable aprés Dieu à MADEMOISELLE DE MELEUN de sa foi & de son salut, que les Heretiques n'auroient pas manqué de lui faire perdre.

Un Religieux passant & vagabond s'adressa un jour à elle, & lui demanda à dire la sainte Messe dans son Hôpital; elle connut à son air, que c'étoit un libertin qui étoit sorti de son Couvent sans obedience. Aussi-tôt elle usa d'adresse pour empécher qu'il ne celebrât les saints mysteres, & le lendemain on aprit qu'il avoit fait quelque scandale dans la Ville.

En l'année 1655. un Religieux Benedictin, homme docte, tres-pieux, & grand Predicateur, passant par Baugé, fut à l'Hôpital salüer la Princesse qu'il connoissoit. Le desir ardent qu'elle avoit d'entendre la parole de Dieu, l'obligea de prier ce Pere de faire une Exhorta-

tion à sa Communauté. Il s'en excusa sur des afaires pressantes qui l'obligeoient à partir. En le quitant elle lui dit en riant : Hé bien, mon Pere, venez au moins dîner, nous savons ce que fit Sainte Scolastique pour aréter Saint Benoist son frere. En même tems l'air qui étoit fort serain, se couvrit de nuages, il fit une pluie si abondante, que ce Predicateur fut obligé de rester à Baugé, & de satisfaire le desir de MADEMOISELLE DE MELEUN. Si cet accident est naturel, il est arivé bien juste.

Dieu lui donnoit aussi souvent connoissance des choses futures, aussi-bien que des plus secrétes. Nous pouvons en raporter l'exemple d'une personne de piété tres-digne de foi, qui en parle en ces termes.

Connoissance de l'avenir. 9. éfet de sa foi.

Le recit qu'on m'avoit fait des rares vertus de la Princesse d'Epinoy, m'aiant donné beaucoup de veneration pour sa personne, & une singuliére estime pour son merite, j'alai l'année 1653. exprés à Baugé pour la voir, sans la connoître. Elle me reçût avec beaucoup de cordialité & un visage ouvert, qui m'inspira en même tems du respect & de la confiance. Aprés l'avoir saluée, elle me tira à l'écart, & me dit en ces termes ;

» Que faites-vous ici, MADEMOISELLE ? vous
» devriez être dans l'Hôpital de vôtre Ville, Dieu
» veut que vous y aliez servir les Pauvres. Je fus extrémement surprise de cette proposition, & lui répondis qu'il étoit vrai que depuis deux mois j'en

j'en avois eu la penſée ; mais que la repugnance naturelle que j'avois à cet emploi, jointe à une tres-grande infirmité, telle que les Medecins ne me donnoient pas trois mois de vie, me faiſoit aprehender que cette penſée ne fût une tentation du demon qui vouloit me faire entreprendre temerairement une choſe, qui en toutes maniéres étoit au deſſus de mes forces : car l'Hôpital n'avoit pour tout bien que douze livres de rente, ſans logement & ſans meubles. MADEMOISELLE DE MELEUN me répondit avec aſſûrance : Ne laiſſez pas de vous mettre « dans cet Hôpital, & ſoiez perſuadée que Dieu « voulant cette œuvre de vôtre fidelité, pourvoira « à tous vos beſoins, en vous donnant du bien, « & vous envoiant des Compagnes capables de « vous aider. Ces paroles m'encouragerent à en- « treprendre la choſe, qui a depuis reüſſi contre toutes les aparences, ainſi qu'elle me l'avoit predit.

Sa devotion envers la Sainte Vierge. 10. éfet de ſa foi.

L'invocation & la veneration des Saints eſt un point de Foi, qui nous diſtingue d'avec les Proteſtans : ils ont fait tous leurs éforts pour détruire ſur-tout l'honneur qui eſt dû à la tres-Sainte Vierge, en diſant que nous ſommes des idolatres. Mais en vain : car les Saints Peres ont toûjours crû qu'une des principales marques de la predeſtination des Fidéles étoit d'avoir une ſolide piété envers cette Reine du ciel & de la terre.

MADEMOISELLE DE MELEUN animée de la foi, commença dés ſes plus tendres années à lui donner des marques de ſon reſpect & de ſa devotion, qui augmenterent avec ſon âge. Il ſeroit dificile d'exprimer juſqu'à quel point aloit ſon zele pour l'honorer. Elle la conſideroit comme ſa Reine, aux bontez de laquelle elle reconnoiſſoit être redevable, aprés Dieu, de toutes les graces qu'elle en avoit reçües depuis ſa naiſſance. Elle l'avoit choiſie pour ſa mere & pour ſa maîtreſſe, & c'étoit ordinairement ſous ces qualitez qu'elle recouroit à elle, la ſupliant de la prendre pour ſa fille, & de la regarder comme ſon eſclave, lui donnant même ſur ſon corps, ſur ſon ame & ſur toutes ſes actions, tout le pouvoir & le domaine qui lui étoit permis ſelon Dieu, pour faire tel uſage & telle aplication qu'il lui plairoit du fruit & du merite de ſes œuvres, à la gloire de JESUS-CHRÎT ſon Fils.

Elle s'adreſſoit à elle avec une confiance d'enfant dans tous ſes beſoins temporels & ſpirituels, la priant de lui obtenir la grace d'éviter le peché, & d'être preſervée de la mort éternelle.

Lorſque les Hoſpitaliéres de Baugé faiſoient quelques Proceſſions autour de leur Cloître, elle prenoit avec beaucoup de reſpect l'Image de Nôtre-Dame, dont nous avons déja parlé ; & l'envelopant par le bas d'un linge blanc, elle la portoit proceſſionnellement aprés la Croix.

C'étoit devant cette figure placée au dessus de la grille du Chœur, qu'elle aloit faire toutes ses priéres, prenant un singulier plaisir d'orner sa niche de quelque riche parement les jours de ses Fêtes, & d'y mettre des vases pleins de fleurs qu'elle aloit cueillir avant le lever du soleil les plus grans jours de l'été, acompagnant toûjours l'ofrande des premices de ses fleurs, de celle des premiers mouvemens de son cœur. Nous avons déja dit que Dieu lui acorda la grace d'expirer aux pieds de cette Image, ainsi qu'elle l'avoit souhaité plusieurs années avant sa mort; & il y a bien de l'aparence que la tres-digne Mere de Dieu, l'assista elle-même en personne à ce dernier passage. Non seulement elle s'adressoit à elle pour obtenir les graces dont elle avoit besoin, mais encore pour demander celles qui étoient necessaires au prochain, à sa Communauté, & à ses chers Pauvres. Pour cet éfet elle avoit coûtume d'aler à pied presque tous les ans en pelerinage à Nôtre-Dame de Saumur. Elle y fut l'été de l'année 1676. pour demander à Dieu par l'interceſſion de sa divine Meré, que la grace de l'union, de la paix & de la concorde qui regnoit alors parmi ses Filles, & qui y regne encore, perseverât toûjours dans son Hôpital, & n'en fût jamais bannie. Ce fut dans ce pelerinage qu'elle presenta à la Sainte Vierge un cœur composé d'autant de cœurs qu'il y avoit alors d'Hospitaliéres à Baugé, afin qu'à l'exemple des

premiers Chrétiens, elles n'euſſent toutes qu'un cœur & qu'une ame, par l'uniformité de leurs ſentimens & de leurs affections, dans l'obſervance parfaite de leurs regles, & le ſervice des Pauvres.

La foi aprend que la vraie devotion envers les Saints conſiſte dans l'imitation de leurs vertus.

La vraie devotion envers la divine Marie conſiſte dans l'imitation de ſes vertus. La pureté fait la diference ſpecifique qui la diſtingue de tous les autres Saints, parce qu'elle a été jointe à ſa maternité : d'où vient qu'on l'apelle par excellence la Sainte Vierge. Mais comme le Fils de Dieu, qui eſt la pureté même, a voulu naître d'une Vierge Mere, il ne veut auſſi que des Vierges pour Epouſes. MADEMOISELLE DE MELEUN lui avoit conſacré ſa virginité dés ſes plus tendres années, par un vœu qu'elle a toûjours gardé tres-religieuſement. Car ſa qualité d'Hoſpitaliére l'obligeant à converſer inceſſamment avec des perſonnes de tout ſexe, elle prenoit de tres-grandes precautions pour aprocher des hommes ; & quand il faloit les changer, ce n'étoit jamais qu'avec une tres-grande modeſtie. Un jour un ſoldat qui étoit malade dans l'Hôpital de la Fleche, aiant fait quelque choſe d'indecent en ſa preſence, elle l'en reprit aigrement, & elle fut ſi touchée de ſon inſolence, qu'elle en eut la fiévre pluſieurs jours. Son zele pour la pratique de cette vertu aloit juſques à l'excés : car elle eut long-tems un mal au ſein ſans vouloir le declarer, de crainte qu'on ne l'obligeât à ſe

découvrir ; mais enfin craignant que ce mal qui augmentoit tous les jours, ne degenerât en cancer, elle dit sa peine à une femme mariée, en qui elle avoit beaucoup de confiance. La douleur qu'elle en ressentoit, avoit une telle relation avec le pied, qu'en marchant il lui sembloit avoir une corde atachée à un des doigts du pied par un bout, & de l'autre à la mamelle ; de sorte que quand elle venoit à se mouvoir, il se faisoit une extension de nerfs si violente, qu'il sembloit qu'on la déchirât. Cette femme son amie ne pût jamais obtenir qu'elle lui montrât son mal, mais seulement qu'elle le touchât du bout du doigt à travers sa chemise. O que la conduite de MADEMOISELLE DE MELEUN en cela est éloignée de celle de ces femmes mondaines, qui par l'immodestie de leurs habits découvrent leurs gorges, non seulement aux personnes de leur sexe dans la necessité, mais prenant plaisir à les faire voir à de jeunes libertins, deviennent par là, au sentiment de Saint Jerôme, les amazones du diable, qui aiant le sein découvert, lancent des fleches d'impureté dans les cœurs de ceux qui les regardent ! On demande dans la Theologie Morales, si des ames chastes peuvent sans craindre d'être homicides d'elles-mêmes, par l'amour de la pureté, ne point découvrir leurs maux aux Chirurgiens ou aux Medecins, quand elles y ont une repugnance extréme, & qu'elles craignent

Habet in castris suis amazones, quæ exertâ mammâ, nudo brachio viros ad libidinem provocant.

de blesser la pudeur : & quelques Auteurs répondent que cela leur est permis, la pureté étant un bien aussi precieux que la vie même. Neanmoins ces conduites sont plus à admirer qu'à imiter, & il suffit de savoir que MADEMOISELLE DE MELEUN en a donné l'exemple dans un siécle fort corompu.

CHAPITRE IV.

De son amour envers Dieu.

MADEMOISELLE DE MELEUN nous a fait le portrait de son amour pour Dieu, sans y penser, lorsqu'elle a dit que la charité introduit Dieu dans le cœur de l'homme comme dans son trône, pour y faire sa demeure, & y prendre ses complaisances. C'est un feu qui le purifie, qui le consacre, & le rend presque tout divin. Voilà justement son état. L'amour qu'on doit à Dieu, disoit-elle, est un amour tres-tendre & fort épuré. Dans cette vûe elle faisoit toutes ses actions pour lui plaire, & les raportoit toutes à sa gloire. Ses afections étoient comme l'éguille de la bousſole qui ne trouve de repos que vers son pole ; car elle faisoit souvent des élevations de cœur vers lui, & repetoit sou-
» vent ce petit mot : Mon cœur est prêt, Sei-

Elle raporte tout à Dieu.

gneur ; que voulez-vous que je fasse ? Un cœur « sans amour, disoit-elle, est un cœur sans vie & « sans mouvement ; il ne merite pas de vivre. La « charité est l'ame de nôtre ame, & la vie de nô- « tre vie. Sa volonté étoit toûjours unie à celle de « Dieu, & elle n'avoit point d'autre objet que lui dans ses actions, elle ne pensoit qu'à Dieu, elle n'aimoit que Dieu, elle ne parloit que de Dieu, elle n'agissoit que pour Dieu, elle ne le perdoit presque jamais de vûe ; ce qui faisoit qu'elle marchoit à grands pas dans les voies de la perfection. Pour y ariver elle faisoit, dit une des Hospitaliéres, les deux demarches que Saint Augustin enseigne dans sa Regle, qui sont de sortir de soi-même, & de s'aprocher de Dieu. Elle lui étoit si parfaitement unie, que nulle ocupation ne pouvoit la distraire ; & si quelquefois elle sortoit de sa presence, elle y rentroit aussitôt par un petit retour, qui la métoit dans le recueillement, le regardant continuellement en toutes choses. Les aflictions, les incommoditez, les maladies, les voiages, tout cela n'étoit point capable de la desocuper de Dieu ; elle vivoit comme s'il n'y eût eu que lui & elle au monde. Aiant mis toutes les creatures sous ses pieds, elle se tenoit au dessus de tout estre creé ; croiant fermement que tout ce qui n'est point Dieu, n'est rien, & n'est point capable d'amuser un Chrétien, dont le cœur est si vaste, que nul autre objet que Dieu ne peut remplir sa capacité.

Elle est toûjours en la presence de Dieu.

Une Hospitaliére qui a été long-tems la depositaire de ses secrêts, en parle en ces termes : Il faudroit, dit-elle, avoir les lumiéres du ciel pour faire le tableau de son cœur, & pour découvrir les conduites interieures & exterieures de la grace sur cette grande ame. Je ne puis pourtant que je ne me la represente comme un modéle parfait d'une charité consommée. Elle me paroissoit toute pleine de l'amour de Dieu, & comme un porte-Dieu. Elle eût bien voulu le répandre cét amour, & le communiquer à tous les cœurs. Sa volonté étoit si parfaitement unie à celle du Createur, qu'elle n'avoit point d'autre objet que lui devant ses yeux : toutes les creatures lui étoient autant de miroirs où elle voioit Dieu, & comme autant de degrez pour monter à lui.

Sentimens de son amour pour Dieu.

Les creatures, disoit-elle, peuvent bien nous porter à Dieu par la connoissance que nous avons de leurs perfections ; mais neanmoins la lumiére qu'on en tire, est si obscure & si trompeuse, que si l'on n'est bien sur ses gardes, elles nous font prendre le change, & nous arétant à elles-mêmes, nous détournent de Dieu, au-lieu de nous y conduire. C'est-pourquoi elle avoit une aplication continuelle sur soi pour se détacher d'elle-même, & ne faire pas la moindre chose qui pût l'atacher à la creature.

Dans le sentiment de Saint Thomas, l'homme en cette vie doit plus aimer Dieu que le

connoître, parce qu'il ne le connoît qu'en enigme & d'une maniére fort obſcure : mais il doit plus connoître les creatures que les aimer, parce que ſes ſens, ſa raiſon & ſon experience lui diſent qu'elles ſont de peu de durée, & ne peuvent contenter pleinement ſes deſirs. Mais par malheur il arive tout le contraire : car l'homme connoît plus Dieu qu'il ne l'aime, & il aime plus les creatures, qu'il ne les connoît, tant il eſt aveugle ; & c'eſt ce qui fait le peché.

Elle prefere Dieu à toutes choſes.

MADEMOISELLE DE MELEUN tout au contraire étoit tellement convaincüe, d'un côté, de la grandeur de Dieu & de ſes perfections infinies, & de l'autre, de la vanité, de l'inconſtance & du neant de la creature, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'on pût ſi atacher. Elle aimoit Dieu de tout ſon cœur & de toute ſon ame d'un amour appretiatif : car elle le preferoit generalement à toutes choſes, renonçant même aux afections les plus juſtes & les plus legitimes qu'elle pouvoit avoir, telles qu'étoient celles de ſes Parens, lorſqu'elle les croioit le moins du monde contraires au pur amour. Elle avoit élevé ſa Niéce pendant trois ans, avec tout le ſoin & toute la tendreſſe poſſible : c'étoit une petite innocente, dans l'ame de laquelle elle ſe plaiſoit à jeter les premiéres ſemences de la vertu. Cependant comme ſon cœur ſe ſentoit atendrir ſur cette Enfant, elle diſoit à ſa Demoiſelle : Ah ! « faut-il que mon cœur ſe ſente de l'inclination «

» pour autre choſe que pour Dieu ? A quoi ſa fille lui repliquoit : Mais quoi, Mademoiſelle, eſt-il défendu d'avoir de l'amitié pour ſes proches ? » Non, dit-elle, mais il eſt défendu d'y avoir de » l'atache, je m'en ſens pour cette enfant, il la » faut rompre en la quitant. Ce qu'elle fit avec des peines inconcevables.

Arivant à Paris elle ne voulut pas aler loger chez Monſieur ſon Frere, mais bien dans une » Abaye de Religieuſes. Si je retournois chez mes » Parens, diſoit-elle, je me racoûtumerois inſen- » ſiblement à aimer plus le monde que Dieu ; il » faut fuir quand on ſent ſon foible, je ne puis » concevoir, qu'une ame croie avoir de l'amour » pour Dieu, qui ſe ſent du penchant pour quel- » que creature qu'elle ne veut pas quiter pour » lui.

Cette pureté d'amour qui l'obligeoit à tenir inceſſamment ſes ſens interieurs & exterieurs mortifiez, & à faire preſque à tous momens des ſacrifices à Dieu des puiſſances & des operations naturelles de ſon ame, l'avoient tellement rendüe maîtreſſe d'elle-même, qu'elle tenoit, pour ainſi dire, ſon ame entre ſes mains pour la conduire du côté du ciel, & la détourner de tout ce qui n'eſt point Dieu : de maniére que bien-que ſon eſprit fût tres-vif & tres-promt, ceux qui l'ont le plus étudiée, & qui ont èu le bonheur d'être le plus long-tems auprés d'elle, aſſûrent ne lui avoir jamais vû faire aucun acte d'impatien-

ce, ni commettre d'imperfection.

Elle parle divinement de Dieu.

La bouche parle ordinairement de la plenitude du cœur, c'eſt-pourquoi MADEMOISELLE DE MELEUN parloit divinement de Dieu; & quand elle étoit avec des perſonnes du monde qui s'entretenoient des choſes ſeculiéres ou inutiles, ou bien elle gardoit le ſilence, en ſorte qu'elle paroiſſoit avoir peu d'eſprit; ou bien elle avoit l'adreſſe de détourner la converſation vers quelque matiére de piété. Ses paroles étoient comme une harmonie celeſte qui charmoit les cœurs de ceux qui l'écoutoient; & comme elles partoient toutes vives & toutes ardentes de ſon cœur, elles entroient auſſi en celui de ſes auditeurs avec l'éficace qu'elles tiroient de l'Eſprit ſaint qui l'animoit. Chacun diſoit au ſortir de ſes entretiens: Je viens du ſermon de MADEMOISELLE DE MELEUN; ſes diſcours m'ont ravi, c'eſt une fille toute pleine de Dieu.

Elle parloit ſouvent des grandeurs de Dieu & de la beauté de la vertu d'une maniére admirable, ne ſe ſervant de ſa langue & de tous ſes organes, que pour le glorifier.

Son humilité nous prive de la conſolation d'aprendre les graces extraordinaires que Dieu lui communiquoit: car elle ne parloit preſque jamais que de ſes imperfections, ou de la pente qu'elle avoit au mal. Les diſcours qu'elle faiſoit quelquefois à ſes Sœurs de la plus ſublime ſpiritualité, & des voies interieures, donnoient af-

ſez lieu de juger combien ſon union avec lui étoit grande, & qu'elle avoit part à ſes ſecrets. Mais pourtant elle s'eſtimoit ſi indigne d'en parler, que quand il lui échapoit d'en dire quelque choſe, ſes diſcours ne paſſoient gueres un quart d'heure.

Elle avoit, dit une de ſes amies, des ſentimens ſi élevez au deſſus de la nature, que ſes diſcours me jetoient quelquefois dans le dernier étonnement, la regardant comme une perſonne de l'autre monde, qui n'auroit point été ſujete à un corps, & qui étant toute dans le ciel, ne ſavoit plus parler le langage de la terre.

L'amour de Dieu s'empara tellement de ſon cœur, qu'elle ne penſoit plus qu'à ſe donner entiérement à lui, & tournant toutes ſes penſées & ſes afections vers Dieu, elle ne s'apliquoit plus qu'à connoître ſes volontez pour les ſuivre.

Voici comme en parle la Sœur R. Dieu vouloit dépoüiller cette ame juſques à la moindre racine du vieil homme, pour la revétir du nouveau, en ne lui laiſſant rien de propre. Car dés le moment qu'elle ſe donna à ſon ſervice dans la Maiſon des Pauvres, elle fit à Dieu une conſecration entiére & parfaite de toute elle-même, en lui ſacrifiant ce qu'elle avoit de plus cher au monde, ſa famille, ſon honneur, ſes biens, ſes plaiſirs & ſa vie; & par un ſaint mépris elle foula aux pieds toutes les grandeurs de la terre &

la haute fortune qu'elle pouvoit esperer dans le siécle, pour embrasser la pauvreté, l'abjection & la croix de JESUS-CHRÎT qu'elle regardoit comme une haute fortune.

Elle desire la perfection pour s'unir à Dieu.

Son amour pour Dieu qui est un estre infiniment parfait, lui faisoit desirer la perfection de tout son cœur : elle en faisoit une estime particuliére, travaillant incessamment à l'aquerir ; & consultant toutes les personnes de piété qu'elle croioit lui en pouvoir donner les moiens, elle les honoroit parfaitement, & s'entretenoit volontiers avec elles du chemin de la perfection ; & elle ne mit jamais d'autres bornes à la sienne que Dieu même : aussi avança-t-elle toûjours sans s'aréter.

Elle gagne des ames à Dieu.

Il n'y a point de veritable amour sans zele : celui de MADEMOISELLE DE MELEUN pour le salut des ames lui eût fait donner volontiers la sienne pour sauver celle du prochain : ce zele la faisoit sur tout travailler infatigablement à la santification des filles qui étoient à son service.

Il faut que j'avoüe, dit une de ses domestiques, à ma confusion, & à la loüange de ma bonne & tres-vertueuse Maîtresse, qu'elle avoit autant de soin de ma perfection, que de la sienne propre : jamais elle ne me parloit que de Dieu, que de la vertu, & du bonheur qu'il y a d'être à lui.

Aiant pris une jeune fille de dix ans, elle la

faisoit coucher avant elle, & aloit faire des lectures d'un livre de piété auprés de son lit, afin de la faire endormir avec quelque bonne pensée. Elle eût bien voulu gagner tout le monde à Dieu, sa lettre du 17. Octobre en est une preuve. „ Si nôtre chere Demoiselle, dit-elle, n'est „ pas ennuiée de mes sermons, je vous prie de „ lui dire que je me prepare à me réjoüir avec „ elle du bonheur qu'il y a d'être toute à Dieu. „ En verité elle a trop de merite, pour que ce mi„ serable monde la possede.

Une Dame de qualité, & d'un grand esprit, a souvent avoüé, que toutes les fois que MADEMOISELLE DE MELEUN lui parloit de Dieu, elle se sentoit portée à l'aimer, & qu'elle ne sortoit jamais de sa conversation, qu'elle ne fût comme embrasée & convaincüe des grandes veritez dont elle lui entendoit parler. Aussi a-t-elle fait de grandes aumônes aux Pauvres, publiant par-tout qu'il n'y avoit pas moien de resister à la grace du Saint Esprit, qui parloit sensiblement par la bouche de MADEMOISELLE DE MELEUN, & qui gagnoit les cœurs.

Elle hait le peché, parce qu'il déplaî à Dieu.

La haine qu'elle portoit au peché, procedoit de son grand amour. C'étoit une ame candide, bonne & simple, qui n'eût pas voulu dire une chose, & penser l'autre, qui avoit une grande droiture, une tendresse de conscience, à qui l'ombre du peché faisoit peur, sans pourtant être scrupuleuse, aiant une aversion extréme du men-

ſonge, & ne pouvant ſoufrir qu'on déguiſât la verité en façon quelconque. Son deſir étoit qu'on alât à Dieu plus par amour que par crainte, diſant qu'un Chrétien devoit le regarder comme ſon pere, & ſous cette qualité avoir une confiance d'enfant en ſa providence & en ſa miſericorde.

La force de ſon amour la fait ſoufrir pour Dieu.

Si ſon amour pour Dieu étoit tendre, il n'étoit pas moins fort: car elle a ſoufert avec conſtance tous les plus fâcheux accidens pour l'amour de lui. Quelques peines qu'elle ait endurées dans ſon corps, ou dans ſon eſprit, qui ont été en grand nombre, jamais on ne l'a vüe inégale. Elle avoit toûjours le viſage gai & content; quand elle ſembloit avoir une joie extraordinaire, on jugeoit alors qu'elle ſoufroit davantage. Elle recevoit toûjours les evenemens de la vie, bons & mauvais, comme venant de la main de Dieu, perſuadée que toutes choſes arivent dans le monde par l'ordre de ſa providence, & qu'il ne tombe pas une feüille d'arbre ſans ſa permiſſion. Elle ne s'afligeoit de rien; & ſouvent quand on lui anonçoit quelque triſte nouvelle, on l'entendoit dire: Dieu ſoit beni, Dieu ſoit « loüé; & cela avec une paix & une tranquilité « d'eſprit que rien n'étoit capable d'alterer. Sa force étoit au deſſus de ſon ſexe; rien ne l'abatoit, ſoûtenant avec un courage invincible les contradictions & les peines, de quelque part qu'elles vinſſent.

L'amour la fait languir pour Dieu.

La force de l'amour rend les ames languissantes ; il soûtient l'esprit, & il afoiblit le corps. Il n'étoit pas dificile, dit une des Sœurs, de découvrir la cause de toutes les maladies ausquelles MADEMOISELLE DE MELEUN a été fort sujete. Elles ne procedoient que de sa grande aplication à Dieu, & de l'ardeur de son zele qui la devoroit. Elle avoit un feu consumant dans la poitrine ; & ce feu plus divin que naturel lui faisoit avoir un besoin extréme de prendre de la nouriture solide pour en temperer en quelque façon la chaleur ; mais elle avoit un dégoût si universel pour toutes sortes de viandes, qu'elle n'y trouvoit que de l'amertume & du fiel, & il lui étoit impossible d'en manger. Ainsi ses langueurs, comme celles de l'Epouse aux Cantiques, procedoient de l'abondance de son amour & de sa grace, & non pas du defaut de la nature.

CHAPITRE V.

De son oraison.

Son assiduité à l'oraison.

TOus les Saints ont été des hommes d'oraison, & à l'exemple du Sauveur, leur vie n'a été qu'une continuelle priére. Selon les Peres de l'Eglise, l'oraison est l'échelle de Jacob, par

par laquelle le cœur de l'homme monte juſques à Dieu, & Dieu deſcend dans le cœur de l'homme. Ainſi, aprés avoir fait voir que MADEMOISELLE DE MELEUN a poſſede toutes les vertus dans le ſouverain degré, il ſemble inutile de prouver que ſon ame a été doüée d'un don d'oraiſon tres-ſublime. Neanmoins, pour l'édification des lecteurs de ſa Vie, j'eſtime qu'il eſt important de raporter icy tout ce qui a pû en venir à nôtre connoiſſance.

Elle paſſoit quelquefois quatre & cinq heures de ſuite en oraiſon, & toûjours à genoux : car jamais on ne l'a vûë aſſiſe à ce ſaint exercice, tant elle portoit de reſpect à la ſouveraine Majeſté de Dieu, à qui elle parloit : ce qui faiſoit qu'elle y tenoit ordinairement les yeux fermez, les mains jointes, & le corps droit & immobile.

Quoi-qu'elle eût beaucoup d'ocupation pour le prochain, jamais elle ne paſſoit aucun jour ſans faire au moins une heure d'oraiſon, où elle étoit tres-recueillie & tres-atentive. Quand elle aloit à la priére, elle ne menoit point avec ſoy ſes ocupations temporelles, elle les laiſſoit à la porte, comme fit autrefois Abraham alant faire ſon ſacrifice, qui laiſſa au bas de la montagne ſes ſerviteurs & ſon équipage, leur diſant que quand il auroit adoré Dieu, il retourneroit à eux. Elle ſe retiroit ſeule, & toute entiére, au milieu de ſon cœur, pour y vaquer

Cùm adoravero, revertar ad vos.

entiérement à Dieu, & à ſoi-même.

Son reſpect pendant l'oraiſon.

On étoit touché de devotion, & on ſe ſentoit porté à Dieu, de la voir entrer dans le ſecret cabinet de ſon ame, & avec un viſage reſpectueux & modeſte, y regarder la Divinité qui y habitoit : elle y avoit quelquefois les yeux baignez de larmes, & le viſage tout en feu ; & elle en ſortoit avec un air ſi gai & ſi content, qu'il paroiſſoit bien qu'elle avoit eu des careſſes & des communications intimes avec l'Epoux celeſte.

Quand elle parloit de l'oraiſon, c'étoit d'une maniére ſi enflammée, & avec de ſi grans tranſports d'amour, qu'elle échaufoit les cœurs les plus glacez, & leur faiſoit naître le deſir de la faire. Toutes choſes luy fourniſſoient des ſujets de meditation ; & il n'y avoit pas une creature, pour petite qu'elle fût, dont elle ne s'élevât à Dieu, & ne nourît la flamme dont ſon ame brûloit. Les afaires mêmes exterieures & diſſipantes luy ſervoient de degrez pour monter à la contemplation des choſes celeſtes, & tous les lieux luy étoient des Oratoires.

Fruits de ſon oraiſon.

Elle marchoit continuellement en la preſence de Dieu ; & elle étoit ſi remplie & ſi penetrée de ſon immenſité, qu'il ne lui paroiſſoit pas poſſible de le perdre jamais de vûe. Elle regardoit Dieu en toutes choſes, & toutes choſes en Dieu. Les fruits qu'elle retiroit de ſon oraiſon, étoient une union parfaite & intime avec Dieu, une entiére conformité de ſa vo-

lonté à la ſienne, l'amour de la croix, la ſoif du mépris & de la vie cachée, une charité étendüe pour le prochain, une égalité d'ame dans la proſperité & dans l'adverſité ; en ſorte qu'aucun accident, quelque fâcheux qu'il fût, ne pouvoit troubler le calme & la paix de ſon cœur, qui faiſoit qu'elle prononçoit ſouvent ces paroles : Mon cœur eſt prêt, Seigneur ; que voulez-vous que je faſſe, & que je ſoufre ? "

Elle exhorte tout le monde à l'oraiſon.

Elle propoſoit à tout le monde l'oraiſon, comme un moien infaillible de pratiquer la vertu, & d'éviter le vice. Sa maxime étoit, qu'on ne peut ſe ſauver ſans faire oraiſon mentale. Elle le dit un jour à une Dame de qualité, laquelle n'étant point acoûtumée à ce ſaint exercice, qu'elle croioit tres-dificile, entra d'abord dans le deſeſpoir de ſon ſalut : mais aiant apris, que ſuivant la methode de S. François de Sales, l'oraiſon n'eſt autre choſe que faire quelques conſiderations ou reflexions ſur un ſujet, en tirer enſuite des afections d'amour ou de crainte, puis aprés former des reſolutions conformes aux beſoins de nôtre ame, elle promit de s'apliquer deſormais à la faire.

Moiens dont elle ſe ſert pour y réüſſir.

Elle encourageoit toutes ſes Sœurs à ce ſaint exercice par ſes exemples & par ſes paroles, leur recommandant ſur-tout de s'y bien preparer par la mortification de leurs paſſions, par le recueillement de leur eſprit, & par la garde fidéle de leurs ſens. Elle vouloit qu'on obſervât

exactement le silence dans sa Communauté aux heures marquées, disant qu'il étoit l'ami fidéle & l'Ange gardien de l'oraison ; que les distractions & le bruit faisoient un tort notable aux ames qui cherchent Dieu, parce qu'elles les empêchent de luy parler, & d'entendre la voix du Maître, qui, comme il fit Madelaine, ne les apelle que par le silence. C'est-pourquoi lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir ou d'entrer au Chœur, aprés le commencement de la priére, elle prenoit la peine de se déchausser & d'ôter ses souliers, de fermer les portes doucement, de ne point tousser ni cracher, de peur d'intérompre ses Sœurs, ou leur causer la moindre distraction. Elle avoit écrit cette sentence en gros caractere sur la porte des chambres de la plusparт des Hôpitaux : Silence, mon ame, Dieu est ici.

Magister vocat te silentio.

Elle consulte Dieu dans l'oraison.

Lorsqu'elle avoit besoin de quelques graces pour elle ou pour le prochain, elle avoit tout aussi-tôt recours à la priére, sachant que pour bien deliberer d'une chose, il faut avoir une bonne pensée, dont Dieu seul est l'auteur ; & que pour lui donner un bon succés, il faut aussi qu'il la beniſſe, une chose pouvant avoir été bien consultée, bien resolüe, & bien conduite, sans que pour cela l'issüe en soit heureuse, parce que les évenemens dépendent de Dieu. Ainsi, à l'exemple de Moyse, elle ne faisoit rien de consequence, sans aler le consulter dans

l'oraiſon ; où ſe retirant dans ſon cœur comme à un tabernacle myſtique, & ſe propoſant la loi de Dieu, comme ſi elle eût eu l'Arche devant les yeux, elle demandoit à Dieu les conſeils & les lumiéres neceſſaires dans ſes entrepriſes.

Non contente des priéres qu'elle adreſſoit à Dieu, elle en faiſoit faire encore beaucoup d'autres par des perſonnes de probité, comme il paroît par la lettre qu'elle écrivit à ſon Directeur le 19. d'Octobre 1672.

« J'ay apris par vôtre derniére lettre que vous étiez rendu à la Charité à Paris. O l'heureuſe demeure ! Je viens vous la demander dans un extréme beſoin que j'ay de vos priéres, pour connoître dans une afaire qui ſe preſente, la volonté de nôtre adorable Maître. Cette afaire eſt d'une telle conſequence, que de ma vie je n'en aurai de ſi importante pour mon ſalut. Je vous conjure par la ſainte Paſſion de JESUS-CHRIST d'avoir pitié de ma pauvre ame ; elle eſt dans une extréme neceſſité de lumiéres. J'eſpere que par vôtre moien Dieu me fera la grace de me les acorder. Souvenez-vous, mon cher Pere, de ma lâcheté, pour demander auſſi la force d'executer les deſſeins de Dieu ſur moi. »

CHAPITRE VI.

De sa charité envers le prochain.

DIEU aime tous les hommes, puisque selon l'Apôtre il les veut tous sauver : il n'en exclut aucun des soins amoureux de sa providence. Comme il fait lever son Soleil sur les impies & sur les justes, il fait aussi des graces aux Saints & aux pécheurs. Ainsi la charité des ames qui sont remplies de son esprit, s'étend sur toutes sortes de sujets, & n'a acception de personne. C'est ce qui a paru en MADEMOISELLE DE MELEUN d'une maniére admirable : car je ne sai si l'on a jamais vû une charité plus étendüe & plus universelle que la sienne. Son cœur, ainsi que celui de S. Paul, étoit le cœur de tout l'univers ; il étoit rempli de compassion & de tendresse pour les besoins de tout le monde.

Si cor Pauli cor totius orbis dixeris, certè non erraveris. *S. Chrysost.*

Entre tous les objets de la charité Chrétienne, les enfans doivent tenir le premier rang, parce qu'outre que Nôtre Seigneur les a, ce semble, preferez à tous les autres, par la grande tendresse qu'il leur a témoignée, c'est aler à la source de tous les biens, que de les instruire dans la piété, parce que les jeunes gens ont coûtume de se

Sa charité envers les enfans.

ſouvenir dans un âge plus avancé, des choſes qu'on leur enſeigne dés leur enfance. C'eſt-pourquoi MADEMOISELLE DE MELEUN entreprit de faire elle-même l'école à de pauvres petites filles de Baugé, ſur-tout aux orphelines, les faiſant venir tous les jours à l'Hôpital pour leur aprendre à lire, & en même tems à ſervir Dieu. Mais comme l'oiſiveté eſt la mere de tous les vices, particuliérement parmi les artiſans & les pauvres, elle leur enſeignoit à faire des ouvrages proportionnez à leur condition & à leur âge; & lorſqu'elle étoit malade, toute ſa recreation étoit de faire venir ces petites innocentes auprés d'elle pour travailler, prenant un ſingulier plaiſir à leurs petits entretiens. Elle les animoit toutes à la piété & au travail par ſes paroles, & encore plus par ſes exemples, travaillant avec elles; & afin de leur donner une ſainte émulation, & de les encourager à bien faire, elle propoſoit toûjours des recompenſes à celles qui auroient mieux fait leur ouvrage, ou qui ſeroient plus ſavantes.

Elle continua pendant quelque tems cet exercice, lequel étant de ſoi tres-penible, & au deſſus de ſes forces, elle fut obligée de le quiter, quoi-qu'avec un ſenſible déplaiſir. Pour s'en conſoler, elle retint auprés d'elle deux ou trois de ces petites filles des plus adroites & des plus pauvres, à qui elle faiſoit faire du point de France pour mettre à des napes d'autel, & à des aubes.

Envers les écoliers.

Sa charité s'étendoit encore sur de pauvres écoliers, qu'elle faisoit subsister au Colege pendant leurs études, d'où sont sortis plusieurs vertueux Ecclesiastiques. Rien n'est de plus grand devant Dieu, que de procurer des Ministres fideles à l'Eglise. Ce ne sont pas les personnes de qualité ni les riches Beneficiers, qui veulent être Vicaires ni Maîtres d'école à la campagne; il n'y a quasi que les pauvres qui se destinent à ces emplois: mais comme souvent leur fortune est aussi basse que leur naissance, ils n'ont pas le moyen de paier pension en des Seminaires; ainsi ils demeurent sans éducation spirituelle; & n'aprenant point la piété ni la science des Saints, ce sont des aveugles au milieu de leurs lumiéres, qui se disposent à en conduire d'autres, & à les entraîner avec eux dans l'abysme. Il y a donc une double charité à aider ces pauvres Ecoliers pendant leurs études, principalement lorsqu'ils sont dans quelque petite Societé reglée, afin qu'on puisse de bonne heure discerner leur vocation, distinguer leurs talens, cultiver leur esprit, leur aprendre à faire oraison mentale, à frequenter les Sacremens, & à mener une vie humble, pauvre & laborieuse. C'est ce que MADEMOISELLE DE MELEUN a procuré de tout son pouvoir en diferentes ocasions, suivant l'intention du saint Concile de Trente, que S. Charles a si bien suivie.

Le Fils de Dieu faisoit ses principaux mira-

cles ſur les ſourds, & ſur les muets, rendant l'oüie aux uns, & aux autres la parole. MADEMOISELLE DE MELEUN voulut imiter la charité de cet aimable Sauveur, à l'égard d'une Demoiſelle qui étoit ſourde & muette, & exercer en ſon endroit une patience qui tient du miracle. Comme elle étoit de qualité & ſans biens, MADEMOISELLE DE MELEUN revenant de Paris la prit par un pur motif de charité, pour en décharger ſa famille. Son humeur étoit promte, emportée & inſuportable: elle commença à en donner des marques en ſortant de Paris. On eut beaucoup de peine à la faire entrer dans le caroſſe, & encore plus à l'y retenir; elle jeta des cris épouventables, eut des emportemens étranges pendant toute la route; & conçût une averſion terrible contre ſa bienfactrice, qui lui rendoit tous les ſervices imaginables, pour tâcher de l'adoucir. Mais tous ces bons ofices ne ſervirent qu'à la rendre plus imperieuſe & plus cruelle: car non ſeulement elle ne voulut plus ſoufrir que MADEMOISELLE DE MELEUN aprochât d'elle pour la ſervir, mais même elle ne pouvoit la regarder ſans entrer en fureur. Ce qui contribua le plus à entretenir cette humeur ſauvage & farouche, c'eſt que comme autrefois on avoit pris plaiſir à lui mettre la vanité dans la tête, ne voiant rien en MADEMOISELLE DE MELEUN qui reſſentît l'éclat ou la grandeur,

Envers les ſourds & les muets.

elle ne la regardoit qu'avec un œil de mépris. Enfin ſa haine contre elle ala ſi loin, qu'elle la frapa trois ou quatre fois, & peut-être qu'elle l'auroit tuée, ſi on ne l'en avoit empéchée.

Tous ces mauvais traitemens ne furent point capables de laſſer la patience de nôtre vertueuſe Princeſſe ; plus elle en recevoit de mal, plus elle s'éforçoit de lui faire du bien, s'étudiant à lui gagner le cœur par toutes les maniéres poſſibles ; en ſorte que vous euſſiez dit qu'elle lui faiſoit la cour, comme ſi elle en eût eſperé ſa fortune. Cependant tous ſes ſervices & ſes aſſiduitez ne furent paiées que de haine & d'ingratitude pendant trois ou quatre ans, au bout deſquels Dieu ne voulut pas laiſſer une charité ſi heroïque ſans récompenſe. Car l'humeur farouche de cette ſourde s'aprivoiſa, & devint enfin plus traitable. Voici ce qui en fut la principale cauſe.

Un jour que la Superieure étoit prête à la châtier, pour la punir de quelques emportemens, la Princeſſe ſe mit à genoux, & les mains jointes, lui demanda pardon pour la coupable. Une action ſi humiliante & ſi charitable fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de cette Demoiſelle, quelque déraiſonnable qu'elle fût, que depuis, lorſqu'elle avoit maltraité quelques-unes des Hoſpitaliéres, on n'avoit pas de peine à lui faire demander pardon en ſon langage muet, de la même maniére qu'elle l'avoit vû demander par

MADEMOISELLE DE MELEUN en ſa faveur. Ainſi la charité de MADEMOISELLE DE MELEUN lui rendit le bon ſens & la docilité ; ce qui n'eſt peut-être pas un moindre miracle, que ſi elle lui avoit rendu l'ouïe & la parole.

Elle avoit une afection ſi forte & ſi tendre pour cette pauvre fille incurable, que non ſeulement elle l'avoit miſe coucher dans ſon antichambre, où le bruit & le tintamare qu'elle faiſoit preſque toutes les nuits, lui cauſoient des incommoditez tres-notables; mais même, craignant qu'on ne la mît hors l'Hôpital, elle y donna douze cens livres, à condition qu'elle y demeureroit toute ſa vie. Elle y a été douze ans, pendant leſquels elle a bien exercé la patience de MADEMOISELLE DE MELEUN. C'eſt ainſi que les Saints trouvent des moiens d'exercer la charité à l'égard du prochain, d'une maniére dont les gens du monde ne s'aviſeroient jamais ; celle-ci eſt ſans doute incomparable, & n'a guéres d'exemple dans la vie des plus parfaits.

Envers les perſonnes diviſées.

Le zele de MADEMOISELLE DE MELEUN pour le ſalut des ames, & la réünion des cœurs diviſez, n'avoit rien d'égal. Il y avoit une Communauté de Filles fort broüillées, où les eſprits étoient extrémement animez les uns contre les autres pour des interêts dif-rens. Le Superieur, qui avoit fort à cœur le rétab'iſſement de la paix dans cette Maiſon, convia MADEMOISELLE

DE MELEUN d'y aler paſſer quelque tems pour tâcher par ſa douceur de les réünir. Elle s'en excuſa d'abord ſur ſes infirmitez & ſur ſon inſufiſance, prévoiant bien que ces Filles ne profiteroient pas de ſes ſoins. Ce qui ſe voit par une lettre qu'elle écrivit à une de ſes amies, en ces termes.

Le 9. Novembre 1675.

„ Il faut que je vous ouvre mon cœur, ma „ toute chere Mere, ce cœur qui a pour vous „ toutes les tendreſſes imaginables, & qui con„ ſerve cherement le ſouvenir des ſenſibles obli„ gations qu'il vous a. C'eſt au ſujet de la deſo„ lation de la pauvre Maiſon de N. à qui je ſou„ haiterois de tout mon cœur pouvoir rendre ſer„ vice. Mais c'eſt avec déplaiſir que je me ſens „ obligée de vous dire qu'il ne faut pas faire de „ fonds ſur moi. Je ne ſuis bonne à rien : je n'ai „ pas aſſez de force, de corps ni d'eſprit pour en„ treprendre un ſi grand ouvrage ; & à l'âge où „ je ſuis, je ne dois point atendre de rétablir ma „ ſanté, qui telle qu'elle eſt, ne m'empéchera ja„ mais d'être plus à vous qu'à moi-même.

Nonobſtant ces excuſes elle ne laiſſa pas d'y faire diferens voiages par une pure obéïſſance à ſes Superieurs; mais ce fut en vain qu'elle tenta le rétabliſſement de cette Communauté : ſes viſites ne ſervirent qu'à lui faire pratiquer la patience, ainſi que l'on verra dans un autre endroit.

Sa charité s'étendoit encore sur tous les passans, & sur les étrangers qui venoient voir l'Hôpital de Baugé. Elle leur faisoit un acueil le plus charitable du monde, sur-tout lorsque c'étoient des personnes qu'elle savoit aimer les pauvres, ou qui s'emploioient à leur service. *Sa charité envers les passans.*

La Mere de Clairauné partit vers l'année 1662. de l'Hôtel-Dieu de Moulins, qu'elle étoit alée fonder, pour revenir en celui de la Fleche, dont on l'avoit élüe Superieure. Trois Religieuses étoient venuës avec elle par la riviére de Loire: leur route s'acommodant fort avec leur inclination, elles passerent par Baugé, pour y voir MADEMOISELLE DE MELEUN, & les autres Hospitaliéres. Le mauvais tems fit qu'elles ne purent ariver que sur les neuf heures du soir. Les portes de l'Hôpital étoient fermées, & les Religieuses couchées, hormis MADEMOISELLE DE MELEUN, qui faisoit ce jour-là une lessive pour blanchir le linge de la Sacristie. Elle ouvrit la porte à ces voiageuses, les reçût avec une joie & une cordialité qui ne se peut exprimer, & fut avertir la Superieure de leur arivée. Comme ces quatre Filles avoient été souvent obligées de descendre de cheval, à cause des mauvais chemins, & de marcher par les boües, elles n'étoient que fange. La Sœur de la Haie voulut leur laver les pieds pour exercer la vertu d'hospitalité, à la maniére des anciens Anacoretes, & de quelques saints Reli-

gieux qui ont retenu cette pratique à l'égard des hôtes qu'ils reçoivent en leurs Maisons. Mais ce ne fut pas à cela que se borna sa charité : car pendant que ces voiageuses s'entretenoient avec la Superieure, elle prit adroitement leurs souliers, les nétoia, & les leur raporta ; & sans paroître s'embaraſſer, elle leur ſervit à ſouper, & à un Eccleſiaſtique qui les acompagnoit. Il fut fort ſurpris voiant l'humilité & la charité de la Princeſſe ; mais ſon étonnement augmenta, lorſqu'il vit qu'étant prêts à ſe mettre à table, elle prit le baſſin & l'éguiére pour leur donner à laver. Il eut beau s'en défendre, il falut la laiſſer faire, & il n'y eut qu'elle à les ſervir pendant tout le repas, ſe tenant debout, continuant à leur rendre les mêmes ofices tout le lendemain qu'elle les retint à ſon Hôpital, pour les faire repoſer. Enſuite elles partirent pour aller à la Fleche, fort édifiées de ſes maniéres également humbles & charitables.

Envers les morts.

La charité, ſelon S. Paul, eſt toûjours agiſſante & vigoureuſe, elle ne tombe point en défaillance, elle aime les vivans, & n'abandonne pas les morts ; elle ne meurt point avec ſes amis, elle les acompagne même juſques au delà du tombeau ; ou bien, comme dit un Saint, elle reſſemble au lierre, qui demeure ataché à l'arbre même aprés qu'il eſt mort. Celle de MADEMOISELLE DE MELEUN étoit de cette nature. Elle regardoit leurs corps comme les

temples & les ſanctuaires du S. Eſprit, & comme les inſtrumens dont Dieu s'étoit ſervi pour faire quantité de bonnes œuvres. C'eſt-pourquoi elle enſeveliſſoit preſque tous ceux qui mouroient à l'Hôtel-Dieu, & les conduiſoit aux convois juſques au lieu de leur ſepulture, même pendant les tems les plus fâcheux de l'hiver. Comme l'ancien cimetiére étoit fort incommode, tant à cauſe de ſon éloignement, que du mauvais chemin qui y conduiſoit, elle acheta un champ proche l'Hôtel-Dieu, qu'elle fit clore de murailles, pour y inhumer les corps des Pauvres qui decedoient dans l'Hôpital. Elle regretoit il y avoit long-tems que ſa Maiſon fût privée des oſſemens de tant de ſaintes perſonnes qui y decedoient avec grande édification, & dont il y avoit lieu de croire que les ames étoient dans le ciel. Il eſt vrai que quand elle conſideroit que ces corps avoient été honorez par l'onction ſacrée de leur Batême, & par l'atouchement du Corps du Fils de Dieu, & devoient être un jour éclatans de gloire dans le ciel, & plus brillans que le Soleil, elle leur portoit un reſpect tres-profond, & n'en aprochoit qu'avec de grands ſentimens de foi & de religion. L'année que les bleds furent ſi chers, étant alée faire une quête par la campagne pour ſes Pauvres, elle trouva dans un grand chemin le corps d'un enfant mort de froid & de faim, qui étoit déja tout corompu, & extrémement

infect : elle le prit entre ſes bras, & le porta juſqu'au cimetiére d'une Paroiſſe voiſine, pour lui procurer l'honneur de la ſepulture.

Elle recommande la charité, & la fait faire.

Non ſeulement elle faiſoit aux miſerables tout le bien qu'il lui étoit poſſible, mais elle leur en procuroit encore auprés de ſes amis, d'une maniére ſi tendre & ſi cordiale, qu'il eût été difficile de la refuſer. Voici la copie d'une lettre de recommandation qu'elle écrivit à Paris à un de ſes amis le 9. de Janvier 1678.

„ Monſieur N. ſe trouve obligé de s'en re-
„ tourner à Paris pour les raiſons qu'il vous dira.
„ Je ne doute pas qu'il ne reçoive bien de la con-
„ ſolation de vous ouvrir ſon cœur, & de vous
„ marquer la neceſſité où il eſt de chercher les
„ moiens de ſubſiſter. Je ſai bien qu'il n'eſt pas
„ beſoin de vous ſoliciter en ſa faveur. Vôtre
„ charité pour les plus miſerables m'a donné aſſez
„ d'experience, pour eſperer, mon tres-honoré
„ Frere, que vous en prendrez un ſoin particulier.

La charité étoit la vertu qu'elle aimoit le plus, & qu'elle recommandoit davantage, raportant tres-ſouvent l'exemple de Nôtre Seigneur qui l'a exercée pendant ſa vie ſur les corps & ſur les ames de tout le monde. Elle avoit inceſſamment dans le cœur & dans la bouche cette maxime de S. Paul, qui dit, que s'il ſavoit ſcandalizer ſon frere en mangeant de la viande, quoi-qu'il fût que ce ne fût pas peché, que jamais il n'en mangeroit. Elle repetoit auſſi ſouvent

ſouvent ces paroles de Saint Jean : Mes enfans bien-aimez, aimez-vous les uns les autres, car la charité eſt de Dieu ; & quiconque aime, eſt né de Dieu, & celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu.

Sa charité envers de pauvres Demoiſelles.

Quoi-que ſa charité fût ſans bornes, qu'elle s'étendît ſur tous les miſerables, & que non-plus que celle de Dieu elle n'eût acception de perſonne ; neanmoins elle avoit une compaſſion particuliére pour la Nobleſſe ruinée ; ſachant que c'eſt une eſpece de malheur bien à plaindre, d'avoir été autrefois heureux, & de ne le plus être. Mais entre tous les objets de ſa compaſſion en ce genre, l'état des filles de qualité qui étoient orphelines, jeunes, bien-faites, ſans biens & ſans amis, la touchoient ſenſiblement. Elle en prit trois dans une année en ſon Hôpital, & elle en a fait ainſi pluſieurs Religieuſes, & donné de l'argent aux autres pour ſe pourvoir, afin de les préſerver du peril où leur naiſſance & leur pauvreté les expoſoit continuellement. Elle ne croioit pas qu'on pût faire une plus grande charité ſur la terre, que d'emploier ſon bien à faire de pauvres filles Religieuſes, quand elles y ſont apelées.

Infortunii genus eſt nil quando riuſſe felicem.

Que ne doit-on pas faire, diſoit-elle, pour « procurer des épouſes à JESUS-CHRIST, & « empécher qu'elles ne lui deviennent infidelles ? « A l'une elle a donné douze cens livres, à l'autre mille écus, & même à quelques-unes juſques

à quatre mille livres; & elle leur faiſoit cette charité avec autant d'humilité que de joie: car quand quelques perſonnes lui en vouloient témoigner leur reconnoiſſance, elle les prévenoit en diſant, que c'étoit à elle à remercier ceux qui vouloient bien accepter ſes petits preſens; leur aiant obligation de lui avoir procuré l'honneur & la gloire de doter des épouſes à JESUS-CHRIST.

CHAPITRE VII.

De ſa charité envers les Pauvres.

ON a dit d'un Ancien, que ſon bien étoit comme le patrimoine de tout le monde, & qu'à voir ſes largeſſes on auroit crû, qu'il eût eu le cœur de la liberalité & les entrailles de la miſéricorde, & que la charité ſembloit avoir choiſi ſa maiſon pour ſon domicile, où elle compoſoit & diſtribuoit des remédes pour ſecourir tous les beſoins des miſérables. Voilà juſtement le portrait de la charité de MADEMOISELLE DE MELEUN à l'égard de tous les Pauvres. Ses biens étoient plus à eux qu'à elle-même, & leurs maux la touchoient bien plus ſenſiblement que les ſiens propres: ſe transformant, pour ainſi dire, dans toutes les neceſſitez des autres, elle s'oublioit pour les ſoulager, &

croioit que ce qui ne devoit servir qu'à elle, auroit été mal emploié. Mais il ne faut pas s'en étonner, parce que regardant par la foi JESUS-CHRÎT en leurs personnes, elle les enviſageoit comme ſes ſeigneurs & ſes maîtres, à qui ſon bien devoit apartenir, & dont elle n'étoit que comme la diſpenſatrice & la fermiére. Ainſi elle ſe croioit obligée de les préferer à elle-même, & de n'apliquer à ſon uſage que ce qu'il lui faloit dans les bornes de la plus exacte neceſſité, de crainte de leur faire tort. Un jour une perſonne regardant ſa juppe d'étamine qui étoit toute déchirée en quelques endroits, & pleine de piéces, lui dit: Vous pourriez bien, Mademoiſelle, ſans offenſer Dieu avoir un meilleur habit; & elle repliqua: Ce ſeroit voler les « Pauvres, puiſque celui-ci peut encore me ſervir. « De ſorte qu'on peut dire de MADEMOISELLE DE MELEUN ce qu'on a dit autrefois à la loüange d'un Saint, qu'il étoit avare pour lui, liberal envers ſes amis, & prodigue envers les Pauvres: car elle leur donnoit tout, & ne ſe reſervoit rien. Toute ſa joie étoit de leur faire du bien, & ſa plus grande peine de n'avoir pas quelquefois aſſez de quoi ſoulager leur miſere. On lui envoioit des Pauvres de toutes parts, & il en venoit à Baugé la trouver de plus de dix lieües à la ronde. Les infirmes, les honteux, les familles ruïnées acouroient à elle en foule, comme des enfans à leur mere, dans l'eſperance

qu'elle les recevroit bien. Aux uns elle donnoit du pain, aux autres de l'argent, à ceux-ci des habits, à ceux-là du potage, à quelques-uns des remédes; & tous s'en retournoient autant consolez de ſes paroles, que ſecourus de ſes aumônes.

Jamais elle ne ſe trouvoit importunée de la quantité des Pauvres, ni de leurs demandes frequentes; tous ſortoient contens d'auprés d'elle: car quand elle ne pouvoit pas leur acorder ſur le champ ce qu'ils lui demandoient, elle les remétoit à un autre tems; & bien-loin d'imiter ces riches ſeveres ou impitoiables, qui non contens de ne rien donner aux Pauvres, les rebutent, en leur diſant des injures, & inſultant à leur miſere, elle leur portoit compaſſion, & leur diſoit quelque parole douce, tendre & obligeante, croiant, avec Saint Gregoire, que quand on querelle un pauvre, avant que de lui donner, ce n'eſt plus une aumône qu'on lui fait; c'eſt lui paier l'amende de l'injure qu'on lui a faite.

Sa charité à l'égard des Pauvres honteux.

Elle s'apliquoit ſur-tout à ſecourir les beſoins des Pauvres honteux de Baugé & d'alentour; & pour leur épargner la peine de paroître dans la neceſſité, elle leur faiſoit porter de l'argent par quelqu'un de leurs amis; ou bien ſi elle le portoit elle-même, elle le laiſſoit, ſans qu'ils s'en aperçûſſent, en quelque lieu de leur maiſon, afin qu'il leur ſemblât plûtôt avoir trouvé la ſomme, que l'avoir reçûë. Elle s'informoit inceſſam-

Ut magis inveniſſe, quàm acceppiſſe videretur. *Seneca.*

ment des Pauvres pour leur faire du bien, & donnoit ſouvent du bled à des meûniers avec des billets pour en porter la farine à de pauvres familles, ſans qu'elles puſſent ſavoir d'où leur venoit cette charité, aiant défendu qu'on la nommât. Elle viſitoit aſſez ſouvent tous les Pauvres malades hors l'Hôpital. Elle trouva un jour dans ces viſites un homme fort pauvre, malade au lit avec ſa femme nouvellement acouchée, laquelle n'aiant pas de lait à donner à ſon enfant, étoit obligée de le laiſſer mourir de faim; la peau lui perçoit les os. Ce ſpectacle toucha MADEMOISELLE DE MELEUN, & l'obligea à le faire emporter en ſon Hôpital, où elle en devint la nouriſſe, lui donnant tous les jours du lait & de la boüillie; & elle l'a ainſi élevé juſques à ce qu'il pût gagner ſa vie. Elle ne manquoit pas auſſi de pourvoir aux neceſſitez des Priſonniers, & de leur envoier de quoi ſoûlager leur miſere. Mais comme rien n'eſt plus capable de pourvoir aux beſoins de ces ſortes de perſonnes, qu'une Compagnie de Dames de la Charité, elle procura de toutes ſes forces qu'on en établît une à Baugé, ſuivant la permiſſion qu'en donna Monſieur l'Evêque d'Angers, en ces termes:

Non ſeulement je permets qu'on établiſſe à « Baugé une Compagnie de Dames de la Miſe- « ricorde, mais je le ſouhaite avec paſſion, à cau- « ſe des grans biens que cét établiſſement pou- « ra produire pour la gloire de Dieu, & le ſalut «

» du prochain. A Beaufort ce 29. Juillet 1672.
» HENRY Evêque d'Angers.

Toutes les Dames qui furent admises dans cette Compagnie, s'assemblerent souvent dans l'Hôtel-Dieu de Saint Joseph, où MADEMOISELLE DE MELEUN en faisoit un des principaux personnages.

Les sentimens d'estime & de tendresse qu'elle avoit pour les Pauvres, sont admirables.

Ses sentimens sur la pauvreté.

1. Les riches, disoit-elle, sont fort obligez aux pauvres : parce que sans leurs miseres ils n'auroient point de sujets sur qui exercer la charité, qui est la plus grande de toutes les vertus, & le plus noble exercice d'un Chrétien.

2. J'estime les pauvres plus grans que les riches, quand ils font un bon usage de leur pauvreté, parce qu'ils sont plus dépoüillez des creatures, qui abaissent l'homme vers la terre, & l'empêchent de s'élever au ciel.

3. La charité fait regarder les pauvres à une ame Chrétienne, comme ses seigneurs & ses maîtres; & enviſageant JESUS-CHRIST en eux, elle croit que tout leur apartient; elle ne leur parle qu'avec respect, & elle se trouve trop honorée de les servir.

4. Je tire toute ma gloire d'être Chrétienne, & la petite servante des pauvres.

5. Je suis persuadée qu'il y a un grand nombre de riches & de personnes de qualité en ce monde, qui seront pauvres & roturiers en l'autre;

& qu'au contraire il y a plusieurs pauvres & roturiers sur la terre, qui vivant chrétiennement dans leur pauvreté, seront tres-nobles, tres-riches, & tres-puissans dans le ciel.

6. L'état des pauvres est plus noble & plus excellent que celui des riches, parce qu'il a été consacré & ennobli par JESUS-CHRÎT, qui a preferé la pauvreté aux richesses & aux commoditez de la vie.

7. JESUS-CHRÎT est le Pere & le modéle des pauvres ; qui est-ce aprés cela qui pouroit ne les pas aimer, puisqu'il s'est fait semblable à eux ?

8. JESUS-CHRÎT a tant aimé la pauvreté, que ne l'aiant point trouvée dans le ciel, il est venu la chercher sur la terre.

Ce sont là les maximes de MADEMOISELLE DE MELEUN touchant les pauvres & la pauvreté, que l'on a recueillies de quelques-uns de ses entretiens.

Sa pratique étoit toute conforme à ses discours, en ce qui regarde cette vertu. Un seul exemple nous convaincra de la tendresse qu'elle avoit pour les pauvres, & de la joie qu'elle ressentoit de demeurer parmi eux.

Etant alée à Saumur en pelerinage à Nôtre-Dame, suivant sa coûtume, quelques personnes de ses amis la prièrent en s'en retournant de passer avec sa compagnie par une maison de plaisance pour s'y reposer, & y faire la colation. Sa

civilité la fit condescendre à leur priére ; mais étant arivée assez proche de cette maison, & voiant que tout y étoit capable de charmer les sens, & que plusieurs personnes s'y étoient rendües pour la voir, elle pria son Confesseur qui l'acompagnoit, de ne s'y point arrêter, disant : » Ce n'est pas là une demeure propre à des pau- » vres. On suivit son inclination, de sorte qu'ils continuérent leur route en chantant des cantiques à la loüange de Dieu. Passant par un bois, ils ariverent à une petite chaumine, où étoit une pauvre femme avec plusieurs petits enfans.

Elle aime les Pauvres

» Ah ! s'écria MADEMOISELLE DE MELEUN ; » voilà un lieu sortable à nôtre état de pauvre, il » vaut bien mieux y loger que dans les taberna- » cles des pecheurs ; & en même tems elle descendit de cheval avec toute sa compagnie. Cette pauvre femme qui n'avoit pas coûtume de voir tant de monde chez elle, aprenant que c'étoit MADEMOISELLE DE MELEUN la mere des pauvres, se mit en devoir de la bien regaler avec sa compagnie, leur aporta du lait en des plats de terre, leur servit du pain bis & quelques fruits. La Princesse qui ne se sentoit pas de la joie qu'elle avoit, en mangea avec des cuilleres de bois, & dit que jamais elle n'avoit fait un repas plus agreable ni de meilleur apetit. Aprés la colation elle voulut recompenser cette pauvre hôtesse, & lui dit : Combien vous faut-il, ma sœur ? » Comme vous nous avez fait bonne chere, il est

juſte que nous vous payions bien. Cette pau- «
vre femme lui répondit honneſtement : Priez ſeulement Dieu pour moi, Madame, & je ſerai trop bien paiée. MADEMOISELLE DE MELEUN entendant parler cette Vilageoiſe d'une maniére ſi genereuſe & ſi Chrétienne, en fut touchée, & pria ſon Confeſſeur de lui donner une piéce d'or pour ſoulager ſa miſere. Cette pauvre femme n'étant pas acoûtumée à de ſi grandes liberalitez, voiant cette piéce d'or, ſe mit à pleurer de joie, & ſouhaita mille benedictions à celle qui les lui avoit faites.

Les Pauvres l'aiment.

Mais ſi MADEMOISELLE DE MELEUN avoit ainſi de la tendreſſe pour les pauvres, les pauvres en avoient auſſi une extréme reconnoiſſance : ils la ſuivoient par-tout. Quand elle arivoit en quelque Ville, montée ſur une âneſſe, à l'exemple de Nôtre Seigneur, les pauvres acouroient de toutes parts, & bordoient les rües pour la voir paſſer, frapoient des mains, & jetoient des cris de joie extraordinaires, & faiſoient des aclamations publiques. Quand elle ſortoit de Baugé, c'étoit tout au contraire une triſteſſe extréme parmi les pauvres, ils entouroient la litiére ou le caroſſe, dont elle étoit quelquefois obligée de ſe ſervir, tenoient les pieds des chevaux, & ſe métoient à genoux pour l'empécher de partir : de ſorte qu'un jour un de Meſſieurs ſes Freres les menaça de les fraper, s'ils ne ſe retiroient. Sa ſœur croiant qu'il étoit éfective-

ment en colere contre eux, descendit promtement de carosse, se jeta à ses pieds, & le pria de ne leur point faire de mal, parce qu'ils étoient les membres de JESUS-CHRÎT; & elle apaisa leurs larmes & leurs cris, en les assûrant qu'elle reviendroit bien-tôt. C'est ainsi que la vertu se fait toûjours aimer, & qu'elle trouve même sa recompense dés cette vie dans l'afection des peuples.

On lui vint dire un jour étant à la recreation, qu'un pauvre la demandoit à la porte, elle se leva aussi-tôt de dessus son siége pour l'aler trouver. Une des Sœurs lui dit: Vraiment, ma Sœur, si c'étoit un Duc & Pair, vous n'iriez pas „ plus vîte. Et elle répondit: Quoy, je sai que JE„ SUS-CHRÎT me demande, & vous croiez qu'il „ ne faut pas plus se hâter pour lui parler, qu'à un „ Duc & Pair?

J'ai vû, dit une Sœur, des miserables venir de trois lieües exprés pour lui demander l'aumône; & quand on lui disoit que des pauvres la demandoient, elle quitoit toutes choses pour leur parler: mais lorsque les grans & les riches la venoient voir, elle étoit ravie d'avoir quelque excuse legitime de ne leur point parler; elle se faisoit toûjours une violence extréme de recevoir leurs visites.

Sa charité a duré autant que sa vie. Son cœur, dit une Hospitaliére, étoit une source inépuisable, où les pauvres trouvoient toûjours de quoi

soulager leur misere. Pendant plusieurs années que j'ai demeuré avec elle, je ne lui ai jamais vû refuser un seul pauvre, quoi-qu'il en vint de toutes parts & en tres-grand nombre pour la trouver. Son cœur, ses mains, sa bouche, étoient toûjours ouvertes pour les secourir : son cœur pour compatir à leur misere, ses mains pour leur donner l'aumône, & sa bouche pour les exhorter à la patience, & à faire un bon usage de leur pauvreté. Je lui donnois souvent ocasion de contenter sa charité, en lui demandant de l'argent pour les pauvres, & jamais elle ne m'a refusé, m'acordant toûjours plus volontiers que je ne lui demandois.

Elle ne refuse jamais les Pauvres.

Une personne de qualité, mais ruïnée, vint un jour lui demander de l'argent à emprunter. Nôtre vertueuse Princesse fut prier son Confesseur de lui donner une somme considerable ; & sur ce que la personne lui voulut donner son billet, MADEMOISELLE DE MELEUN, qui savoit bien l'impuissance où elle étoit de la lui rendre, lui dit, qu'elle la lui donnoit, & n'en demandoit point d'autre recompense, sinon qu'elle fît un bon usage de l'état où Dieu l'avoit réduite.

Il y eut plusieurs fois des garnisons de soldats à Baugé, pendant lesquelles elle a fait des aumônes tres-considerables à de pauvres familles qui en étoient acablées.

Combien de personnes divisées n'a-t-elle pas reconciliées ? combien de querelles n'a-t-elle

point appaisées ? combien de procés n'a-t-elle pas acordez ? combien de troubles n'a-t-elle pas pacifiez ? Elle étoit un aiman qui eût atiré des ames de fer, & les cœurs les plus endurcis.

Percutientibus adamas, dissidentibus magnes.

CHAPITRE VIII.

De sa charité envers les Malades.

LEs pauvres sont toûjours bien à plaindre en quelque état qu'ils se trouvent : mais quand ils sont malades, ils sont doublement dignes de compassion, parce que la maladie jointe à leur pauvreté les met hors d'état de chercher les moiens de se soulager. C'est pourquoi la dureté du mauvais Riche à l'égard du pauvre Lazare fut plus criminelle & plus punie, parce que ce pauvre étoit malade & couvert d'ulceres. Mais la charité du Samaritain a été hautement loüée dans l'Evangile, parce qu'il avoit bandé les plaies d'un pauvre blessé ; qu'il l'avoit porté dans l'hôtellerie comme dans une espece d'hôpital ; & qu'enfin il avoit donné de l'argent pour contribuer à sa subsistance & à sa gueriſon. Ainsi une des plus grandes charitez qu'on puisse exercer sur la terre, est celle qu'on pratique à l'égard des pauvres malades dans les Hôpitaux, où tous les emplois repugnent à la nature, & où la grace seule fait agir ceux qui s'en aquitent.

C'est

C'eſt ici ſans doute le plus bel endroit de la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, & où je voudrois avoir des couleurs aſſez vives, pour peindre comme il faut cette divine vertu qu'elle a pratiquée d'une maniére heroïque; afin de donner en ſa perſonne à toutes les Hoſpitaliéres de l'Egliſe le plus excellent modéle de charité que nous aions eu de nos jours.

Ses ocupations dans l'Hôpital.

Son ocupation à Baugé, pendant prés de trente ans, a été de ſe lever tous les jours entre trois & quatre heures du matin pour ſonner le réveil de la Communauté, porter en hiver de la lumiére dans les chambres, alumer du feu, deſcendre enſuite dans les Salles, les balier, ouvrir les fenêtres pour donner de l'air, faire les lits des Malades, vuider leurs baſſins; & tout cela tres-ſouvent avant qu'aucune des Hoſpitaliéres y fût entrée, pour leur en épargner la peine.

Bien-qu'elle ſe levât ſi matin, elle ne laiſſoit pas de veiller encore en ſon rang la nuit ſuivante les Malades, & de travailler le jour ſans relâche, demandant en grace à la Superieure les emplois les plus penibles. Une nuit qu'elle veilloit, étant acablée de fatigues, elle tomba en defaillance; revenuë qu'elle fut à ſoy, elle pria inſtamment la Sœur qui l'acompagnoit, de n'en rien dire à la Superieure, de crainte qu'elle ne lui donnât quelque ſoulagement, ou ne lui fit prendre du repos. Qnand les pauvres arivoient à l'Hôpital, elle les recevoit avec beaucoup de tendreſſe, &

un visage riant, s'informoit de leur mal, leur aidoit à se deshabiller, à se mettre au lit. Combien de fois l'a-t-on vûe prosternée aux pieds des pauvres, leur tirer leurs bas, leur laver les pieds, les baiser, ôter leur vermine, & leur rendre cent ofices tres-penibles, & tout-à-fait repugnans à la nature ? Combien de fois l'a-t-on vûe se tenir auprés des Malades les plus infects & les plus puans, essuier la sueur de leur visage avec son mouchoir, & s'en servir aprés comme s'il eût été parfumé ? Enfin, combien de fois l'a-t-on vûe tenir les jambes & les bras cangrenez de ces pauvres miserables, pendant qu'on les leur coupoit, les exhortant à la patience.

Elle panse les Malades. Bien-qu'elle eût naturellement une aversion extréme à voir les plaies des blessez, & à sentir l'odeur des onguens, elle ne laissoit pas de les panser elle-même; en quoi elle se faisoit souvent une violence si extraordinaire, que le cœur lui bondissoit, & les cheveux lui dressoient dans la tête. Un jour pansant un certain malade, & n'en pouvant plus suporter la puanteur, elle s'évanoüit jusques à trois fois à diverses repriſes, & retourna toûjours à la charge, jusques à ce qu'enfin elle eut achevé de le panser, afin de s'acoûtumer à vaincre la nature. Lorsque je me trouvois ainsi lâche & foible, disoit-elle à une de ses amies, j'élevois mon esprit à Dieu, & le regardant en la personne de ce Pauvre, je me trouvois toute fortifiée, & encouragée à continuer mon ouvrage.

Elle tient l'Hôpital dans une grande propreté.

Elle tenoit les Salles & les lits des Malades dans une grande propreté, étant presque toûjours ocupée à balier, ou à nétoier les ordures de la Maison. Afin d'en chasser le mauvais air, elle y faisoit souvent brûler de l'encens, ou quelques parfums dans des cassolettes. Pendant l'été elle jetoit des fleurs de tous côtez sur les lits des Malades, & métoit en diferens endroits des Salles, des vases remplis d'œillets & de roses, afin de recréer en même tems la vüe & l'odorat des Pauvres; & pour qu'il ne manquât rien à l'innocente recréation de tous leurs sens, elle avoit fait mettre des oiseaux en cage tout au tour des lits des Malades, pour charmer leur mal par la douceur de leurs chants melodieux. Elle leur faisoit des ragoûts, leur donnoit des confitures seches & liquides, & generalement tout ce qu'ils souhaitoient, & tout ce qu'elle croioit devoir contribuer au soulagement de leurs maux.

Elle prend soin des Religieuses malades.

Entre tous les objets de sa charité, les Religieuses Hospitaliéres tenoient le premier rang. Lorsqu'il leur arivoit quelque incommodité, elle en prenoit un soin particulier, & ne vouloit pas qu'il leur manquât la moindre chose, disant qu'on ne devoit rien épargner pour les contenter, & pour les guerir, puisque la santé des Pauvres dépendoit absolument de la leur. Elle s'informoit exactement de leurs besoins, prévenoit leurs desirs, & ne negligeoit rien pour leur fournir tout ce qui dépendoit d'elle pour leur satisfaction.

Lorſqu'elle étoit malade à l'Infirmerie avec quelques Hoſpitaliéres, elle n'eût pas voulu manger un bon morceau, qu'elles n'en euſſent été les premiéres partagées : ſouvent elle feignoit d'avoir envie de certaines petites douceurs, afin de les leur donner.

Ses delices étoient de demeurer au chevet de leur lit pour les conſoler, les recréer, & leur rendre tous les ſervices les plus bas. Il ne fâloit pas même (ſi elles vouloient l'obliger) qu'elles marquaſſent de s'en apercevoir, ou lui en témoignaſſent de la peine, à moins de lui en vouloir cauſer une tres-ſenſible.

Un jour (dit une des Hoſpitaliéres) comme je couchois en la chambre de ma Sœur de la Haye, elle aperçût que j'avois peine à me déchauſſer à cauſe d'une incommodité qui m'étoit ſurvenüe à un bras : je fus dans le dernier étonnement de la voir auſſi-tôt à mes pieds, me priant inſtamment de ſoufrir qu'elle tirât mes bas ; & quelques éforts que je fiſſe, je ne pûs jamais l'en empécher.

Elle ſert ſes ſervantes & celles des Pauvres.

Sa charité aloit encore plus loin : car elle l'exerçoit non ſeulement à l'égard de celles qu'elle regardoit comme ſes Superieures, ou ſes égales, mais encore à l'égard de ſes inférieures, telles qu'étoient les ſervantes de la Maiſon, ou celles qui avoient été ſes femmes de chambre. On aſſûre qu'une ſervante de l'Hôpital fut un jour ſi humiliée de voir que MADEMOISELLE DE MELEUN

MELEUN aloit faire ſon lit & ſa chambre, qu'elle aima mieux chercher condition ailleurs, que d'avoir plus long-tems une Princeſſe pour ſervante.

Etant penſionnaire à Paris, dans cette Abaye dont nous avons parlé, la fille qu'elle avoit auprés d'elle, tomba dans une longue & dangereuſe maladie; au plus fort de ſon mal elle n'eut point d'autre garde que ſa Maîtreſſe, laquelle lui rendoit nuit & jour tous les ſervices imaginables, quoi-qu'il lui fallût monter pluſieurs fois le jour juſques au cinquiéme étage de la Maiſon. Mais ſa charité ne lui permétant pas de la perdre de vüe un moment, elle la fit aporter en ſa chambre, pour la veiller plus aſſidument, & n'être point obligée de la quiter: & bien-que la malade eût une toux violente qui empéchoit MADEMOISELLE DE MELEUN de dormir, elle ne voulut jamais conſentir qu'on la portât ailleurs; bien éloignée en cela du ſentiment de ces maîtreſſes dures qui font porter leurs ſerviteurs à l'Hôpital dés qu'ils ſont un peu malades, & qui déduiſent ſur leurs gages le tems qu'ils y ont été, quoi-qu'ils aient contracté le mal à leur ſervice. Saint Gregoire dit que le Fils de Dieu fut en perſonne dans la maiſon du Centurion pour guerir ſon valet, & ſe contenta de dire une parole pour guerir le fils du Prince de la Synagogue, ſans aler le voir; pour nous marquer ſon mepris pour les grandeurs de la terre, & ſon eſtime pour

les pauvres, & sur-tout le soin qu'on doit prendre des serviteurs, puisqu'il a bien voulu paroître sous leur figure, & qu'il nous assûre qu'il n'est point venu pour être servi, mais pour être le serviteur de tout le monde.

Elle procure des soulagemens aux Pauvres.

L'Hôpital de la Fleche étant pauvre dans ses commencemens, on ne faisoit point alumer de feu en hiver pour chaufer les Malades, avant que de les mettre au lit; ce qui leur donnoit beaucoup à soufrir. Elle pria la Superieure de trouver bon que son parent (c'est ainsi qu'elle apeloit son Frere) donnât du bois pour leur faire du feu. Mais ce fut à condition qu'on l'avertiroit de la venüe de chaque Pauvre, afin qu'elle le fît chaufer, & lui aidât à quiter ses habits; ce qu'on lui permit. C'étoit un spectacle capable de donner de l'envie aux Anges, de voir une Princesse prosternée aux pieds des Pauvres, les leur laver, les baiser, les aider à se coucher. Et elle faisoit tout cela avec tant de douceur & de si bonne grace, que ces pauvres miserables, surpris de sa charité nom pareille, disoient avec admiration & simplicité à ceux qui les venoient voir, en la montrant: Ah que nous avons là une bonne servante!

Aiant aperçû qu'ils n'avoient point de robe de chambre pour les couvrir, quand ils se levoient, elle en fit faire secretement à ses dépens, pour autant qu'il y avoit de lits.

Elle s'aplique aux malades les plus

Mais ce qui a fait éclater la charité de MADEMOISELLE DE MELEUN encore plus

que tout ce que nous venons de dire, c'eſt qu'elle s'apliquoit à ſoulager ceux qui avoient l'humeur bruſque & farouche, dont le mal étoit incurable, contagieux ou inſuportable à cauſe de ſa puanteur ; & enfin tous les malades qui étoient les plus capables d'exercer ſa charité & ſa patience. Voici comme en parle la Superieure de Beaufort. *incommodes par preference.*

La charité de MADEMOISELLE DE MELEUN a été inexplicable envers les Pauvres de cét Hôpital : & je puis dire avec verité qu'on ne peut rien faire pour les ſoulager, & pour ſe mortifier auprés d'eux, qu'elle ne l'ait fait ici pendant neuf mois que nous avons eu le bonheur de la poſſeder. Nous trouvâmes en arivant à Beaufort, des Incurables à l'Hôpital, & des Pauvres ataquez de maladie qui ne ſe reçoivent point dans nos Maiſons : mais dans l'aigreur où l'on étoit contre nous, il faloit les ſoufrir, & nous n'oſions les congedier, ni même repreſenter qu'ils étoient incurables. C'étoit à ceux-là que MADEMOISELLE DE MELEUN s'atachoit davantage. Mais entre tous les actes heroïques que nous lui avons vû faire ici dans l'Hôpital, celui qu'elle fit à l'égard d'une fille brûlée par un feu de poudre à canon, l'emporte pardeſſus tous les autres. Son corps étoit tout pouri, & exhaloit une puanteur inſuportable : ſon humeur outre cela étoit ſi fâcheuſe, qu'elle s'emportoit continuellement contre ceux qui l'apro-

choient, mais particuliérement contre MADEMOISELLE DE MELEUN, à qui elle disoit des injures, en lui crachant au visage. Ses emportemens alerent si loin, qu'elle voulut la fraper. Ce qui est merveilleux, c'est que MADEMOISELLE DE MELEUN nonobstant ses maniéres choquantes, ne s'est jamais rebutée ni lassée de lui faire du bien; elle cherchoit au contraire tous les moiens de l'adoucir & de la soulager. S'étant aperçûë qu'elle aimoit les confitures & les dragées, elle lui en aportoit, & lui donnoit generalement tout ce qu'elle croioit lui pouvoir être agreable, pour captiver son esprit, & gagner son cœur. Elle en vint enfin à bout aprés beaucoup de peines, & l'aiant aprivoisée & rendüe docile, elle lui obtint la grace de mourir avec des sentimens tout-à-fait Chrétiens; ce qui est arivé à beaucoup d'autres malades, dont il seroit trop long de raconter l'histoire.

Les Pauvres lui disent des injures, & la maltraitent: elle les gagne à Dieu.

Ce seul trait suffit pour aprendre à toutes les Hospitaliéres, qu'elles doivent prendre un plus grand soin des Pauvres qui sont vicieux, que des autres: parce que, comme ils ont une double maladie, celle du corps, & celle de l'ame, ils sont doublement à plaindre, & ils meritent davantage qu'on s'aplique à leur conversion; à l'exemple de JESUS-CHRÎT, qui dit dans son Evangile, qu'il n'est venu apeler que les pecheurs, & que ceux qui se portent bien, n'ont pas besoin de medecin.

MADEMOISELLE DE MELEUN qui n'avoit pas plus de joie que de donner des épouſes à JESUS-CHRÎT, avoit reçû une Demoiſelle de Picardie à l'Hôpital de Baugé, dans le deſſein de la faire Religieuſe. Cette Demoiſelle tomba malade vers la Fête de la Touſſaint de l'année 1672. Son mal commença par une legere fiévre qui fut ſuivie d'une fluxion ſur la poitrine, qui la rendit poumonique. Son mal dura prés d'un an, & fut tres-violent. Elle crachoit les poumons avec un pus ſi infect, qu'il étoit capable de faire manquer le cœur à tous ceux qui étoient auprés d'elle. Cependant MADEMOISELLE DE MELEUN ne voulut jamais ſoufrir que perſonne partageât avec elle le ſoin & le merite de la ſervir; elle ſe tenoit preſque toûjours en ſa compagnie, & lui rendit pendant ſix mois nuit & jour tous les ſervices poſſibles; tantôt en lui faiſant changer de linge, lui aportant de la nouriture & des remédes, & tantôt lui faiſant du feu pour la chaufer dans ſes tremblemens, & la faiſant appuier ſur elle, ou la prenant par- deſſous les bras pour lui aider à marcher. Elle la gouverna toûjours en ſa chambre pendant ſa maladie, & il ne fut pas poſſible de l'oblige à la mettre dans l'Infirmerie, ſinon ſur la fin du Carême, craignant de n'en pouvoir pas achever le jeûne. Enfin cette Demoiſelle mourut vers la Fête de Pâque de l'année 1673. entre les bras de ſa bonne Maîtreſſe.

Elle ſoigne une poumonique.

Elle supporte ceux qui abusent de sa charité.

Elle avoit pris pour la servir au mois d'Aoust de la même année, une autre Demoiselle qui avoit des qualitez d'esprit & de corps qu'on admire dans le monde, & qui la métoient en tres-grand danger de se perdre. Mais elle fit bien voir peu de tems aprés, qu'elle n'avoit ni jugement ni droiture de cœur : car elle feignit d'être malade pour demeurer oisive, & atirer davantage la compassion & les soins de sa bienfactrice. Il ne fut pas dificile à MADEMOISELLE DE MELEUN de découvrir bien-tôt sa fourberie & ses finesses; mais esperant de la gagner à Dieu par sa patience, elle dissimula long-tems de les connoître; craignant d'ailleurs d'iriter son esprit, si elle lui en eût fait une confusion si promte. Elle la servoit avec une charité sans exemple : mais enfin voiant qu'elle en abusoit, & qu'elle ne reconnoissoit point sa malice, elle lui en fit une corection douce & amoureuse, mais sans éfet : de sorte que voiant qu'il n'y avoit point d'esperance de pouvoir fixer la legereté de son esprit, & qu'il n'y avoit aucun fonds à faire pour la vertu, elle la renvoia à ses parens, quoi-qu'avec beaucoup de peine. En la quitant elle lui donna une somme considerable, lui prométant de plus que si elle trouvoit quelque Maison Religieuse qui la voulût recevoir, elle y paieroit sa pension; tant elle avoit de desir de la faire sortir du monde.

Ces traits de la vie de MADEMOISELLE

DE MELEUN ſont ſans doute les éfets d'une charité conſommée ; celui qui ſuit, paſſe de loin tous les autres. Voici comme en parle une des Hoſpitaliéres de Baugé.

Elle guerit une Religieuſe malade de la lepre.

Au mois de Novembre 1673. une Religieuſe d'un Couvent voiſin du Dioceſe d'Anjou, fut ataquée d'une eſpece de lepre, qui lui couvroit tout le corps. Son mal qu'on jugeoit contagieux, ne pût être gueri dans ſon Monaſtere. Les Religieuſes, qui pour lors étoient fort diviſées, & qui conſequemment n'étoient pas animées de l'eſprit de charité, ne purent la ſoufrir longtems parmi elles. On lui conſeilla d'aler prendre des eaux de Belême pour ſa ſanté. Cette pauvre Religieuſe entreprit le voiage, à pied, acompagnée ſeulement d'une femme & de ſon fils, en demandant l'aumône. Voulant faire un pelerinage à Nôtre-Dame de Saumur avant que d'aler aux eaux, elle paſſa par Baugé, & fut quêter dans l'Egliſe Paroiſſiale, où on la renvoia à MADEMOISELLE DE MELEUN, le refuge ordinaire de tous les pauvres paſſans. Mais la voiant ſans obedience qu'elle avoit laiſſée dans ſon paquet, elle la mortifia extrémement, auſſi-bien que le Confeſſeur, la traitant de coureuſe, & la renvoia avec une legere aumône. Cette Religieuſe ſe prit à pleurer, & s'en ala dans une Hôtellerie où on la mit coucher ſur un peu de paille. Ses larmes toucherent MADEMOISELLE DE MELEUN, & la perſuaderent

qu'elle étoit innocente. Aprés avoir fait quelques reflexions devant le Saint Sacrement sur l'état de cette pauvre Religieuse, elle eut scrupule de l'avoir rebutée, la renvoia querir, lui fit donner un lit à l'Hôpital, & le lendemain elle lui donna une somme considerable pour la conduire, la reprit de n'avoir pas aporté d'obedience, & l'engagea à la revenir voir en passant.

La Religieuse ne manqua pas à sa parole ; quelques semaines aprés elle revint trouver sa bienfactrice, étant bien plus malade que lorsqu'elle avoit passé la premiére fois, la fatigue du chemin qui avoit été de plus de cinquante lieües, aiant beaucoup augmenté son mal. MADEMOISELLE DE MELEUN la voiant dans un si pitoiable état, la fit recevoir à l'Hôpital au rang des malades : & sur ce que les Hospitaliéres en faisoient dificulté, disant que la mauvaise odeur qui sortoit de son corps, infecteroit tellement tous ceux qui seroient auprés d'elle, qu'on ne la pouroit soufrir ; ce qui ariva : nôtre charitable Hospitaliére la fit porter dans son antichambre pour la pouvoir servir jour & nuit plus commodément, leurs lits n'étant separez l'un de l'autre que par une muraille, où il y avoit une porte de communication. La puanteur de cette lepreuse passoit aisément jusques à MADEMOISELLE DE MELEUN. On eut beau lui representer le danger où elle s'exposoit, il n'y eut pas moien de l'empécher de lui rendre seule tou-

tes les assistances imaginables. Je dis seule, car elle ne vouloit pas soufrir qu'aucune de nous autres en aprochât, de crainte que nous ne prissions ce vilain mal.

Pendant qu'elle étoit ainsi ocupée jour & nuit à soigner sa Malade, Monseigneur nôtre Evêque vint à Baugé. Le peril où nous étions toutes, & qui nous faisoit encore plus aprehender pour sa vie que pour la nôtre, nous obligea de prier sa Grandeur de lui commander de faire porter cette Religieuse dans un corps de logis separé du nôtre dans le même enclos. L'obéïssance qu'elle avoit aux ordres de Monseigneur d'Angers, la fit tout aussi-tôt consentir à ce changement, à condition qu'elle en seroit seule l'Infirmiére. En cette qualité elle lui rendit pendant prés d'un an avec une gaieté admirable, tous les services dont une personne aussi malade qu'elle étoit, peut avoir besoin, sans exception. Elle y aloit tous les jours plusieurs fois, portoit du bois pour faire du feu, la changeoit de linge qu'on ôtoit de dessus son corps si pouri & si penetré de pus, que ses chemises se tenoient de bout quand elles étoient seches. Elle lui envoioit querir en Ville de meilleure nourriture que celle de l'Hôpital. Quand elle aloit à sa chambre, vous eussiez dit que la charité lui eût donné des ailes pour y voler: la pluie, le vent, la neige, les broüillars ne l'ont jamais empéchée de lui rendre ses visites ordinaires; quelquefois même elle se déro-

boit la nuit pour aler voir ſon infirme, quoi-qu'il y eût une grande court à traverſer, & qu'elle fût fort peureuſe : nous ôtant par ce moien une partie de la peine que nous cauſoit la crainte que nous avions qu'elle ne contractât ſon mal. Il eſt vrai que ſon exemple fortifia enfin toutes nos Sœurs, & les guerit de la peur. Car la voiant ainſi agir infatigablement, ſans qu'il lui arivât aucun mal, nous fûmes toutes piquées d'honneur & de conſcience de l'imiter, & nous ne fîmes plus de dificulté de la ſervir. Bien-que le Medecin nous ordonnât d'uſer de grandes précautions pour nous aprocher de cette Malade, nous les negligeâmes, & Dieu ſeul par une eſpece de miracle nous preſerva toutes de la maladie, & de la mort. Il eſt vrai que MADEMOISELLE DE MELEUN par une ſainte jalouſie ne nous laiſſoit de travail auprés d'elle que le moins qu'elle pouvoit.

Cette Religieuſe fut huit mois ſi malade à Baugé, qu'elle y reçût les derniers Sacremens. Ma Sœur de la Haye continua toûjours ſa charité en ſon endroit, & Dieu benit ſon zele & ſa perſeverance, car ſa lepre fut guerie, & en peu de tems la malade recouvra une parfaite ſanté par le moien du pain & du lait qu'on lui faiſoit prendre pour toute nouriture, pour purifier la maſſe de ſon ſang corompu.

On écrivit pluſieurs lettres à ſa Superieure pour la renvoier querir. Mais ſoit que ſon Cou-

vent fût peu acommodé, soit qu'elle craignît que son mal ne vînt encore à renaître, & à infecter sa Communauté, elle ne fit point de réponse : de sorte que de l'avis de Monseigneur d'Angers MADEMOISELLE DE MELEUN la renvoia par un homme exprés dans son Monastere, aprés lui avoir donné des habits, du linge, & de l'argent pour se conduire. Elle lui donna de plus une somme d'argent pour renvoier à la Communauté par l'homme qui devoit ramener son cheval, afin de lui épargner la confusion d'avoir été traitée en pauvre dans un Hôpital, ou que ce ne fût un reproche à son Abbesse. Mais elle fit en sorte que les Hospitaliéres lui renvoierent cét argent, & lui firent même encore quelque present ; & ce qui est bien merveilleux, c'est qu'elle l'a toûjours assistée pendant qu'elle a vécu : de quoi cette Religieuse a tant témoigné de reconnoissance à l'imitation du Lepreux de l'Evangile, qu'elle a publié par-tout les obligations infinies qu'elle avoit à MADEMOISELLE DE MELEUN, qui l'auroit reconduite en personne en son Monastere, sans qu'elle craignoit de faire confusion à sa Superieure.

Sa conduite admirable pour soulager les Pauvres.

Jamais elle ne sembloit se porter mieux, que quand elle avoit quelque infirme à gouverner. Quand les malades lui demandoient quelques besoins, jamais elle ne les faisoit atendre, tâchant de contenter tous leurs desirs, & même de les prévenir, ne leur faisant jamais mauvais visage.

Si elle étoit obligée de leur refuſer ce que le Médecin leur avoit défendu, c'étoit d'une maniére ſi obligeante, qu'ils étoient auſſi contens de ſon refus, que de la choſe même qu'ils auroient obtenüe. Elle n'iritoit point leur mauvaiſe humeur, ſuportant leurs defauts & leurs petits chagrins, ſans s'en plaindre. Elle n'avoit acception d'aucun malade, ſi ce n'eſt de ceux qui étoient les plus imparfaits, & capables d'exercer ſa patience. Elle leur faiſoit recevoir de bonne heure les Sacremens, procurant qu'ils fiſſent des confeſſions generales, les inſtruiſant pour cét éfet, preparant & ornant leurs lits, quand on devoit leur aporter le ſaint Viatique, exhortant les moribons avec une douceur d'Ange, recitant les priéres des agonizans, tâchant de ſoulager leur peine, d'entrer dans leurs beſoins, & de les aider à bien mourir, les changeant de linge avec une propreté extréme, ne leur diſant jamais une parole rude ni ſeche, alant trouver celui-ci pour lui dire un petit mot, celui-là pour le conſoler, l'un pour l'inſtruire, l'autre pour l'exhorter à la patience; enfin ſe faiſant toute à tous pour les gagner tous; compatiſſant à leur miſere, entrant dans leurs peines, n'oubliant rien de leurs priéres, étant éxacte à leur porter la nouriture ou les remédes dans le tems marqué, & prenant bien garde de prendre le change en donnant l'un pour l'autre. Elle s'aquitoit ainſi de tous les devoirs d'une veritable Hoſpitaliére.

Elle n'avoit point plus de joie que de s'entretenir des Pauvres de ſon Hôpital qu'elle apeloit ſes chers maîtres, & de leur procurer quelque ſecours; & quand quelqu'un leur faiſoit du bien, elle en avoit toute la reconnoiſſance imaginable, ainſi qu'il paroît par une lettre du 10. de Decembre 1673. qu'elle écrivit à un Prêtre pour le remercier de ſix lits garnis qu'il avoit demandez pour l'Hôpital de Baugé à la Compagnie des Dames de la Charité de Paris.

Elle ſe réjoüit du bien qu'on fait aux Pauvres.

Il vous ſera plus facile, Monſieur, de concevoir ma joie & ma reconnoiſſance, qu'à moi de vous l'exprimer. Je vous rends tres-humblement graces du ſoin que vous prenez de me donner la conſolation d'augmenter le nombre de nos chers Pauvres. Ne vous oubliez pas, mon cher Pere, dans la ferveur de vos ſaints Sacrifices, de mes miſeres, & de toutes mes tiédeurs au ſervice de Dieu. «

Ce fut à l'ocaſion de ces lits, qu'elle fit alonger les Salles, bâtir un Parloir, & une Apoticairerie à l'Hôpital de Baugé; ce qu'elle ſouhaitoit depuis pluſieurs années.

Comme on ſavoit le zele & la grace que Dieu donnoit à MADEMOISELLE DE MELEUN pour le ſoulagement des Pauvres, on lui écrivoit de toutes parts pour aler fonder ou rétablir des Hôpitaux en diferens lieux du Roiaume, par le moien des Hoſpitaliéres de la Congregation de Saint Joſeph. On lui écrivit de

On s'adreſſe à elle pour fonder des Hôpitaux.

Paris vers l'année 1675. pour l'obliger à prendre le gouvernement de l'Hôpital de Saumur, qui n'étoit pas en bon ordre. Elle fit réponſe à la » perſonne qui lui écrivoit : Je vous prie d'être per- » ſuadé que je ſeconderai de toutes mes forces vos » pieux deſſeins pour la gloire de Dieu, & le ſervi- » ce de nos chers Pauvres à Saumur. Cét Hôpital a été gouverné depuis par les Religieuſes Hoſpi- taliéres de l'Ordre de Saint Auguſtin qui s'en aquitent tres-bien.

Quelques mois aprés, Madame la Ducheſſe de Richelieu lui écrivit, pour la prier de ſe char- ger de la conduite de l'Hôpital de Chinon, où les Pauvres étoient preſque abandonnez, faute d'Hoſpitaliéres, quoi-qu'il eût plus de douze cens livres de rente. Elle fit réponſe à Madame de Richelieu, en lui faiſant ofre de tout ce qui pouvoit dépendre d'elle, & envoia ſa lettre à un Prêtre à Paris pour la lui preſenter, lui écrivant en » ces termes le 10. d'Avril 1675. La charité, » mon tres-honoré Frere, ne dit jamais, C'eſt aſ- » ſez. Travaillez donc de toutes vos forces à ſe- » courir nos tres-chers Pauvres de Chinon, ils me- » ritent bien que vous vous donniez la peine d'a- » ler en Cour, & de bien perſuader à Madame de » Richelieu la charité.

Peu de mois avant ſa mort on lui parla d'aler au Lude, pour y faire un Hôpital, & le zele qu'elle avoit pour le ſoulagement des Pauvres, lui en fit faire la propoſition à Monſieur l'E-

vêque d'Angers, lequel lui voiant la mort sur les lévres, ne pouvoit s'empécher d'admirer son zéle, qui lui faisoit plûtôt penser à remedier aux maladies des Pauvres, qu'à la sienne.

Elle avoit fait graver ces paroles sur la porte de l'Hôpital de Beaufort, en gros caractere:

Mourir dans l'Hôpital, ou mourir sur les roses,
Sont deux semblables choses:
Car c'est toûjours mourir.
Mais c'est dans l'Hôpital, & non pas sur les roses,
Que l'homme apprend des choses,
Pour bien vivre & mourir.

CHAPITRE IX.

De son amour pour la vie Religieuse, & de son exactitude à en garder les Reglemens.

PARMI tous les objets de la tendresse & des soins de MADEMOISELLE DE MELEUN, la Communauté des Hospitaliéres de Baugé tenoit la premiére place dans son cœur. Ses premiéres inclinations avoient été de se faire Religieuse; c'est pourquoi par tous les Cou-

vens où elle a demeuré, elle a toûjours demandé à faire les exercices du Noviciat, particuliérement à Baugé, où elle donna de ſi rares exemples de vertu, qu'en peu de tems on lui confia le ſoin de ſes Compagnes. Cependant jamais elle n'en a pris l'habit, ni fait les vœux, pour les raiſons que nous avons dites: ce qui n'a pas empéché qu'elle n'ait eu l'eſprit d'une parfaite Religieuſe, & qu'elle n'en ait obſervé tous les reglemens avec une exactitude admirable. On a déja dit, & on ne ſauroit trop le repeter, que pendant trente ans elle a ſonné le réveil de la Communauté, & tous les exercices que font les Hoſpitaliéres pendant la journée, auſquelles elle aſſiſtoit toûjours avec une tres-grande ponctualité & un recueillement extréme. Pendant ſes maladies ſa plus ſenſible douleur étoit de s'en voir privée. Une infirmité l'aiant obligée de garder long-tems le lit, elle pria la Superieure qu'on lui donnât la corde pour ſonner les exercices de la Communauté, puiſqu'elle ne s'y pouvoit trouver. Elle procura de tout ſon pouvoir, ainſi que nous avons vû, que les Hoſpitaliéres embraſſaſſent la ſtabilité, la clôture, & les vœux ſolennels, à l'obſervance deſquels elle portoit les Sœurs autant par ſes paroles que par ſes exemples. Car ſouvent elle leur liſoit leurs Conſtitutions & leurs Regles, les leur expliquoit, & faiſoit de petits commentaires deſſus, leur recommandant ſur-tout l'obſervance du ſixiéme chapitre

tre de la Regle de Saint Auguſtin, touchant le ſilence qu'on doit garder dans les Communautez, particuliérement au Chœur : ce qui l'obligeoit de fermer doucement les portes, & prendre quelquefois la peine de ſe déchauſſer en y entrant, de peur d'y faire du bruit, & de troubler ſes Sœurs dans leurs prieres; le ſilence, diſoit-elle, étant l'Ange-Gardien de l'eſprit interieur, & le tems auquel JESUS-CHRIST parle au cœur de ſes épouſes.

Elle témoignoit avoir une grande eſtime pour le Coûtumier des Hoſpitaliéres, & s'aſſujétiſſoit à tous les Reglemens qui y ſont marquez, ne s'exemtant pas même du Chapitre, où elle s'accuſoit de ſes moindres fautes d'une maniére ſi humble & ſi touchante, qu'elle tiroit des larmes de toute la Communauté.

Quand la Clôture fut établie à Baugé, elle ne ſortoit plus au dehors, pas même pour aler à la ſepulture des morts, quoi-que ce fût une des principales devotions qu'elle avoit toûjours pratiquées à Beaufort & à Baugé dans les tems les plus fâcheux; & elle ne vouloit point ſoufrir qu'on fît entrer les ſeculiers dans la clôture.

Elle avoit une averſion extréme pour le Parloir; & ſi la charité ou la bienſeance ne l'eût obligée d'y aler, elle n'y auroit jamais été. Elle faiſoit en ſorte que les viſites ne duraſſent qu'une demi-heure au plus, de peur d'y emploier inutilement du tems qui apartenoit aux Pauvres.

Sa penſée étoit que toutes les Religieuſes doivent être exactes à obſerver leur Regle, mais particuliérement les Hoſpitaliéres : parce que, comme elles ont des emplois qui de ſoi ſont fort diſſipans, & qui les obligent de ſe communiquer beaucoup au dehors par la charité qu'elles doivent aux Malades ; que d'ailleurs ces emplois ſont fort repugnans à la nature : ſi elles n'avoient ſoin de prendre des forces ſpirituelles & interieures dans l'oraiſon, & dans la pratique de tous leurs autres exercices de pieté, elles ſeroient, diſoit-elle, dans une continuelle diſſipation d'eſprit ; le découragement, la tiédeur, & beaucoup d'autres defauts ſe gliſſeroient dans leur cœur. C'eſt pourquoi aprés avoir fait le perſonnage de Marthe, elles doivent faire celui de Madelaine ; c'eſt-à-dire, qu'aprés avoir ſervi & donné à manger à JESUS-CHRÎT en la perſonne des Pauvres, elles doivent ſe tenir à ſes pieds, pour nourir leurs ames, & l'entretenir familiérement dans l'oraiſon.

Son reſpect étoit ſi grand pour les ſaints vœux, qu'elle honoroit tres-parfaitement toutes les perſonnes qui les avoient faits, comme étant conſacrées à Dieu d'une maniére ſpéciale : ce qui lui faiſoit enviſager chacune des Hoſpitaliéres en particulier comme ſa Superieure & ſa Maîtreſſe. Ce reſpect s'étendoit même juſques ſur les Novices & les Converſes, les faiſant toûjours paſſer devant elle à la Communion, & par-tout où elles

ſe rencontroient ; & dans les lieux de leur Chapitre ou de leurs Aſſemblées, elle ſe tenoit toûjours debout ou agenoüillée à leurs pieds, ne prenant jamais de chaiſe pour s'aſſeoir en leur préſence.

Comme elle ſouhaitoit que toutes les Hoſpitaliéres fuſſent dans une intelligence parfaite, & dans une union entiére de cœur & d'eſprit, elle les entretenoit ſouvent du bonheur des Communautez qui poſſedent la paix, & du malheur épouventable de celles qui ſont diviſées ; comparant celles-là au Paradis & à la beatitude des Saints, qui joüiſſent de Dieu en commun, ſans trouble & ſans inquiétude de le perdre ; & celles-ci à l'enfer, où il n'y a nul ordre, mais une horreur & une confuſion éternelle.

Dans cette vûe elle procuroit la paix de ſa Communauté de tout ſon pouvoir, elle en éloignoit tout ce qui eût pû la troubler ; & bien-loin de dire une ſeule parole, ou de faire la moindre action qui eût pû y donner ateinte, elle a beaucoup ſoufert pour la conſerver. Elle parloit toûjours du bonheur qu'il y a de poſſeder cette paix, avec des paroles pleines de tendreſſe & d'eſtime, elle l'apeloit le grand ouvrage du Fils de Dieu, le merite de ſon Sang, & le grand don qu'il eſt venu faire aux hommes de bonne volonté ; elle le nommoit encore l'avant-goût du Paradis, & l'unique bien de la creature raiſonnable dans le ciel & ſur la terre.

C'eſt pour nourir cette paix dans ſa Maiſon, qu'elle aimoit mieux un petit nombre d'Hoſpitaliéres parfaites & bien choiſies, que la grande multitude, que l'interêt ou le reſpect humain fait ſouvent recevoir dans les Communautez: ſachant que le pieux Arſene diſoit que le grand nombre des Anacorétes qui étoient venus habiter dans les deſerts de Sethé, avoient éfacé la beauté, & troublé le repos de cette ſolitude.

Quand on lui parloit du grand progrés de quelques Communautez Religieuſes, qui n'avoient eu que de tres-foibles & tres-petits commencemens, elle les atribuoit à la paix & à l'union qui avoient toûjours regné parmi elles: diſant que comme les provinces & les roiaumes ſe détruiſent & ſont deſolez par la diviſion, les plus petites ſocietez deviennent en peu de tems des roiaumes & des republiques floriſſantes, par l'union & le bon ordre qu'on y pratique; aſſûrant qu'une Maiſon Religieuſe ne pouvoit perir, étant bâtie & apuiée ſur des fondemens auſſi ſolides.

Rompre la paix & troubler l'ordre d'une Communauté, c'eſt, diſoit-elle, bleſſer par un même coup le Fils de Dieu au cœur & dans la prunelle de ſes yeux; parce que c'eſt l'endroit le plus ſenſible par où des Religieuſes puiſſent bleſſer la grace de JESUS-CHRÎT, & la faire mourir en elles.

Elle étoit hors de ſon centre, quand ſes afaires l'obligeoient de ſortir de ſa Communauté; &

elle pratiquoit, autant qu'il lui étoit poſſible, ſes Regles hors de l'Hôpital comme dans l'Hôpital : de ſorte qu'aprés pluſieurs années d'abſence elle n'avoit nullement perdu l'habitude de ſes exercices reguliers. Elle étoit de corps à Paris, dit une de ſes amies ; mais ſon eſprit & ſon cœur étoient à Baugé, conſervant dans ſon interieur, & même dans ſon exterieur, l'eſprit de Religion. C'étoit une roſe au milieu des épines, c'étoit un ſoleil, qui dardant ſes raions ſur la boüe, & ſur les choſes les plus ſales, n'en contracte pas la moindre ſoüillure, & ne perd rien de ſa beauté. Elle ſe prétoit aux afaires, elle ne s'y donnoit pas ; de ſorte qu'elle étoit au milieu du monde ſans en ſuivre l'eſprit ni les maximes, & en ſortoit auſſi pure & auſſi détachée qu'elle y étoit entrée, regardant les gens de Cour comme d'inſignes malheureux qui ſoufrent beaucoup ſans merite, & qui font de rudes penitences ſans expier leurs pechez.

Elle avoit perſuadé les Religieuſes de ſa Communauté, qu'il faut bien plus prendre garde à la vocation des filles, qu'à leur bien ; & que ce n'eſt point le plus ni le moins d'argent, mais le plus ou le moins de vertu qui les doit faire refuſer ou recevoir dans les Monaſteres, ſuivant cette grande maxime de l'Evangile, que ſi l'on veut bien établir le temporel dans une Maiſon, il faut auparavant la fonder ſur la juſtice, & y faire regner Dieu : rien n'étant plus contraire aux re-

gles de l'Egliſe & à l'eſprit de JESUS-CHRÎT, que l'interêt, qui fait qu'on marchande l'entrée d'une fille dans certains Monaſtéres, comme on marchandoit autrefois les eſclaves, ou comme on fait preſentement des animaux dans une foire. Il eſt vrai que la prudence Chrétienne & la loi de JESUS-CHRÎT permétent de pourvoir à l'honnête ſubſiſtance des filles dans les Couvens, & que ce ſeroit une grande imprudence de s'expoſer à faire banqueroute, ou à mettre la deſolation au ſpirituel par la ruine du temporel.

MADEMOISELLE DE MELEUN évitoit ces deux extrémitez vicieuſes; & ſi ſon Hôpital eût été aſſez riche, ſon eſprit étoit qu'on eût pris pour rien de bons ſujets, quoi-que pauvres, ou du moins que l'on ſe contentât de l'unique néceſſaire, ainſi qu'il paroît par une lettre qu'elle écrivit à Poitiers le 2. Mars 1672. à un vertueux Eccleſiaſtique, qui lui propoſoit une fille.

» Vous n'avez donc point reçû de mes lettres, » Monſieur? Les derniéres étoient toutes remplies » de la joie que ſentoit mon cœur du bonheur que » vous nous procuriez, en nous donnant la cou- » ſine de nôtre incomparable Madame de Chau- » me. Ah quel bonheur pour moi de demeurer » avec cette bonne Demoiſelle, qui eſt he- » ritiére de ſes belles vertus auſſi-bien que ſa pa- » rente! La connoiſſance que vous avez, mon » cher Monſieur, de l'état de nos chers Hôpitaux,

me fait eſperer que vous prendrez bien vos me- «
ſures pour aſſûrer ce que Monſieur ſon pere lui «
voudra donner. N'aura-t-elle que cent livres de «
penſion pour toutes choſes ? & encore faudra-t- «
il aler en Poitou pour s'en faire paier ? Si Mon- «
ſieur ſon pere venoit à mourir, à qui s'adreſſer ? «
En verité, mon cher Frere, il vaudroit bien «
mieux, tant pour ladite Demoiſelle que pour «
nous, avoir une ſomme comtant tres-modique, «
qu'une penſion. Vous en ſerez pourtant le maî- «
tre, & vos ordres ſeront toûjours des loix pour «
moi qui ſuis, dans les ſacrez cœurs de JESUS, «
Marie & Joſeph, vôtre tres-humble, & tres- «
obéïſſante fille & ſervante. «

Cette lettre marque que la conduite de MADEMOISELLE DE MELEUN étoit extrémement prudente & charitable, mais ſur-tout beaucoup deſintereſſée pour recevoir les dots de ſes Hoſpitaliéres. Les grans biens ont preſque toûjours été la ruine des Communautez. La piété des Fidéles, dit Saint Bernard, a engendré les richeſſes dans l'Egliſe par les fondations qui y ont été faites ; & ce qui eſt déplorable, c'eſt que les Filles ont été paricides, car elles ont ſufoqué & fait mourir leur mere ; c'eſt-à-dire, que les grans biens ont produit de grans maux dans l'Egliſe.

CHAPITRE X.

De ſon obéïſſance.

MADEMOISELLE DE MELEUN avoit coûtume de dire, que ſi l'on connoiſſoit bien le merite qu'il y a à obéïr, & la ſûreté qui ſe trouve dans l'obéïſſance, l'on auroit peine à trouver des perſonnes qui vouluſſent commander aux autres. C'eſt pourquoi elle a pratiqué cette vertu dans un ſi haut degré de perfection, qu'il ſeroit dificile de trouver des perſonnes, qui en ont fait vœu, qui l'aient mieux gardé qu'elle. Car elle obéïſſoit à toutes ſortes de perſonnes, à ſes Superieurs, à ſes égaux, & à ſes inferieurs. Elle obéïſſoit en tout tems, en toutes choſes, même les plus repugnantes à ſes inclinations, ſans exception, ſans excuſe, ſans examen, ſans retardement; & ſon obéïſſance avoit toutes les qualitez qui la pouvoient rendre parfaite, car elle étoit aveugle, promte & entiére.

Elle avoit pour ſes Confeſſeurs une ſoûmiſſion aveugle, ne voulant rien entreprendre qui fût un peu de conſequence, ſans leur en avoir auparavant demandé avis. Un de ſes Directeurs voiant en ſon ame de ſi rares diſpoſitions pour toutes ſortes de vertus, lui donnoit ſouvent matiére de

les exercer par des pratiques de mortification tres-humiliantes, qui tendoient à la détacher d'elle-même, & à rabaiſſer l'élevation de ſon eſprit; comme de lui faire dire ſon Catechîme, reciter à genoux le *Pater*, l'*Ave*, & le *Credo*, au milieu des Salles des Malades, & en préſence des perſonnes de dehors. Bien-qu'elle ſentît une repugnance extréme à faire toutes ces choſes, elle ne laiſſoit pas de les faire, pour ſe conformer entiérement à JESUS-CHRÎT, qui a obéï à ſon Pere juſques à la mort, & à la mort de la croix.

Elle obéït à ſes Confeſſeurs.

Lorſque ſon Confeſſeur jugeoit à propos de lui donner quelques avis hors la Confeſſion, elle l'écoutoit avec beaucoup de reſpect, & ſe métoit ordinairement à genoux pour les recevoir, regardant JESUS-CHRÎT en ſa perſonne.

Un Jeſuite qui la dirigeoit à Paris, voiant la pauvreté de ſes habits, qui lui atiroient la riſée du peuple par les rües, & le mépris des gens de qualité dans les compagnies, lui dit un jour d'un ton ſévere & mortifiant : Vous êtes vétuë en hypocrite, vous voulez qu'on vous eſtime devote; mais ſachez que la devotion ne conſiſte pas dans un extérieur ſingulier & affecté tel qu'eſt le vôtre; la ſolide piété Chrétienne reſide dans le cœur : on voit ſouvent l'orgueil à travers les haillons; vous pouvez être plus propre ſans devenir mondaine : il faut que vous preniez un habit conforme à ceux que portent dans

Paris les perſonnes qui ne vous cedent point en qualité ni en vertu. Elle reçût cét avis avec beaucoup d'humilité, & ne repliqua rien; mais aiant quité le Pere, elle dit à ſa femme de chambre: » Ah! ma Sœur, que le Pere me connoît bien! il » vient de me faire ſentir qui je ſuis. Je ne ſuis en » éfet qu'une hypocrite, il faut lui obéïr, & je » veux voir ſi en quitant mon méchant habit, je » changerai mes mauvaiſes habitudes. Tout auſſitôt elle ſe fit faire un habit aſſez propre, où toutes les regles de la modeſtie Chrétienne étoient gardées, qu'elle porta enſuite par un pur motif d'obéïſſance. Ce qui doit aprendre aux perſonnes devotes, qu'elles ne doivent point avoir d'atache à quoi-que ce ſoit, non pas même aux choſes qui leur paroiſſent les plus ſaintes, telles que ſont les mortifications corporelles & la frequentation des Sacremens: à quoi MADEMOISELLE DE MELEUN étoit ſi exacte, qu'étant alée aux Capucins pour y faire ſes devotions un jour de leur fête, aiant oublié de demander permiſſion à ſon Confeſſeur de faire ſa Communion, elle ſortit de l'Egliſe, & revint à l'Hôpital pour la demander. Bien-qu'elle eût coûtume de ſe confeſſer des plus legeres fautes avant que d'aprocher de la ſainte Table, neanmoins lorſque le Confeſſeur qui connoiſſoit ſon fonds, jugeoit à propos de l'envoier communier ſans l'entendre, elle obéïſſoit ſans replique, ſe ſoûmétant tellement à ſa direction pour le nombre de ſes

Confeſſions & Communions, qu'elle n'eût pas voulu en faire ni plus ni moins, ni autrement qu'il en avoit ordonné.

Le ſacrifice eſt l'action la plus ſainte & la plus excellente de la Religion ; & cependant Dieu dit que l'obéïſſance vaut mieux que les victimes ; & en cent endroits de l'Ecriture Sainte il paroît qu'il n'agrée pas les jeûnes & les bonnes œuvres de ceux qui les font par le mouvement de leur propre volonté. MADEMOISELLE DE MELEUN étant bien perſuadée de cette grande verité, renonçoit toûjours à la ſienne, pour ſuivre celle des autres; elle avoit une ſoûmiſſion d'enfant pour tous les ordres du Confeſſeur & de la Superieure. Le premier aſſûre, qu'il n'a jamais trouvé en elle la moindre reſiſtance pour tout ce qu'il lui propoſoit; & ce qui eſt preſque incroiable & ſans exemple, c'eſt qu'elle ne lui a jamais dit deux fois les mêmes ſujets de peines, quoi-qu'elle en eût de fort frequentes; tant elle avoit de ſoûmiſſion & d'obéïſſance pour ſuivre ſes avis dans les tentations, & dans les embaras de conſcience où elle ſe trouvoit.

Elle obéït à la Superieure.

Un jour la Superieure voiant les ſoins extraordinaires qu'elle prenoit de parer les Autels, lui dit: Il me ſemble, ma Sœur, que vous avez trop d'atache aux emplois de la Sacriſtie, cela ne plaira pas à Dieu, il la faut donner à un autre. MADEMOISELLE DE MELEUN ſans heſiter

» lui repliqua : Vous avez raiſon, il faut m'ôter
» cette Charge, puiſque vous le jugez à propos ;
» auſſi-bien je me trouve tout-à-fait indigne d'un
» ſi ſaint miniſtére. Ce qui fut executé ſur le champ pour l'éprouver ; & elle ſe ſoûmit à ce changement avec une docilité extréme, en faiſant violence à la plus forte de ſes inclinations, qui étoit de ſervir l'Egliſe. En toutes autres rencontres dés le moment qu'on lui faiſoit connoître que quelque choſe pouroit déplaire à Dieu, ou la détourner le moins du monde du chemin de la perfection, elle ne manquoit jamais de le quiter, & de remercier avec beaucoup de reconnoiſſance ceux qui lui donnoient des avis, dont elle profitoit toûjours ; & la joie qu'elle en reſſentoit, paroiſſoit peinte ſur ſon viſage.

Elle obéït à ſes inferieurs.

Non ſeulement elle avoit une obéïſſance parfaite pour l'ordre de ſes Superieurs ; mais elle avoit auſſi la derniére ſoûmiſſion à ſuivre les avis & les corections de ſa femme de chambre, à qui elle avoit donné ordre de l'avertir de tous ſes defauts. Connnoiſſant à fond le prix & la valeur de l'obéïſſance, & combien elle eſt neceſſaire à une Religieuſe ; elle exerça pendant trois ans dans la pratique de cette vertu une fille nommée Antoinette, qu'elle avoit fait venir de Flandres, dans le deſſein d'en faire une Hoſpitaliére. Elle ne lui laiſſoit point faire ſa propre volonté, la portant au contraire à y renoncer en tout. C'étoit aſſez qu'elle connût les choſes où ſes incli-

nations la portoient davantage, pour l'en priver. Antoinette pendant le Carême lui demanda un jour une permission generale d'aler tous les matins entendre le Sermon. Non, ma fille, lui dit-elle, je veux que vous me la demandiez chaque jour, afin de mortifier vôtre propre volonté à tout moment, & que vous fassiez autant d'actes de vertu, que vous l'obtiendrez de fois. «

Ses sentimens & ses pratiques sur l'obéissance.

C'est ainsi qu'elle prenoit un singulier plaisir à faire faire par avance le Noviciat à cette fille, & à rompre sa propre volonté dans tous ses petits desseins, quoi-que bons en eux-mêmes, ne donnant pas un moment de relâche à son amour propre. Car si elle témoignoit desirer d'aler dans une Eglise, elle l'obligeoit d'aler en une autre; si elle marquoit avoir de l'inclination pour une chose, elle lui en faisoit faire une autre: de sorte qu'elle étoit si bien instruite de l'excellence de cette vertu, & combien elle est agreable à Dieu, même dans les plus petites choses que les gens du monde traitent de puerilitez & de bagatelles, que quand elle avoit succombé à la tentation d'aler dans une autre Eglise que celle qui lui avoit été marquée par sa Maîtresse, elle s'en retournoit au logis avec de grans remors de conscience de son infidelité; Dieu lui faisant connoître que les devotions où la propre volonté avoit part, ne lui étoient point agreables; & qu'elle aloit tout aussi-tôt se jeter aux pieds de MADEMOISELLE DE MELEUN, lui avoüer

sa faute, & lui en demander penitence. Et alors cette ame remplie de Dieu, & du desir de l'avancement de cette fille dans la perfection, lui disoit avec douceur des choses admirables sur l'obéïssance, & lui faisoit sentir qu'en faisant sa propre volonté & suivant son amour propre, elle avoit fait un sacrifice au Demon, & non pas à Dieu.

Ces discours faisoient de fortes impressions sur le cœur de cette jeune fille, & lui donnoient beaucoup de confusion, comparant la soûmission d'esprit & de jugement de sa Maîtresse avec la sienne: de sorte que MADEMOISELLE DE MELEUN l'exerça si bien pendant trois ans dans la pratique de toutes les vertus, propres à former une bonne Religieuse, que quand elle la proposa aux Hospitaliéres de Baugé à son retour, » elle leur dit: Vous pouvez, mes Sœurs, faire » faire les vœux tout presentement à cette fille, » elle a fait son Noviciat & son temps de Proba- » tion à Paris.

L'exemple de MADEMOISELLE DE MELEUN, dit une Hospitaliére de la Fléche, nous servoit à toutes d'un puissant motif pour pratiquer nos Regles; son obéïssance étoit si entiére & si parfaite, qu'elle vouloit dépendre de la moindre des Novices. Car quand la Supérieures ou les Anciennes ne se trouvoient pas à la Maison, si elle étoit obligée d'aler en Ville faire quelque commission, elle ne manquoit point

de demander permiſſion de ſortir à celles qu'elle rencontroit, quand même ce n'eût été qu'aux plus jeunes & aux derniéres venües.

CHAPITRE XI.

De ſa pauvreté.

TERTULIEN diſoit agreablement aux Payens de ſon tems, que la Pauvreté leur étoit une Divinité plus formidable que leurs Idoles d'or & d'argent, parce qu'ils les vendoient pour ſubvenir à leurs neceſſitez. Mais nous pouvons dire au contraire, que MADEMOISELLE DE MELEUN a regardé la pauvreté comme une vertu divine & toute aimable, depuis que le Fils de Dieu l'a conſacrée en ſa perſonne ; & qu'elle avoit donné & vendu tous les dieux des richeſſes aux Pauvres, pour l'acheter. Car je ne croi pas qu'il y ait jamais eu une perſonne plus pauvre, non ſeulement de cette pauvreté Evangelique, qui rend le cœur plein des richeſſes de JESUS-CHRÎT; mais encore d'une pauvreté réelle, effective & exterieure, quoi-qu'elle poſſédât des biens tres-conſiderables. Elle étoit pauvre en ſes habits, pauvre en ſes meubles, pauvre en ſa chambre, & pauvre par-tout.

On ſait que le luxe & la vanité dans les ha-

bits ſont les deux grans defauts des femmes de qualité; elles portent, ſuivant l'expreſſion de Tertulien, des boutiques & des foires d'étofes toutes entiéres ſur leurs corps. MADEMOISELLE DE MELEUN, qui avoit autrefois été ſujette à ce peché, voulant en faire pénitence, & reparer le ſcandale qu'elle avoit donné, portoit des habits d'une groſſe bure griſe, ſouvent tout uſez, déchirez, ou pleins de piéces. Sa devotion étoit de porter le reſte des autres, & particuliérement les vieux habits que quitoient les Novices en faiſant Profeſſion. Ses bas étoient faits de l'étofe la plus groſſiére qu'elle pouvoit trouver, où il y avoit même des coûtures, qui lui cauſoient ſouvent de tres-notables incommoditez aux pieds.

Sa pauvreté dans les habits.

Quand on l'obligeoit à ſe faire faire un habit neuf, elle le faiſoit par complaiſance; mais auſſi-tôt qu'il étoit fait, elle le donnoit à quelque „ pauvre perſonne, diſant: Cela eſt trop beau, & „ trop bon pour moi. Un jour une Sœur lui montra un trou que le feu avoit fait à ſa jupe, & lui dit, que c'étoit une choſe honteuſe d'être en cét état; qu'elle ne voudroit pas aler par les rües avec elle; qu'il faloit qu'elle fiſt promtement „ racommoder ſa jupe. Oh! dit MADEMOISELLE DE MELEUN, par la grace de Dieu je ſuis „ guerie de cette maladie. Je ne ſerai jamais vétüe ſi pauvrement que JESUS-CHRIST dans la „ creche & à la croix.

Son

Son linge n'étoit pas plus fin ni plus precieux que ſes habits; ordinairement elle ne portoit qu'une ſerviette de groſſe toile ſur ſon coû pour lui ſervir de mouchoir, un gros bonnet de laine ſur ſa tête, ou une coëfe de gros linge, n'en prenant une de tafetas que quand elle étoit obligée d'aler en Ville, ou à la campagne; & ſouvent elle la relevoit, ou l'ôtoit tout-à-fait : de ſorte que ſon bonnet paroiſſant, elle s'atiroit le mépris & la riſée de tous ceux qui la voioient, & ne la connoiſſoient pas, ſur-tout dans ſes voiages; & c'étoit pour lors que ſon cœur nageoit de joie de ſe voir mépriſée & moquée, à l'exemple du Fils de Dieu. *Dans ſon linge.*

Lorſqu'elle apercevoit que quelque Pauvre étoit plus mal vétu qu'elle, elle lui donnoit ſes habits, particuliérement ſes jupes de deſſous, en ſorte qu'elle ſoufroit beaucoup de froid pendant l'hiver, avant qu'on ſe fût aperçû qu'elle ne les avoit plus, pour lui en faire prendre d'autres.

La magnificence dans les meubles eſt la ſeconde branche de la vanité des gens du ſiècle; MADEMOISELLE DE MELEUN voulut encore la retrancher. Peu de perſonnes avoient la permiſſion d'entrer dans ſa chambre, parce qu'elle la faiſoit elle-même, ne voulant pas ſoufrir qu'une ſervante en prît la peine. Voici l'inventaire de tout l'ameublement qu'on y trouva aprés ſa mort : Un petit lit & une paillaſſe, un tour de *Dans ſes meubles.*

lit de toile teinte en noir, une chaise de paille, une table sans tapis, avec un Crucifix, deux images de papier colées à la muraille.

Dans son testament. La coûtume de faire des testamens est tres-loüable & tres-utile, mais souvent il s'y glisse beaucoup d'ostentation ; & dans le tems qu'on est prés d'être dépoüillé de toutes choses, & d'être réduit en poussiére, l'on y donne des marques de ses richesses & de sa grandeur : c'est pourquoi les Saints ont coûtume de les executer eux-mêmes avant leur mort ; tant afin d'envoier devant eux le merite de leurs bonnes œuvres, que pour ne pas laisser le chagrin à leurs heritiers de se dépoüiller eux-mêmes d'un bien, qu'ils ne quitent qu'avec regret. MADEMOISELLE DE MELEUN en usa de la sorte ; elle fut l'executrice de son testament pendant sa vie ; & si elle en fit un, ce ne fut que pour pratiquer jusques à la mort la vertu de pauvreté. Voici les termes dans lesquels il est conçû.

AU NOM DE JESUS.

» Je donne mon ame à Dieu, & mon corps à » la terre. Je veux & entends être ensevelie & en- » terrée comme les Pauvres, ne voulant nullement » être exposée, ni que mon visage soit découvert : » je suplie tres-humblement nôtre Reverende Me- » re d'y tenir la main avec fermeté. Je veux aussi » qu'on me donne nôtre tunique & cordon de

Saint François, pour être enſepulturée dans l'habit du Tiers Ordre. Fait en nôtre Hôtel-Dieu de Saint Joſeph de Baugé, ce 7. jour de Novembre 1676. *Signé*, ANNE DE MELEUN.

On croit qu'elle avoit fait un autre teſtament que celui-là, par lequel elle faiſoit pluſieurs dons; mais que voiant le Prince d'Epinoy ſon Frere mort, qu'elle avoit nommé pour en être l'executeur, elle le brûla avec ſes autres papiers. En éfet, on n'en a trouvé aucun que celui dont je viens de raporter les termes. Un jour, une des Hoſpitaliéres l'aiant priée de faire quelque donation en faveur d'un de ſes parens, qui n'étoit pas ſi riche que les autres, elle lui répondit: Il faut ſuivre, ma Sœur, la diſpoſition des Loix & des Coûtumes; ceux qui les ont faites, étoient plus ſages que nous. Hé, puis ajoûta-t-elle, voudriez-vous bien me répondre du bon uſage qu'il feroit de ce bien? Non, repliqua la Sœur. Laiſſons donc agir la Providence, répondit MADEMOISELLE DE MELEUN.

Si elle ne fit pas vœu de pauvreté, ce fut pour être plus en état de ſoulager les Pauvres: mais il eſt certain qu'elle l'a pratiquée dans toute l'étendüe de ſa perfection. Dans cét eſprit elle prenoit toûjours pour ſon uſage tout ce qui étoit de plus vil & de plus groſſier dans la Maiſon. Elle faiſoit ſes voiages montée ſur une âneſſe, acompagnée d'un petit Pauvre; elle logeoit dans les Hôtelleries les plus mal acommodées, & les

moins connües, & ne vouloit pas qu'on laiſſât perdre la moindre choſe qui pût être de quelque utilité. Je lui dis un jour, dit une des Sœurs dans ſes Memoires, qu'une Penſionnaire avoit ſa chambre toute parſemée d'épingles. Elle me les fit ramaſſer pour les lui rendre, diſant que c'étoit pécher contre la ſainte pauvreté, que de les laiſſer perdre. Nous n'avions à Paris, dit une de ſes filles de chambre, pour toutes deux, que neuf chemiſes, & il n'y avoit point de diſtinction entre ſon linge & le mien.

Dans l'uſage de ſon bien.

Son eſprit de pauvreté paroiſſoit encore dans l'uſage qu'elle faiſoit de ſon bien & de ſon argent: car tant qu'il lui étoit poſſible, elle le faiſoit diſtribuer aux Pauvres par quelque perſonne interpoſée. D'abord, elle avoit fait mettre toutes ſes lettres de change ſous le nom d'un Oficier de la Fleche en qui elle ſe confioit, qui en envoioit par ſon ordre l'argent à la Sœur Pilon, alors Depoſitaire, laquelle en diſpoſoit ſuivant l'avis de la Communauté pour les beſoins de l'Hôpital, ſans qu'il paſſât par les mains de MADEMOISELLE DE MELEUN, ni qu'on ſçût que c'étoit ſes aumônes. Quelques raiſons l'aiant obligée d'en uſer autrement, elle pria le Confeſſeur de l'Hôpital de vouloir bien le recevoir; & quand elle en avoit beſoin, elle aloit le lui demander comme par aumône; & ſa ſoûmiſſion aux ordres de ſon Confeſſeur pour l'aplication & l'uſage qu'elle en devoit faire,

étoit aussi grande, que si elle eût fait vœu de pauvreté & d'obéïssance. De tems en tems ce Directeur lui rendoit compte pour sa satisfaction particuliére, & pour la mortifier, parce qu'elle avoit une confiance extréme en lui, sans nul soupçon qu'il fût capable d'en mal user.

Ses sentimens sur la pauvreté.

Les sentimens qu'elle avoit de cette divine vertu, sont admirables, & il n'y a que ceux qui n'en connoissent pas la valeur, qui pouront blâmer sa conduite. Les mondains l'estiment basse & rampante; mais elle croioit avec Saint Paul que la pauvreté est une vertu tres-haute qui est abondante en richesses. Elle est haute dans sa fin qui regarde Dieu & le ciel, par le dégagement des choses de la terre; & elle est haute dans ses motifs & dans sa recompense, car elle met l'ame en possession de Dieu dés cette vie. Quand le Fils de Dieu parle des beatitudes, il dit qu'elles nous font esperer de grans avantages pour le tems à venir. Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolez: Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Mais pour la pauvreté, elle met l'homme dans l'actuelle possession du roiaume de Dieu: Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le roiaume des cieux leur apartient. C'est pourquoi MADEMOISELLE DE MELEUN souhaitoit plus ardemment la pauvreté réelle & éfective, que les mondains n'ambitionnent les richesses; & si l'obéïssance ne l'en eût empéchée,

elle se fût tellement dépoüillée de tous ses biens, qu'elle auroit tout donné aux Pauvres, sans se reserver la moindre chose.

Etant à Paris, elle étoit dans une impatience extréme que ses afaires fussent terminées, pour pouvoir donner tout son bien à l'Hôpital ; & comme quelques personnes lui representoient qu'elle devoit penser plus d'une fois à l'execution de ce dessein ; que Dieu ne demandoit point d'elle ce dépoüillement total ; qu'elle pouroit par là se trouver reduite à la derniére necessité, & être à charge à sa Famille, si elle venoit à sortir de son Hôpital, ce qui seroit bien fâcheux à une personne de sa qualité ; elle leur répondoit alors que la chair & le sang les faisoient » parler. Que j'aurois de joie, disoit-elle, de me » voir dans un abandon general de toutes les crea- » tures, & de pouvoir dire avec Saint François: » Mon Dieu, & mon tout. Comme ces desirs redoubloient de donner tout, on voulut l'obliger à consulter ce qu'elle avoit à faire en cette rencontre ; ce qu'elle fit par obéïssance. Mais elle ne pouvoit goûter les raisons qu'on aportoit pour » la détourner de son dessein : Parce que, disoit- » elle, on ne voit point ce que Dieu imprime au » fond de moi-même, qui me porte à un dénüe- » ment entier.

C'est dans ce sentiment qu'elle écrivit une lettre à son Directeur le 14. Janvier 1673. en » ces termes : J'ai pensé aler à Paris pour les afaires

de nôtre Famille, & en même tems donner or- «
dre de n'en avoir plus que celles de mon ſalut, «
qui me fait ſouhaiter ardemment d'abandonner «
tous les biens de la terre, pour ne chercher plus «
que ceux du ciel, & me voir toute abyſmée dans «
le cher abandon de la ſainte Providence. Et «
dans une autre qu'elle écrivit au même le 19. «
Octobre de l'année 1672. elle dit : Souvenez- «
vous, mon cher Pere, de ma lâcheté devant «
Dieu, & lui demandez la force d'executer ſes «
deſſeins ſur moi. Toutes les aparences ſont, «
qu'il me fait la miſericorde de me vouloir dans «
un total dépoüillement de tout l'être creé. Ah! «
mon Dieu, que je ſuis miſerable d'y avoir reſi- «
ſté comme j'ai fait juſques à preſent. C'eſt ce «
qui doit, mon cher Pere, ſoliciter fortement «
vôtre charité de mettre tout en uſage pour ma «
véritable converſion. J'en ſuis preſſée d'autant «
plus que la mort aproche. «

Etant à Paris pour gerer ſes affaires, elle dit à un Jeſuite : Que direz-vous de moi d'être venüe «
ici pour des afaires temporelles ? ce qui me con- «
ſole, c'eſt que ce ſont celles des Pauvres, & non «
pas les miennes. «

Elle ſouffre les pertes avec joie.

Dans cét eſprit, lorſqu'elle faiſoit quelque perte de biens, au-lieu de s'en afliger, elle en avoit de la joie, parce qu'elle ſe trouvoit d'autant plus pauvre. Monſieur le Prince d'Epinoy ſon Frere la menaça de ne lui plus faire toucher le revenu de ſon bien, ſi elle ne retournoit avec

lui; & elle lui répondit agreablement, que ſes menaces la conſoloient au-lieu de l'afliger, parce que toute ſa joie ſeroit de ſe voir reduite à l'aumône, eſperant que les Pauvres à qui elle avoit donné du pain, lui en rendroient, & de l'eau avec uſure.

C'eſt ainſi que MADEMOISELLE DE MELEUN honoroit en eſprit & en verité les états de la vie pauvre, humble & cachée de JESUS-CHRÎT.

CHAPITRE XII.

De ſa fidelité à la grace de ſa vocation.

LE plus grand ſecret de la vie ſpirituelle pour ariver à la perfection, eſt de bien connoître la vocation de Dieu, & aprés l'avoir connüe, d'y demeurer fidéle : car Dieu atache de certaines graces aux lieux, aux emplois, & aux fonctions auſquelles il deſtine les ames, qu'il n'a pas coûtume de donner ailleurs. C'eſt pourquoi l'Apôtre Saint Paul exhorte ſi fortement les Chrêtiens à ſe tenir fermes dans leur vocation, & à ne s'en point écarter, parce que leur ſalut en dépend. Cette grande verité bien meditée obligea MADEMOISELLE DE MELEUN

à demeurer inébranlable dans le lieu où Dieu l'avoit si visiblement apelée, en la faisant sortir de Flandres. Toutes les differentes tentations ausquelles il lui a falu resister, pour demeurer à Baugé, n'ont pas peu contribué à la santifier, & à faire éclater la fidélité incomparable qu'elle avoit à suivre la volonté de Dieu en toutes choses.

Madame sa Mere la solicite.

Dés qu'elle fut arivée à Baugé, elle soûtint de rudes combats du côté de la tendresse qu'elle avoit pour sa Famille, sur-tout pour Madame sa Mere, qui la solicitoit incessamment de retourner avec elle, ne pouvant se consoler de son absence. Monsieur le Prince d'Epinoy son Frere, qui ne l'avoit quitée que dans l'esperance qu'elle reviendroit un jour dans sa maison, avoit tâché de lui persuader de ne prendre jamais l'habit de Religieuse. Il jugeoit que la presence de sa Sœur seroit capable d'atirer beaucoup de graces sur sa personne & sur sa Famille. Il lui écrivoit de tems en tems des lettres fort pres[illegible] tes pour l'obliger à le venir voir. Mais voiant que ses lettres ne pouvoient la flêchir, il la menaça enfin de lui retrancher sa pension, & de ne lui faire plus toucher d'argent. Elle lui repliqua, qu'il ne lui pouvoit faire un plus grand plaisir que de la priver de toutes choses; qu'elle seroit au comble de sa joie, si elle se voioit reduite à demander l'aumône, esperant que les Pauvres, à qui elle avoit tâché de donner du pain,

Monsieur son Frere veut qu'elle quite Beauvé, & la menace.

lui en rendroient avec uſure. Ce ſont ſes propres termes, qui obligerent Monſieur ſon Frere à la laiſſer en paix. Mais étant alée en Flandres pour faire ſes partages, ainſi que nous avons dit, il fit une nouvelle tentative pour l'arêter auprés de lui.

On lui propoſe d'aller gouverner un Hôpital en Flandres.

Il y avoit dans l'une de leurs Terres un Hôpital, où les Religieuſes n'avoient plus que le nom & l'habit d'Hoſpitaliéres, ſans en faire les fonctions. Meſſieurs ſes Freres la ſoliciterent avec toutes les inſtances poſſibles d'y demeurer, lui repréſentant qu'elle feroit en même tems un acte de charité & de juſtice : de charité, en procurant aux Pauvres de ce pays-là les ſecours dont ils avoient beſoin ; & de juſtice, en faiſant executer l'intention de leurs Ancêtres, qui avoient fondé cét Hôpital uniquement pour les Pauvres qu'on n'y recevoit plus ; que les Religieuſes, quelque peu Reguliéres qu'elles paruſſent, étoient diſpoſées à ſuivre ſes mouvemens & ſes exemples. Et pour l'obliger encore plus preſſamment à leur acorder cette grace, ils lui propoſerent de faire venir à leurs frais des Hoſpitaliéres de Baugé pour lui aider à rétablir cette Maiſon. Toutes ces raiſons étoient fortes, la tentation étoit délicate, & des pretextes ſi ſpecieux auroient ſans doute fait prendre le change à toute autre perſonne, qui auroit été moins éclairée que MADEMOISELLE DE MELEUN dans les voies de Dieu. Mais elle connut d'abord

que c'étoit un piége que le Démon tendoit à ſon humilité, pour lui faire perdre le fruit & le merite de ſa vocation à la vie cachée; c'eſt pourquoi elle reſiſta courageuſement à toutes les inſtances que lui fit ſa Famille, en diſant ces belles paroles : Je n'ai garde de ſortir du lieu « de ma vocation. Dieu eſt pour moi à Baugé; « peut-être que je ne le trouverois pas ailleurs. «

Pluſieurs Monaſtéres la ſouhaitent.

Quand on commença à connoître MADEMOISELLE DE MELEUN à Baugé, pluſieurs Communautez Religieuſes firent tous leurs éforts pour l'atirer à elles. Une Abeſſe entre autres la fit ſoliciter de quiter l'Hôpital pour venir en ſon Monaſtére, diſant que le lieu où elle étoit, faiſoit tort à ſa naiſſance. Mais elle répondit aux perſonnes qui lui tinrent ce diſcours, qu'elle n'avoit garde de croire que Madame l'Abeſſe N. leur eût donné ordre de lui parler de la ſorte, l'eſtimant trop bonne Religieuſe & trop Chrétienne pour deſaprouver qu'une fille, de quelque qualité qu'elle pût être, s'apliquât à ſervir les Pauvres, pour qui JESUS-CHRÎT a témoigné tant d'amour, qu'il eſt venu les ſervir lui-même, & que des Rois, des Empereurs, des Reines & des Princeſſes ont regardez comme leurs Maîtres.

Les Chanoineſſes de Mons la redemandent.

Le Chapitre des Chanoineſſes de Mons aiant apris le lieu de la retraite de MADEMOISELLE DE MELEUN, & ſe ſouvenant encore des grans exemples de vertus qu'on lui avoit vû

pratiquer pendant vingt-deux ans qu'elle y avoit porté l'aumuſſe, lui écrivit en Corps, pour la prier inſtamment de retourner avec elles, lui ofrant même pour l'y engager plus indiſpenſablement, de lui donner ſon rang de Chanoineſſe du jour de ſa premiére reception, avec tous les privileges que ſa naiſſance & ſon merite pouvoient exiger d'elles. Mais MADEMOISELLE DE MELEUN les remercia, en leur témoignant que rien ne lui paroiſſoit plus honorable que la qualité de ſervante des Pauvres, qu'elle preferoit toûjours à toutes les dignitez de la terre.

Les perſecutions ne la rebutent point.

Mais ce qui fait voir encore d'une maniére admirable la fidelité de MADEMOISELLE DE MELEUN à demeurer dans le poſte où la providence de Dieu l'avoit miſe, c'eſt que toutes les peines & les contradictions qu'elle y a ſoufertes, n'ont jamais pû l'obliger à en ſortir. Quelques perſonnes exercerent ſa patience en ce lieu-là pendant pluſieurs années, avec tant de violence & d'opiniâtreté, que ſouvent la douleur qu'elle en reſſentoit, lui tiroit les larmes des yeux avec abondance, ſans que toute ſa conſtance pût en arrêter le cours. Mais ce qui tient du miracle, c'eſt qu'elle n'a jamais voulu permettre qu'on fît aucune démarche pour faire ceſſer l'injuſtice & la dureté de la conduite qu'on tenoit à ſon égard. Car bien-qu'il lui fût facile de faire ſentir la peine à ceux qui la maltraitoient, jamais elle n'en a porté ſes plaintes à perſonne,

ni voulu uſer de ſon credit pour cét éfet. Au contraire, une des Hoſpitaliéres, qui ſavoit l'amertume où ſon cœur étoit plongé, lui demanda un jour permiſſion d'en informer Monſieur ſon Frere, afin qu'il y aportât le reméde. Ah! « ma Sœur, lui dit-elle, donnez-vous-en bien de « garde, ſi mon Frere ſavoit ma peine, il ne man- « queroit pas de me tirer d'un lieu où Dieu m'a « fait venir pour me ſantifier, il faut laiſſer agir « ſa providence, & cependant l'adorer dans ſes « conduites. «

CHAPITRE XIII.

De la vie cachée de MADEMOISELLE DE MELEUN.

LEs actions ſenſibles & la vie extérieure des Saints ne ſont pas le plus beau ni le meilleur de leur Hiſtoire; ce qui ſe paſſe au dedans d'eux-mêmes, eſt autant élevé au deſſus de ce qui paroît à nos yeux, que l'ame l'eſt au-deſſus du corps: & l'on peut dire que leurs operations interieures, comme celles de Dieu, ſont infiniment plus excellentes & plus divines que ce qu'ils produiſent au dehors. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on pût faire connoître aux hommes leurs diſpoſitions les plus cachées, & tout ce

que la grace opere dans le fond de leur ame. Mais nous ne ſaurons bien tous ces ſecrets, que lorſque la vie des Saints & l'hiſtoire des Prédeſtinez, qui ne ſe lit que dans le Verbe, nous découvriront les conſeils éternels de Dieu ſur ſes Elûs, & toute l'œconomie de leur prédeſtination & de leur grace.

Ce n'eſt donc pas de la vie cachée & interieure de MADEMOISELLE DE MELEUN que j'entreprens de parler dans ce chapitre, la providence de Dieu, qui la veut tenir inconnüe juſques au grand jour de ſes revelations, n'aiant pas permis que ſes Directeurs nous en aient donné aucune connoiſſance. C'eſt de tous les moiens & de toutes les ſaintes induſtries dont elle s'eſt ſervie pour ſe cacher, que je veux faire ici le recit; & j'eſpere qu'à travers de ces obſcuritez & de ces ombres le Lecteur découvrira aiſément quelque choſe des ſentimens interieurs du cœur de MADEMOISELLE DE MELEUN, qui n'étoient autres que de mener une vie cachée avec Dieu en JESUS-CHRIST, qui étant caché dans le ſein de ſon Pere pendant toute l'éternité, s'eſt caché neuf mois dans le ſein de Marie; & a enſuite vécu trente ans dans la retraite, qu'il n'a interompüe que pendant trois ans, dont il a paſſé la plûpart dans les deſerts & à l'écart ſur les montagnes, continuant encore tous les jours depuis dix-ſept cens ans cette vie cachée & inconnüe, dans le Sacrement de

nos Autels, où il eſt voilé ſous les eſpéces du pain & du vin.

MADEMOISELLE DE MELEUN s'eſt ainſi cachée, à l'exemple du Sauveur; & il eſt certain qu'elle n'eſt ſortie de Flandres, que dans le deſſein de mener une vie inconnüe: en quoi certes la providence de Dieu a bien favoriſé ſes intentions. Car elle a vécu prés de dix ans en Anjou ſans y être connüe que de ſes Directeurs, pendant leſquels elle a toûjours témoigné autant de paſſion de s'aneantir, & de ſe cacher au monde, que les gens du monde en ont de paroître & de ſe produire.

Elle cache ſon nom.

C'eſt ce deſir qui la porta à cacher ſon nom, celui de Princeſſe lui étant inſuportable, ſe faiſant apeler Sœur de la Haye, & ſignant ſes lettres en ces termes, ANNE DE LA TERRE, ou bien ANNE DE LA HAYE, petite ſervante des Pauvres.

Quand on ſçût où elle étoit, on lui envoia le tableau de Monſieur ſon Pere, au bas duquel on avoit mis toutes ſes qualitez, & le titre de ſes emplois. Avant que de l'expoſer, elle verſa de l'ancre, & paſſa l'eponge pardeſſus pour les éfacer, de crainte que cette inſcription ne lui atirât de l'honneur.

Elle cache ſes Armes.

Enſuite elle fit mettre les Armes de ſa Maiſon au pied d'un Crucifix, proteſtant qu'elle ne vouloit point d'autre marque de nobleſſe ni de grandeur que celles de JESUS crucifié, qui étant

venu fouler aux pieds les grandeurs de la terre, a voulu faire consister toute la gloire des Chrétiens dans les ignominies de sa Croix.

Elle ne pouvoit soufrir qu'on parlât avantageusement d'elle, ni de sa Famille ; & elle se défit d'une fille de son Pays, quoi-qu'elle l'aimât beaucoup, parce qu'elle parloit trop souvent de sa Maison & de ses Proches.

Non seulement elle cachoit son nom & sa naissance, mais elle cachoit encore sa personne, autant qu'il lui étoit possible, en sorte qu'elle eût bien voulu devenir invisible ; & elle métoit toute sa joie à se faire mépriser, en ne se faisant point connoître.

Parmi le nombre infini de preuves de ces innocens déguisemens que nous fournit le détail de sa vie, nous en avons plusieurs traits également agreables & édifians, à la tête desquels je métrai le témoignage irreprochable d'une personne de condition & de vertu de la Ville d'Angers, qui merite bien nos reflexions. Voici comme il en parle.

Elle cache sa personne. Le 28. Octobre 1674. je fis un voiage à Baugé. Je crûs que la charité m'obligeoit de visiter les Pauvres. Je me rendis dans cét esprit à l'Hôtel-Dieu, où je m'apliquai d'abord à consoler quelques Malades. Je rencontrai dans les Salles une personne qui m'étoit inconnüe : je l'aborde & lui parle, sans avoir la moindre pensée que ce pût être la Princesse d'Epinoy. Sa taille mediocre,

cre, ſon grand aneantiſſement, & ſes habits qui étoient plus pauvres & plus ſimples que ceux de la moindre Hoſpitaliére, voilerent ſi fort mes yeux, que ni la majeſté que la main de Dieu avoit gravée ſi avantageuſement ſur ſon viſage, ni les graces inſeparables des perſonnes de ſa qualité, ni l'Eſprit ſaint qui parloit par ſa bouche avec une onction toute divine, ne purent me la faire diſtinguer d'avec une ſimple ſervante, le ciel me tenant dans cét aveuglement, afin de lui donner lieu de pratiquer l'humilité juſques au dernier degré de perfection. Je lui demandai des nouvelles de l'Hôpital & des Pauvres, d'une maniére que je croiois proportionnée à ſon eſprit & à l'état où je la voiois; & aprés m'avoir répondu, elle m'entretint de la pauvreté de la Maiſon, des defauts inſeparables de l'adminiſtration des Hôpitaux, de la neceſſité d'y bâtir, & d'ajoûter ſix lits aux anciens; & par un trait de ſon honnêteté elle me pria de faire un plan du bâtiment tel que je le croiois neceſſaire & facile à executer. Cette propoſition me ſurprit, & ſans m'ouvrir les yeux, m'obligea de lui dire: Vous vous trompez, ma Sœur, de vous adreſſer à un homme qui a tres-peu de lumiéres, conſultez la Princeſſe d'Epinoy Fondatrice de vôtre Hôpital, il ne peut rien manquer à une Maiſon qui eſt honorée de ſa protection & de ſa conduite. Ces élevations jeterent la ſervante de Dieu dans une ſi grande indignation contre elle-

même, qu'elle repliqua avec un peu de chaleur:
„ Cette Dame dont vous parlez, Monsieur, n'est
„ pas ce qu'on pense, elle fait tres-peu de bien à
„ la Maison. Cette réponse m'aiant extrémement surpris, je crûs qu'il étoit de mon devoir, de faire une reprimande sericuse à cette Sœur de la liberté qu'elle prenoit de parler à un étranger contre une personne qu'on estimoit sainte. Elle reçût ma corection avec une profonde humilité, & me repliqua, qu'elle croioit être obligée de desabuser le monde, & de dire que si la Princesse avoit quelque reputation, elle la croioit trompeuse, & ses lumiéres tres-bornées. Ses réponses quoi-que tres-fortes, & capables de me faire revenir de mon erreur, & de dissiper mon aveuglement, ne firent que l'augmenter, & m'obligerent de rompre la conversation, & de demander la Superieure tout en colere. MADEMOISELLE DE MELEUN signalant en même tems son obéïssance & son humilité, la fut avertir, & revint avec elle. Je lui portai mes plaintes des discours que m'avoit tenus cette Sœur qui étoit presente, contre Mademoiselle d'Epinoy. Mais la Superieure, qui voioit bien ma méprise, favorisa si adroitement son humilité, que je fus obligé de me retirer fort mal edifié de l'une & de l'autre. En m'en retournant je fis rencontre d'un Ecclesiastique fort éclairé, qui connoissoit parfaitement les traits du visage & le caractere de l'esprit de la Princesse; je lui con-

tai mon avanture ; & lui aiant fait le portrait de cette pretendüe ſervante, le détail de nôtre converſation, & de la mauvaiſe opinion que j'en avois conçüe, il ſe prit à rire, & me dit que c'étoit la Princeſſe d'Epinoy à qui j'avois parlé. Alors je fus confus & mortifié de tout ce que je lui avois dit ; je publiai mon aveuglement & ſa vertu par-tout ; & l'année ſuivante retournant à Baugé, je lui fis amende honorable. Elle me reçût avec une joie, une bonté & une douceur qui eſt au dela de toutes mes expreſſions, & me demanda en grace d'enſevelir nôtre entretien dans le ſilence : ce que je n'ai pas crû lui devoir acorder aprés ſa mort, puiſque j'eſpere que le recit que j'en fais, edifiera le Public, & contribüera à faire paroître la vertu d'une Fille qui a toûjours voulu oublier ſa naiſſance, & dérober à la connoiſſance des hommes ſa qualité & ſon merite.

Feu Madame Jeanne-Baptiſte de Bourbon Abeſſe de Fontevrauld, avoit une eſtime ſi particuliére de la vertu de MADEMOISELLE DE MELEUN, que faiſant voiage, elle s'eſt écartée deux fois de ſon chemin pour la venir voir à Baugé. Comme elle étoit prévenüe, dit une des Hoſpitaliéres, que la Princeſſe vivoit parmi nous ſans aucun rang, & qu'elle étoit vétüe pauvrement, la premiére fois qu'elle vint à nôtre Hôpital, elle s'étoit fait donner des marques pour la connoître & la ſalüer la premiére :

mais quelque atention qu'elle fît pour la démêler d'avec plusieurs personnes du commun, qui l'avoient environnée au sortir du carosse, & parmi lesquelles MADEMOISELLE DE MELEUN s'étoit mise, elle n'en pût venir à bout, il falut la lui montrer, & la lui presenter. L'Abesse lui fit toutes les civilitez possibles ; mais elle ne pût empécher que MADEMOISELLE DE MELEUN qui se métoit si ordinairement aux pieds des Pauvres, ne lui baisât le bas de sa robe.

Quelque temps aprés MADEMOISELLE DE MELEUN, dont la vertu austére n'avoit rien perdu de la civilité Chrétienne, crût qu'elle devoit aler remercier Madame de Fontevrauld en son Abaye, de l'honneur de ses visites. Elle y fut, mais dans un si pauvre équipage, & si mal vétüe à son ordinaire, qu'aiant demandé à voir Madame, la Touriére qui ne la connoissoit pas, en parut surprise, & lui dit en riant qu'on ne donnoit point la peine à Madame de venir au Parloir pour des personnes de sa sorte ; qu'il faloit qu'elle dît ce qu'elle lui vouloit ; & lui montrant un Parloir, elle lui fit signe qu'elle y pouroit trouver quelques Religieuses qui lui donneroient satisfaction. MADEMOISELLE DE LA HAYE reçût ce mépris avec une joie extréme, & sans déclarer qui elle étoit, ala au lieu que la Touriére lui avoit marqué, où elle trouva deux Religieuses, dont l'une étoit de sa connoissance, qui l'aiant

salüée avec beaucoup de respect, fut dire à Madame que la Princesse d'Epinoy l'étoit venüe voir. Madame de Fontevrauld la reçut comme un Ange du ciel, & admirant de plus en plus son humilité & sa rare modestie, ne pouvoit se lasser de dire que Baugé possedoit un tresor en sa personne.

Une autre Abesse, qui avoit conçû une haute idée de MADEMOISELLE DE MELEUN, sur le recit qu'on lui avoit fait de ses vertus, pria une Demoiselle de ses amies de lui procurer une de ses visites. Comme cette Abesse ne la connoissoit point, & que d'ailleurs elle n'étoit point prévenüe qu'elle dût venir, lorsqu'elle la vit vétüe comme une pauvre vilageoise, elle demanda à la Demoiselle qui la conduisoit, quelle étoit cette petite paysanne qu'elle lui avoit amenée. Hé quoy, Madame, lui repliqua la Demoiselle, tout en colere, est-ce ainsi que vous traitez la Princesse d'Epinoy, qui par une complaisance extréme a bien voulu contenter le desir que vous aviez de la voir ? A ces mots l'Abesse, plus mortifiée d'avoir dit ces paroles, que MADEMOISELLE DE MELEUN ne l'avoit été de les entendre, lui demanda pardon, & la pria avec beaucoup d'instance de ne point prendre d'autre logement en ville que son Abaye. Toute sa passion étoit de se cacher, & de s'atirer le mépris des hommes, qu'elle croioit meriter, à cause de ses grans pechez.

Mais si en tout tems & en tous lieux elle a

Elle se cache dans ses voiages.

eu mille inventions pour se cacher, c'étoit principalement pendant les voiages qu'elle faisoit. Afin d'éviter les honneurs qu'on lui auroit rendus si on l'avoit connüe, & s'atirer le mépris de ceux qui ne la connoîtroient pas, elle marchoit presque toûjours à pied, ou montée sur une ânesse, vétüe en pauvre, acompagnée d'une Touriere. Elle faisoit souvent des pelerinages à Saumur: y étant elle fit une retraite de huit jours, vivant de pain & d'eau, alant faire ses meditations dans la grotte de la Madelaine, qui est élevée sur une haute montagne. Une autre année elle y ala dans le même dessein; mais par malheur arivant à Saumur elle fut connüe: toutes les Superieures des Couvens envoierent la salüer; ce qui l'obligea de partir le lendemain sans vouloir voir personne.

Lorsqu'elle étoit hors de la Ville, elle ôtoit sa coëffe de tafetas de dessus sa tête, & paroissoit avec un gros bonnet de laine, afin qu'on la méprisât davantage; & souvent ce desir avoit son éfet: car quelquefois il se trouvoit sur la route des insolens, qui la voiant ainsi extraordinairement vétüe, faisoient mille railleries de sa personne, & lui disoient des injures.

Elle vouloit toûjours loger dans les hôtelleries les plus pauvres & les plus cachées; mais quelquefois la Touriére qui l'acompagnoit, la faisoit aler malgré elle dans les meilleures, sur-tout lorsqu'elle étoit beaucoup fatiguée du chemin,

afin d'y trouver de bons lits & de bonne nourriture.

Un jour MADEMOISELLE DE MELEUN qui ne vouloit jamais suivre sa volonté, entra par complaisance dans une des meilleures hôtelleries de Saumur; & comme elle étoit extrémement fatiguée du chemin, elle se mit au lit de bonne heure dans une assez belle chambre que la Touriére avoit choisie. Mais elle paia bien cher cette condescendance: car bien avant dans la nuit, des personnes de qualité étant venües demander à loger au même lieu avec un grand équipage, l'hôtesse qui avoit pris la Princesse pour une personne peu acommodée, voulut avoir sa chambre, & lui dit de déloger. La Touriére qui avoit de l'esprit & de la resolution, s'y opposa fortement, mais en vain: car avant que le differend qui survint entre elle & l'hôtesse fut, terminé, MADEMOISELLE DE MELEUN sortit promtement du lit & de la chambre, s'en ala prendre une autre moins commode, & dit à la Touriére: Nous sommes « pauvres, ma Sœur, & les servantes des Pauvres, « nous devons être ravies qu'on nous traite en « pauvres. «

Pour l'ordinaire quand elle vouloit faire voiage, elle ne se servoit que d'une ânesse pour monture, & d'un petit pauvre qui la suivoit. Elle prit pourtant, alant à Paris, des chevaux de loüage, mais en si pauvre équipage, qu'elle sou-

frit beaucoup d'incommodité par les chemins, & qu'à peine vouloit-on la recevoir dans les hôtelleries. Monsieur son Frere vint au devant d'elle jusques à Chartres, avec deux carosses; & alors tous les Hôteliers de la route s'empressoient pour les loger, & leur rendre service; ce qui l'obligea de dire en riant à son Frere: „ Qu'est-ce que le monde? voiez le changement; „ hier on nous refusoit la porte, & aujourd'hui „ on nous reçoit à bras ouverts; nous avons cette „ obligation à nos chevaux qui nous font hon- „ neur, ce sont eux que l'on considere, & non „ pas nous: car nous sommes aujourd'hui les mê- „ mes que nous étions hier, & on nous traite au- „ trement en leur consideration.

Etant un jour alée au Sermon à Paris, elle se mit sur une chaise que gardoit un laquais pour son maître, qui à son arivée voiant MADEMOISELLE DE MELEUN avec un habit fort pauvre, la fit sortir brusquement, & la pensa maltraiter. MADEMOISELLE DE MELEUN sans repliquer quita la place; & s'alant métre à genoux à deux ou trois pas de là, lui demanda excuse, & en même tems, si elle ne lui nuisoit point dans le lieu où elle s'étoit mise. Elle dit depuis que sa joie eût été que le laquais, aprés l'avoir mépriſée, lui eût donné un soufflet. Monsieur son Frere chez qui elle demeuroit alors, aiant sû cette avanture, lui dit qu'il vouloit desormais qu'elle se fît suivre par un laquais, ou

qu'autrement il défendroit à ſon portier de la laiſſer ſortir.

Etant à Baugé, elle fut viſiter un Oficier pour les beſoins de l'Hôpital : la ſervante qui ne la connoiſſoit point, fut dire à ſon Maître, qu'une pauvre femme l'atendoit à la porte. L'Oficier qui avoit des afaires, fut deux heures ſans venir à elle, & la trouva entre deux portes.

Elle cache ſon eſprit.

Il y a aſſez de gens qui veulent bien cacher leur naiſſance & leurs perſonnes, pourvû qu'ils faſſent paroître leur eſprit dans les converſations, ou par leurs livres. MADEMOISELLE DE MELEUN cachoit le ſien avec toute l'induſtrie imaginable : quoi-qu'elle en eût beaucoup, elle parloit tres-peu, & écrivoit encore moins. Aiant ſû qu'on eſtimoit ſes lettres, parce qu'elle s'exprimoit tres-bien, elle prit la reſolution de ne plus écrire, qu'elle a gardée tres-exactement.

Dans les converſations qu'elle étoit quelquefois obligée d'avoir avec les perſonnes de qualité chez Monſieur ſon Frere, elle ne diſoit preſque rien, & elle paroiſſoit comme ſtupide. Bien-qu'elle parlât de Dieu comme un Ange, les diſcours qu'elle faiſoit ſur des matiéres de piété, ne duroient pas plus d'un quart-d'heure, craignant de prendre le nom de Dieu en vain, ou de faire croire qu'elle avoit de hauts ſentimens de lui. Souvent elle s'intérompoit en parlant, & ſe taiſoit, lorſqu'elle apercevoit qu'on

donnoit aprobation à ſes diſcours. Comme elle avoit pluſieurs petits manuſcrits, qui auroient pû lui atirer de l'eſtime ou des loüanges aprés ſa mort, elle les fit tous brûler avant ſon decés, en ſorte qu'il en eſt échapé tres-peu de l'incendie. Quand elle voioit les perſonnes à qui elle avoit écrit, elle les obligeoit à brûler ſes lettres.

Elle cache ſes graces. Il ſemble que la reconnoiſſance permet de publier les graces qu'on a reçües, de crainte d'en paroître ingrat: cependant MADEMOISELLE DE MELEUN tenoit les ſiennes ſecretes, de-peur que la vanité ne lui enlevât ſon treſor. Elle avoit ſans doute des communications tres-intimes avec Dieu, mais elle n'en parloit qu'à ſes Directeurs, & encore avec une grande reſerve, ſe contentant de leur découvrir ſes imperfections, & la pente qu'elle avoit au mal, pour les prier de la fortifier dans ſes foibleſſes, & de lui aider à ſe relever dans ſes chûtes. Il lui échapa un jour de parler à fond de ſon interieur à une de ſes amies; elle s'aperçut de ſa faute, & la fit obliger par ſerment de n'en parler jamais à perſonne.

Elle cache ſes maladies. Il eſt bien dificile de tenir long-tems un mal caché, la douleur le fait éclater au dehors, par les plaintes, par les larmes, ou par les ſoûpirs; mais MADEMOISELLE DE MELEUN cachoit au contraire ſes maladies, ne témoignant jamais plus grande joie que quand elle étoit malade. Il faloit ſouvent deviner qu'elle le fût,

tant elle avoit d'adreſſe pour ne la pas paroître ; ce qui rendoit ſes maladies tres-dangereuſes & tres-longues, faute d'y aporter au commencement le reméde.

Elle ſe cache à elle-même.

Ce qui eſt encore bien plus merveilleux, c'eſt que non ſeulement elle cachoit aux hommes ſa naiſſance, ſa perſonne, ſes graces, & ſes bonnes œuvres ; mais les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle, la faiſoient eſtimer la plus miſérable & la plus imparfaite de toutes les creatures, indigne d'eſtime & de loüanges, digne au contraire de toutes ſortes de mépris. La vie humble & cachée a fait ſon caractére, & on peut dire d'elle ce que le Saint Eſprit a dit d'Henoc, qu'elle a vécu dans le monde ſans y paroître : *Vixit, & non apparuit.* C'eſt pourquoi elle a toûjours eu une devotion tendre pour Saint Joſeph, & pour Saint Alexis. Un jour on parla en ſa preſence des vertus de ce dernier Saint, & une Religieuſe de la compagnie, qui avoit beaucoup de confiance en lui, fit par ſurpriſe un petit ſoûpir : ce qui obligea MADEMOISELLE DE MELEUN de la regarder atentivement ; puis fermant les yeux, & demeurant en ſilence, ceux qui étoient avec elle, la conſideroient, ne ſachant pas la cauſe de ſon recueillement ; & tendant la main à cette Religieuſe, elle lui dit : C'eſt nôtre « Saint à nous deux que l'humble Alexis, il faut « nous bien tenir dans ſa vie cachée, & là aimer « le mépris & nôtre propre abjection. «

Les ſentimens qu'elle avoit du bonheur de cette vie cachée en JESUS-CHRÎT, étoient » tout-à-fait admirables. J'eſtime une ame mal- » heureuſe, diſoit-elle, qui ne peut comprendre » l'avantage qu'il y a d'être toûjours unie par ex- » perience aux anéantiſſemens de JESUS-CHRÎT » & à ſa vie cachée.

Le plus grand plaiſir que puiſſe goûter ici-bas une ame vraiment Chrétienne, c'eſt de n'être connüe que de Dieu ſeul, & de ne connoître que lui: Dieu & l'ame ſont un aſſez grand ſpectacle l'un à l'autre pour les contenter tous deux.

Comme elle balioit un jour à la porte de l'Egliſe, une perſonne de qualité qui ne la connoiſſoit pas, vint lui demander à parler à la Princeſſe d'Epinoy, elle la fit entrer dans la Salle, & feignant de l'aler avertir, elle fut quiter ſon tablier & ſon balay, puis revint trouver cette perſonne, qui ſurpriſe que c'étoit elle qu'elle avoit trouvée à la porte, lui fit excuſe; & elle lui dit » agreablement: Vous ne vous êtes pas trompée, » quand vous m'avez priſe pour la ſervante des » Pauvres, je la ſuis en éfet.

CHAPITRE XIV.

De ſon humilité.

QUAND le grand Apôtre a voulu parler des humiliations profondes du Sauveur, il n'a point trouvé de termes capables de les exprimer comme il faut. Il s'eſt contenté de dire qu'il a pris la forme de ſerviteur, qu'il a paru un homme du commun ; en un mot qu'il s'eſt aneanti. Je ferois mieux ſans doute, en voulant parler de l'humilité de MADEMOISELLE DE MELEUN, de ne dire rien davantage, ſinon qu'elle s'eſt rendüe ſervante, qu'elle a paru ſous l'habit & la figure des Pauvres, & qu'elle a aneanti la grandeur de ſon nom, de ſa naiſſance, & de toutes les belles qualitez du corps & de l'eſprit, dont le ciel l'avoit partagée. Mais comme cette vertu a fait le caractére de ſa vie, il me ſemble que pour la rendre imitable aux Lecteurs par quelques endroits moins forts, il faut deſcendre dans le détail des maniéres dont elle ſe ſervoit pour pratiquer cette vertu.

Elle fuit les loüanges.

Nous venons de voir qu'elle a aimé le mépris, qu'elle en recherchoit toutes les ocaſions imaginables, qu'elle ne pouvoit ſoufrir qu'on lui donnât aucune aprobation ni aucunes loüanges ; & nous avons déja dit, que quand le Clergé &

les Habitans de la ville de Baugé la furent remercier en Corps, de les avoir délivrez d'une garnison, elle leur témoigna, que si l'on continuoit à lui rendre le moindre honneur, elle sortiroit le même jour de leur Hôpital ; & ce fut pour cette raison qu'elle sortit de Flandres, de Saumur, de la Fleche & de Laval, parce qu'elle s'y voioit honorée.

» Il faut soufrir, disoit-elle, une peine extréme, » quand on nous loüe de nôtre naissance, ou de » nos avantages personnels ; il en faut détourner le » discours avec adresse, ou le raporter à Dieu : la » loüange est un bien qui n'apartient pas à la crea- » ture, Dieu seul merite d'en être honoré.

Quand Monsieur le Prince d'Epinoy son Frere fut mort, les Habitans de Baugé voulurent signaler leur reconnoissance, en lui faisant faire un Service solennel & une Oraison funebre : ils vinrent lui demander quelques memoires sur la grandeur de sa Maison, & sur ses plus belles actions, afin de fournir la matiére de son panegyrique au Predicateur qu'ils en avoient chargé. Non seulement MADEMOISELLE DE MELEUN ne voulut pas leur dire un seul mot de sa Famille ; mais elle les pria instamment de se borner au seul Sacrifice pour le repos de l'ame de son Frere, & d'en retrancher l'éloge.

Elle fuit les honneurs.

Jamais elle ne voulut prendre le rang ni le titre de Fondatrice dans l'Hôpital de Baugé : bien éloignée du faste & de l'ambition de ces

Seigneurs qui mettent leurs armoiries sur les ornemens qu'ils donnent aux Autels, & font peindre leurs litres autour des Egliſes, pendant que les Tabernacles ſont d'un bois tout pouri, & que les ciboires ſont mal propres.

Elle cache ſes bonnes œuvres.

Suivant le conſeil de l'Evangile, elle faiſoit en ſorte que ſa main gauche ignorât toûjours les bonnes œuvres de ſa main droite. Dans cét eſprit elle cachoit autant qu'il lui étoit poſſible ſes meilleures actions, ſur-tout ſes aumônes; & ſi l'édification & le bon exemple qu'elle devoit au prochain, ne l'eût quelquefois obligée à les faire paroître au dehors, elle eût bien ſouhaité qu'on eût crû qu'elle ne faiſoit point de bien à l'Hôpital: pour cela elle ne paioit qu'une penſion mediocre ainſi qu'une ſimple Penſionnaire, afin qu'on n'eût aucun égard pour elle, & en cachette elle métoit de groſſes ſommes dans les troncs, ou les faiſoit aporter aux Adminiſtrateurs par des perſonnes interpoſées, qui avoient ordre de ne la point nommer. Pendant un temps conſiderable elle fit mettre toutes ſes lettres de change ſous le nom d'un Oficier de la Fleche, qui avoit ſoin d'en faire toucher l'argent à la Sœur Pilon Depoſitaire, qui en diſpoſoit ſuivant les beſoins de la Communauté, ſans qu'il paſſât par les mains de MADEMOISELLE DE MELEUN.

Elle donne des noms d'imperfection à ſes vertus.

Elle avoit coûtume de donner des noms d'imperfection aux meilleures actions qu'elle faiſoit; ainſi quand on la ſurprenoit baliant les Salles ou

la Maiſon, elle diſoit en riant pour détourner l'eſtime qu'on auroit pû concevoir pour elle: » Je fais cela moins par vertu que par un certain » fonds d'amour propre qui eſt en moi, qui ſe recherchant par-tout, ne peut ſoufrir la moindre ordure.

Un ancien domeſtique de ſon Frere l'étant venu voir à Baugé, la trouva baliant les Salles, & lui aiant demandé en ſa maniére, à parler à l'Abeſſe du Couvent, elle lui demanda comment s'apeloit l'Abeſſe qu'il cherchoit. Il lui dit que c'étoit la Princeſſe d'Epinoy. Alors lui montrant » ſon balai, elle lui dit agreablement: Voilà la » croſſe de l'Abeſſe que vous cherchez.

Elle s'emploie aux fonctions les plus baſſes.

Il eſt impoſſible de s'imaginer une fonction, quelque baſſe & abjecte qu'elle puiſſe être, qu'elle n'ait embraſſée avec joie, dans le deſſein d'anéantir un certain fonds d'orgueil & de grandeur qu'elle croioit ſentir en elle, & s'opoſer à toutes les pratiques d'humilité: comme de ſervir les Pauvres, & même les ſervantes des Pauvres, balier les Salles, laver la vaiſſelle, déchauſſer & laver les pieds des Pauvres, porter & nétoier leurs baſſins; voilà qu'elles ont été ſes ocupations ordinaires pendant trente ans.

Mais ce qui marque un grand fonds d'aneantiſſement dans cette ame, c'eſt que dans le tems que les ouvriers travailloient à faire les murs de la clôture de l'Hôpital, on l'a vûe tres-ſouvent garder les moutons, les vaches & les cochons, pendant

pendant que les bergeres qui en avoient le soin, étoient ocupées à autre chose.

Elle n'a que de bas sentimens d'elle-même.

Nonobstant ces rares vertus qui éclatoient en elle, elle se croioit la plus lâche & la plus imparfaite creature qui fût au monde. Voici comme elle en parle dans une lettre qu'elle écrivit à son Directeur le 14. Janvier 1673.

Vous me pardonnerez, je m'assûre, mon silence, quand je vous aurai dit que je suis toûjours la même, & que j'ai voulu épargner à vôtre bon cœur la douleur d'aprendre que le mien est toûjours lâche & plein de miseres. Oüi, mon cher Pere, je suis digne de compassion de me voir dans de si belles ocasions de faire le bien, & d'être si infidéle à Dieu. Que mon cœur vous dit de choses là dessus, que ma plume ne sauroit vous écrire!

Elle écrit au même le 21. Juin 1673. Oserois-je vous dire mes miseres? Non, je ne le saurois sans rougir, de me voir toûjours si lâche, & nos cheres Sœurs faire des progrés admirables dans la perfection. Oüi, mon cher Pere, je suis dans une confusion étrange de sentir mon pauvre cœur si glacé au milieu des flames, dont les cœurs de nos Sœurs brûlent du divin amour. J'espere en vos saintes priéres, que je vous demande au nom de nôtre aimable JESUS. Presque dans toutes ses lettres elle ne parle que de ses miseres, que de ses besoins extrémes.

Elle étoit persuadée de cette grande verité

» qu'elle avoit ſouvent dans la bouche : Quand
» tu ne ſeras plus rien, tu ſeras tout, tu trouveras
» la vie dans la mort, la douceur dans l'amertume,
» & Dieu dans le neant. Il faut, diſoit-elle, que
» le ſentiment de nôtre baſſeſſe, de nôtre indigni-
» té, & de nôtre incapacité pour les bonnes cho-
» ſes, nous porte à ne rien dire, à ne rien faire,
» & à ne rien penſer, qui nous éloigne tant ſoit
» peu de JESUS-CHRIST le modéle & le vrai cen-
» tre des humbles. Suivant ces vües quelquefois
elle ſignoit au bas de ſes lettres, ANNE L'IM-
BECILLE.

C'étoient ces ſentimens dont ſon cœur étoit rempli, qui lui faiſoient fuir les loüanges, les honneurs & les Charges.

Elle fuit les Charges

On ne ſait que trop les intrigues & les cabales, dont ſe ſervent quelquefois des perſonnes conſacrées à Dieu, qui aiant renoncé aux grandeurs du monde par leurs vœux, ſe croient en droit de faire des brigues, pour être élües Superieures, ou ſe faire perpetuer dans leurs Charges. Mais l'humilité de MADEMOISELLE DE MELEUN lui donnoit des ſentimens tout contraires : car bien que ſa naiſſance, ſa vertu & ſes bienfaits lui donnaſſent droit de tenir le premier rang dans la Communauté des Hoſpitaliéres, elle n'a pourtant jamais voulu paſſer devant la moindre Sœur Converſe, ni ſe mettre au deſſus d'une ſimple Novice. Elle les regardoit toutes comme ſes Superieures & ſes Maîtreſſes, à qui

elle rendoit une obéiſſance exacte. Deux raiſons l'ont empéchée de ſe faire Religieuſe : la premiére, qu'elle s'en eſtimoit indigne ; & la ſeconde, parce qu'elle craignoit qu'étant voilée, on ne la fît tout auſſi-tôt Superieure, ou que Meſſieurs ſes Freres ne demandaſſent au Roi une Abaye qui l'auroit engagée à ſortir du lieu de ſa vocation. Ainſi elle regardoit ſon état & ſon habit de ſeculiére, comme un aſyle contre les dignitez qu'elle craignoit plus que la mort.

Cela n'empécha pas pourtant qu'elle ne ſe mît en qualité de Novice ſous la conduite de la Sœur Pilon, Maîtreſſe du Noviciat, qui étoit une fille tres-interieure. Elle en recevoit tous les avis avec la derniére ſoûmiſſion, & prenoit un ſingulier plaiſir à écouter la Sœur Marthe de la Beauſſe, qui dans ſa ſimplicité s'ingeroit à lui donner les regles de bien vivre dans une Communauté, comme ſi elle les eût ignorées. Et c'eſt en cela que conſiſte la perfection des ames vraiment humbles, qui bien-loin de ſe vanter de leurs talens, veulent toûjours ſembler aprendre ce qu'elles ſont capables d'enſeigner aux autres.

Quand elle diſoit ſa coulpe, elle le faiſoit d'une maniére ſi touchante, qu'elle tiroit les larmes de toute la Communauté, emploiant les termes les plus humbles pour en exagerer la grandeur.

Elle ſe mêle parmi le peuple.

Etant à Paris Penſionnaire dans l'Abaye aux Bois, elle demandoit quelquefois permiſſion d'a-

ler entendre les Sermons de l'Avent & du Carême. Pour cét éfet les jours de fête elle aloit quelquefois jusques à l'autre bout de Paris sans chaise & sans caroſſe, s'apuiant seulement sur le bras d'une fille qui l'acompagnoit. Par respect à la parole de Dieu, autant que par mortification, elle ne prenoit presque jamais de chaise pour s'asseoir au Sermon, elle se tenoit debout; & de peur d'être connüe, son plaisir étoit de se mêler toûjours parmi la foule du peuple, afin qu'on la prît pour une artisane. Au sortir du Sermon souvent elle étoit prête à s'évanoüir, tant elle avoit soufert d'incommodité de la foule, & d'avoir été sur ses pieds un si long-temps. Lorsque l'aprésdinée il y avoit encore Predication en quelque Egliſe, elle ne retournoit que le soir au Monaſtére; & faisant acheter un pain de deux sous par sa fille, elles s'en aloient sur le midi au jardin du Palais Luxembourg, & là s'asseiant sur le bord de la fontaine, elles mangeoient toutes deux leur petit pain, & buvoient de l'eau : faisant reflexion qu'en vain les grans Seigneurs font des dépenses immenses pour leur table, puisqu'elle avoit trouvé le secret de rassasier sa faim & de faire un excellent repas à si peu de frais. Ensuite elle retournoit à l'Egliſe, où abysmée & aneantie devant le Saint Sacrement exposé sur les Autels, elle n'en sortoit qu'aprés le Salut.

La vraie pierre de touche de l'humilité c'eſt

la corection de ſes defauts, l'orgueil voulant cûjours qu'on l'eſtime, & qu'on le croie impeccable. Mais de prévenir la corection, & de ſouhaiter que des inferieurs nous la faſſent, c'eſt l'éfet d'une humilité bien extraordinaire. MADEMOISELLE DE MELEUN avoit donné ordre à ſa femme de chambre, de l'avertir generalement de toutes les fautes qu'elle lui verroit commettre, ſans l'épargner. Cét ordre embaraſſoit cette bonne fille de plus d'une maniére: car outre que quelque aplication qu'elle aportât à obſerver la conduite de ſa Maîtreſſe, il ne lui étoit preſque pas poſſible d'apercevoir en elle la moindre imperfection, pendant des mois entiers; elle avoit d'ailleurs de la peine à prendre cette liberté à l'égard d'une perſonne de ſa qualité, & ſa Maîtreſſe. Neanmoins craignant que ſi elle ne l'avertiſſoit pas, ce ne fût une deſobéïſſance, ou un obſtacle à la perfection de MADEMOISELLE DE MELEUN, elle conſulta là-deſſus un Carme Déchaux qui étoit ſon Confeſſeur, lequel ſans connoître la Princeſſe, ſur le ſimple recit qu'il entendit faire de ſes vertus, lui ordonna de ſuivre les mouvemens d'humilité que Dieu inſpiroit à ſa Maîtreſſe.

Elle veut qu'on l'avertiſſe de ſes defauts.

Son humilité paroiſſoit encore dans le mépris & les ſentimens qu'elle avoit des grandeurs, & dans l'amour & l'eſtime qu'elle faiſoit du mépris qu'on avoit pour elle.

Ses ſentimens ſur la grandeur du monde.

I. Il eſt preſque impoſſible, diſoit-elle, que les «

» Grans se sauvent à la Cour : c'est pourquoi je
» m'en suis retirée, pour venir dans un Hôpital,
» afin d'y vivre connüe de Dieu seul, & de ses
» Pauvres, que j'ai l'honneur de servir.

» 2. Que les Grans du monde me font grande
» compassion au milieu de leur grandeur ! Je les
» considere comme de veritables malheureux, par-
» ce que tout semble contribuer à leur perte, &
» presque rien à leur salut.

» 3. Les grans Seigneurs sont particuliérement
» à plaindre, de ce que pour être bien venu au-
» prés d'eux, il faut toûjours les flater. Personne
» n'ose leur dire la verité, ni les avertir de leurs
» devoirs.

» 4. Que les voies de Dieu sont differentes de
» celles des hommes ! Les petits veulent devenir
» grans ; & Dieu qui est la grandeur même, s'est
» fait petit.

» 5. Les Princes & les Monarques ne sont ve-
» ritablement grans, que quand ils sont vertueux ;
» & pour confirmer cette verité, elle aportoit
» l'exemple de Saint Loüis, qui étoit bien plus
» grand Roi dans le ciel, qu'il ne l'avoit été sur la
» terre.

» Le peu de tems que je fus obligée de demeu-
» rer à la Cour, disoit-elle, me parut un sensible
» Purgatoire. J'en sortis d'aussi bon cœur & aussi
» vîte, que les ames sortent de ce lieu de peine &
» de douleurs.

Elle avoit autant de passion de se faire mépri-

ſer, de s'aneantir & de ſe cacher aux yeux du monde, que les hommes en ont ordinairement de paroître, fuiant tous les lieux, les perſonnes & les ocaſions où l'on pouvoit faire quelque eſtime de ſa perſonne, de ſa vertu, ou de ſa naiſſance. Son plus grand plaiſir étoit de ſe voir mépriſée, & elle s'éforçoit par ſes habits & par ſes maniéres de s'atirer le mépris des creatures, afin d'être conforme à JESUS-CHRÎT mépriſé & foulé d'oprobres.

Etant un jour alée à Paris avec une de ſes amies chez Monſieur le Premier Preſident pour ſes afaires, on la prit pour une faiſeuſe de mouchoirs, dont elle reſſentit une joie ſi grande, que ſon viſage en parut gay toute la journée.

Sortant quelquefois de l'Abaye, où elle logeoit à Paris, pour aler en Ville, elle prenoit ſouvent avec elle pour l'acompagner une jeune Penſionnaire qui étoit fort de ſes amies, qu'elle faiſoit toûjours paſſer la premiére ; ce qui lui atiroit ſouvent du mépris & des injures des laquais, qui la prenoient tout au plus pour une femme de chambre ; de quoi elle ſentoit en ſon ame une joie inéfable.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer juſqu'à quel point MADEMOISELLE DE MELEUN étoit humble. Elle faiſoit un genéreux mépris de toutes les vanitez & des grandeurs du monde, & elle ne les eſtimoit pas plus que de la boüe. Elle n'avoit point de plus grande peine, que quand

on avoit des penſées avantageuſes d'elle ; les loüanges lui étoient inſuportables ; & elle diſoit que toutes ces loüanges n'étoient que du vent & de la fumée, qui ſe diſſipoient en un moment, & que cette nouriture n'étoit propre qu'à nourrir les bêtes.

Toutes ces pratiques l'avoient portée à un ſi haut point d'humilité, qu'elle n'étoit preſque plus ſuſceptible d'amour propre, ni d'aucune complaiſance, ainſi que l'on dit de Saint Thomas, qu'il n'a jamais eu aucune penſée de vanité : étant ſi perſuadé que tout bien vient de Dieu, & que la creature n'eſt rien de ſon fonds qu'égarement & que peché, qu'il ne pouvoit comprendre comment on ſe pouvoit atribuer l'honneur ou la gloire de quelque bonne œuvre.

Un jour une Demoiſelle, dit une des Hoſpitaliéres, me pria en la préſence de MADEMOISELLE DE MELEUN de lui donner de ſes cheveux comme pour en faire une relique ; la crainte que j'eus que cela ne lui fiſt concevoir quelque bonne opinion de ſa ſainteté, m'obligea de lui dire : Prenez garde, ma Sœur, à cette Demoiſelle, elle vous tente. Elle ſe mit à ſoûrire, & me dit : Ne craignez point, ma Sœur, je ſuis guerie de ce côté-là ; comme ſi elle eût voulu marquer que Dieu l'avoit tellement convaincüe de ſon neant, que l'amour propre n'avoit plus d'entrée chez elle.

Le Predicateur de Baugé la trouvant un jour

baliant l'Egliſe, elle en rougit. Il lui dit: Eſt-ce de honte, ma Sœur, ou de vanité, que vous rougiſſez? la Foi nous aprend que c'eſt un grand honneur de contribuer à la propreté des autels. C'eſt l'un & l'autre, lui répondit-elle.

Elle ſert tout le monde, même les ſervantes.

Enfin l'on peut dire que cette Princeſſe étoit devenüe la ſervante des ſervantes mêmes; & que s'il lui eût été permis, elle ſe fût miſe ſous les pieds de toutes. Comme on la voioit de ſi bonne volonté, & d'ailleurs qu'on ne la connoiſſoit point au commencement, chacune lui laiſſoit faire, ſuivant ſes deſirs, les choſes les plus abjectes & les plus humiliantes; & elle s'y portoit elle-même avec une promtitude & une joie qui inſpiroient de la ferveur à celles qui la voioient agir. On l'a ſouvent trouvée le torchon à la main, pour nétoier les ordures, en quelque lieu qu'elles fuſſent. Le rang des Sœurs étant venu de faire cét ofice, elle ſe tenoit dans un coin, atendant qu'elles fuſſent prêtes à ramaſſer les balieures, pour courir les prendre à deux mains, & les porter dehors, afin de les exemter de cette peine. Pratique (dit une Hoſpitaliére) qu'elle a continuée juſques à ſa mort, nonobſtant les infirmitez qui l'afoiblirent les derniéres années de ſa vie.

CHAPITRE XV.

De la mortification de ſon corps, de ſes ſens, & de ſes paſſions.

LA vie de MADEMOISELLE DE MELEUN n'a été qu'une mortification continuelle; en ſorte qu'elle pouvoit bien dire avec Saint Paul: Nous avons toûjours porté en nôtre corps & en nôtre ame, au dedans & au dehors de nous-mêmes, la croix & les mortifications de JESUS-CHRIST.

Mortification de ſa vie.

La mortification a deux branches: la premiére regarde les plaiſirs dont on ſe prive; la ſeconde regarde les peines que l'on embraſſe: l'une conſiſte à s'abſtenir de ce qui plaît, & flate la chair; l'autre à ſoufrir ce qui lui déplaît, & lui fait peine. *Abſtine, & ſuſtine.* Voilà en deux mots tout ce que renferme la vertu de la mortification, & ce que MADEMOISELLE DE MELEUN a pratiqué d'une maniére ſurprenante.

Elle étoit dans un état de mort ſi univerſel pour tous les plaiſirs des ſens, qu'elle ſe privoit même de ceux qu'on peut apeler innocens, comme de regarder les ouvrages qu'elle faiſoit faire pour l'Egliſe, & qu'on trouvoit bien faits. Etant à Paris, jamais elle n'a été voir aucune des cho-

ſes qui atirent les yeux des curieux, comme les Maiſons Roiales, les beaux jardins & les belles peintures. Quand on la contraignoit d'aler en quelques maiſons de plaiſance, & qu'on lui en vouloit faire admirer les beaux endroits, elle diſoit en ſoûpirant: Tout cela n'eſt point mon petit Baugé, je ne voi rien quand je ne le voi pas. De ſorte que quelques perſonnes qui l'entendoient parler, s'étant imaginées qu'elle vouloit dire que la ville de Baugé & ſon Hôpital avoient quelque choſe de plus beau & de plus agreable que tout ce qu'on lui vouloit faire voir, ſe ſont détournées de leur chemin, faiſant voiage, pour venir à Baugé, & contenter leur curioſité, ſur ce qu'ils avoient entendu dire à la Princeſſe. Tous les lieux lui étoient indiferens, parce qu'elle trouvoit Dieu par-tout; mais ceux qui ne donnoient point dans la vüe, lui plaiſoient davantage. En venant de Baugé à Beaufort, elle paſſa avec les Hoſpitaliéres qu'elle y amenoit, par une maiſon d'une de ſes amies, où il y avoit des avenües plantées d'arbres fort agreables, & une fort belle ſolitude. Elles y furent quelque tems à ſe repoſer. Etant arivées à Beaufort, l'Hôpital leur parut afreux, étant ſi pauvre, qu'elles étoient, comme nous avons dit, obligées de dire leur Ofice dans un poulalier. Une des Hoſpitaliéres dit à MADEMOISELLE DE MELEUN: Pourquoi nous avez-vous fait paſſer par cette belle maiſon, pour nous

amener ici, où je ne puis prier Dieu ? toutes choſes m'y choquent ; il me ſemble que je me ſentois portée à lui dans ces bocages, & que tout m'y ſervoit de ſujet d'oraiſon. Ah ! ma Sœur, reprit MADEMOISELLE DE MELEUN, c'eſt la nature qui vous fait tenir ce diſcours, elle ſe trouvoit contente dans le lieu que vous avez quité ; mais la Foi vous enſeignant que Dieu n'eſt pas plus là qu'ici, ſoiez perſuadée que vous le trouverez bien mieux ici que là, parce que les objets ſenſibles ne vous en détourneront point. Il n'y a que Dieu ici, nous l'y pouvons aimer purement.

Etant à Paris, jamais elle ne faiſoit de viſites aux perſonnes de la Cour. Elle ne voioit pas même celles qui venoient voir Monſieur ſon Frere. Un jour Monſieur Frere Unique du Roy fit l'honneur au Prince d'Epinoy de le venir voir avec pluſieurs Seigneurs de la Cour, ſans qu'elle ſortît de ſa chambre, ni même qu'elle s'informât qui étoit tout ce grand monde. Quelquefois elle ſe faiſoit enfermer dans ſa chambre par dehors, afin d'avoir plus de liberté de vaquer en ſecret à la priére. Le Prince qui prenoit beaucoup de plaiſir à s'entretenir de Dieu avec elle, avoit beau fraper à ſa porte, ou l'apeler, elle ne répondoit point, juſques à ce que ſes priéres fuſſent finies.

Etant à Beaufort dans l'acablement que nous avons dit, on craignoit beaucoup que le mauvais

air ne la fist mourir, ou ne la rendît au moins malade; c'est pourquoi la Superieure l'exhortoit souvent d'aler se promener à la campagne, pour changer d'air; mais elle ne pouvoit lui faire prendre cette resolution. Un jour elle lui dit: Vous aimez tant, ma Sœur, à faire les choses par obéïssance, alez donc voir une telle maison, pour pratiquer cette vertu. Le Confesseur l'y acompagna avec quelques-unes des Hospitaliéres; & étant prests d'y entrer, il dit: Faisons un sacrifice à Dieu de la satisfaction qu'auroit nôtre vûe à considerer les jardins & les parterres de cette maison; disons trois cens *Gloria Patri.* MADEMOISELLE DE MELEUN agrea cette proposition, & s'en retourna ravie de n'avoir rien vû.

Ces petites mortifications de cette nature paroissent des bagatelles & des niaiseries aux yeux des gens du siécle; mais elles plaisent à Dieu, & atirent beaucoup de graces: car l'histoire de Theodose dit, que cét Empereur étant prest de voir combattre deux animaux l'un contre l'autre, avec tout le peuple assemblé, baissant les yeux, & se privant de cette satisfaction, fit une action plus meritoire que n'étoient celles de beaucoup d'Anacorétes, qui jeûnoient & faisoient de grandes mortifications avec moins de pureté d'intention. Saint Jean, dit Saint Jerôme, se retira dans le desert, de peur de profaner ses yeux, en regardant les choses du siécle, les voulant

Oculis Christum spectaturis nihil aliud dignatus est aspicere.

garder purs pour enviſager JESUS-CHRIST. Ces petites pratiques ſont faciles à imiter, & Dieu y atache une grande recompenſe.

Mortification de ſon odorat.

Son odorat étoit auſſi mortifié que ſa vüe: car comme naturellement elle aimoit paſſionnément tous les parfums & toutes les bonnes odeurs, non ſeulement elle ſe fit une violence extréme à s'en priver, mais elle ſoufrit une eſpece de martyre parmi les infections & les ordures des Hôpitaux, pour leſquelles elle avoit de l'horreur. Si les Naturaliſtes nous aſſûrent que le muſc augmente ſa force & ſon odeur parmi les infections & les ordures; il faut dire que la vertu de MADEMOISELLE DE MELEUN a pris de grans acroiſſemens dans la puanteur des Hôpitaux, où elle n'a demeuré pendant plus de trente ans, que parce qu'elle n'a jamais pû s'acoûtumer à les ſentir. Un jour elle avoit mis une goute d'eau de ſenteur ſur ſon mouchoir, apparemment pour ſe fortifier le cerveau, ou pour chaſſer le mauvais air; la Sœur qui avoit ordre de l'avertir de ſes defauts, lui dit en riant que cela étoit immortifié; & ſentoit la mode des femmes de Cour; elle la remercia de ſon avis, & s'en priva depuis. Quand quelque Hoſpitaliére aportoit un bouquet de fleurs en ſa „ chambre, elle diſoit: Ah! ma fille, ôtez cela de „ devant moi, ce m'eſt un ſujet de tentation.

Non ſeulement ſa vüe & ſon odorat étoient mortifiez par la vüe des objets qu'elle enviſa-

geoit tous les jours dans les Hôpitaux, des moribons, des estropiez, des jambes pouries & cangrenées, par le pus & l'ordure qui en sortoit, & par les vomissemens des malades ; mais son oüie l'étoit encore par les plaintes, les cris, les gemissemens & les murmures qu'elle entendoit tous les jours.

Ces mortifications lui étoient communes avec toutes les Hospitaliéres : il faut parler de celles de son goût qui lui ont été tres-particuliéres.

Mortification de son goût.

Etant en Flandres, elle s'étoit acoûtumée à mortifier son goût en son boire & en son manger ; mais ce fut toût autre chose en Anjou. Son inclination sur ce point se trouva beaucoup fortifiée par l'exemple de la Sœur Pilon, fille aussi mortifiée & aussi severe à son corps que nous en aions vû de nos jours. Elle étoit venüe de la Fleche à Baugé avec MADEMOISELLE DE MELEUN, pour la fondation de l'Hôpital. Elle jeûnoit presque tous les jours au pain & à l'eau, & encore ne mangeoit-elle que du pain fort grossier ; & quand l'obéïssance l'obligeoit de prendre d'autres alimens, elle les assaisonnoit toûjours de cendre ou d'absynthe.

On lui donna d'abord la Charge d'OEconome & de Dépensiére ; ce qui fit que souvent la Communauté se sentoit de ses mortifications. Car comme la Maison étoit au commencement assez pauvre, elle vouloit épargner, & pour cét éfet elle faisoit assez souvent faire abstinence de

viande aux Hoſpitaliéres, ne leur donnant que des legumes ; & quand elle achetoit du bœuf ou du mouton, c'étoit toûjours le Samedi pour toute la ſemaine : les endroits qui étoient les moins chers, lui paroiſſoient les meilleurs ; de ſorte que la plûpart du tems elle ne prenoit que des foyes, des poumons, des têtes ou des entrailles de mouton. Ces ſortes de viandes ſe corompant aiſément, devenoient quelquefois ſi puantes deux ou trois jours aprés, que bien-loin que les Sœurs en puſſent manger, elles ne pouvoient pas même en ſentir l'odeur. La Sœur Pilon apercevant ſa faute, faiſoit ſcrupule de jeter ou de donner aux chiens ces portions qu'on deſervoit toutes entiéres de devant les Sœurs, & les reſervoit pour elle ſeule en quelque lieu ſecret : mais MADEMOISELLE DE MELEUN aiant connu ſon adreſſe, aloit lui dérober de ces viandes corompües, pour en faire un ragoût à ſa mortification ; & quelque ſoin qu'elle ait pris de ſe cacher, quand elle prenoit ces ſortes de mets, on l'a vûe des ſemaines entiéres manger de ces viandes gâtées, ſans qu'on l'en pût empécher.

Un jour on ſervit à la Communauté un potage fait avec du fromage, dont l'odeur étoit ſi inſuportable, que les Sœurs furent obligées de ſortir du Refectoire. La Sœur de la Haye y demeura ſeule pour en manger. Quelquefois pendant pluſieurs jours elle ne mangeoit que des

feves

féves cuites depuis cinq ou six jours. Quand une choſe lui faiſoit mal au cœur, ou qu'elle ſe ſentoit de l'averſion pour quelques alimens, comme pour de la molüe ſeche, qu'elle ne pouvoit pas même digerer; c'étoit alors que vous euſſiez dit qu'elle faiſoit un bon repas, tant il ſembloit qu'elle en mangeoit avec apetit.

Une année que le bled fut cher, la Sœur Pilon s'aviſa de faire faire du pain d'orge pour épargner; mais comme il étoit extrémement groſſier, la Communauté n'en pût manger, & il n'y eut que MADEMOISELLE DE MELEUN & cette Sœur qui en mangerent.

En ce tems-là on ne leur donnoit de la ſalade qu'avec de l'huile de noix. Quelque antipathie qu'eût MADEMOISELLE DE MELEUN pour cette huile, que ſon eſtomac ne pouvoit ſuporter, elle n'en vouloit point prendre d'autre, & ſe faiſoit des violences extrémes pour en manger.

Une Sœur qui avoit ſoin de la cuiſine, craignant que cela ne nuiſiſt à ſa ſanté, lui ſervit de l'huile d'olive, & quelques portions un peu mieux aprêtées qu'aux autres. Mais ce fut inutilement, dit-elle, que j'avois ces égards pour MADEMOISELLE DE MELEUN: car j'avois le déplaiſir de voir qu'elle changeoit ce que j'avois mis devant elle, avec ce qu'on avoit ſervi aux Hoſpitaliéres qui étoient ſes voiſines à table; & aprés le repas elle me diſoit par repro-

„ che: Helas! ma Sœur, cela n'eſt-il pas cruel que
„ vous aiez plus de ſoin de mon miſerable corps
„ que de ma pauvre ame: je vous prie, ma Sœur,
„ d'avoir pitié de mon ame, & de laiſſer là mon
„ corps.

Lorſqu'elle s'apercevoit qu'il y avoit quelque fauſſe ou delicateſſe dans ſes portions, elle ne mangeoit alors que du pain, ou bien elle avoit l'adreſſe de le changer avec d'autres. En tout tems elle buvoit ſon eau chaude, & mangeoit preſque toûjours de la viande froide, diſant que c'étoit pour ſa ſanté.

Parmi toutes les maladies qui l'ont beaucoup fait ſoufrir ſur la fin de ſes jours, elle a eu un dégoût ſi univerſel pour toutes ſortes de viandes & de nouriture, qu'il ne lui étoit preſque pas poſſible non ſeulement de les mettre en ſa bouche, mais même d'en ſentir l'odeur; ce qui lui faiſoit bien plus de peine, que le mal qu'elle enduroit. Un jour une Sœur lui aporta un boüillon qu'elle ne pût prendre; mais la Sœur voiant que dans la foibleſſe extréme où elle étoit, la nouriture lui étoit abſolument neceſſaire, voulut la contraindre de l'avaler, & ſe prit à pleurer. La Princeſſe en fut touchée, craignant d'un côté d'augmenter ſon mal, ſi elle prenoit ce boüillon à contre-cœur, parce qu'il la faiſoit vomir, & de l'autre de contriſter l'Infirmiére. Pour decider ce cas de conſcience elle envoia querir le Confeſſeur, qui dit qu'elles avoient toutes deux

raiſon, l'une de la vouloir contraindre, & l'autre de le refuſer. Il faloit qu'alors elle ſe trouvât dans l'impoſſibilité de prendre ce boüillon : car un jour qu'on lui en aporta un qui étoit ſi ſalé, qu'il ne paroiſſoit que de la ſaumure, elle l'ava-la ſans ſe plaindre ; & aprés l'avoir pris, dit à l'Infirmiére, qu'il faloit prendre garde d'en donner aux Malades de cette ſorte, de peur de leur faire mal, mais que pour elle ce n'étoit pas grand dommage.

Mortification de tout ſon corps.

Si elle mortifioit ainſi ſon goût, ſa langue ne l'étoit pas moins par le ſilence ; ne parlant jamais ſans neceſſité, & qu'autant que la bienſeance le requeroit. Et pour en donner l'exemple & l'inſtruction aux Hoſpitaliéres, elle avoit fait mettre ſur chaque porte un billet imprimé conçû en ces termes : Silence, mon ame ; Dieu eſt ici.

Toutes ces mortifications de ſes ſens, quoique tres-penibles à ſuporter, ne ſont rien en comparaiſon des rigueurs qu'elle a exercées ſur ſon corps. Elle portoit ordinairement une ceinture de fer blanc toute heriſſée de pointes tres-aigües, qu'on a diviſée aprés ſa mort, & diſtribuée à pluſieurs perſonnes, qui en gardent les morceaux comme des reliques. Elle ſe ſervoit auſſi de chaînes de fer pour macerer ſon corps. Elle a porté jour & nuit juſques à la mort une groſſe corde en forme de ceinture, avec des nœuds ſi gros, qu'ils ne pouvoient la toucher, étant preſſez par ſes habits, ſans s'enfoncer dans

ſa chair, & lui faire de profondes bleſſures. Elle faiſoit de tres-longues & de frequentes diſciplines, & on l'entendoit de ſi loin ſe fraper, qu'on jugeoit de la force avec laquelle elle châtioit ſon corps. Une Demoiſelle qui a demeuré long-tems auprés d'elle à Paris dans l'Abaye aux Bois, m'a dit que pendant le Carême elle prenoit la diſcipline tous les jours, & deux fois le Vendredi; qu'elle en avoit les épaules toutes déchirées, & ſes chemiſes toutes en ſang, ce qu'elle cachoit autant qu'il lui étoit poſſible; qu'aiant été touchée de ce ſpectacle, elle lui ôta un jour ſa diſcipline, qu'elle avoit cachée ſous le chevet de ſon lit, & qu'elle la menaça de la mettre dehors, ſi elle ne la lui rendoit, à quoi il falut obéïr. Mais ce qui eſt ſurprenant & preſque inconcevable, c'eſt que ſon deſir de ſoufrir pour Dieu, & de mortifier ſon corps, étoit ſi grand, que quelques ſemaines avant ſa mort, aiant eu un peu de ſoulagement, bien-qu'elle eût une foibleſſe extréme, elle faiſoit de rudes diſciplines, & aprés que ſon Infirmiére l'avoit fait coucher bien chaudement, & s'être retirée pour lui laiſſer prendre du repos, elle ſortoit de ſon lit, & croiant n'être entendüe de perſonne, frapoit ſur ſon corps, quoi-que foible & atenué de maladie, mais d'une ſi grande force, qu'on étoit obligé de venir au ſecours de ce pauvre corps, qu'elle regardoit comme ſon plus grand ennemi.

Elle étoit auſſi mortifiée dans ſon coucher que

dans sa nouriture. D'abord on lui avoit mis un matelas dans son lit, mais peu de tems aprés elle le donna pour coucher des Prêtres qui étoient venus faire mission à Baugé : de sorte que pendant plusieurs années elle ne s'est servie que d'une paillasse, sur laquelle elle aloit prendre son repos en hiver & en été, aprés avoir veillé les Pauvres la plus grande partie des nuits ; encore disoit-elle agreablement, qu'elle trouvoit de la sensualité à dormir dessus, quand elle avoit été remuée. *Mortification en son couchet.*

La mortification de l'humeur naturelle & du propre jugement, est plus dificile que celle de la chair & des sens : car on trouve souvent des personnes tres-atachées à leurs sentimens & à leur amour propre, qui font de terribles austeritez. MADEMOISELLE DE MELEUN ne se servoit de l'une, que pour ariver à l'autre. Elle renonçoit continuellement à elle-même, & elle combatoit incessamment ses inclinations. Aiant amené de Paris une Flamande, qu'elle aimoit tendrement, elle la mit aussi-tôt au Noviciat, & ne voulut plus soufrir qu'elle lui rendît aucun service en particulier ; elle pria même la Maîtresse des Novices de lui défendre de lui dire un seul mot, ni même de la regarder atentivement. Etant tombée malade, elle lui défendit d'aprocher de son lit, ne voulant recevoir aucune assistance de sa main ; ce qui étoit un sacrifice continuel qu'elles faisoient à Dieu l'une *Mortification de l'humeur.*

& l'autre de leurs inclinations naturelles. Les personnes qui s'entraiment, savent jusqu'à quel point cette espece de mortification est sensible. Jonathas n'en avoit point de plus grande que de se voir éloigné de David, & dans l'impuissance de lui parler.

L'amour qu'elle avoit pour toute sa Famille, l'a tenüe pendant trente ans dans une espece de martyre, mourant chaque jour aux desirs ardens qu'elle avoit de retourner avec ses Parens. Quand elle en recevoit des lettres, elles les gardoit quelquefois deux ou trois jours sans les ouvrir, pour étoufer le desir continuel qu'elle avoit d'aprendre de leurs nouvelles, & ne leur écrivoit que tres-rarement, bien-que leur bonne ou mauvaise fortune la touchât plus sensiblement que ses interêts propres. Cette violence ne peut être bien compriſe que par ceux qui aiment passionnément leur famille. Elle faisoit tous ses éforts pour combatre en toute rencontre cette inclination naturelle, qui pouvoit être déreglée, & préjudicier à la pureté de l'amour qu'elle devoit à Dieu, lequel n'estime pas ceux-là dignes d'être mis au rang de ses disciples, qui aiment leurs parens plus que lui.

Un jour étant entrée en retraite, un de ses Freres la demanda, & elle proposa à son Directeur de ne le point voir, parce qu'elle en avoit un desir extréme, ou du moins de le faire atendre que sa retraite fût finie:

mais on ne voulut pas le lui acorder.

Lorſqu'elle ſe ſentoit de l'atachement pour quelque choſe, ou livre, ou meuble, même des choſes les plus ſaintes, elle les donnoit à garder à quelques perſonnes, comme à ſon Directeur, avec pouvoir d'en diſpoſer. C'eſt pour cela qu'elle lui avoit donné en depoſt la croix d'or que Madame ſa Mere lui avoit fait donner en venant au monde, pour qui elle avoit beaucoup de devotion. Monſieur ſon Frere étant à Baugé, lui dit qu'il avoit perdu la ſienne; auſſi-tôt elle ala demander celle qu'elle avoit miſe entre les mains de ſon Directeur, pour lui en faire preſent, & s'en détacher: mais pour l'éprouver, il la lui refuſa; ce qui la mortifia extrémement; & quelques heures aprés il la lui rendit. Elle trouva ainſi deux croix au lieu d'une.

Mortification pendant l'hiver.

Elle aprochoit rarement du feu pendant l'hiver, ne portoit jamais de gans; de ſorte qu'elle avoit les mains toutes halées, & ſouvent enſanglantées par la rigueur du froid, auquel elle étoit fort ſenſible. Quand il avoit fait du verglas, tous les matins elle aloit rompre la glace dans les courts, pour faire un paſſage aux Sœurs; & lorſqu'il avoit negé, elle aloit avant jour écarter la nege avec une pelle devant la porte de l'Hôtel-Dieu, afin que les Habitans y puſſent aborder ſans incommodité. Le Confeſſeur qui y aloit de grand matin, voiant ainſi les voies preparées, ne pou-

voit comprendre à qui l'on avoit obligation de ce bon ofice. Un jour il se tint sur les avenües pour s'en assûrer, & il aperçut MADEMOISELLE DE MELEUN, qui sans craindre le froid & les glaçons venoit balier & écarter la nege.

Etant à Paris elle étoit logée dans le plus-haut étage de la maison; ce qui lui étoit fort penible pour monter & descendre. Elle faisoit tres-rarement du feu dans sa chambre pendant les hiver les plus rudes. Lorsqu'il faisoit un froid insuportable, par complaisance, & pour ne paroître pas mortifiée, elle faisoit alumer quelques coterets. Souvent pendant l'hiver elle donnoit ses bas aux Pauvres qu'elle voioit aler pieds nuds, & elle soufroit beaucoup de froid, auparavant qu'on s'en fût aperçû pour lui en donner d'autres. Bien-qu'elle fût fort frilleuse, elle ne portoit jamais de robe de chambre ni de fourure; & quand on l'avoit fait coucher bien chaudement, elle se levoit pour aler prendre la discipline. Soufrir le chaud & le froid, c'est faire un saint usage de la penitence que Dieu a imposée aux pechez des hommes, & ne pas rejeter ses justices. *Iustitias tuas non repuli à me.*

Son esprit de sacrifice. Elle avoit une fidelité admirable pour ofrir à Dieu à tous momens quelque chose en sacrifice: mais comme elle étoit tellement morte à toute chose, qu'elle ne desiroit plus rien du tout, elle étoit obligée d'exciter en elle des envies & des

desirs ; par exemple, de beaux fruits, de belles étoffes ; & lorsqu'elle sentoit avoir de l'inclination pour ces sortes de choses, elle les sacrifioit à Dieu, en se privant de les acheter.

Sa vie n'a été qu'une mort continuelle à toutes ses inclinations naturelles. Sortant de l'Abaye aux Bois pour aler chez Monsieur son Frere, une Pensionnaire vertueuse qui l'aimoit tendrement, se prit à pleurer, en lui disant adieu ; mais MADEMOISELLE D'EPINOY la regardant d'un œil fixe qui marquoit son grand détachement des creatures : Quoi, ma fille, vous « pleurez ? n'en êtes-vous encore que là ? je vous « croiois bien plus avancée dans l'amour de Dieu. «

CHAPITRE XVI.

De ses peines, & de ses croix interieures & exterieures.

C'EST ici qu'il faut que je fasse comme le peintre, qui ne pouvant trouver de couleurs assez vives pour exprimer la douleur d'un pere, qui pleuroit la mort de sa fille, lui mit un voile sur le visage : il faut que je passe sous silence, & que je voile le plus bel endroit de la vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, parce qu'il y a de grandes raisons

qui empêchent qu'on ne parle de tout ce qu'on lui a fait soufrir. Ses peines sont alées au delà de toute expression; & peut-être que jamais fille n'a été plus crucifiée interieurement & exterieurement dans son corps & dans son esprit pendant trente ans. Tout ce que nous pouvons dire en general de ses soufrances, c'est qu'elle a soufert de la part de Dieu qui l'a éprouvée; de la part des hommes qui l'ont calomniée; de la part de ses Directeurs qui l'ont exercée; de la part d'elle-même qui s'est mortifiée; de la part du demon qui l'a tentée; de la part de ses Parens qui l'ont souhaitée; de la part des ingrats qui l'ont mépriſée; de la part d'une infinité de maladies qui l'ont afligée; enfin elle a soufert de toutes parts: de sorte que durant sa vie elle a eu le bonheur d'être contrariée, & de trouver des obstacles generalement en toutes choses, même les plus saintes; & elle avoit coûtume de dire que Dieu permétoit toûjours qu'elle trouvât des croix dans les choses mêmes qu'on faisoit pour la contenter.

Dans cette vüe elle disoit souvent ces deux petits vers:

Bon courage, mon cœur; soufre, & prens patience;
Aime ce qui t'aigrit, & garde le silence.

Elle en a donné tres-grand nombre de copies écrites de sa main à plusieurs personnes; de sorte que rien n'est plus commun en Anjou que cette

ſentence de MADEMOISELLE DE MELEUN. Une Dame de qualité dit qu'elle ne lit jamais ces deux vers, qu'elle n'en ſoit touchée, & que la reflexion qu'elle en tire, ne faſſe plus d'impreſſion ſur ſon cœur pour l'animer à ſoufrir, que tous les plus beaux ſermons qu'elle ait entendus.

Les ſentimens qu'elle avoit ſur l'état des croix & des ſoufrances, que l'on a recueillis de quelques-uns de ſes entretiens, ſont ſi beaux, qu'on ne peut s'empécher de les raporter ici.

Dans le ciel, diſoit-elle, les grandeurs & les « plaiſirs que Dieu communique aux Saints, font « leur joie; & ſur la terre, la croix dont il fait part « à ſes Elûs, fait leur bonheur, parce que par la « croix ils ſont conformes à JESUS-CHRIST ſon « Fils. «

C'eſt pour cela qu'en quelque état d'afliction & de peine qu'elle ſe trouvât, il paroiſſoit une ſi grande joie & ſerenité ſur ſon viſage, qu'elle en donnoit à ceux qui la conſideroient.

Ses peines interieures.

Elle a eu des peines interieures tres-longues & tres-fâcheuſes, en ſorte que quelquefois il lui échapoit de dire, qu'elle avoit un interieur de fer, & que le ciel étoit de bronze pour elle. Mais elle s'élevoit à Dieu par les vües de la Foi dans ces états d'ariditez & de ſechereſſes ſpirituelles, s'uniſſant à JESUS-CHRIST ſur la croix abandonné de ſon Pere, c'eſt à dire, privé de toutes les conſolations ſenſibles dans la partie

inferieure de ſon humanité ſainte, pendant que la partie ſuperieure joüiſſoit de la joie & des delices éternelles des Bienheureux : à peu prés comme ces hautes montagnes, dont le pied eſt batu par les tempêtes & les orages qui s'y forment, pendant que le ſommet eſt éclairé des plus purs raions du ſoleil, & joüit d'un grand calme.

Ses ſentimens ſur les peines interieures.

Elle avoit coûtume de dire que huit jours de ſoufrances & de peines interieures avançoient plus une ame vers Dieu, qu'une année de douceurs & de conſolations ſpirituelles ; & que l'ame ſortoit de cét état de croix, de tenebres & de mort, à peu prés comme JESUS-CHRIST ſortit de ſon tombeau pour reſſuſciter glorieux, & mener une vie nouvelle & divine.

Elle aſſûroit qu'une ame fidéle à Dieu étoit plus riche dans l'état des ſechereſſes & des ariditez ſpirituelles, que dans le calme & dans l'abondance des conſolations ; dautant qu'alors elle poſſedoit purement Dieu ſeul, ſans nul mélange de la creature.

Elle conſideroit une ame ſans épreuve & ſans croix, comme une pierre precieuſe informe, & toute brute ; & la croix, comme le ciſeau ou le burin de l'Orfévre, qui ſervoit, en retranchant le ſuperflu, à la tailler, à l'embellir, & à la rendre digne de tenir place dans la couronne de JESUS-CHRIST, & à devenir une de ſes parfaites images.

Ces ſentimens lui faiſoient recevoir les croix, de quelque part qu'elles vinſſent, comme une gra-

ce de Dieu, avec beaucoup de soûmission & de reconnoissance; & elle a demeuré plusieurs années dans un lieu, par la seule raison qu'elle y soufroit de tres-grandes contradictions, & de pesantes croix interieures & exterieures, qu'elle a toûjours suportées avec une douceur & une patience extréme, & même avec joie d'avoir par le moien de ceux qui la faisoient soufrir, quelque conformité avec JESUS crucifié; & étant d'ailleurs persuadée qu'elle ne meritoit que des mépris & des rebuts, tant de la part de Dieu, que de celle des creatures, à cause de ses pechez; & que tout le monde avoit droit de s'élever contre elle, de la punir, & de venger les interêts de Dieu qu'elle avoit si griévement offensé.

L'unique consolation qu'elle recevoit en ces états, étoit d'aler verser son ame en celle d'un sage & pieux Directeur, que la providence de Dieu lui avoit envoié à Baugé. Mais la même providence, qui ne vouloit pas qu'elle cherchât de l'apui & de la consolation hors de Dieu seul, permit qu'il la quitât bien-tôt pour aler à Paris. Cette separation lui fut tres-sensible, ainsi qu'il paroît par la lettre qu'elle lui écrivit en ces termes, le 4. d'Octobre 1672.

VIVE JESUS, MARIE, JOSEPH.

Il ne m'est pas trop possible, mon cher Pere, « de vous dire ce que je pense au sujet de vôtre «

» départ. Je ne sai que pleurer & soûpirer. Vôtre
» absence me fait sentir la perte du bonheur que
» j'ai possedé pendant vôtre sejour ici. Dieu soit
» beni, je suis contente d'en être privée tout le
» tems qu'il plaira à Nôtre Seigneur. Il est tout
» vrai, mon unique Pere & cher Frere, que mon
» pauvre cœur est tout dans l'amertume, mais
» bien plein de reconnoissance des bontez que
» vous avez eües pour ma pauvre ame. Je vous
» en rends tres-humbles graces, & vous suplie de
» ne pas oublier mes miseres, qui sont d'autant
» plus grandes, que je me voi privée d'un apui
» qui m'étoit si necessaire, & duquel j'ai reçû si
» souvent du secours. Ah, mon cher Pere, que je
» sens ma perte, & qu'elle est douloureuse ! tout
» le monde d'ici en dit de même, & vous assûre
» de ses respects. Je ferai savoir à N. l'esperan-
» ce que vous nous donnez de nous secourir,
» quoi-qu'éloigné, dans nos besoins. Je la prie
» d'y faire fond, & de s'assurer sur vôtre parole.
» C'est pour moi cette parole, mon cher Frere, une
» grande consolation, & si vous me faites la grace
» de me croire dans le cœur de JESUS, Vôtre
» tres-humble & tres-obéïssante fille & servante.

Elle soufre l'ingratitude.

Souvent des personnes qui lui avoient les dernieres obligations, lui écrivoient des lettres tout-à-fait choquantes, & tres-injurieuses. Une de ses amies à qui elle les montroit, ne pouvoit s'empécher d'en témoigner son ressentiment contre ceux qui les avoient écrites ; mais MA-

DEMOISELLE DE MELEUN l'en reprenoit, lui disant : Je voi bien, ma fille, que vous ne savez pas le prix de ces ocasions. Ce sont là des « morceaux d'Apôtres, je les prefere à un roiaume. Et elle lisoit ces lettres avec autant de joie, « de douceur & de moderation, que si on lui eût acordé quelque grace, & faisoit des réponses pleines de tendresse & de reconnoissance.

MADEMOISELLE DE MELEUN étoit une colombe sans fiel, qui n'eût pas voulu faire la moindre peine à personne, & qui étoit disposée à soufrir de tout le monde.

Elle apele l'objet de ses complaisances ceux qui la font soufrir.

Lorsque quelqu'un vouloit l'empécher de soufrir, ou lui épargner quelque peine, elle disoit : Eloignez-vous de moi, vous êtes mon sathan. Ecrivant un jour à une de ses amies, & lui parlant d'une personne qui la faisoit soufrir, elle lui dit : Ma joie est dans son comble, ma cher « Sœur, tout va de mieux en mieux, & mon ame « est toute penetrée de consolation, de voir que « dans l'objet de mes complaisances la grace « triomphe si magnifiquement. Vos priéres, je « vous en supplie pour la pauvre Sœur de la Haye, « qui en a un besoin extréme. Qui n'auroit dit « en lisant cette lettre, que MADEMOISELLE DE MELEUN avoit reçû quelque grace ou une faveur insigne d'une personne ?

Cette amie n'aiant pas entendu cét enigme, lui écrivit pour savoir ce qu'elle vouloit dire par l'objet de ses complaisances ; & elle lui répon-

» dit : L'objet de mes complaiſances eſt ma che-
» re Sœur N. qui fait des merveilles, & nôtre
» chere N. de ſon mieux, & toutes deux ſont
» tres-contentes. Réjoüiſſons-nous auſſi, ma che-
» re Sœur. *La croix eſt la clef du Paradis.*

Elle diſoit ſouvent à une de ſes confidentes :
» Ah ! ma Sœur, qu'eſt-ce que le monde ? Que
» nous ſommes heureuſes, en comparaiſon des
» mondains ! Les plus heureux d'entre eux ſou-
» frent incomparablement plus que ceux qui s'a-
» pliquent à mortifier leurs paſſions, & à crucifier
» leur chair. Nos croix ne ſont que des croix en
» peinture, mais les leurs ſont veritables & bien
» peſantes. Toute leur vie n'eſt remplie que de
» croix & de ſoufrances ; & le plus grand de tous
» leurs malheurs, c'eſt que ces croix ne leur ſer-
» vent de rien, par le mauvais uſage qu'ils en font,
» pour acquerir le ciel.

Une perſonne afligée la ſuivoit un jour avec empreſſement, pour lui recommander ſon ame, & lui demander quelque conſolation ; elle l'en
» reprit doucement, & lui dit : Il ne faut chercher
» d'apui & de conſolation dans les creatures qu'au-
» tant que Dieu veut nous en donner par leur
» moien ; ce qu'elles nous refuſent, Dieu nous le
» donnera. Et en lui diſant adieu, elle lui dit tout
» bas à l'oreille : Humilions-nous ſous la main de
» Dieu qui nous frape ; je veux dire, ma Sœur,
» qu'il faut honorer en vous l'atribut de la juſti-
» ce de Dieu, qui veut par cette voie aneantir

en

en nous tout ce qu'il y a de la nature. «

Elle dit un jour à la même : Vous aurez à soufrir dans le soûtien de la Communauté : il faut « vous y tenir avec un esprit humble ; cela épurera l'amour propre. «

Dans cette vûe du bonheur qu'il y a à soufrir quelque chose pour Dieu, elle encourageoit admirablement ses amies à faire un bon usage de leurs croix. Voici comme elle en écrit à une de ses amies le 10. d'Octobre 1670.

En verité, j'admire les misericordes de Dieu « en vôtre endroit & sa divine providence, qui « travaille fortement à vous rendre grande Sainte. « Courage, ma chere Mere, continuez à corespondre aux desseins de Dieu sur vous. «

Ecrivant à la même le 5. de Septembre 1672. Je « me fais un grand plaisir d'aler m'entretenir avec « vous de l'homme de Dieu. C'est ainsi que Madame P. apelle M. A. Son exemple est un grand « motif pour nous animer à aimer. Aimons donc, « ma chere Mere, & nos soufrances s'évanoüiront. «

A la même qui avoit des croix. Ma chere « Mere, JESUS aneanti & crucifié soit vôtre soûtien & vôtre consolation. Je m'assûre que je « suis plus fâchée que vous de n'avoir pû encore « aler vous entretenir, & vous dire que mon cœur « a pour vous des tendresses qui se sentent mieux « qu'elles ne sauroient s'exprimer. N'est-il pas « vrai, ma chere Mere, que la croix est ce que la « nature a en horreur, mais la grace y trouve son «

„ compte : ſoiez perſuadée qu'elle remplira nos
„ cœurs du divin amour, à même tems que nous
„ les vuiderons des creatures.

Ce qu'elle éprouvoit de plus ſenſible & de plus crucifiant, étoit une abſence & un éloignement de Dieu qui ſembloit l'avoir tout-à-fait abandonnée. Elle étoit alors dans une triſteſſe, dans un ennui, & une langueur continuelle ; & quelquefois au milieu de ſes acablemens de corps & d'eſprit, il lui échapoit de dire : Helas ! je ſuis in-
„ ſuportable à moi-même ; je ne ſai ce que je veux
„ ni ce qu'il me faut, tout me déplaît. Et au même inſtant élevant ſes yeux au ciel, elle paroit ſon viſage d'un agreable ſoûris, & changeant de diſcours, elle marquoit la joie qu'elle avoit de ſoufrir quelque choſe pour Dieu.

Elle aime ceux qui la font ſoufrir.

Elle avoit une amitié tendre & ſincere pour ceux qui la faiſoient ſoufrir ; & bien-loin de les regarder comme ſes ennemis, elle les conſideroit comme ſes plus grans amis. On l'envoia dans une famille diviſée, pour tâcher d'y rétablir la paix. Dieu ſeul ſait ce qu'on l'y fit ſoufrir : car ſans avoir nul égard à ſa qualité, ni à ſa vertu, on lui dit des injures, on lui fit inſulte, & même on la maltraita de coups, qui la firent tomber par terre ; & la paſſion fut ſi forte, qu'aprés qu'elle en fut ſortie, on lui écrivit des lettres tres-outrageuſes. Des traitemens ſi rudes ne l'empécherent pas de rendre à ces perſonnes, dans une ocaſion fâcheuſe, toute l'aſſiſtance

imaginable; & quelques autres aiant été obligées de sortir de cette maison, elle les fut querir pour les amener en la sienne, où elle les retint cinq ou six semaines, les traitant avec toute l'honnêteté possible.

Quand quelqu'un l'avoit desobligée, jamais elle ne manquoit de lui rendre visite, & même tout le service qu'elle pouvoit; soufrant dans son cœur la peine qu'elle en ressentoit vivement, sans en donner aucune marque au dehors. La violence qu'elle s'est faite en ces ocasions, dit une des Hospitaliéres, l'a enfin mise au tombeau: elle me dit des choses il y a cinq ans, continüe-t-elle, que je ne puis pas écrire, capables de faire mourir d'ennui. Cependant elle ne s'est laissée aler à la moindre aigreur d'esprit contre ces personnes-là, ni à aucunes plaintes: elle a toûjours au contraire caché leur procedé à son égard, & parlé d'elles avec estime; & si quelquefois elle ne pouvoit cacher tous les sujets qu'elle avoit de se plaindre, elle s'éforçoit de justifier leur conduite, de blâmer la sienne, & de persuader que la faute venoit de son côté, & qu'elle avoit tout le tort. Cette conduite a duré la plus grande partie de sa vie, mais particuliérement les six derniéres annees. Elle a eu des épreuves terribles dont l'on ne peut parler, qui ne seront connües qu'au jour du jugement.

Une jeune fille avoit depuis long-tems de fortes pensées de se faire Religieuse; mais son ata-

chement au monde les rendoit inutiles. Un jour une Demoiſelle de ſes amies la mena voir MADEMOISELLE DE MELEUN, & dans la converſation pretendant avoir reçû quelque injuſtice des Habitans de Baugé, elle dit beaucoup de choſes deſobligeantes contre eux, avançant même que s'ils étoient tous condamnez à la mort, & qu'il ne tînt qu'à elle, elle ne les en délivreroit pas. A ces mots nôtre vertueuſe Princeſſe l'interompant, lui dit d'un ton ferme & » plein de zele: Pour moi, Mademoiſelle, je ſuis » bien éloignée de vôtre ſentiment: car j'ai tant » d'obligations à Meſſieurs de Baugé de m'avoir » bien voulu recevoir en leur Ville, que s'il faloit » donner ma vie pour racheter le moindre d'entre » eux, je la donnerois de bon cœur. Ces paroles toucherent ſi vivement le cœur de cette jeune fille qui acompagnoit la Demoiſelle irritée, que dés lors elle forma la reſolution de ſe faire Hoſpitaliére dans l'Hôtel-Dieu de Baugé, où elle a demeuré vingt-ſix ans avec MADEMOISELLE DE MELEUN. Peu de tems avant ſa mort, connoiſſant l'opoſition de quelques eſprits au » ſien, elle diſoit: Je voudrois que ma mort les » pût ſatisfaire, je leur donnerois volontiers ma » vie.

Elle ſoufre par ſes maladies.

Elle a beaucoup ſoufert par ſes maladies, qui étoient preſque continuelles; & quoi-qu'on n'oubliât rien pour ſon ſoulagement, ſouvent les remédes augmentoient ſon mal, au-lieu de le di-

minuer. Un jour le Medecin qui n'en connoiſſoit ni la nature ni la cauſe, lui dit fort ſechement qu'elle étoit une grande lâche, & qu'elle ſe laiſſoit abatre de peu de choſe. Elle en convint aiſément avec lui, mais il la connoiſſoit mal : car quoi-que naturellement elle fût fort foible & fort delicate, on ne pouvoit pas avoir plus de vigueur & de force d'eſprit qu'elle en faiſoit paroître dans les acablemens où elle ſe trouvoit. Il faloit qu'elle fût preſque à l'extrémité, pour qu'on lui pût faire garder le lit. Quelques douleurs qu'elle reſſentît, jamais on ne l'a vüe abatuë ni ſe plaindre. Elle avoit toûjours un viſage gai & ſoûriant ; & lorſqu'elle témoignoit plus de joie, c'étoit une marque qu'elle ſoufroit davantage. Son courage à le ſuporter étoit invincible, & incomparablement plus grand que celui des perſonnes les plus robuſtes de ſon ſexe, & qui ſont acoûtumées au travail & à la peine.

Amour des ennemis.

C'étoit un titre pour recevoir du bien de MADEMOISELLE DE MELEUN, que de lui avoir fait du mal ; & elle agiſſoit avec ſes ennemis avec autant de charité, que ſi c'euſſent été ſes plus grans amis. On lui raporta un jour quantité d'extravagances que pluſieurs perſonnes avoient dites contre elle ; en même tems elle envoia faire offre de ſervice à ceux qui avoient parlé d'elle le plus deſobligeamment. Jamais elle ne parloit de ceux qui lui faiſoient le plus de peine, qu'en des termes pleins d'eſtime & d'a-

fection, leur faiſant mille careſſes, quand l'occaſion s'en preſentoit. Aiant un jour demandé à Monſieur l'Intendant de Touraine, & obtenu de la diminution des Tailles pour une Paroiſſe à qui elle faiſoit beaucoup de bien, les Habitans eurent ſi peu de reconnoiſſance de cette faveur, qu'ils augmenterent la taxe des lieux dépendans de l'Hôpital, qui étoient dans leur Paroiſſe; ce qui n'empécha pas qu'elle ne continuât les années ſuivantes à leur faire du bien.

Elle demanda un jour aux Habitans d'une Ville, qui lui avoient des obligations infinies, exemption de ſoldats pour quelques pauvres familles, dont elle connoiſſoit les beſoins. On n'eut aucun égard à ſa recommandation, on les fit contribuer comme les autres: elle ſoufrit ce refus avec patience, & donna de l'argent à ces pauvres gens, pour nourir les ſoldats qu'on leur avoit donnez. Je ne ſai, dit Saint François de Sales, comment mon cœur eſt fait; mais ſi Dieu avoit fait un commandement de haïr ſes ennemis, j'aurois bien eu de la peine à lui obéïr. Tel étoit le cœur de MADEMOISELLE DE MELEUN.

Il n'y a que Dieu, à proprement parler, qui ſoit le maître du cœur de l'homme: *Deus cordis mei.* Vous avez bien pouvoir, diſoit un Ancien à un Empereur, ſur mes biens, ſur ma vie, ſur ma liberté, mais non pas ſur mon cœur: avec toute vôtre autorité vous ne pouvez pas me

Amem quod oderim, & oderim quod amē, tota regiâ

contraindre d'aimer ce que je hais, ni de haïr ce que j'aime. Quand Dieu a fait un commandement d'aimer Dieu & son prochain, il n'a point paru maître du cœur de l'homme. Ce n'étoit pas, à proprement parler, une chose qu'il falut commander, la nature, la raison & la justice y obligent. Mais lorsqu'il a commandé d'aimer ses ennemis, il a paru maître du cœur de l'homme, en lui commandant une chose difficile, à laquelle les sens, la raison & toute la nature s'opposent. MADEMOISELLE DE MELEUN aiant donné si absolument & si entiérement son cœur à Dieu, ne pouvoit plus aimer que ce que Dieu veut que l'on aime, ni haïr ce qu'il défend de haïr.

potestate præstare non potes.

CHAPITRE XVII.

De sa douceur & de sa patience.

LE Fils de Dieu a possedé toutes les vertus dans le souverain degré ; mais il semble que la douceur a eu un privilege particulier en sa personne, & qu'elle l'a emporté par dessus toutes les autres. C'est pourquoi son Prophete a crû nous le faire suffisamment connoître par ce caractére, qu'il n'acheveroit pas de rompre un roseau brisé, qu'il n'éteindroit pas un morceau de bois qui fume, & que sa voix ne reten-

tiroit point dans les places publiques. C'eſt pourquoi quand il eſt venu au monde, il a dit: Aprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur. Le grand Apôtre ne trouve point de motif plus preſſant pour porter les Chrétiens à leur devoir, que de les exhorter par la douceur & la modeſtie de JESUS-CHRIST. MADEMOISELLE DE MELEUN a été une vraie diſciple & une parfaite imitatrice du Sauveur du monde, de qui elle a apris cette vertu dans toute l'étendüe de ſa perfection.

Mais ce qui eſt de merveilleux, c'eſt que cette douceur étoit plûtôt le fruit de ſa vertu qu'un preſent de la nature: car ſi elle eût ſuivi le penchant de ſes inclinations naturelles, elle eût été haute, fiére, promte & colére. Dieu pour la ſoûtenir par ſa grace, lui donnoit un contrepoids, qui la portoit contre ſon humeur à la patience, à la douceur, & à la pratique d'une humilité profonde; de ſorte qu'elle étoit dans un combat perpetuel contre elle-même, pour reprimer les premiers mouvemens & les ſaillies de ſa promtitude, ſe regardant comme la plus grande ennemie qu'elle eût au monde, avec qui elle ne devoit jamais faire ni de paix ni de trêve: de ſorte que la patience & la douceur qu'on lui a vû pratiquer en toutes rencontres juſques à la mort, venoit uniquement de ſa force & de la violence extréme qu'elle ſe faiſoit à chaque moment dés ſes premiéres années.

Monſieur ſon Pere, qui voioit en ſa fille dés le bas âge cette grande douceur fort opoſée à la fierté naturelle des Eſpagnols, l'apeloit ordinairement MA PETITE FRANÇOISE, diſant qu'elle tenoit de l'humeur de Madame ſa Grand-mere, qui étoit de la Maiſon de Montmorency, & qui ſuivant l'eſprit de ſa nation avoit un naturel extrémement civil, honnête & debonnaire. Une de ſes femmes de chambre qui a demeuré ſix ans auprés d'elle, aſſûre que jamais elle ne l'a vûe ſe mettre en colére, quoiqu'elle en eût des ſujets aſſez frequens; & la Mere Albertine de Saint Joſeph, Superieure des Carmelites à Mons, parente de MADEMOISELLE DE MELEUN, & qui l'a fort pratiquée, étant auſſi Chanoineſſe de Mons, dit que ſa femme de chambre aiant un jour caſſé un miroir de prix, elle ne lui dit autre choſe, ſinon: Ma bonne Marguerite, comment avez-vous fait « cela? Et que pendant tout le tems qu'elle a de- « meuré avec elle, elle ne ſe ſouvient point de lui avoir jamais vû commétre d'imperfection, ni aucun acte d'impatience.

Sa douceur charmante lui gagnoit tous les cœurs: aprés l'avoir vûe, ou lui avoir parlé une ſeule fois, il étoit impoſſible de lui refuſer ſon cœur. J'avois tant d'amour & de reſpect pour MADEMOISELLE DE MELEUN, dit une perſonne, qu'avec du pain & de l'eau je l'aurois ſuivie juſqu'à l'autre bout du monde.

Une fille qui a demeuré long-tems avec elle, & pour qui elle avoit une afection & une confiance toute particuliére, parle ainſi de ſa douceur dans ſes memoires.

Il faut que je confeſſe, à la plus grande gloire de Dieu, & à ma confuſion, que je ſuis en partie la cauſe du bonheur que poſſede preſentement MADEMOISELLE DE MELEUN dans le ciel : car je lui ai donné des ocaſions de ſoufrir en mille maniéres. L'amitié tendre & ſincere qu'elle me portoit, lui faiſoit ſuporter mes manquemens & mes defauts avec une patience extréme ; & bien que je lui aie ſouvent donné de véritables ſujets de ſe fâcher contre moi par mon humeur opoſée à la ſienne, jamais elle ne m'a dit un mot moins doux l'un que l'autre, ni témoigné à l'exterieur que je lui fiſſe de la peine : au contraire, elle remercioit Dieu tous les jours de m'avoir donné à elle, comme un contrepoids qui la balançoit, & qui l'empéchoit de ſuivre ſes inclinations naturelles. Et je ſuis perſuadée que c'étoit-là la véritable raiſon de l'amour tendre qu'elle avoit pour moi, me regardant entre les mains de Dieu comme un inſtrument dont il ſe ſervoit, pour polir & embellir ſon ame.

Un jour, continüe cette fille, des perſonnes qui lui avoient les derniéres obligations, lui avoient rendu un tres-ſenſible déplaiſir. Dans le premier mouvement elle vint à moi pour m'en

témoigner ſa peine. Comme elle m'avoit commandé de la reprendre & de l'avertir de tous ſes defauts avec une entiére liberté, je lui dis: Hé bien, ma Sœur, voilà bien de quoi vous plaindre! ſi tout le monde vous aplaudiſſoit, & n'avoit que des reſpects & de la ſoûmiſſion pour vous, vous vous damneriez peut-être; ces conduites ſont bonnes pour vous humilier. Elle me répondit auſſi-tôt avec ſa douceur ordinaire: Vous avez raiſon, ma Sœur, mon orgueil croioit « avoir raiſon de ſe plaindre, vous m'avez fait « grande charité de m'avertir de ce defaut, je tâ- « cherai deſormais de l'éviter. «

Souvent elle a ſoufert les derniéres ingratitudes de perſonnes, à qui elle avoit rendu des ſervices tres-conſiderables, qui non contentes de ſe plaindre en public de ſa conduite, venoient l'inſulter juſques dans l'Hôpital. Elle ſortoit d'avec elles avec une gaieté ſi extraordinaire, que bien-loin de croire qu'on vînt de lui dire des injures, on auroit penſé au contraire qu'elle venoit d'entendre ſon eloge. Car elle étoit ſi ingenieuſe à couvrir avec le manteau de la charité les defauts du prochain, ſur-tout ceux qui la regardoient, qu'elle n'en témoignoit rien, même aux perſonnes qui étoient ſes meilleures amies; & s'il lui échapoit quelquefois d'en dire un mot, elle avoit aprés d'étranges remors de conſcience de n'avoir pas ſoufert entre Dieu & elle ces ſujets de mortification, & de s'être plain-

te de ſes faveurs : bien éloignée en cela de la conduite de ces ames lâches & éfeminées, qui grondent & qui murmurent ſans ceſſe comme les Iſraélites dans le deſert, qui jettent feu & flames quand on les touche, comme ces montagnes de Sicile, & qui cherchant à ſe décharger de leurs ennuis, réels ou imaginaires, perdent tres-ſouvent le fruit de leurs peines à force de vouloir trop juſtifier leur conduite, & blâmer celle des autres : ne faiſant pas reflexion que les injuſtices publiques que leur rendent les hommes, ſont ſouvent des juſtices ſecretes dont Dieu châtie leurs crimes en ce monde par un pur éfet de ſa miſericorde.

MADEMOISELLE DE MELEUN n'avoit point plus de joie que de ſe voir en but à tout le monde, & elle s'encourageoit à recevoir la croix, de quelque part qu'elle » vînt, par ces paroles de JESUS-CHRÎT : Celui » qui veut venir aprés moi, & être mon diſciple, » qu'il renonce à ſoi-même, qu'il porte ſa croix » tous les jours, & qu'il me ſuive. Elle déploroit le petit nombre des Chrétiens qui entrent, comme il faut, dans la pratique ſolide de cette grande maxime de l'Evangile ; & la multitude de ceux, qui ſuivent au contraire celle du monde, qui dit, qu'il ne faut ſoufrir que le plus tard qu'on peut, & le moins qu'on peut.

L'exemple & les paroles de JESUS-CHRÎT crucifié faiſoient de grandes impreſſions ſur ſon

cœur, pour l'animer à bien ſoufrir, à rendre le bien pour le mal, & à aimer ſes ennemis avec tendreſſe. Car c'étoit aſſez de l'avoir deſobligée, pour être aſſûré de recevoir quelque grace de ſa charité.

On ne ſe ſouvient pas de lui avoir jamais vû faire pendant trente ans aucune action, ni dire une parole qui reſſentît l'aigreur ou l'impatience. Quelquefois ſes douleurs & les déplaiſirs qu'on lui rendoit, la touchoient ſi vivement qu'elle ne pouvoit s'empêcher de pleurer. Mais on peut dire que ces larmes douces & tranquilles étoient plutôt le tribut qu'elle payoit à la nature, que l'éfet de ſon reſſentiment. Car jamais on n'entendoit ſortir de ſa bouche ni cris, ni plaintes, ni murmures; elle les étoufoit dans leur naiſſance pour en faire un ſacrifice à JESUS-CHRÎT mourant ſur le Calvaire; & imitant la tres-Sainte Vierge, elle n'étoit point abatüe par la douleur, mais elle demeuroit debout, ferme & conſtante au pied de la Croix de ſon Sauveur, dont le glaive lui avoit percé le cœur ſans la faire tomber en defaillance.

REFLEXIONS GENERALES sur la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN.

ON s'atend bien que quelques-uns trouveront à redire, qu'en écrivant la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, on ſoit venu dans un ſi grand détail d'actions qui paroiſſent baſſes; mais il faut qu'ils ſachent que tout eſt grand dans la Religion Chrétienne, & que les actions qui ſemblent les plus petites, étant animées de l'Eſprit de Dieu qui les inſpire, & les fait pratiquer, ſont d'un grand prix & d'une valeur infinie devant celui qui conſidere toutes choſes, depuis les cedres du Liban juſques à l'hyſſope des vallées. *Minimum eſt, ſed in minimis fuiſſe fidelem, maximum eſt.*

On prévoit bien que toutes les maniéres dont MADEMOISELLE DE MELEUN a exercé l'humilité, ne ſeront pas du goût de tout le monde; que des gens qui ſont les eſprits forts, blâmeront la plûpart de ces pratiques comme des puerilitez ou des minuties; & qu'ils diront qu'une Princeſſe pouvoit devenir Sainte à moins de frais, & ſans faire tant de baſſeſſes. Mais on n'a pas laiſſé de les raporter, l'on prétend même que ce ſont les plus beaux endroits de ſa

Vie. Car il faut que ces critiques mondains fachent, que les actions qui paroiſſent baſſes aux yeux des hommes, ſont ſouvent tres-élévées devant Dieu ; au-lieu que celles qui leur ſemblent grandes, ſont tres-baſſes & même quelquefois abominables en ſa préſence, puiſque la folie & le ſcandale de la Croix doivent être eſtimez une grande ſageſſe.

De l'humeur & du temperament qu'étoit MADEMOISELLE DE MELEUN, elle a été plus admirable, en s'humiliant, ainſi qu'elle a fait, que ſi elle avoit reſſuſcité des morts, rendu la parole aux muets, & la vûe aux aveugles. Car pour faire ces miracles il n'en coûte rien à la nature, c'eſt Dieu ſeul qui les opere par l'homme : c'eſt ſa toute-puiſſance qui s'exerce & ſe joüe dans le monde, pour ainſi parler. Mais dans les actions abjectes & humiliantes, telles que la Princeſſe d'Epinoy les a pratiquées, c'eſt la nature prévenüe & aidée de la grace, qui agit, & qui ſe ſurmonte, qui ſe combat, & qui, pour le dire ainſi, fait faire des miracles à Dieu, en le rendant victorieux du cœur de l'homme, qu'il n'a pas voulu gagner ſans elle.

L'orgueil de l'eſprit & du cœur eſt quelque choſe de ſi naturel à l'homme, qu'il faut l'aneantir pour le détruire. C'eſt quelque choſe de ſi fin & de ſi ſubtil, qu'il s'inſinüe & ſe gliſſe par-tout, même dans les actions qui lui ſont le plus contraires, comme les mépris & les abjections ; &

ſi l'on n'y prend garde, il moiſſonne où il n'a point ſemé, & il ſe ſert de ſon poiſon pour faire ſa nouriture.

MADEMOISELLE DE MELEUN étoit ſi perſuadée de ces grandes veritez, qu'elle ſe défioit toûjours de l'amour propre comme d'un traître: elle étoit inceſſamment ſur ſes gardes, & aux priſes avec lui; & prenant à tâche de le combatre à toute heure & en toutes choſes, elle l'a pourſuivi dans ſes derniers retranchemens, & juſques à la mort.

Il ne ſera pas inutile de voir dans nos jours, où la paſſion du plaiſir, de la grandeur & de l'ambition domine ſi fort, une fille d'un rang auſſi élevé que MADEMOISELLE DE MELEUN, s'abaiſſer, & ſe faire violence, pour déraciner en elle l'amour de ſa propre excellence, & l'eſtime de la grandeur du monde. Dieu produit de tems en tems de ces exemples illuſtres, afin de juſtifier la puiſſance de ſa grace, & d'empécher la preſcription du monde contre l'humilité.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, ſi MADEMOISELLE DE MELEUN qui avoit l'eſprit de JESUS-CHRÎT, a fait tant de choſes baſſes aux yeux des hommes pour ſe faire mépriſer; mais il y a ſujet d'être ſurpris de voir ſi peu de perſonnes qui ſuivent ces exemples. Car à peine dans un ſiécle en trouve-t-on une douzaine qu'on puiſſe propoſer aux autres comme des modéles de la

vie

vie penitente, humble & cachée du Sauveur. Cependant on ne devroit eſtimer rien de bas, rien de petit, rien de vil & d'abjet, ſi on conſideroit JESUS-CHRÎT, le Dieu du ciel, humilié de toutes parts, qui ſe compare à un ver de terre le plus vil de tous les animaux, & qui eſt apelé par un Prophéte l'abjection & l'opprobre de ſon peuple. Quand il s'agit de reſſembler à un Dieu fait homme, les moindres choſes paroiſſent bien conſiderables aux ames vraiment Chrétiennes, & infiniment au deſſus d'elles. Ce ſont ces ſentimens, qui ont fait que MADEMOISELLE DE MELEUN s'eſt trouvée trop honorée de ce que JESUS-CHRÎT vouloit bien ſoufrir qu'elle fiſt quelques actions ſemblables aux ſiennes.

Quand elle conſidéroit qu'il avoit pris la forme d'un ſerviteur & d'un eſclave, elle métoit toute ſa gloire à devenir la ſervante de tout le monde, à en porter l'habit, à en faire les fonctions les plus humiliantes.

Quand elle enviſageoit le Createur du ciel & de la terre aneanti dans ſon incarnation, caché ſous la figure d'un petit enfant, & ſous la plus petite particule d'une hoſtie, en ſorte qu'il ne peut pas deſcendre plus bas ſans tomber dans le neant; elle eût ſouhaité, s'il lui eût été poſſible, de ſe cacher dans le centre de la terre, ſe ravaler, & s'aneantir éfectivement.

Lorſqu'elle faiſoit reflexion, qu'il étoit né au

milieu de deux animaux dans une étable, & qu'il n'avoit pas dédaigné de demeurer quarante jours dans le desert avec les bêtes, elle mêtoit toute sa joie à les garder dans la campagne.

En un mot, pensant que JESUS-CHRÎT avoit lavé les pieds à ses Apôtres, entre lesquels étoit un reprouvé, il n'y avoit point de service qu'elle ne voulût rendre à la moindre des creatures, s'estimant tout-à-fait indigne de les laver à JESUS-CHRÎT en la personne de ses Pauvres.

L'on a crû devoir faire faire ces reflexions à ceux qui liront la Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN, afin qu'ils n'atribüent pas, comme font les gens du monde, à la bassesse de son esprit ou de son courage, ce qui a été en elle l'éfet d'une vertu tres-rare & tres-sublime.

ON a jugé à propos de mettre à la fin de cette Vie de MADEMOISELLE DE MELEUN *son Epitaphe, faite par les soins de la Communauté des Religieuses Hospitaliéres de Baugé, qu'elle a fondées.*

D. O. M.

ANNA DE MELEUN, GUILLELMI PRINCIPIS D'ESPINOY, EQUITIS VELLERIS AUREI, HISPANIÆ MAGNATIS, HÆREDITARII CONNESTABILIS FLANDRIÆ, GANDAVI VICECOMITIS, &c. ET PARIS NOBILITATIS PRINCIPISSÆ ERNESTINÆ CLARÆ EUGENIÆ D'AREMBERG DIGNISSIMA FILIA, CHRISTI SPONSA ET ANCILLA,

HIC JACET.

SEXENNEM sereniſſimus Princeps, pius Pater,
Inter nobiliſſimas Montenſes Canoniſſas merituram,
Chriſto jam tum nubilem, collocarat.
Aſt illa, ut Illuſtriſſimi generis ſplendorem,
Ipſóque genere majores, proprias dotes,
Propoſito pietatis poſſe illic officere intellexit;
Patriam cogitavit deſerere, tutiùs ut lateret.
Hinc Fratre comite Pariſios profecta,
Indéque, Deo duce, BAUGEIUM devecta;
Sedem ac laborem invenit, qualem cupiebat.
Tum primùm quippe hujuſce Noſocomii initia emergebant;
Piæ liberalitati opportuna materia.
Hîc illa, raro munificentiæ exemplo,
Operi ac fundationi impenſas occultè ſubminiſtravit;
Ac ſacrum hoc Parthenium dotavit in obſequium Infirmorum:
Nihil interim ampliùs verita, quàm ne innoteſceret.

At ſuum genus revelare tandem coacta eſt,
Urbis direptionem ab imminente milite ut redimeret:
Et indicaſſe ſat fuit.
Sed res nulla conſtare cariùs potuit ANNÆ humili.
Opes illa, ac operam Ægris impendere pergebat,
Cùm, proh dolor! ortâ valetudine,
Ipſi quidem requiem, at æternum miſeris luctum paritura,
Sanctè, ut vixerat, devixit

Idibus Auguſti, anno ſalutis M. DC. LXXIX. ætatis LXII.

REQUIESCAT IN PACE.

✠ ✠ ✠

PIISSIMÆ FVNDATRICIS ÆTERNÆ MEMORIÆ SACRVM VIRGINVM SODALITIVM MOERENS POSVIT.

LA MESME EN FRANCOIS.

CY GIST

ANNE DE MELEUN, EPOUSE ET SERVANTE DE JESUS-CHRIST, TRES-DIGNE FILLE DE GUILLAUME PRINCE D'EPINOY, CHEVALIER DE LA TOISON D'OR, GRAND D'ESPAGNE, CONETABLE HEREDITAIRE DE FLANDRES, VICOMTE DE GAND, &c. ET D'ERNESTINE CLAIRE EUGENIE D'AREMBERG, PRINCESSE D'UN SANG EGALEMENT ILLUSTRE.

ELLE n'étoit âgée que de six ans, mais déja capable d'être Epouse de JESUS-CHRIST, quand le Sereniſſime Prince ſon Pere, par un éfet de ſa piété, la fit recevoir parmi les Dames Chanoineſſes de Mons. Mais comme elle vit que l'éclat de ſon illuſtre Maiſon, & les qualitez de ſa perſonne, qui étoient encore au deſſus de ſa naiſſance, pouvoient être en ce lieu-là un obſtacle à ſes ſaintes reſolutions, elle prit le deſſein de ſortir de ſon Pays, pour vivre dans la retraite avec plus d'aſſûrance. Elle en par-

tit acompagnée de ſon Frere pour aler à Paris, d'où la Providence l'aiant conduite à BAUGÉ, *elle y trouva une demeure & une ocupation conformes à ſes deſirs. L'Hôpital de cette Ville, qui ne faiſoit alors que de commencer à s'établir, lui ofrit une ocaſion propre pour exercer ſa liberalité. Ce fut là que par un rare exemple de cette vertu, elle fournit ſecretement de quoi bâtir & renter la Maiſon, & fonda le Monaſtere de Religieuſes pour le ſervice des Pauvres Malades. Parmi tout cela elle ne craignoit rien tant que d'être connüe pour ce qu'elle étoit; mais enfin elle fut contrainte à ſe découvrir, pour ſauver cette Ville du pillage dont elle étoit menacée par quelques troupes. Elle n'eut qu'à ſe nommer pour les arrêter. Mais rien ne coûta jamais tant à ſon humilité que cette déclaration. Elle continuoit à répandre ſes biens, & à donner tous ſes ſoins pour le ſoulagement des Malades, lorſqu'elle fut ataquée d'une maladie qui mit fin à ſes travaux, mais qui fut pour tous les Miſerables le ſujet d'une douleur à ne finir jamais. Sa mort auſſi ſainte que ſa vie, ariva dans la ſoixante-deuxiéme année de ſon âge, le 13. jour d'Aouſt 1679.*

m034
6743950
25 AC17

Claude Palanchon

La mortification de son corps et de ses
sens et de ses passions que vaut faire
&c.